

LES CŒURS DE FEU

JACQUES DUMAS

© J.DUMAS2017.

© J. DUMAS 2017

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

| | |
|------------------------------|-----|
| 1 — Les Gaboureau..... | 5 |
| 2 — Les Demms..... | 15 |
| 3 — Aurel..... | 24 |
| 4 — Invasion..... | 35 |
| 5 — Départ..... | 46 |
| 6 — Corrante..... | 58 |
| 7 — Nacratis..... | 72 |
| 8 — Trace d'Éstres..... | 85 |
| 9 — Le clan Inoué..... | 94 |
| 10 — Le camp..... | 105 |
| 11 — Sayanna..... | 113 |
| 12 — Izunu..... | 120 |
| 13 — La mine..... | 128 |
| 14 — Combats..... | 136 |
| 15 — Brunoix..... | 150 |
| 16 — Le berger..... | 162 |
| 17 — Sayannaurel..... | 175 |
| 18 — Giro Inoué..... | 195 |
| 19 — L'Éstres..... | 214 |
| 20 — Demmssora..... | 233 |
| 21 — Retour à Demmssora..... | 248 |
| 22 — Éternité..... | 264 |
| 23 — La fin d'Ismei..... | 272 |
| — Épilogue..... | 289 |

>>

1 — Les Gaboureau

Pierre Gaboureau vivait au hameau des Blurets, dans les montagnes qui bordaient le royaume d'Immur à l'est et le séparaient de son voisin, le pays de Caldorina. Les deux états étaient situés sur une planète, qui gravitait à la périphérie de son astre tutélaire, au cœur d'une galaxie immergée dans l'immensité cosmique.

Pour atteindre les Blurets, le voyageur devait remonter le fleuve Grandin jusqu'au bourg de Granval. Au milieu du village, une rivière confluaient avec le Grandin, venant de la droite pour qui affrontait le courant. Elle arrivait de la vallée aux sept sommets qu'elle arrosait sur toute sa longueur. Un chemin suivait son cours. Il serpentait en direction de sa source, qu'elle prenait deux mille cinq cents mètres en amont. Dans ce lieu retiré, sur le pourtour d'un cirque, l'eau jaillissait de la roche en plusieurs endroits à l'issue d'un parcours souterrain tortueux connu d'elle seule. Elle provenait de la fonte des glaciers qui couronnaient les sept pics dont le site tirait son nom.

De là, à trois mille mètres d'altitude, la vallée s'étirait d'est en ouest, jusqu'à Granval, où elle rejoignait celle du Grandin, sur un vaste plateau alluvial. Elle était orientée de telle sorte que les jours où le ciel se parait de pureté, le soleil l'inondait de sa lumière du matin au soir.

Pour celui qui s'y aventurait, c'était une longue marche qu'une forte déclivité rendait pénible. À mi-chemin entre Granval et le cirque terminal, le hameau des Blurets servait de résidence principale à la famille Gaboureau. Une dizaine de kilomètres après l'avoir dépassé la dernière construction humaine de ce coin reculé des montagnes apparaissait. C'était la bergerie d'alpage où Pierre Gaboureau montait avec son troupeau dès la fin du printemps et où il demeurait jusqu'à ce que les frimas de l'automne l'en chassent.

Il avait découvert cet endroit dans sa jeunesse, après une longue errance qui avait suivi un sombre et douloureux passé militaire. Par son isolement, il lui avait plu d'emblée. La beauté grandiose, naturelle et sauvage du site était rapidement parvenue à lui apporter l'oubli de ce qui l'avait poussé à venir là, si bien qu'il s'y était installé définitivement.

C'était un homme de haute stature solidement charpenté. Ses traits bourrus, ses yeux profondément encastrés sous d'épais sourcils, sa barbe courte et bouclée, et sa chevelure brune et hirsute lui donnaient des allures de barbare.

Les gens qui ne le connaissaient pas s'écartaient facilement de son passage. Ses amis, c'est-à-dire la minorité d'individus qui avaient déjà eu affaire à lui, avaient appris que, sous

ces dehors rustiques, se cachait un grand cœur même si, sur son visage, le sourire naissait rarement.

Solide et endurant au labeur, mais également, doux et paisible, il avait une poignée de main franche, qui s'avérait aussi sûre qu'un écrit, quand il donnait sa parole. Néanmoins, ceux qui le côtoyaient devinaient la présence d'une puissance destructrice endormie en lui, que la prudence recommandait de ne pas réveiller.

Depuis vingt ans, il était berger de son état et la vallée aux sept sommets était devenue tout son univers.

Ce jour-là, le ciel s'était revêtu d'un bleu immaculé. Le soleil chauffait fort, car c'était le plein été et Pierre était monté avec ses bêtes jusqu'au cirque terminal. L'expérience lui avait enseigné qu'il trouverait là une nourriture riche et abondante pour ses moutons et qu'elle lui permettrait de préserver celle des étages de moindre altitude, pour les périodes où les aléas du climat lui interdisaient d'accéder à ces hauteurs.

En habitué des lieux, comme dans tous les pâturages qu'il fréquentait, il rejoignait un endroit favori, où il s'installait systématiquement quand il venait. Ici, c'était un rocher qui émergeait de la pelouse naturelle, à l'ombre d'un des rares arbres qui poussaient encore à cette altitude. Il lui offrait le siège sur lequel il était assis, absent, le regard fixé sur un monde qu'il était seul à pouvoir contempler.

À côté de lui, au sol, son sac à dos était appuyé contre la pierre. D'une de ses poches latérales dépassaient les empennages de cinq carreaux d'arbalète. Celle-ci reposait désarmée contre le roc. Dernier reste de son passé militaire, cette relique, qu'il n'avait que rarement utilisée depuis, ne lui servait que pour prêter main-forte à ses chiens, lorsque les loups se montraient trop entreprenants. À une dizaine de pas sur sa droite, les eaux de la fonte des glaciers dévalaient la montagne. Leur flot tumultueux et bondissant, paré d'écume, et le tapage rageur qui l'accompagnait constituaient leur hymne à la joie et à la liberté retrouvée.

Mais, Pierre ne l'entendait pas ; pas plus qu'il ne voyait les splendeurs, que la nature paraissait n'avoir déployées que pour lui. La verdoyante prairie parsemée de parterres de fleurs multicolores aux endroits où son troupeau n'avait pas encore pâturé le laissait indifférent. La majesté grandiose de ce paysage montagneux vierge de toute intervention humaine ou le vol lent et gracieux d'un couple d'aigles qui évoluait dans l'azur n'attiraient pas son regard. Toutes ces manifestations de magnificence échappaient à son attention.

Il était perdu dans ses pensées, et comme chaque fois que le cas s'avérait, plus rien n'existait alentour. Heureusement, la garde de son troupeau de moutons lui laissait largement le loisir de s'immerger dans ces réflexions. Il s'y livrait d'ailleurs, sans vergogne, car trois

chiens patous, capables de décourager n'importe quel prédateur, le secondaient puissamment dans son rôle de gardien.

Comme nombre de bergers habitués à la solitude des alpages, Pierre était un homme taciturne. La nature l'avait doté d'une grande force physique, équilibrée par une gentillesse extrême qui contrastait avec la rudesse de ses traits. Sous ses dehors rugueux se cachait un cœur sensible et, depuis quinze ans, l'amour sans borne qu'il vouait à sa chère et tendre femme constituait l'unique moteur de sa vie. Cette vénération à elle seule suffisait à meubler les longues journées de sa solitude montagnarde et à occuper les temps morts, entre les multiples tâches afférentes à son métier. Mais, ce qui le désolait et qui le plongeait dans l'abîme de réflexion où il se trouvait était la stérilité de celui-ci.

Depuis quinze ans, à la seconde où leurs regards s'étaient croisés pour la première fois, lui et celle qui était devenue sa femme s'adoraient. Hélas ! malgré cet amour incommensurable, qui les unissait, et toute l'ardeur passionnelle qu'ils avaient déployée, ils n'étaient jamais parvenus à procréer.

Aucun descendant n'était venu couronner leurs efforts et concrétiser leurs espoirs. Qu'à cela ne tienne, leur attachement était resté intact, comme au premier jour. Néanmoins, les soirs d'hiver, tandis qu'il fumait une dernière pipe devant l'âtre de leur foyer et qu'il braquait les yeux sur ce berceau vide, qui attendait toujours un heureux événement, une immense nostalgie l'envahissait, qui l'amenait au bord des larmes.

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir consulté des hommes de médecine, des chamanes, des guérisseurs, et même de soi-disant sorcières. Rien ne s'était avéré efficace. Le temps s'écoulait, lui et sa femme avançaient en âge et il commençait à envisager d'adopter un de ces enfants miséreux, qui mendiaient dans les rues de Granval.

Ses réflexions l'avaient amené là, lorsque les grondements de ses chiens le rappelèrent à la réalité. Alarmé, il se saisit promptement de son arbalète, l'arma et posa un carreau dans la glissière. Puis il scruta la prairie en direction de l'endroit que ses fidèles compagnons regardaient. Soudain, l'inquiétude s'empara de lui.

À une centaine de mètres vers le fond du cirque, dans un espace très réduit, l'air avait perdu sa limpidité. Il s'était opacifié, au point que Pierre ne distinguait plus rien à travers.

Ses chiens, que rien jusqu'à présent n'avait intimidés, s'étaient aplatis au sol et geignaient doucement, comme si une lancination les taraudait. Lui-même ressentait dans son ventre une intense vibration, qui ne s'accompagnait pas de douleur, mais demeurait néanmoins étrange et désagréable. Malgré tout, il continua d'observer le phénomène en se posant beaucoup de questions.

Sur la prairie, la zone où l'air s'était troublé avait adopté une forme ronde, dont il évalua le diamètre à trois mètres cinquante. À l'intérieur, l'espace s'était changé en un tourbillon opaque et furieux, comme s'il cherchait à s'échapper du volume où il était contenu. Puis, un minuscule point lumineux apparut au centre du phénomène.

D'abord ténu, son éclat gagna en intensité de seconde en seconde, jusqu'à devenir insoutenable, mais ce n'était toujours qu'une étincelle au milieu du cercle. Tout à coup, comme un flash démesuré, mais très bref, un jaillissement de clarté blanche envahit toute la surface du disque, forçant Pierre à détourner le regard et à fermer les yeux.

Lorsqu'il put voir à nouveau, le phénomène persistait, avec son point lumineux au centre, mais l'air, à l'intérieur, s'était figé. De l'endroit où il se trouvait, Pierre le distinguait comme l'extrémité d'un tube énorme. En avant de celui-ci, sur la prairie, un homme de haute stature, caractérisé par un crâne dont la taille atteignait le double de la normale, se tenait immobile. Il était vêtu d'une ample robe marron clair, serrée à la ceinture par un cordon blanc. Cet habit rappelait à Pierre celui qu'arboraient les moines du monastère de Granval. L'arrivant portait un grand panier, suspendu à son bras gauche. Il avança de trois enjambées et le posa au sol avec délicatesse. Il y abandonna l'objet qu'il tenait dans sa main droite et fit signe à Pierre de s'approcher.

D'abord hésitant, celui-ci s'enhardit quand il vit que ses chiens avaient retrouvé leur courage et lui emboîtaient le pas. De plus, l'homme, qui l'invitait à venir à lui, ne possédait visiblement pas d'arme et il maintenait une attitude pacifique. Pierre s'efforça de paraître de même, il ôta le carreau de son arbalète, la détendit et la posa au sol avant de s'avancer.

Quand il arriva à une vingtaine de mètres, le visiteur inconnu commença à reculer vers le cercle, sans dire un mot, mais en désignant la manne.

Pierre tenta de l'interroger :

— Attendez ! Ne partez pas ! D'où venez-vous ? Que contient cette corbeille ?

L'étranger resta muet. Il s'éloignait toujours en indiquant par gestes au berger qu'il devait prendre le panier et l'emporter.

— Mais enfin ! Répondez-moi, s'exclamait celui-ci, quand les sanglots d'un nourrisson l'interrompirent.

Oubliant l'homme, il se pencha sur la manne qui servait de couffin. Un bébé, qui paraissait en bonne santé, y était couché. Sa tête reposait sur un oreiller blanc. Il pleurait comme tous les nouveau-nés qui se réveillent brusquement après un mauvais rêve. Il s'agitait, se trémoussant sous sa couverture, que ses gestes désordonnés avaient fait remonter sur sa figure.

Délicatement, Pierre la rabattit, dégageant le visage de l'enfant qui cessa aussitôt de vagir et le gratifia d'un sourire. Ce fut pour lui, comme s'il avait reçu un grand coup dans le cœur. Il se sentit fondre, oublieux de tout ce qui l'entourait, rien d'autre ne l'intéressait que ce tout-petit qui le regardait fixement comme une curiosité.

L'objet que l'homme avait déposé se trouvait à côté de sa tête. C'était une grosse bourse en cuir, qui avait glissé contre lui, appuyait sur son front et l'empêchait de remuer du chef. Cette gêne inattendue avait dû le réveiller.

Pierre la déplaça vers les pieds de l'enfant, en veillant à ce qu'elle n'entrave pas ses mouvements. C'est alors qu'il découvrit l'enveloppe de papier épais qui était coincée entre la paroi du panier et la literie qui le garnissait.

Avant qu'il soit revenu de sa surprise, un nouveau flash se produisit dans le cercle. L'homme avait disparu comme il était apparu. Lentement, la lumière s'éteignit, et après un court instant, l'endroit avait retrouvé sa quiétude. Sans la présence de cet enfant dans son couffin improvisé, Pierre Gaboureau aurait pu jurer que rien d'extraordinaire ne s'était manifesté ici.

Abasourdi par ce à quoi il venait d'assister, Pierre resta un long moment hébété. Il contemplait ce panier qui contenait tout ce dont il rêvait depuis quinze ans. Il jeta un dernier regard du côté où l'homme avait disparu dans le cercle et sans plus chercher à comprendre, il s'en empara aussi avidement que d'un trésor inestimable. Quel autre choix avait-il en la circonstance ? Il ne pouvait pas l'abandonner là ; sa conscience le lui interdisait. Elle lui soufflait qu'agir ainsi constituerait une infamie, une bassesse qui revenait à le condamner à mort avec la même certitude que s'il le poignardait lui-même, car cet être inoffensif se révélerait une proie facile pour les loups. D'ailleurs, Pierre avait un trop grand cœur pour permettre que s'accomplisse une monstruosité de cet ordre.

Le phénomène hors du commun qui venait de se produire avait effrayé ses bêtes. Elles s'en étaient écartées en se dispersant dans toutes les directions. Il envoya ses chiens rassembler le troupeau, pour entamer la descente vers la bergerie d'alpage.

Si rien n'avait perturbé sa routine, il aurait laissé pâturer ses brebis encore une heure ou deux, avant de s'en aller, mais aujourd'hui, les événements bouscullaient ses habitudes.

Les trois patous eurent tôt fait de ramener les moutons dans le droit chemin, de sorte qu'il n'eut qu'à leur emboîter le pas sans se préoccuper de conduire ses bêtes. Sur ce sentier, qu'il connaissait pourtant à fond, il avançait avec prudence, attentif au confort de celui qu'il avait d'ores et déjà adopté. Il le regardait avec une espèce d'adoration qui se lisait sur ses traits et se surprit à lui chercher un prénom, alors qu'il ignorait encore si ce bébé était une fille ou un

garçon.

De son côté, l'enfant le dévisageait aussi, ouvrant tout grand ses beaux yeux d'un bleu azuréen. Il paraissait osciller entre sourire ou pleurer et Pierre devinait son hésitation, aux changements d'expression de son visage. Il s'arrêta et lui parla avec toute la douceur et la gentillesse qu'il pouvait mettre dans sa voix :

— Bonjour ! toi, j'ignore qui tu es et d'où tu viens. Cependant, je peux te garantir qu'à partir d'aujourd'hui et jusqu'à ce que tu sois de taille à te défendre toi-même, je te protégerai. Ceux qui voudront t'atteindre et te faire du mal devront d'abord me terrasser et s'assurer que je suis bien mort.

Était-ce le ton employé ou la conviction qui prédominait ? Nul ne saurait le préciser. Mais ce fut à ce moment précis que l'enfant opta pour un sourire magnifique, comme seuls les bébés en prodiguent à ceux qui les aiment. C'est un Pierre Gaboureau rayonnant qui parvint en vue de la bergerie, après avoir manqué plusieurs fois de chuter, tant le précieux fardeau qu'il transportait accaparait son attention.

C'était le troisième jour de la semaine ; celui du ravitaillement. Simone, sa femme, était montée depuis le hameau des Blurets. Elle avait conservé une silhouette élancée, malgré les années et sa chevelure blonde qu'elle portait mi-longue, ondulait comme les blés sous le vent. Ses yeux étaient teintés d'un bleu profond et elle avait gardé cet air mutin, qui lui seyait à merveille et qui avait tant plu à son mari la première fois qu'il l'avait vue. Elle devait se hisser sur la pointe des pieds pour l'embrasser, car elle lui arrivait tout juste à l'épaule.

Elle avait apporté de la nourriture pour lui et ses chiens, des vêtements propres, du tabac et un flacon de cette bière rousse que le tavernier du hameau brassait lui-même et que son homme goûtait fort. Elle l'attendait dans la partie du bâtiment qui tenait lieu d'habitation, où elle avait entrepris de procéder au ménage, car celui-ci ne constituait pas la préoccupation première de son conjoint.

Elle s'empressait dans la maison, rangeant la vaisselle qu'elle avait préalablement lavée. Pour elle, ce n'était pas une corvée. Elle accomplissait cette tâche naturellement, comme elle respirait, sans y penser. C'était sa vie et elle avait choisi de la mettre au service de cet homme qu'elle aimait follement et qui le lui rendait bien.

Elle se revoyait, jeune fille, quinze années auparavant, alors qu'elle avait accompagné son père à la foire de Granval, pour y vendre la vannerie qu'ils fabriquaient ensemble à Corrante. Aucun garçon n'avait encore fait battre son cœur et elle n'aurait jamais envisagé qu'elle pourrait y rencontrer celui qui allait bouleverser son existence.

Le marché durait trois jours et la saison se révélait d'une douceur exceptionnelle. Ils

avaient donc installé une tente derrière leur stand, pour économiser le coût d'un hébergement à l'auberge. Elle s'y était retirée sur le coup de midi, pour préparer leur repas.

La veille, l'affluence du début de foire avait dopé les ventes et généré des rentrées d'argent plus que confortable. Ce matin-là, les affaires avaient commencé dans l'allégresse, grâce à deux ou trois généreuses transactions accompagnées de commandes importantes. Mais, depuis une heure, c'était le calme plat. Entendant soudain son père discuter, elle jeta un coup d'œil à travers la toile de tente, par un minuscule trou qu'elle devait à l'activité d'une souris. Mais, ce faisant, elle la fit bouger et l'attention du grand bel homme qui parlait avec son parent en fut attirée. Il s'interrompit, le regard rivé sur ce judas improvisé dans la bâche et sur ce qu'il distinguait de la jeune personne qui se trouvait de l'autre côté.

Le marchand de vanneries s'était retourné pour chercher ce qui troublait ainsi son client et avait compris aussitôt. Il l'avait appelée :

— Simone ! Approche, ma fille. Viens te montrer.

Elle était sortie et, quinze ans après, le charme, qui l'avait envoûtée à la foire de Granval, opérait toujours.

Dès qu'elle entendit les sonnailles du troupeau, elle se rua hors de la maison et marcha à sa rencontre. Ils étaient séparés depuis une semaine, mais elle avait le sentiment que c'était une éternité.

Plus que lui, elle se désolait de leur situation de couple sans enfant. Elle se consolait en reportant tout son amour sur celui qui, malgré ce méchant coup du sort, lui était resté fidèle et dévoué comme au premier jour. Aussitôt qu'elle le vit, elle remarqua le grand panier qu'il portait, mais surtout, l'attention qu'il y consacrait. Aiguillonnée par la curiosité, elle pressa le pas. De son côté, sitôt qu'elle lui apparut, il commença à gesticuler de son bras libre, lui faisant signe de se hâter.

— Mon amour regarde le cadeau que la providence nous a offert aujourd'hui ! s'exclama-t-il, en l'embrassant lorsqu'elle l'eut rejoint et il lui présenta la manne.

Si la foudre l'avait frappée à ce moment-là, Simone ne se serait pas sentie secouée aussi rudement.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Puis, soudain inquiète, où as-tu trouvé cet enfant ?

— Tranquillise-toi, je ne l'ai pas volé, un étranger sorti de nulle part me l'a confié. Que je m'occupe d'abord de mes bêtes ! Ensuite, je te promets de tout te raconter, répondit-il en lui donnant le panier. Prends-le et porte-le dans la maison, en attendant que je vienne.

Simone s'empara du couffin et regarda l'enfant qui la gratifia d'un beau sourire, ce qui la fit fondre en larmes.

— Mon Dieu ! répéta-t-elle dans un sanglot. Pourrons-nous le garder ?

— Ceux qui voudront me l'enlever devront me tuer pour y parvenir ! rétorqua Pierre sans réfléchir, comme si les mots étaient sortis de sa bouche malgré lui et sur un ton qui en disait long sur sa détermination.

Ce ton-là, Simone ne le lui connaissait pas et il l'intrigua. Elle le regarda dans les yeux et détecta un éclat de sauvagerie qu'elle n'y avait jamais trouvée. Certes ! Il lui avait tout raconté de son passé, les horreurs auxquelles il avait assisté et celles qu'il avait commises, mais elle s'était persuadée que c'était mort et oublié. À cet instant, elle découvrit qu'elle se trompait, que la flamme du guerrier n'était pas tout à fait éteinte en lui et qu'il n'avait pas prononcé des paroles en l'air. Ce fut très bref, mais jamais, avant ce moment-là, elle ne s'était sentie en sécurité à ce point, auprès de lui.

Les chiens, rompus à l'exercice depuis leur naissance, avaient conduit le troupeau sans l'assistance de leur maître. Ils avaient ramené les bêtes aussi bien que lui-même et les avaient fait rentrer au bercail avec autant d'autorité que lui.

La bergerie d'alpage de Pierre Gaboureau était un grand bâtiment de pierre, assez bas, étroit et tout en longueur. Ses constructeurs l'avaient arrimé sur un épaulement de terrain perpendiculaire à la vallée, pour profiter de l'ensoleillement toute la journée. Hélas ! Une espèce d'énorme menhir de roche grise, dont ils n'avaient pu venir à bout, ombrageait une partie de la façade du côté de l'est et occultait la vue depuis la fenêtre de la chambre de Pierre.

D'épaisses lauzes posées sur une solide charpente, édifiée en mélèzes qu'ils avaient coupés en contrebas à flanc de montagne, constituaient sa toiture. Une massive cheminée de pierre en émergeait aux deux tiers de sa longueur, marquant la séparation entre l'habitat des animaux et celui de leur maître.

Une lourde porte à deux battants superposés permettait l'accès du troupeau et de la lumière du jour, si le vantail du haut restait ouvert. Le sol était pavé de lauzes épaisses, jusqu'à l'extérieur, pour que les loups ne puissent s'y introduire en grattant sous le seuil.

De loin en loin sur les murs latéraux, plusieurs fenestrons carrés défendus par de solides barreaux facilitaient l'aération de l'étable. Enfin, à la limite de la séparation avec l'habitation, une poterne nantie de forts verrous évitait au berger de devoir effectuer le tour du bâtiment, pour aller visiter son cheptel.

Les trois patous, couchés en travers du passage, empêchaient les moutons de ressortir et attendaient que leur maître vienne les relever. Pierre s'approcha d'eux, les remercia du travail qu'ils avaient accompli, en prodiguant force caresses sur leur grosse tête, puis il entra dans l'étable en tirant derrière lui la partie basse de la porte. Il s'assura que son troupeau ne

manquait de rien, nourrit ses précieux collaborateurs à quatre pattes et il alla retrouver sa femme.

Lorsqu'il pénétra dans l'habitation, il comprit tout de suite qu'il n'aurait pas à plaider pour garder l'enfant. Simone, transfigurée, rayonnait de bonheur et paraissait rajeunie de quinze ans. Elle l'avait sorti de son panier et elle le berçait doucement, affectueusement, en fredonnant une mélodie, comme toutes les mères attentionnées, mais étonnamment, comme si elle était rompue à la pratique.

Elle le regarda entrer dans la pièce, de son pas ferme et décidé. Plus que jamais, il lui apparut comme elle l'aimait, fort et inébranlable comme le roc de ses montagnes adoptives. Elle n'eut pas à l'interroger. Il vint s'asseoir à côté d'elle, saisit sa main, qu'il serra avec tendresse et lui conta par le menu, les événements qui avaient conduit à l'arrivée de l'enfant.

Lorsqu'il acheva son récit, il marqua un long silence, pour savourer cet instant de pur bonheur, qu'il partageait avec Simone. Il réalisa seulement à ce moment-là que, tout à sa joie d'être père, il avait négligé de s'informer de ce que contenait la bourse et l'enveloppe. Simone, elle, flottait sur un nuage. À cette minute, pour elle, ces éléments présentaient un caractère secondaire et dénué d'intérêt.

Il s'empara de l'escarcelle. Elle pesait lourd. Il la posa sur la table. Puis, il saisit le pli, l'ouvrit et en retira un feuillet de papier de facture si parfaite qu'il ne se souvenait pas, en avoir déjà vu de cette qualité. Celui-ci était recouvert d'une écriture fine et déliée qu'il pouvait lire sans peine, ce qu'il entreprit à haute voix, pour Simone.

Madame, Monsieur, cet enfant vous est confié, car nous vous avons observé, et nous avons acquis la conviction qu'auprès de vous, sa sécurité sera assurée. C'est un garçon. Il s'appelle Aurel. Du fait qu'il est orphelin, il ne manquera à personne. Considérez-le donc comme vôtre, et élevez-le comme s'il était né de votre sang, jusqu'au jour où il prendra son destin en main lui-même. À ce stade, il vous révélera lui-même ses origines et les raisons qui ont conduit à son arrivée dans votre foyer.

Dans la bourse, jointe, nous vous avons laissé, de quoi pourvoir à son éducation et vous dédommager pour votre peine. Vous y trouverez aussi une pierre montée en pendentif sur une lanière de cuir. Elle n'a aucune valeur marchande, mais ne la perdez surtout pas et remettez-la-lui, le jour de son vingtième anniversaire.

Pour sa sécurité et pour la vôtre, ne montrez ce document à personne et détruisez-le après l'avoir lu. Nous ne pouvons pas, hélas ! vous fournir d'explications détaillées. Il vous éclairera lui-même le moment venu.

Tous nos espoirs reposent désormais sur vous et sur lui. Quoi que vous décidiez dans son

intérêt, soyez assurés de notre reconnaissance. Merci.

Lorsqu'il se tut, Simone le regarda fixement, les yeux pleins d'interrogations qu'elle ne formula pas, car elle était persuadée qu'il ne possédait pas les réponses. Pierre ouvrit la bourse et la vida sur la table. D'ahurissement, il se laissa tomber sur sa chaise, quand il identifia son contenu. Pour lui et la plupart de ses contemporains, ce qu'elle recelait d'imms d'or équivalait à deux ou trois vies de travail. Revenu de sa surprise, il compta les pièces et les remit dans le sac, puis il examina la pierre.

C'était, a priori, un vulgaire caillou blanc, comme il en voyait souvent au fond des ruisseaux et au bord des chemins. Il était emprisonné dans un savant tissage de fines bandes en cuir d'une grande qualité et monté en pendentif sur un collier constitué de trois lanières du même cuir, tressées.

— Ma douce amie, s'extasia-t-il, je n'en reviens pas. Comment allons-nous expliquer l'arrivée de cet enfant et notre soudaine richesse ?

— Ne te tracasse pas. Pour le bébé, j'en fais mon affaire. Un mensonge bien tourné vaut mille vérités, quant à l'or, nous le cachons et nous nous débrouillerons sans lui. Qui sait ce que l'avenir lui réserve ? Un jour prochain, notre fils nous remerciera de le lui avoir gardé.

— Notre fils ! Voilà deux mots que je désespérais d'entendre de ta bouche, ma chérie. Approche mon amour, que je t'embrasse.

À ce moment-là, le cadeau de la providence qui venait d'ensoleiller leur vie se manifesta avec véhémence, comme pour leur rappeler qu'à partir de ce jour, la famille Gaboureau comptait un membre supplémentaire et qu'il réclamait leurs soins.

— Maman Gaboureau, ton garçon doit être affamé.

— Dans ce cas, Papa Gaboureau, va vite lui chercher du lait.

2 — Les Demms

— Seigneur Takoda, tout-puissant empereur des Demms, j'ai le plaisir de vous informer que nous avons conquis la planète des Êstres.

Celui qui parlait ainsi était Izunu Kotori, chef du clan Kotori et amiral de sa flotte spatiale. Solidement charpenté et de taille appréciable sans qu'il paraisse grand, l'homme était pourvu d'un physique avantageux qui plaisait aux dames. Une vie dévouée au service des armes et à la pratique des arts martiaux lui avait forgé un corps athlétique, sur lequel, grâce aux progrès de la science, le temps était resté sans effet.

Il prenait soin de sa présentation. Ses cheveux bruns étaient toujours coupés très ras à la mode militaire. Une fine moustache taillée avec minutie encadrait sa bouche étroite, aux lèvres très minces surmontées d'un nez court et pointu. Ses yeux, marron, sans cesse mobiles, paraissaient observer ses interlocuteurs comme des proies et lui conféraient l'aspect d'un prédateur. Enfin, son maintien rigide dégageait une sévérité qui poussait d'emblée sur la réserve, ceux qui l'abordaient pour la première fois. Mais, pour l'instant, dans la salle du trône, face à l'empereur Takoda Ismei, troisième du nom, c'était lui qui s'y tenait.

Il était prosterné. Un genou à terre, il parlait en gardant le regard bas, puisque c'était un outrage que d'affronter celui de Takoda. Bien qu'il annonçât une nouvelle victoire, il n'exultait pas, car si sa mission apparaissait comme un franc succès, dans les faits, c'était une cuisante déconfiture. Il en craignait les conséquences, tant pour lui que pour son clan ; Takoda Ismei, troisième du nom, détestait l'échec, surtout celui de ses subalternes, et il inclinait facilement à les en punir de manière radicale.

— Cette nouvelle me met en joie, Izunu, mais avons-nous atteint notre objectif ?

C'était la question que redoutait l'amiral. Il se racla la gorge, et avec une infime hésitation que Takoda remarqua aussitôt, répondit :

— C'est-à-dire — court silence — que nous avons conquis leur planète, mais que les Êstres avaient disparu de sa surface !

La main déjà posée sur la poignée de son sabre, Takoda bondit de son trône en s'écriant :

— Comment ? vous les avez laissés s'enfuir !

— Non, seigneur, je peux en jurer sur mes ancêtres, se récria Izunu avec conviction, ce qui calma instantanément l'irascible empereur.

En effet, chez les Demms, la mémoire des ascendants constituait un sujet tellement sacré

que personne ne se serait hasardé à risquer un serment mensonger sur leur tête.

— Alors quoi ? Izunu !

Le ton s'était radouci et Takoda avait regagné son trône. Impassible, il attendait les éclaircissements de l'amiral. Celui-ci retrouva une partie de sa superbe. Il venait d'échapper d'un cheveu à une mort, certes rapide et indolore, qui en demeurait néanmoins définitive. D'autres généraux avant lui n'avaient pas su trouver la formule qui aurait sauvé la leur et ils n'avaient jamais eu l'occasion de se dédouaner aux yeux de leur souverain.

— Lorsque nous avons émergé à proximité de leur planète, l'activité que nous y avons détectée ne laissait aucun doute sur leur présence. De ces faits aussi, je peux jurer. Nous les avons observés et écoutés. Nous n'avons distingué aucune trace de trafic aérien ou spatial et nous n'avons décelé aucune tentative de fuite. Quand nous avons attaqué, nous avons capté leurs signaux d'alarme. Nous nous attendions à nous heurter à un système de défense sophistiquée, ou, au moins, à subir des tirs de riposte. Ce ne fut pas le cas.

— Ils se sont rendus sans se battre ! Comment peuvent-ils se montrer lâches à ce point ? s'exclama Takoda.

— Ils ont disparu, Votre Seigneurie. Nous nous sommes emparés de leur planète sans devoir les affronter. Pas de bataille, pas de morts, pas de destructions, ce fut la conquête la plus facile et la plus rapide de ma carrière. Mais le pire dans toute cette affaire, c'est que nous n'avons rien trouvé de ce que nous espérions. Ils n'ont laissé aucune trace de technologies avancées, aucune archive, aucun indice qui nous permettent d'entrer en possession de leurs secrets, ou de découvrir comment ils nous ont échappé.

— Encore une fois donc ils nous ont floués. Mon défunt père avait bien évalué leurs capacités, quand il affirmait que nous détenons la force et la puissance, mais que grâce à leur intelligence, les Êstres peuvent déjouer tous nos plans. Retournez là-bas, Izunu. Mettez leur planète sens dessus dessous si nécessaire, mais trouvez une indication qui orientera nos recherches. Ils nous ont déjà échappé par le passé, mais nous les avons toujours retrouvés. Nous pouvons nous montrer très patients. Où qu'ils soient, nous finirons bien par les débusquer et alors...

— À vos ordres, Votre Seigneurie, toutefois, avant de partir, je dois vous informer qu'un de mes commandants de vaisseau a détecté une anomalie spatio-temporelle juste après le début de notre attaque. Je trouve étrange qu'elle ait coïncidé avec celle-ci. En y réfléchissant, je me suis convaincu que les Êstres ont employé une technique pour faciliter la fuite d'un ou de plusieurs d'entre eux. Nous avons enregistré la direction du signal et tracé un vecteur de route. Me permettez-vous d'envoyer une mission dans cette direction ?

— Je vous y autorise, Izunu. Je vous y encourage même, mais je veux que vous vous chargiez personnellement des recherches sur la planète des Êstres. Quant à ce genre d'expédition, vous connaissez notre manière de procéder. Tâchez qu'elle justifie largement notre investissement. Me suis-je exprimé assez clairement, amiral ?

— Parfaitement, majesté.

— Encore un détail, Izunu. Si vous parvenez à capturer un Êstres, ramenez-le-moi. Je me ferai un plaisir de lui arracher ses secrets en testant son immortalité.

— Je m'emploierai à satisfaire vos désirs, Votre Seigneurie.

— Très bien, alors disposez et la prochaine fois que vous vous présenterez devant moi, votre sort dépendra directement des nouvelles que vous m'apporterez. Allez.

Izunu se releva en veillant à conserver le regard bas. Il recula de dix pas avant de pivoter sur lui-même pour quitter la salle, car tourner le dos à l'empereur immédiatement se serait avéré fatal pour lui. Les règles qui régissaient l'étiquette des Demms constituaient un code rigide et strict. Nul ne pouvait s'en affranchir.

Les Demms formaient une nation, de conquérants avides de pouvoir et sans cesse en quête d'opulences supplémentaires. Ils maîtrisaient un niveau de technologie très avancée dont ils se servaient sans vergogne pour envahir les planètes habitées qu'ils rencontraient. Ils réduisaient les populations à l'esclavage ; ils en extirpaient tout ce qui accroissait leurs richesses, puis les abandonnaient à leur sort, dès que la rentabilité des gisements s'amenuisait.

Ces exactions duraient depuis des siècles, car, pour le malheur des autres peuples de l'espace, leur technique leur conférait une espèce d'immortalité qu'ils obtenaient par clonage de leurs cellules. Ils étaient issus d'une vieille race de guerriers, dont ils avaient conservé les codes de société rigides.

Sur leur monde, Demmssora, une seule grande nation les regroupait tous. Elle se divisait en une multitude de phratries qui occupaient des territoires dont la taille dépendait de la richesse ou de l'importance numérique et martiale de chacun.

Les clans et leurs fiefs respectifs portaient souvent le nom de la famille fondatrice ou dominante du moment. Ils se géraient et s'administraient de manière autonome, mais étaient assujettis à l'obligation de tenir leurs moyens militaires à la disposition de leur souverain s'il en exprimait le désir. Chacun était propriétaire de sa flotte spatiale et pouvait en user selon son vouloir, en dehors des réquisitions impériales. Enfin, ils se soumettaient tous aux lois communes que le conseil des clans votait et dont l'empereur était le garant.

Celui-ci provenait de la tribu qui par sa taille, sa puissance, sa richesse et son influence avait réussi à rallier à sa cause la plus grande majorité des autres phratries : depuis trois

génération, celle de la famille Ismei. Des siècles de conflits s'étaient avérés nécessaires entre eux pour parvenir à cet équilibre, mais il fonctionnait et avait permis l'essor de la race demms. Hélas ! Avec l'avènement de Takoda, le clan Ismei avait amorcé son déclin. Sa façon de gouverner produisait un travail de sape qui minait imperceptiblement les fondements de l'empire.

Qu'importe ! Ils sévissaient dans l'espace depuis des millénaires. Aucun des peuples qu'ils avaient rencontrés ne s'était révélé capable de leur tenir tête. Pour eux, la loi du plus fort s'imposait et ils en usaient à outrance.

Izunu Kotori quitta le palais comme si le sol brûlait sous ses pieds. Il enrageait de devoir courber l'échine devant cet infâme individu de Takoda, qu'il soupçonnait d'avoir organisé la disparition de son père.

Kuroka Ismei, deuxième du nom, était lui, un empereur digne de ce nom. Lui commandait personnellement sa flotte, quand elle partait en expédition. Lui avait démontré maintes fois son courage et sa valeur au combat, alors que son médiocre de fils ne montrait d'intérêt que pour les intrigues de cour, qu'il se contentait de donner des ordres depuis sa luxueuse résidence et ne montait jamais à bord d'un vaisseau militaire.

Izunu contenait son impatience. Grâce à son réseau d'informateurs, il avait appris que d'autres chefs demms, dont le nombre croissait, partageaient son avis, mais Takoda avait bien ficelé son affaire. Aucun témoin ni aucune preuve de son action ne subsistait, qui pourrait servir à l'incriminer pour demander sa destitution. Vouloir le renverser maintenant déclencherait une guerre civile inutile et ruineuse entre les clans, car pour l'instant, l'effectif de ses partisans surpassait encore celui de ses opposants. Cependant, la situation évoluait doucement.

Beaucoup de vassaux commençaient à se lasser de ses lubies et de cette incessante course à la richesse, qu'il encourageait, quand il ne l'imposait pas. Izunu appelait de ses vœux, le jour où un homme d'expérience et de bonne volonté, qui offrirait une alternative sensée et fiable à ses contemporains, déposerait et remplacerait l'inapte.

Devant le palais, il emprunta un disque de transport qu'il programma, pour se rendre à son club, Le Dragon céleste. Il apposa son pouce sur le lecteur d'empreinte, pour régler sa course, et l'appareil s'activa. Il généra un champ de contention qui enveloppa l'amiral. Celui-ci adorait l'indicible sensation de légèreté que procurait le système, elle le détendait merveilleusement et après ce qu'il venait de vivre, il en éprouvait un grand besoin. La machine s'éleva d'une dizaine de centimètres, et, sans heurt, se dirigea vers la destination indiquée, sans émettre le moindre bruit.

Il traversa la vaste esplanade qui entourait le palais, s'engagea sur un large boulevard bordé d'arbres, où d'innombrables disques identiques au sien s'entrecroisaient continuellement, et le suivit jusqu'à une immense fontaine circulaire qui trônait au centre d'un carrefour. Là, sous les embruns des jets d'eau puissants qui montaient à l'assaut du ciel, il vira à droite et emprunta une avenue analogue, qu'il délaissa aussitôt. Il prit sur sa gauche, une ruelle perpendiculaire à celle-ci. Il parcourut encore deux cents mètres, pour atteindre une place dont son transport effectua le tour aux trois quarts avant de s'immobiliser.

Réputé pour son calme, le club, Le Dragon céleste, s'enorgueillissait aussi du charme de son personnel féminin et de la variété des spiritueux qu'il pouvait servir à ses clients. Izunu éprouvait le besoin de décompresser avant de repartir dans l'espace. D'autre part, c'était là qu'il avait laissé son second, le fidèle commandant Akemi Naruzo, avec l'instruction d'avertir son clan s'il ne reparaisait pas.

Le disque de transport le déposa juste devant l'entrée.

C'était une espèce de poterne discrète, construite en bois sombre et dur des forêts équatoriales d'une des nombreuses planètes que les Demms exploitaient. Elle s'ornait d'un heurtoir de bronze massif et était enchâssée dans l'immense façade de pierres d'un gros bâtiment austère et assez commun, dont nul n'aurait cru, au premier abord, qu'il recelait un lieu de plaisir renommé.

Encastré dans l'énorme bloc de granit qui servait de linteau à la porte, un dragon miniature et lumineux clignotait, de manière asynchrone, en changeant de couleur : trois brèves en bleu, vert et jaune, et une longue en rouge.

Izunu actionna le marteau. Aussitôt, un bruit de verrou indiqua que son appel avait trouvé sa cible. Un minuscule volet s'ouvrit à côté du heurtoir et deux yeux apparurent derrière la grille qui défendait le judas ainsi pratiqué. Ils scrutèrent le visage d'Izunu, puis une voix féminine débita le rituel :

— C'est un club privé. Êtes-vous un de nos membres ?

Izunu exhiba sa carte d'adhérent devant le regard de son interlocutrice et s'annonça :

— Amiral Izunu Kotori.

— Bienvenue, monsieur. Notre établissement se met à votre disposition.

Un verrou claqua, et la porte s'escamota. Izunu la franchit, salua d'un signe de tête l'hôtesse qui se trouvait derrière elle et écarta la tenture d'épais velours pourpre qui masquait la salle du bar. Aussitôt, une jeune fille avenante et très dénudée vint s'enquérir de ses envies :

— Le dragon céleste est enchanté de vous accueillir, seigneur Kotori. À quel genre de plaisir désirez-vous vous adonner, ce soir ?

Elle avait énoncé le tout avec un sourire envoûtant assorti de l'intonation idoine, qui engageait les visiteurs à oublier toute autre préoccupation que l'instant présent. Mais, Izunu n'était pas un client commun. C'était un familier de l'établissement et, pour l'instant, il ne pensait pas à la frivolité : d'autant moins qu'il avait bien failli perdre sa tête.

— Conduisez-moi auprès du commandant Naruzo, ordonna-t-il avec une sécheresse de ton à laquelle il ne prit pas garde et qui eut pour effet de modérer notablement l'empressement de l'hôtesse.

— Vous devez d'abord déposer vos armes dans un coffre, seigneur, répondit-elle avec une inflexion amère qui exprimait clairement sa contrariété.

Comme la plupart des individus mâles chez les Demms, mais surtout parmi les militaires et ceux de nobles lignées, Izunu ne sortait jamais sans elles. La panoplie classique se composait d'un sabre et d'une dague, mais, comme tout officier, Izunu portait également un pistolet à impulsion magnétique qui constituait sa dotation de service.

Les armes blanches pourraient paraître archaïques, en comparaison de la technique de celles à feu, mais elles étaient tellement ancrées dans les mœurs demms, que les remettre au placard leur était inconcevable. Elles avaient forgé nombre de traditions et de rituels qui perduraient malgré l'évolution et l'avancement de technologies à l'efficacité dévastatrice. D'ailleurs, la loi des clans interdisait le port et l'usage sur Demmssora, de tout autre équipement de combat que celui-ci, si l'on n'était ni policier ni soldat.

Des exceptions demeuraient cependant, mais elles ne concernaient que la garde impériale et ne s'appliquaient que dans le périmètre du palais. Tous les contrevenants étaient exécutés sans délai et sans autre forme de procès.

— Oui, veuillez m'excuser, mademoiselle, j'étais distrait. Je suis tellement habitué à commander que lorsque je quitte mon vaisseau, j'oublie souvent que je ne me trouve pas à bord.

— Je comprends, seigneur. Ici, tout ce dont vous avez besoin pour vous détendre est mis à votre disposition.

Izunu déposa ses armes dans un casier réservé à cet usage, le ferma à clef et la rangea dans sa poche.

— Veuillez me suivre, à présent, reprit l'hôtesse qui avait retrouvé son affabilité.

Elle le précéda en faisant onduler de manière très suggestive, la partie charnue de son anatomie, dont le simulacre de vêtement qu'elle portait ne dissimulait qu'une infime parcelle.

Ils traversèrent d'abord la salle du bar où se cantonnaient les clients qui n'avaient d'autre envie que celle de se détendre en buvant un verre au calme, dans une atmosphère feutrée.

Ce soir, ils étaient trois. Perchés sur les hauts tabourets de bois massif, assortis à l'imposant comptoir circulaire qui trônait au centre de la pièce, ils dégustaient chacun un breuvage différent. Accoudés au zinc, ils laissaient vagabonder leurs esprits au gré des accords de la musique qui créait l'ambiance sonore de l'endroit.

Un nez averti détectait vite le parfum discret du schoum, ce narcotique doux et sans danger, que tous les établissements de ce genre offraient à leurs clients, pour une détente renforcée.

Franchissant une nouvelle tenture de velours, ils accédèrent à un couloir qui desservait deux rangées d'alcôves fermées par d'épais rideaux. La jeune personne s'arrêta devant le troisième à sa gauche et frappa sur l'encadrement de l'entrée.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit une voix grave.

— L'amiral Kotori vous prie de le recevoir, seigneur.

La toile s'écarta. Naruzo apparut, remercia l'hôtesse et s'empressa auprès d'Izunu :

— Izunu ! Vous voilà enfin ! je commençais à m'inquiéter. Je constate, avec plaisir, qu'une nouvelle fois, vous êtes parvenu à trouver les mots pour sauver votre tête.

— La mienne Akemi ! Mais aussi la vôtre, mon cher ! Quoi que l'avenir nous réserve, souvenez-vous que nos sorts sont liés.

— Comment l'oublierai-je, amiral ? Néanmoins, ce fait n'altère en rien la joie que j'éprouve à vous revoir en un seul morceau.

— Votre amitié m'honore, Akemi. Puis-je vous offrir une boisson ?

— Ma foi, j'accepte avec plaisir. Un gourmet de mes relations affirme que la bière rouge d'Alkor jouit d'une réputation digne des meilleurs crus et séduit ceux qui la goûtent par son exceptionnelle légèreté en alcool. Nous pourrions donc en abuser sans conséquence.

— Soit ! alors, allons-y pour ce nectar.

Izunu pianota leur commande sur un clavier. Trois minutes s'écoulèrent avant qu'un ronronnement trouble la quiétude de la pièce. Au centre de la table qui meublait l'alcôve, un panneau circulaire s'encadra de son épaisseur dans le bois et s'effaça latéralement. Il livrait ainsi le passage à un plateau sur lequel deux grandes chopes d'une bière écarlate surmontées de mousse rosée, et couvertes de condensation, invitaient à la libation. Chacun s'empara de la sienne et ils s'installèrent dans les somptueux fauteuils qui occupaient l'endroit.

Pour tromper son attente, Akemi avait chargé un programme musical, auquel l'équipement audiovisuel du lieu lui permettait d'assister, comme s'il s'était trouvé dans la salle lors du concert. Ayant à s'entretenir avec son hôte, il l'interrompit.

Izunu trempa les lèvres dans sa bière et aspira une gorgée qu'il garda en bouche pour en

apprécier la saveur, puis il avala et poussa un soupir de satisfaction.

— Vous aviez raison, Akemi. Cette bière constitue un vrai régal ! s'exclama-t-il.

— N'est-ce pas amiral ? Mais sans vouloir vous bousculer, parlez-moi de votre entrevue avec l'empereur.

— Oh ! je ne vois rien de grandiose à en dire. J'ai eu droit aux sempiternelles simagrées, courbettes et autres singeries et, maintenant, nous devons retourner chez les Êstres, pour rechercher leurs traces et tenter de remonter la piste.

— Quand repartons-nous ?

— Le plus tôt possible, mon cher Naruzo. Je supporte difficilement l'ambiance délétère qui règne ici et j'ai hâte de remettre deux ou trois centaines d'années-lumière entre eux et moi.

— Dans ce cas, Izunu, je vais vous laisser vous détendre et m'en aller apprêter notre appareillage.

— Vous ne viendrez pas avec moi, cette fois, Akemi. Je vais vous charger une mission spéciale.

— Je me tiens à votre disposition ; amiral. Je vous écoute.

— Je vous confie le commandement du Yamatogiro et de son escadre. C'est une lourde responsabilité, car l'ensemble représente la moitié de la flotte du clan. Vous sentez-vous de taille ?

— Mieux que paré, Izunu, je piaffe d'impatience. Durant toutes les années passées à vos côtés, je me suis trouvé à la meilleure école et je brûle de rendre ce que j'ai appris. En quoi consistera ma mission ?

— Vous tâcherez de découvrir ce qui se cache derrière l'anomalie spatio-temporelle que les détecteurs du Yamatogiro ont captée.

— Je connais bien le commandant Mitzuro. En votre absence, l'autorité sur l'Yamatogiro devrait lui revenir. C'est un homme très capable, mais il se montre assez jaloux de ses prérogatives. Il risque de ne pas aimer que je vienne piétiner ses plates-bandes.

— C'est un soldat, Akemi. Il obéira aux ordres. D'ailleurs, pour éviter les conflits entre vous, j'ai défini clairement vos rôles respectifs. Il gardera l'entière responsabilité de tout ce qui concerne la manœuvre du Yamatogiro. Mais, pour l'ensemble de la flotte, c'est vous qui commanderez l'expédition et il devra se conformer à vos directives dans ce domaine. De plus, il n'a obtenu que deux barrettes. Avec celle que j'ai réclamée pour vous, vous en détiendrez une troisième, de sorte qu'il vous sera subordonné. Ainsi, le problème sera réglé.

— En effet, amiral. Je vous remercie pour cette promotion. Je m'emploierai à me montrer digne de votre confiance.

— Vous l’êtes, Akemi, vous l’êtes. Donc, aussitôt que ce sera officiel, c’est-à-dire sous trois ou quatre jours, nous partirons. Nous rejoindrons Duniya Ilimi ensemble, puis nous nous séparerons. Vous prendrez le commandement de l’escadre du Yamatogiro, pour accomplir la mission que je vous ai assignée. Je ne vous cacherai pas qu’en cas de réussite, votre nomination au grade d’amiral de deuxième classe serait acquise.

— C’est un grand honneur que vous m’accordez là, Izunu. Je vous en remercie et je vous assure que je tenterai tout, même l’impossible, pour aboutir.

— Je n’en doute pas, Akemi. C’est pour cette raison que je vous ai choisi. Mitzuro est un excellent officier, mais j’ai décelé une espèce de frilosité en lui lorsqu’il doit prendre une décision importante. Il manque d’entrain et dans les situations compliquées, il paraît se défier de lui-même.

— Vous êtes souverain en ce domaine, amiral. Puis-je savoir ce que vous allez devenir pendant que je serai parti ?

— Oh ! moi, je vais continuer à superviser les recherches sur Duniya Ilimi. La tâche s’avère assez rébarbative, mais l’empereur a insisté pour que je m’en occupe personnellement. Je profiterai de cette occasion, pour me familiariser complètement, avec le Ryakoriu.

— Vous découvrirez vite, amiral, que c’est un beau bâtiment et que ses performances équivalent bien au cahier des charges que nous avons établi.

— J’espère bien mon ami, car il nous a coûté assez cher, et, si je veux qu’il devienne le vaisseau phare de la flotte, je vais devoir le connaître dans les coins.

— Vous n’aurez donc pas le loisir de vous ennuyer, Izunu, car il surclasse l’Yamatogiro par sa taille.

— C’est aussi bien, parce que le séjour sur Duniya Ilimi manque totalement de distraction. Mais, à chaque jour suffit sa peine. Profitons du moment présent et accordons-nous le plaisir de vider une seconde chope de cette merveilleuse bière, mais, cette fois-ci, en galante compagnie.

— Amiral, je ne peux qu’approuver cette idée !

D’une pression sur un bouton, Akemi appela une hôtesse qui frappa à l’encadrement de l’entrée, après un court instant. Il exprima leurs désirs et elle les conduisit au bout du couloir où, derrière une porte dissimulée par un rideau, ils accédèrent à un puits antigravitationnel qui les emmena à l’étage des chambres. Là, le rôle de ces jeunes personnes dépassait largement la courtoisie et l’aguiche.

3 — Aurel

Âgé de vingt printemps, Aurel Gaboureau était devenu un gaillard impressionnant, que ses yeux bleus dans un visage viril orné d'une cicatrice du côté droit et sa longue crinière blonde rendaient très populaire auprès de la gent féminine.

Ses gènes aidants, la nature l'avait pourvu d'une solide constitution. Haut d'un mètre quatre-vingt-dix, large d'épaules, avec le torse épais et des bras volumineux, il se révélait un homme au physique avantageux, doté d'une puissance hors du commun. Mais, ce qu'il tenait, lui, comme sa véritable force était son intelligence et sa faculté d'apprendre vite et sans effort, dans tous les domaines. Lorsqu'il était écolier, il avait émerveillé ses professeurs, qui voyaient rarement un enfant se cultiver avec autant de plaisir et de facilité.

De son côté, Aurel s'étonnait de l'admiration, dont il faisait l'objet. S'instruire de la sorte lui paraissait tout naturel, même si, à la longue, il se rendait compte que tous ses camarades de classe ne possédaient pas d'aptitude analogue. Aussi, se gardait-il d'étaler les connaissances acquises, se limitant à répondre de manière pertinente lorsqu'il était interrogé. Il agissait ainsi, car il s'était vite avisé que chaque nouveau sujet abordé réveillait en lui, des pans entiers de savoir qui dépassaient souvent, de loin, ce que ses professeurs avaient les capacités d'appréhender. Il avait également compris très rapidement que s'il exhibait ces facultés extraordinaires, il encourrait les foudres des envieux et surtout, il risquait de vexer ses instructeurs.

Comme tous les élèves doués, ses dispositions lui attiraient un cortège d'admirateurs, principalement constitué de filles, et un grand nombre de détracteurs qui prenaient ombrage de sa facilité.

Les problèmes avaient surgi à l'adolescence, lorsque les hormones avaient commencé à travailler les corps et les esprits. Les amoureuses avaient tenté de se rapprocher et, naturellement, les diffamateurs s'étaient montrés jaloux et agressifs.

Aurel avait vécu cette période en se posant beaucoup de questions. Il avait conscience de l'attrait qu'il exerçait sur la gent féminine, mais, bizarrement, elles le laissaient indifférent. Il n'éprouvait pas d'autre sentiment à leur égard qu'une amitié sincère, et il s'interrogeait quant au pourquoi.

Cette situation aurait pu lui jouer de mauvais tours à plusieurs reprises, si sa carrure d'athlète ne l'en avait préservé, car ses détracteurs avaient essayé maintes fois de le rosser.

Malheureusement pour eux, qu'ils viennent à un ou à plusieurs, Aurel avait toujours eu le dessus.

N'ayant pas appris l'art de se défendre, il ignorait d'où il tenait cette science. Il demeurait incapable d'agresser ou seulement de chercher noise à quiconque. Mais, lorsqu'il devait parer une attaque, il éprouvait la sensation de se muer en machine de combat et nul n'était parvenu à le battre.

Dans le monde où il vivait, surdoué ou pas, un fils de berger n'avait pas accès aux grandes écoles. Et Aurel n'avait pas créé l'exception. À quatorze ans, il avait ingurgité sans forcer tout le cursus scolaire à la portée de son statut social. Il en était sorti avec un niveau d'instruction qui dépassait de loin celui de ceux qui le lui avaient transmis.

Sans se poser d'autres questions, il avait ensuite accompagné son père dans les prairies et était devenu pâtre à son tour. Lorsqu'il s'y trouvait, Aurel, à l'instar de son aîné, consacrait beaucoup de temps à méditer. Cependant, si l'auteur de ses jours donnait libre cours à ses pensées, lui ressassait toujours les mêmes questions sans obtenir de réponses.

Ce matin-là, Pierre prétextait d'une fièvre, pour rester à la maison. Aurel éventa la ruse, mais n'en laissa rien paraître et partit avec ses chiens. Aussitôt qu'avec le troupeau, il eût disparu derrière la crête qui dominait la bâtisse, les parents Gaboureau s'empressèrent de préparer une fête en l'honneur de leur fils.

C'était au plus fort de l'été et comme chaque année à cette période, Simone séjournait à la bergerie plutôt qu'aux Blurets, où elle ne descendait que pour renouveler les provisions. Elle s'employait, avec adresse et minutie, à cuisiner des plats succulents, pour régaler ses hommes.

Pour elle et pour Pierre, ce jour possédait un caractère et un attrait spéciaux. C'était celui du vingtième anniversaire de leur enfant adoré. À cette occasion, elle prépara un somptueux gâteau, garni avec les fraises des bois que Pierre avait cueillies le long du chemin, tandis qu'il parcourait les dix kilomètres qui le ramenaient à leur résidence d'hiver. Il avait effectué tout ce chemin, pour aller acheter une bouteille de vin pétillant du nord, afin d'arroser dignement l'évènement.

Dans la montagne, assis sur un rocher, Aurel avait tourné ses pensées vers eux. Inconsciemment, il souriait, attendu que cette journée correspondait à son anniversaire et comme ses parents n'avaient jamais manqué de lui offrir une fête pour les précédents, il subodorait que cette année se conformerait à la règle. Aussi était-il entré dans leur jeu, leur laissant le prestige de l'avoir dupé, car il les adorait tous les deux. Ne lui avaient-ils pas consacré leur vie ? Ils avaient travaillé dur pour assurer son confort et le changer en l'homme qu'il était devenu et il leur vouait une reconnaissance à la mesure de l'affection qu'il

éprouvait à leur égard.

Sans qu'il y prenne garde, ses pensées dérivèrent vers ses amies.

Parmi toutes les jeunes filles de son âge, qui soupiraient après lui, une avait osé franchir le pas d'une manière détournée. Dans le feu d'une discussion informelle, elle l'avait interrogé :

— Comment as-tu pu grandir, te muscler et... embellir de la sorte ?

Il avait répondu :

— La nourriture que mes parents m'ont donnée a fabriqué ma carcasse, mais ma vraie force me vient de tout l'amour qu'ils ont ajouté dedans et Dieu est témoin que, pour un gaillard comme moi, ils ont dû en mettre beaucoup.

La jeune fille avait dû réfléchir un moment pour saisir le sens de sa répartie. Elle avait souri et avait tenté de profiter de cet instant, où il se livrait, pour montrer l'attraction qu'il exerçait sur elle et laisser entendre qu'elle serait ravie que ce soit réciproque.

— À propos de sentiments, Aurel, n'en éprouves-tu que pour ta famille ?

Il avait aussitôt compris où elle voulait en venir et lui répondit gentiment :

— Tu possèdes tout ce qui pousserait un homme à se pâmer pour toi et j'aimerais pouvoir combler tes attentes. Hélas ! que ce soit à ton égard, ou pour toutes les jeunes personnes de ton genre, je ne ressens qu'une profonde amitié. Cette limitation ne provient pas de vous, car vous m'apparaissez toutes jolies et attirantes et je prends plaisir à vous regarder. Cependant, pour une raison qui reste à découvrir, vous ne m'émouvez pas. Cette partie de moi qui préside aux sentiments amoureux paraît sommeiller et attendre un improbable signal. Cet état me rend indifférent aux émois que suscitent les demoiselles auprès des garçons de mon âge.

— Es-tu en train de me signifier que tu préfères les jeunes hommes ? rétorqua-t-elle outrée.

— Non ! Pas du tout ! Ôte-toi cette idée de l'esprit. Cette orientation existe, mais elle ne me concerne pas. Comprenons-nous bien, si je consentais à une relation avec toi, ce serait un mensonge à mes yeux, une tromperie à laquelle je refuse de me livrer. Comment pourrais-je te laisser te persuader que je t'aime alors que ce serait faux ? Tôt ou tard, nous en souffririons tous les deux.

— Ton explication me déçoit, mais elle a le mérite de l'honnêteté. Je ne t'importunerai plus avec ça.

— Je t'en remercie et je serais comblé si, malgré tout, tu me gardais ta sympathie.

— Elle t'est acquise, Aurel ! Ta gentillesse te la vaudra toujours.

Aurel lui avait souri et ils s'étaient séparés sans rancœur.

À présent, il repensait à cet entretien en cherchant encore la raison de son indifférence aux avances de la gent féminine. Il était pourtant nanti de tout ce qui pouvait leur plaire et

plusieurs autres demoiselles, déjà, lui avaient donné à entendre qu'il exerçait sur elles une attraction certaine. Ce sujet revenait sans cesse dans ses méditations pastorales, mais l'explication se faisait toujours attendre.

Parmi les sommets qui entouraient la vallée se trouvait celui que les habitants du cru appelaient Montrouge, à cause de la couleur de rouille de sa surface. Le soleil s'était rapproché de l'horizon d'ouest, et les ombres s'étaient étirées. Lorsque celle du Montrouge atteignit Aurel, elle le tira de ses réflexions et il comprit que l'heure était venue de rassembler son troupeau pour redescendre à la bergerie. Avec un fort coup de sifflet, il alerta ses chiens, et, d'un geste, leur ordonna de ramener les moutons sur le chemin du retour.

Quand il fut rendu, alors qu'il fermait la porte du bâtiment, une délicieuse odeur de viande rôtie chatouilla ses narines, ce qui eut pour effet de faire gronder ses entrailles, car il avait grand-faim.

Il se rapprocha de la fontaine qui se trouvait à une dizaine de mètres devant la maison. Un filet d'eau y arrivait naturellement par un astucieux système de caniveaux. Celui-ci puisait dans un ruisseau en amont de sa confluence avec le torrent qui dévalait non loin. Il remplissait, en produisant un gargouillis chantant, une grande vasque de pierre, que des burins disparus depuis longtemps avaient taillée d'un bloc dans un gros rocher. Il se hâta d'effectuer un brin de toilette avant d'aller embrasser ses parents.

Quand il entra dans la pièce qui servait simultanément de cuisine et de salle à manger, ceux-ci, qui avaient entendu les sonnailles du troupeau, l'attendaient en se tenant par la main, debout devant la table.

Pour l'occasion, sa mère avait revêtu sa plus belle robe et Pierre s'était rasé. Ils souriaient comme deux enfants espiègles qui viennent de jouer un tour et lui exprimèrent ensemble leurs vœux de joyeux anniversaire.

Simone, radieuse, paraissait pressée d'embrasser son grand garçon. Pierre, également ravi, se réjouissait de constater à la fois l'allégresse de sa femme et de son fils, car à ses yeux, rien ne comptait plus que le bonheur de ces deux-là.

Maman Gaboureau avait dressé une table de fête. À cette fin, elle avait monté, depuis le hameau, sa plus belle vaisselle qu'elle avait disposée sur une nappe blanche brodée par ses soins, de motifs floraux multicolores.

Les embrassades terminées, ils s'y installèrent. Les deux hommes firent honneur à la cuisine de Simone que leur appétit et leur plaisir remplissaient d'aise. Pour cette occasion, ils s'attardèrent de façon inusitée.

À la fin du repas, Papa Gaboureau leva son verre et porta un toast aux vingt ans de son

filis :

— Joyeux anniversaire ! Aurel. Que ta vie s'écoule dans la paix et la profusion, et se prolonge loin dans l'avenir !

Ils trinquèrent tous les trois, s'accordant le loisir de savourer le pétilllement et la douceur du vin, car pour eux, s'offrir le luxe d'une bouteille de ce nectar constituait une première. Simone se leva et vint embrasser Aurel une nouvelle fois. Une larme glissait sur sa joue gauche. Ce détail sauta aux yeux d'Aurel, qui s'en inquiéta :

— Pourquoi cette larme, maman chérie ?

Elle regarda Pierre qui, d'un imperceptible signe de tête, l'encouragea :

— C'est qu'en ce jour de ton vingtième anniversaire, ton père et moi avons le pénible devoir de te révéler des secrets que nous étions tenus de garder jusqu'alors.

Aurel l'observa avec toute la tendresse filiale qu'il pouvait montrer :

— S'avèrent-ils donc si terribles, qu'ils te fassent pleurer ?

— C'est surtout parce que je crains de te perdre quand tu les auras entendus.

Aurel adopta soudain un air grave et déclara :

— Tu m'intrigues et tu m'inquiètes à la fois, mais sache ou plutôt soyez assurés tous les deux que, quoi que vous deviez m'apprendre, vous êtes et vous resterez toujours mes parents adorés.

Simone l'étreignit une nouvelle fois et regarda son mari, qui s'était levé et était venu entourer ses épaules de son bras en guise de soutien. Elle lut son approbation dans ses yeux, et forte de son encouragement muet, se jeta à l'eau :

— Écoute-moi et ne m'interromps pas.

Aurel devint attentif. Son visage exprimait cependant une anxiété certaine qu'il tentait de dissimuler derrière un sourire. Simone poursuivit :

— Pierre et moi ne sommes pas tes vrais parents. Nous t'avons recueilli quand tu n'étais encore qu'un bébé. Tu étais couché dans un panier qu'un homme bizarre, sorti de nulle part, a abandonné dans la montagne après avoir indiqué par geste à ton père qu'il devait s'emparer de toi. Lorsque Pierre s'est approché du couffin où tu reposais, l'individu a disparu comme il était venu.

Le visage d'Aurel s'était détendu et il souriait franchement :

— Je craignais une annonce d'une extrême gravité, ma chère maman ! s'exclama-t-il. Alors, tranquillise-toi, cette histoire ne changera rien à mes sentiments à votre égard.

Pierre et Simone le regardèrent, stupéfaits. Ils s'attendaient à une succession de réactions différentes, surprise, abattement, colère teintée d'agressivité, voire de violence. Ce fut Pierre

qui, revenu de son étonnement avant Simone, enchaîna :

— Cette révélation n'a pas l'air de te perturber outre mesure !

— Pourquoi voudrais-tu qu'elle me bouleverse ? Ceux qui m'ont donné le jour m'ont abandonné. Ils possédaient de toute évidence une raison impérieuse pour agir ainsi. Mais, en tout cas, pour le moment, tant pis pour eux et tant mieux pour vous.

Simone l'embrassa encore et reprit :

— Je reconnais bien là ta gentillesse, mon grand. Mais, ce n'est pas tout, et ce n'est pas si simple.

— Quoi d'autre ?

— Dans le panier où tu gisais, se trouvaient également une lettre et une grosse bourse. Celle-ci contenait de l'or, pour subvenir à tes besoins. Nous ne l'avons pas touché, car nous avons toujours pu vivre sans devoir puiser dans cette réserve. En outre, un genre de bijou, un pendentif que nous devons te remettre aujourd'hui était dissimulé parmi les pièces de monnaie...

Pendant qu'elle parlait, Pierre s'était dirigé vers la grande armoire située dans un coin de la salle à manger. Il avait ouvert en grand les deux portes du meuble et entrepris de débarrasser l'étagère du bas de tout ce qui l'encombrait. Puis, avec un couteau à forte pointe, il avait soulevé une lame de bois qui avait révélé un double fond duquel il avait tiré la bourse qui était cachée là depuis vingt ans. Revenu à la table, il l'avait déliée et l'avait vidée sur celle-ci, rattrapant au vol une pièce d'or fugueuse qui roulait vers le bord. Simone parlait toujours :

— La lettre te confiait à nous, afin que nous t'élevions et que tu deviennes l'homme que tu es. Son contenu précisait que tu étais orphelin et que nous devons te remettre ce bijou pour ton vingtième anniversaire, avec la recommandation expresse que tu ne t'en sépares jamais.

Elle se tut un instant. Pierre avait extirpé le pendentif du tas de pièces d'or et le tendait à Aurel. Le temps n'avait pas altéré la qualité du cuir. Il était resté aussi souple et luisant qu'au jour de l'avènement d'Aurel.

Celui-ci s'en empara et le retourna dans ses doigts pour l'inspecter sous toutes ses faces. Puis, il le saisit à pleine main, pour passer sa tête dans la boucle que formait la lanière.

Le phénomène qui survint alors paniqua ses parents et les laissa morts d'inquiétude.

Au contact de sa paume, le pendentif devint tiède, puis luminescent et dès lors, Aurel se trouva dans l'impossibilité d'articuler le moindre son et d'esquisser un geste. Tétanisé et réduit au mutisme, il demeurait pleinement conscient de ce qui se produisait dans la pièce, mais incapable de se soustraire à l'action du minéral. Il sentait la pierre chauffer dans sa main, sa chaleur se propager le long de son bras, gagner son épaule, son cou et finalement sa tête. Il

n'éprouvait aucune douleur et était étonnamment détendu. Une torpeur bienfaisante s'empara de lui. Il en perdit la notion du temps et le contact avec ce qui l'entourait.

Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur sa couche, dans sa chambre. Pierre et Simone, à son chevet, étaient complètement désespérés. Décrire le soulagement qui fut le leur à ce moment-là serait superflu, tant il peut se concevoir facilement.

Le feu roulant des questions concernant son état, auquel il fut soumis aussitôt, laissa Aurel perplexe un instant, avant qu'il s'étonne :

— Comment puis-je me retrouver sur mon lit maintenant alors que je me tenais à table avec vous ?

— Tu as sombré dans une espèce de torpeur incompréhensible de laquelle nous ne réussissions pas à te tirer, expliqua son père. Nous te veillons depuis une heure et demie. Tu nous as causé une de ces peurs ! continua-t-il. Regarde, ta mère en est restée toute bouleversée. De fait, Simone n'en finissait pas de sécher les larmes qui affluaient toujours, malgré le retour d'Aurel à la conscience.

— Tu te sens bien, parvint-elle à articuler dans un dernier sanglot.

— Très, très bien, ne vous tracassez pas. J'affirmerais même que je ne me suis jamais trouvé aussi bien.

Machinalement, il caressa sa joue droite, cherchant par habitude le fin sillon de sa cicatrice. Mais, à sa grande surprise, elle avait disparu.

Simone, qui le couvait du regard, remarqua son étonnement. Elle s'inquiéta :

— Ton visage paraît changé !

— Ce qui m'a rendu inconscient pendant une heure et demie l'a régénéré, ma chère maman, répondit-il avec assurance. Allons, continua-t-il en se levant, retournons à la cuisine. Je dois vous expliquer ce qui vient de se produire et ce que le futur nous réserve.

De retour à la table, Pierre, rasséréiné par les paroles de son fils, s'assit à côté de Simone. Puis, il se ravisa, se releva et se dirigea de nouveau vers l'armoire :

— Avant de t'écouter, je préconise que nous prenions tous une dose de remontant.

Et, ce disant, il se hissa sur la pointe des pieds pour atteindre la plus haute étagère du meuble. Du bout des doigts, il attrapa un flacon habillé d'osier qu'il posa sur un rayon intermédiaire. Puis il fourragea sur une autre tablette pour chercher trois verres à liqueur. Les ayant trouvés, il récupéra la bouteille et revint à la table. Là, il versa dans chaque godet, deux doigts d'une eau-de-vie claire qui exhalait un fort parfum de prunes. Il en garda un pour lui, donna le second à Simone et le troisième à Aurel. Ils trinquèrent une nouvelle fois :

— À nous, que le malheur nous épargne !

Ils burent en silence, conservant l'alcool en bouche pour en apprécier pleinement les saveurs. Ayant sacrifié au rituel, Aurel prit la parole :

— La lettre qui m'accompagnait dans mon panier vous indiquait que, le moment venu, je vous informerais moi-même des raisons de mon arrivée chez vous.

Il constata que cette révélation provoquait l'étonnement de ses parents et en sourit. Il expliqua :

— Le phénomène, que j'ai subi, a réveillé des souvenirs et des connaissances qui étaient enfouis dans le tréfonds de mon cerveau à mon insu. Je sais maintenant de quelles origines je peux me prévaloir ; ce que j'incarne réellement, et dans quel but je me trouve ici.

— Alors, dis-le-nous vite, je n'y tiens plus ! s'exclama Simone.

— Je suis un Êstres, du moins, un demi-Êstres.

— Moi aussi, je suis un être, l'interrompit son père.

Aurel rit :

— Je suis un Êstres, mais pas au sens où tu l'entends. Les Êstres dont je parle sont une fraternité qui constitue un peuple de l'espace dont l'origine se perd dans l'infinité du temps. Ils n'en demeurent guère plus qu'une demi-douzaine de milliers. Leur nombre ne varie pas et ils détiennent l'immortalité. Ils vivent pacifiquement, et leur existence est tout entière dédiée à la recherche de connaissances nouvelles. Ils maîtrisent toutes les facultés de leur corps et de leur cerveau et possèdent la capacité de mettre en œuvre des techniques tellement avancées qu'aucun savant de ce monde n'oserait seulement rêver d'elles.

— Mais alors, pourquoi t'ont-ils abandonné ici ? s'enquit Simone.

— La question juste s'avérerait : pourquoi m'ont-ils caché là ? Et la réponse : parce qu'un grand danger les guette.

— Quel péril peut bien menacer des immortels ? intervint Pierre.

— L'asservissement et l'esclavage comptent au nombre de ceux-là, mon cher papa.

— Ils ne sont donc pas aussi doués que tu le prétends, dans ce cas.

— Détrompe-toi. Ils ont acquis une sagesse infinie, une somme de connaissances incomparable et disposent d'une puissance inimaginable. Cependant, ils répugnent à user de ces avantages pour brimer ou dominer les autres peuples de l'espace. Ils ne se résolvent à cette extrémité qu'en dernier recours. Pour eux, la vie est sacrée, mais ne constitue qu'un jeu où l'intelligence prime la technique. Mais, laissez-moi vous raconter : les Êstres ont depuis longtemps dépassé le stade de l'envie et de la convoitise. Leur niveau d'érudition se situe à un point qu'aucune civilisation n'avait atteint auparavant. Rien de ce que les autres peuples savent, possèdent, découvrent ou font ne peut les surprendre ni les étonner. Mais, pour leur

malheur, les Demms ont appris leur existence. Depuis, ils n'ont qu'une seule idée en tête ; s'approprier leur science, leurs techniques et surtout le secret de leur immortalité. Ce raisonnement démontre d'ailleurs leur incompréhension du sujet, car, en ce domaine, la recette demeure inconnue. Les Êstres y sont parvenus sans la rechercher, par une évolution naturelle qu'ils ne contrôlent pas. Depuis trois mille ans, les Êstres et les Demms jouent une partie de cache-cache serrée...

— Attends, l'interrompt Pierre. Que représentent ces Demms et d'où viennent-ils ?

— Les Demms sont issus d'un peuple ancien, une tribu de conquérants avides de richesses et de pouvoir qui écument l'espace depuis que leur technique leur a permis d'y accéder. Ils n'hésitent jamais à en user pour asservir et exploiter les civilisations qu'ils croisent au cours de leurs explorations interstellaires. Au hasard de leurs invasions, ils ont découvert l'existence des Êstres et, dès lors, ils les ont pourchassés. Donc, depuis trois mille ans les Êstres et leurs adversaires jouent au chat et à la souris, sauf que, cette fois, le félin demms a pris l'avantage. Sans que les Êstres sachent comment, les Demms ont réussi à localiser leur planète et sans avertissement l'ont attaquée. Techniquement, les Êstres auraient pu les anéantir, mais ils portent un trop grand respect à la vie pour se rabaisser à commettre ce qui selon eux constituerait une vilénie, un acte de barbarie sanglant et inutile. En conséquence, plutôt que combattre, ils ont préféré disparaître.

Aurel se tut un instant, pour mesurer l'effet que son récit produisait sur ses parents. Ceux-ci se montraient très attentifs et visiblement captivés par l'histoire.

— Continue, intima Pierre.

— Donc, les Êstres se sont effacés, mais en ne laissant rien traîner derrière eux. Pour eux, la question de permettre ou d'interdire aux Demms de s'emparer de quoi que ce soit ne se posait pas. Aussi mirent-ils en œuvre le système de défense passive qu'ils réservaient comme dernier recours. Ils exportèrent leurs archives, et toutes les techniques, qu'ils voulaient soustraire à la rapacité de leurs agresseurs, dans une dimension parallèle. Dans l'urgence du moment, ils durent se résoudre à s'y réfugier eux-mêmes, après m'avoir placé ici.

— Tu dis que tu es un demi-Êstres. Comment peux-tu en avoir l'assurance ? s'enquit Simone.

— Si j'étais un Êstres dans son intégrité, primo, mes connaissances dépasseraient de beaucoup celles que je détiens, secundo, je posséderais un physique différent et, tertio, les Demms m'auraient certainement déjà trouvé.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ? intervint Pierre.

— La simple logique : si les Êstres se sont donné la peine de me changer en ce que je suis,

c'est qu'ils ont dû calculer qu'ainsi leurs ennemis ne me découvriraient pas.

— La lettre qui t'accompagnait indiquait aussi que tu étais orphelin. Comment tes parents pourraient-ils être décédés puisque les Êstres ne peuvent trépasser ? poursuivit Pierre.

— C'est une question sensée pour laquelle je ne détiens aucune réponse. Je m'en pose d'ailleurs une seconde à ce propos, qui est : comment ont-ils pu m'engendrer, puisqu'ils sont asexués ?

— Ils sont asexués ! s'étonna Simone.

— Oui, car possédant l'immortalité, ils ne sont pas soumis à la nécessité de se reproduire.

Tout à coup, Simone tressaillit. Son instinct de mère venait de saisir la pleine mesure de ce qui se produisait et elle pressentait la suite. Au bord des larmes, elle s'écria :

— Tu vas t'en aller !

— J'en ai bien peur, ma chère maman, mais pas tout de suite.

— Quand ?

— Lorsque je me sentirai prêt. Pour l'instant, trop d'informations bouillonnent encore dans ma tête. Tant que je n'y aurai pas mis de l'ordre et assimilé la foule de connaissances nouvelles qui se sont réveillées en moi, je resterai avec vous.

— Combien de temps ?

— Une semaine, un mois ou un an, je m'avoue incapable de le prédire.

— Ou bien seulement deux jours, coupa Simone, qui recommença à sangloter de plus belle.

— Ne pleure pas, ma chère maman. Ton chagrin me rend malheureux et ne changera pas mon destin. Quoi que l'avenir me réserve, je vous aimerai toujours.

Pierre glissa son bras sur les épaules de sa femme, pour la serrer contre lui et la consoler, mais lui-même s'évertuait à cacher sa peine. Comme père, il avait conscience que le jour viendrait ou son garçon partirait, mais il s'était convaincu que ce serait pour fonder un foyer, et non pour poursuivre une aventure qui le dépassait.

— Ce bijou, l'interrogea-t-il, en désignant le minéral qui maintenant pendait au cou d'Aurel, ce n'est pas un simple galet ?

— En effet, les Êstres appellent ce genre de roche un « harri sendoak », une pierre forte dans notre langue. Pour n'importe qui, c'est un vulgaire caillou, mais, dans les mains des Êstres, c'est devenu un outil sans équivalent. C'est une de leurs dernières trouvailles et un des secrets dont les Demms aimeraient s'emparer.

Simone s'était ressaisie. Au fond de son cœur de mère, elle avait toujours pressenti que ce moment arriverait. Elle s'y était préparée, mais à présent, devant l'imminence de l'échéance,

elle éprouvait de la difficulté à se résoudre à l'idée qu'il allait partir :

— Et nous, qu'allons-nous devenir, dans cette histoire ? s'enquit-elle.

— Vous, vous allez garder tout cet or, répondit-il en désignant la table, et vous allez vous en servir pour couler des jours heureux en souvenir de moi et en attendant que je sois de retour auprès de vous, car je reviendrai, je vous le promets solennellement.

— Un détail m'échappe quand même, dans toute cette affaire, reprit Pierre, comme pour lui-même.

— Quoi, l'encouragea Aurel ?

— Le pourquoi de tout ce bazar. Les Demms cherchent à envahir le monde des Êstres, je veux bien. Ceux-ci ont trouvé refuge dans une dimension parallèle, admettons. Ils t'ont caché ici, voilà qui s'avère une certitude, mais, pourquoi, dans quel but ?

— La fuite dans un autre continuum constitue une mesure extrême, un ultime recours. Elle a un inconvénient majeur, cependant. Si les Êstres y demeurent en sécurité, ils y restent aussi dans un état végétatif duquel ils n'ont pas la possibilité de sortir par eux-mêmes. C'est à cette fin qu'ils m'ont laissé en arrière.

— Pour les ramener dans leur dimension d'origine ! s'exclama Pierre. Eh bien !, mon pauvre garçon, tout seul, tu vas devoir t'employer ! Comment vas-tu procéder ? Et te rends-tu compte que pour parvenir au but tu vas devoir éliminer la menace des Demms ?

— Parfaitement, cher papa. C'est pour cette raison que j'ai besoin d'un délai avant de vous quitter, car je vais devoir trier parmi la foule de connaissances nouvelles qui foisonnent à présent dans ma tête, celles qui m'aideront à accomplir ma tâche.

— En tout cas, reste avec nous aussi longtemps que tu pourras, car ton départ me causera beaucoup de chagrin, conclut Simone.

Pour éviter de les gêner, Aurel avait gardé pour lui le fait que désormais il pouvait entendre leurs pensées.

4 — Invasion

Le monde où vivaient Pierre et Simone Gaboureau sortait à peine d'un Moyen Âge qui avait duré longtemps. La force de la vapeur commençait à susciter de l'intérêt et l'on y avait inventé la poudre, mais pas encore les moyens de l'utiliser pour s'entretenir.

Grâce à sa superficie, à la taille de sa population et à sa puissance militaire, le royaume d'Immur constituait une grande nation. Depuis deux décennies, il était parvenu à imposer une paix durable à ses trois turbulents voisins. Son souverain, Gilbert 1er de Grandbois, fin diplomate, avait gagné la confiance et la considération de ses homologues. Il avait réussi à créer avec eux des liens amicaux et ils avaient signé des traités d'alliance qui garantissaient la sécurité et la prospérité de leurs pays respectifs.

Secondé par un collège de ministres et entouré d'une importante cour de laudateurs, il gouvernait Immur d'une main ferme, mais juste, depuis sa capitale, Brunoix. Brunoix se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres de la vallée où vivait la famille Gaboureau.

Au milieu de l'été, dans les jardins de sa résidence secondaire située à trente kilomètres de Brunoix, le roi Gilbert 1er de Grandbois profitait des bienfaits du soleil durant une des rares périodes de repos qu'il s'accordait. Comme beaucoup de ses sujets ce jour-là, il levait le nez en l'air et fixait des yeux l'objet sombre et sphérique, qui venait d'apparaître dans le ciel et y restait suspendu, comme une lune noire minuscule. Il avait convoqué son connétable et en attendant son arrivée, en compagnie de son ministre des Finances et d'une dizaine de courtisans, ils se livraient à toutes sortes de conjectures, quant à la nature du phénomène.

*
* *

Après un très long voyage interstellaire, le vaisseau du commandant Naruzo s'était placé en orbite stationnaire à l'aplomb de Brunoix. Du fait de sa monumentalité, les Immuriens pouvaient le distinguer à l'œil nu depuis le sol et, si Gilbert 1er avait disposé de l'instrument idoine, il aurait vu que vingt-huit autres nefs de tailles moindres l'entouraient et paraissaient monter la garde.

Ayant quitté la planète des Êstres avec la moitié de la flotte Kotori pour escorte, l'Yamatogiro avait suivi le vecteur qui transitait par les coordonnées de l'altération spatiotemporelle que ses servants avaient détectée.

Il avait inspecté minutieusement tous les systèmes qui s'étaient trouvés sur sa route, ce qui avait déjà rentabilisé fortement le voyage, au préjudice des peuples dont il avait permis

d'envahir les patries.

De ce point de vue, les chefs Mitzuro et Naruzo baignaient dans la sérénité. Mais, pour ce qui concernait la chasse aux Êstres, ils désespéraient de jour en jour, car ils craignaient de rentrer bredouilles. Naruzo discutait de la suite des opérations avec son subordonné :

— Nous allons prospector encore ce monde, commandant. Si nous ne détectons aucun Êstres, je suis convaincu que nous pourrions arrêter là nos investigations et retourner chez nous la tête haute.

— J'escompte simplement que nous la garderons sur nos épaules, une fois rendus, répondit Mitzuro. Notre souverain incline facilement à jouer du sabre quand l'affaire se révèle sans risque pour lui.

— Mesurez vos paroles, commandant Mitzuro, elles pourraient vous attirer les foudres de nos autorités.

— Elles ne présentent cependant que le reflet de la réalité.

— Je vous l'accorde. Mais ce genre de vérités nuit à ceux qui les énoncent aventureusement, surtout celles qui concernent l'empereur. Elles pourraient tomber dans des oreilles qui ne s'avèreraient pas aussi bienveillantes que les miennes.

Les deux hommes se trouvaient face à face et se fixaient. Leurs regards exprimaient leur communauté d'opinion sur le sujet. Mitzuro se reprit :

— Vous avez absolument raison, commandant Naruzo. Veuillez excuser ma légèreté, je suis fatigué et cet état me rend amer.

— Oublions cet incident. Néanmoins, surveillez votre langage à l'avenir. Maintenant, revenons à notre affaire. Qu'avons-nous là ? s'enquit-il en se penchant sur les cartes fraîchement éditées par les ordinateurs du vaisseau.

— À défaut d'Êstres, ce monde nous rapportera assez de richesse pour sauver nos têtes. Nous avons repéré d'importants gisements aurifères vierges dans le sous-sol de son hémisphère-sud, ainsi que des métaux précieux et des terres rares. De plus, le sous-développement des peuples autochtones jouera en notre faveur. Ils formeront une armée d'esclaves que nous ferons marcher sans peine.

— Avez-vous obtenu la confirmation absolue de l'absence d'Êstres ?

— À moins que vous vous défiiez de la fiabilité de nos détecteurs, mais dans ce cas, pourquoi sommes-nous venus ici ? Je puis vous certifier qu'aucun Êstres ne se trouve sur ce monde.

— Hum ! Dans l'hémisphère-sud, affirmez-vous ? Alors pourquoi nous apprêtons-nous à débarquer au nord ?

— Parce que, bizarrement, ces territoires se sont révélés virtuellement inhabités. Nous devons donc soumettre et déporter les populations septentrionales, pour exploiter les gisements.

— Prévoyez-vous que nous rencontrions une résistance, commandant ?

— Dans l’affirmative, nous la balaierons. Ils combattent encore à l’arc et à l’épée. Face à nos sabres et à notre expertise, je serais étonné qu’ils soient de taille à s’accrocher longtemps. Dans ce cas, nous userons de flux paralysants, car morts, ils deviendraient inutiles.

Les Demms étaient des guerriers impitoyables, qui employaient la force comme argument principal. Cependant, au cours des siècles, ils avaient façonné un code d’honneur assez poussé et propre à leur conception de celui-ci. Ainsi, quoiqu’ils possèdent une avance technologique écrasante, sur la plupart de leurs adversaires, ils se faisaient un devoir de les affronter avec un niveau d’armement équivalent au leur.

Dans le cas présent, si les Immuriens optaient pour la confrontation, ils combattraient au sabre et à l’arc. Mais, ils se réservaient d’user d’autres moyens si la démonstration de leur supériorité technique se révélait insuffisante à soumettre les Autochtones.

*
* *

Au sol, dans ses jardins, Gilbert 1er avait réagi. Sans attendre l’arrivée de son connétable, il avait ordonné aux écuries de préparer un attelage en vue de son retour à Brunoix. Par précaution, il avait également dépêché des courriers auprès de toutes les garnisons proches de la capitale afin qu’elles se tiennent prêtes à se mettre en mouvement.

L’attrait de la nouveauté s’était vite estompé. Le roi s’était lassé de contempler cet objet, qui échappait à son autorité et à ses moyens d’action. Il avait battu en retraite jusque dans un des nombreux salons du château, où de jeunes femmes oisives lui rapportaient les derniers ragots du palais qu’il écoutait d’une oreille distraite. C’est là que le trouva le connétable, Gontran Des Bruyères, qui arriva surexcité par l’étrangeté de la situation.

Gontran Des Bruyères était un homme dans la cinquantaine, qui avait gagné ses galons à la force de ses armes, et grâce à son intelligence stratégique. Avec sa haute taille, et ses épaules larges et puissantes, il avait l’air colossal au milieu des courtisans. Une vilaine cicatrice, souvenir d’une bataille, balafrait son visage, qui paraissait sculpté au burin. Elle partait du haut de son nez, barrait sa joue gauche et le rendait laid. Mais, elle ajoutait à son aura de guerrier-défenseur du royaume. Il avait une allure martiale et un regard inquisiteur qui mettaient facilement mal à l’aise tous ceux qui manquaient de caractère. Il s’inclina devant le souverain :

— Je vous présente mes respects, votre majesté. J’ai reçu votre message et je suis venu

aussitôt.

Gilbert lui rendit son salut d'un signe de tête et attaqua d'emblée :

— Avez-vous une idée du motif qui m'a poussé à vous faire mander ?

— Je subodore que l'objet suspendu dans le ciel y a grandement concouru, sire. Avez-vous conçu une théorie, quant à ce qu'il peut être ?

— Aucune, mon cher ami, j'espérais que vous pourriez m'éclairer, mais je constate que votre ignorance vaut la mienne.

— Je le regrette bien, car je préférerais, de loin, savoir à quoi nous devons faire face, votre majesté. En tout cas, pour l'instant, elle n'a pas manifesté d'hostilité et, comme elle se maintient hors de notre portée, je ne vois pas ce que nous pouvons envisager d'autre que nous tenir sur nos gardes.

— J'apprécie votre compétence, Gontran. J'ai effectué la même analyse que vous et je suis parvenu à un résultat équivalent. J'ai donc fait alerter les garnisons proches de Brunoix et envoyer des pigeons à Caldorina, Arvernide et Burdigua.

— Le distinguent-ils seulement, sire ?

— Très certainement, Gontran. Et, dans ce cas, j'aimerais assez qu'ils me communiquent leurs commentaires.

— Ils doivent se tenir dans l'expectative, comme nous, mon roi.

— C'est vraisemblable, Gontran. En tout cas, je veux que vous preniez personnellement le commandement de nos troupes et que vous les rassembliez en corps d'armée à l'est de Brunoix, pour parer à tout rebondissement.

— Pourquoi à cet endroit, votre majesté ?

— Si cet objet descend jusqu'à nous, je parie qu'il aura besoin de beaucoup d'espace pour atterrir et la plaine située de ce côté de Brunoix me paraît constituer un site idéal pour cette manœuvre. En conséquence, vous positionnerez vos unités de telle sorte qu'elles interdisent l'accès à la ville.

— Je dois vieillir, messire. J'aurais dû formuler cette hypothèse moi-même. Je vais, de ce pas, m'employer à exécuter votre volonté.

— Vous avez toute ma confiance pour la mettre en œuvre, Gontran. Placez aussi des observateurs. Je veux être averti du moindre mouvement de l'objet ou de ce qui pourrait en sortir.

— À vos ordres, majesté.

— Partez immédiatement. Et, espérons que tout ce déploiement s'avère inutile.

— Souhaitons-le, sire.

Sur ces mots, Gontran se retira. Avant qu'il ait atteint la porte, le souverain le rappela :

— Gontran !

— Oui, mon roi.

— Je rentrerais à Brunoix aussitôt que mon carrosse sera avancé. J'y attendrai votre rapport et vos courriers.

— J'en prends note, messire.

*
**

À bord du Yamatogiro régnait une activité intense. Les Demms s'apprêtaient à envahir un Nouveau Monde.

Lorsqu'il avait dû choisir un endroit pour débarquer, le commandant Naruzo avait jeté son dévolu sur le royaume d'Immur, car, géographiquement parlant, c'était le territoire le plus vaste et le plus peuplé. Mais, ce ne serait qu'un point de départ, parce qu'aussitôt que celui-ci serait conquis le tour de ses voisins viendrait.

Conformément à l'éthique propre à sa race, il se disposait à envoyer un émissaire porteur d'un ultimatum destiné à l'autorité du pays dont il entendait se rendre maître. Il ne s'attendait pas à ce que celui-ci capitule sans rechigner. Mais, en procédant de la sorte, il soulageait sa conscience et pouvait déclencher les hostilités sans avoir le sentiment d'agir avec félonie. De toute façon, qu'il obtienne une réponse positive ou négative ne changerait rien aux conséquences pour ce peuple : il devrait se soumettre ou mourir. Il avait demandé un volontaire, pour lui donner ses instructions.

L'homme se tenait au garde-à-vous devant la table des cartes que Naruzo étudiait. Il attendait stoïquement que l'on daigne enfin s'aviser de sa présence. Cette situation durait depuis dix longues minutes, lorsque Naruzo leva les yeux sur lui :

— Comment t'appelles-tu, soldat ?

— Xengi Daemon, mon commandant.

— Xengi Daemon, répéta Naruzo comme pour lui-même. J'ai déjà entendu ce nom. Nous sommes-nous rencontrés en d'autres occasions ?

— Non mon commandant. Mais mon frère, Xenju Daemon, a servi sous vos ordres durant la campagne dans le secteur des nébuleuses folles de Karta.

— Ah oui ! Xenju... un rude fonceur et un solide compagnon. Comment va-t-il ?

— Il se porte bien, mon commandant. Par suite des graves blessures qu'il avait reçues, il fut libéré de ses obligations militaires et, à présent, il possède un commerce d'œuvres d'art sur Demmssora.

— Je m'en réjouis pour lui, il l'a mérité. Tu vas revêtir ta tenue de combat : sabre, dague et

lance. Ensuite, tu emprunteras une bulle aérienne et tu descendras sur cette planète, où tu insisteras pour rencontrer les autorités, auxquelles tu transmettras cet ultimatum.

Tandis qu'il parlait, il lui tendit un rouleau de papier qui portait le sceau de Takoda, et il poursuivit :

— N'oublie pas que tu représentes l'empereur. À ce titre, tu ne dois accepter aucune concession. Montre-toi fier et hautain. Refuse de remettre tes armes et de discuter avec des subalternes. Compris ?

— Fort et clair, mon commandant.

— Si tu évalues qu'une démonstration pourrait emporter la décision, tu es autorisé à faire étalage de notre puissance et de notre supériorité technologique. Cependant, ne compte pas trop là-dessus. Ces peuples font souvent preuve d'orgueil et, malgré leur faiblesse, ils ne cèdent que rarement sans avoir combattu au préalable. N'hésite pas également à provoquer et à te défendre si l'on t'attaque : dans ce cas, pas de quartier.

— Bien, mon commandant. Quand dois-je partir ?

— Aussitôt que nos linguistes pourront t'équiper d'un traducteur programmé pour le dialecte local. Transmets que l'on m'avertisse à ce moment-là. Je débarquerai vingt-quatre heures après, que tu sois rentré ou non. Va et bonne chance.

— Merci, mon commandant.

Ainsi que l'exigeait le protocole, Xengi exécuta trois pas à reculons avant de pivoter pour s'en retourner. Il se dirigea vers un puits antigravitationnel qu'il emprunta, pour redescendre dans les niveaux, où se trouvait son cantonnement. Là, il entreprit de s'équiper.

Tandis qu'il se préparait, il donnait libre cours à ses interrogations : la décision de se porter volontaire pour cette mission s'avérait-elle bien judicieuse de sa part ? Après coup, il se sentait envahi par le fort sentiment que son chef l'envoyait à l'abattoir. En tant que guerrier demms surentraîné, il ne craignait rien ni personne, car sa formation l'avait rendu apte à affronter n'importe qui ou n'importe quoi. Mais, il était averti que malgré elle, lorsqu'il se retrouverait seul face à une multitude, il finirait fatalement par succomber sous le nombre. C'était un risque qu'il avait accepté en adoptant le métier de soldat, mais il avait malgré tout la faiblesse de tenir à sa vie, attendu que l'immortalité des Demms n'était accordée qu'aux classes supérieures. Il s'accrocha à l'espoir que les Autochtones soient assez civilisés pour respecter l'immunité due à un émissaire.

*
**

— Votre majesté, un courrier de Gontran Des Bruyères demande une audience, annonça l'huissier qui se tenait à la porte du cabinet de travail de Gilbert 1er.

— Qu'il entre ! répondit le roi, laconiquement.

L'homme pénétra dans la pièce et s'inclina devant son souverain. C'était un soldat que la jeunesse commençait à fuir, mais qui n'était pas encore assez avancé en âge pour que son métier le rebute.

Pour les besoins de la tâche à laquelle son chef l'avait affecté, il avait délaissé tout ce qui l'alourdissait inutilement. Ainsi, jambière, cotte de mailles, écu, pique et épée étaient restés au râtelier afin de ménager sa monture.

Il traversa l'espace qui le séparait de la table où le roi travaillait, salua militairement et tendit le pli qu'il devait lui remettre.

Gilbert 1er s'en saisit, le décacheta et s'informa de son contenu, qui, après les formules protocolaires, s'inscrivait comme suit : *« votre majesté, un objet s'est détaché de la lune noire, et est descendu jusqu'à nous. Un soldat en est sorti. Il est porteur d'un message à votre destination. Il refuse catégoriquement de nous le remettre, de discuter avec nous et de rendre ses armes. Je l'ai placé sous bonne garde en attendant vos directives. Respectueusement »*. Suivait une signature assez compliquée que le roi connaissait bien.

— Retourne auprès de Gontran et informe-le que je le rejoins séance tenante.

*

**

Xengi se tenait crânement immobile au milieu du cercle de piquiers qui le gardait sous la menace de leurs armes. Bien campé sur ses pieds, les jambes écartées d'une trentaine de centimètres, il toisait tout le monde, affichant un rictus dédaigneux qui, il l'espérait, suffisait à masquer sa fébrilité intérieure.

Dans cette posture, il avait néanmoins fière allure. Du côté droit, il serrait fermement sa lance d'une main gantée de cuir clouté, la maintenant à bout de bras. Le fer de l'haste, en forme de L, affûté sur toutes ses arêtes, pointait vers le ciel, alors que l'extrémité de sa hampe reposait au sol à côté de son talon. Son poing gauche, également revêtu, était appuyé sur sa hanche, sous le grand sabre recourbé, typique du guerrier demms. Celui-ci, remisé dans un fourreau en bois laqué, était glissé sous la large ceinture de tissu qui ceignait sa taille par-dessus son uniforme. Son calme et l'apparente décontraction qu'il affichait paraissaient impressionner ses gardiens.

Bien qu'ils soient abondamment pourvus de protections en cuir et en métal, les soldats Immurien se tenaient à prudente distance. Un piquier l'avait défié du regard. Après un duel exempt de bruit, que Xengi avait trouvé puéril, le garde avait détourné le sien, reconnaissant ainsi sa défaite. À ce moment-là, Xengi avait émis le vœu que la suite des événements aille avec la même aisance.

Trois heures auparavant, lorsqu'il avait atterri au milieu de ce qui lui était apparu comme une armée en ordre de bataille, il avait provoqué une vague de crainte superstitieuse. Elle s'était traduite par un brusque mouvement de recul désordonné, vite repris en main par les officiers, à grand renfort de cris et d'imprécations.

Quand il était sorti de sa bulle, il avait pu lire l'étonnement sur tous les visages : à quoi s'attendaient donc les Autochtones, s'était-il interrogé ? Après un long moment d'observation, pendant lequel il fut décortiqué du regard, celui qui était sans conteste le chef de cette troupe avait commandé un de ses hommes d'un geste. Un soldat équipé d'une armure de tôle qui le revêtait des pieds à la tête s'était approché et l'avait interpellé :

— Bonjour ! Étranger. Je viens vous transmettre les vœux de bienvenue en Immur au nom de mon roi Gilbert 1er de Grandbois.

Le traducteur dont les linguistes du Yamatogiro l'avaient nanti avait rempli fidèlement son office. Xengi avait saisi pleinement le sens des propos que son interlocuteur lui tenait et il avait pu y répondre aussitôt, sans s'embarrasser de formules de courtoisie :

— Va, rapporte à ton souverain que je dois lui remettre un message, qui ne souffre aucun délai.

Cet impératif sans détour, énoncé à forte voix, avait jeté un froid sur son destinataire, qui s'était retiré après avoir quêté du regard l'assentiment de celui qui l'avait envoyé. Gontran Des Bruyères s'était approché à son tour, mais n'avait pas bénéficié du loisir d'ouvrir la bouche.

— Es-tu le roi de ce peuple ?

La question abrupte et sans fioritures avait agacé prodigieusement Gontran, qui avait senti la colère le gagner, mais il l'avait néanmoins contenue. Pour tenter de contrer la désinvolture méprisante de celui qu'il voyait comme un ennemi, il avait adopté également le tutoiement :

— Non, chez nous, une simple requête d'une estafette ne suffit pas pour déplacer un monarque, mais je le représente ici. Tu peux donc me remettre ton message comme si j'étais lui.

— Hors de question, je ne discute pas avec les inférieurs.

Cette réplique cinglante avait déclenché la colère de Gontran qui avait porté instinctivement la main à son épée. Xengi avait réagi aussitôt en dégainant son sabre avec une rapidité qui l'impressionna. Gontran reconnaissait quand un adversaire le surclassait. Il n'avait pas achevé son geste et avait temporisé :

— Restons calmes, je te prie. Si tu acceptes de me remettre tes armes, je t'escorterai moi-même auprès de mon souverain.

— Impossible, je suis un guerrier demms, rendre mon équipement sans combattre constituerait un déshonneur.

— Dans ce cas, tu vas patienter ici, pendant que nous irons informer notre roi de ta visite, afin qu'il décide de la conduite à tenir.

— Bien, j'attendrai. Mais faites diligence, sinon il pourrait vous en cuire !

Prodigieusement agacé par la menace sous-jacente dans le ton de la réplique, Gontran s'emporta :

— Je suis Gontran Des Bruyères, premier chevalier et grand connétable de la couronne d'Immur. Tes propos t'auraient déjà coûté la vie si tu n'étais pas un émissaire, étranger.

Du coup, Xengi avait tempéré son discours :

— Tu ne manques ni de courage ni d'honneur, Gontran Des Bruyères. Nous respectons ces qualités. Va.

Depuis, Xengi attendait. Il n'avait pas échangé un mot avec ses gardiens. Il était resté immobile comme une statue, maintenant sa posture sans remuer d'un poil, ce qui suscitait une admiration certaine parmi les piquiers qui le surveillaient. Il les avait observés. Selon lui, ces hommes, empêtrés dans des armures qui gênaient leurs mouvements, ne constitueraient pas des adversaires bien redoutables. S'il devait les affronter, sa tenue de combat, ample et vaporeuse, lui conférerait déjà un avantage non négligeable, malgré la protection modérée qu'elle offrait. Sa vitesse d'exécution alliée à son habileté de bretteur créerait la différence sans qu'il ait à forcer son talent. Fort de cette conclusion, et rassuré par les propos de Gontran, touchant à l'immunité des émissaires, il meublait son attente, en répétant mentalement ses katas.

Un brusque remue-ménage parmi les soldats, du côté où Gontran s'était retiré, annonça l'arrivée imminente d'un personnage important. De sa position, Xengi distingua des troupiers, qui s'alignaient sur deux rangs, de part et d'autre du passage qui menait à l'abri du connétable, formant un corridor. Gontran en était sorti et entouré d'autres chevaliers, il attendait que le carrosse qui approchait s'immobilise.

Gilbert 1er était un individu replet et de stature courte, au visage jovial et au sourire facile, ce qui lui donnait l'allure d'un bon bougre. Mais, sous cette apparente bonhomie, se dissimulaient une intelligence vive et une volonté farouche qu'il dévouait entièrement au service de son royaume. Il devait son trône à son ascendance et à ce jour, n'avait jamais eu à combattre pour le défendre. Néanmoins, un profond sens du devoir, que son père lui avait inculqué dès sa plus tendre enfance, l'habitait et même s'il n'était pas homme d'armes, nul ne pouvait remettre en cause son courage.

Il descendit de son carrosse et se dirigea vers Gontran. Il se mouvait avec des enjambées rapides et courtes. De loin, il paraissait se déplacer en glissant sur une surface lisse. À mesure qu'il avançait, les soldats de chaque côté du corridor inclinaient le buste en guise de salut et le relevaient quand il était passé, comme une mécanique bien huilée qui ondulait au rythme de sa locomotion. Gontran et ses chevaliers se courbèrent à leur tour lorsqu'il s'arrêta en face d'eux. Gontran l'accueillit :

— Bienvenue parmi nous, votre majesté. Mais, permettez-moi de vous faire remarquer que vous encourez un gros risque en venant jusque là, pour rencontrer cet inconnu !

— Le danger s'avérerait-il moindre si vous me l'aviez amené au palais ? répondit le roi. De plus, ici, vos soldats m'entourent et assurent ma sécurité mieux que chez moi.

— Tout de même, majesté, vous vous rabaissez en accourant au-devant de lui.

— Non, pas de mon point de vue, mon cher Gontran. Je me comporte comme un hôte qui vient au-devant d'un invité pour l'accueillir. Où se trouve-t-il ?

— Nous l'avons laissé sur la plaine, à côté de son appareil, sous la surveillance de mes piquiers. C'est un personnage arrogant et détestable. Si vous l'approchez, restez sur vos gardes, majesté.

— Conduisez-moi, Gontran. Entouré de vos chevaliers, je ne crains rien.

— Comme il vous plaira, messire, par ici. Joignant le geste à la parole, Gontran indiquait le sentier qui menait à l'endroit où attendait le Demms.

La troupe s'arrêta à une dizaine de mètres de celui-ci, laissant Gilbert 1er avancer seul. Parvenu à cinq mètres du Demms, il l'observa un instant et entama la discussion :

— Pardonne-moi si je me tiens à l'écart. Je suis venu sans arme et ma sécurité m'interdit de prendre le risque d'approcher un inconnu qui en est largement pourvu.

— Vous ne craignez rien. Un guerrier demms n'attaque jamais un homme qui ne possède pas de quoi se défendre, c'est contraire à l'honneur.

— Soit ! Bonjour à toi, étranger. Je suis Gilbert 1er de Grandbois, souverain d'Immur et de son peuple. Délivre ton message.

— Je te salue, roi d'Immur. Je représente son Ultime Grandeur, Takoda Ismei, troisième du nom, chef suprême de l'empire intergalactique des Demms. Nous arrivons d'au-delà des étoiles, avec une puissance qui dépasse de loin tout ce que vous connaissez. Je dois vous remettre ce pli, et il tendit le rouleau que Naruzo lui avait confié.

Gilbert 1er le regarda et sans hésitation avança pour s'en saisir. Tandis qu'il revenait sur ses pas pour s'informer de la teneur du document, le Demms commença à déclamer haut et fort :

— Au nom de mon empereur, je revendique la souveraineté sur ce territoire et sur tous ceux qui l'entourent. Vous disposez de vingt-quatre heures, pour choisir de vous soumettre ou de combattre.

Durant une poignée de secondes, Gilbert 1er resta abasourdi par l'ahurissant ultimatum qui venait de lui être transmis, puis il se ressaisit et répondit sans se départir de son calme :

— Monsieur l'envoyé d'un prétentieux, dont j'ai déjà oublié le nom, vous ne manquez ni de culot ni de courage pour faire irruption chez nous et nous provoquer de la sorte. Apprenez cependant que le peuple d'Immur n'a jamais capitulé sans combattre, que toutes les autres nations de ce monde nous craignent et nous respectent et qu'elles n'hésiteront pas à nous rejoindre pour défendre notre droit.

— Vous n'avez pas compris, roi d'Immur. Depuis que notre empereur a jeté son dévolu sur votre planète, vous, vos sujets, vos voisins et tous ceux qui respirent ici-bas n'êtes plus libres. Alliez-vous à qui vous voudrez. Aussi nombreux et puissants que vous puissiez être, nous vous écraserons. Vous n'êtes pas de taille à vous mesurer à nous. Dans vingt-quatre heures, nous débarquerons. Si nous vous trouvons face à nous les armes à la main, vous mourrez et votre peuple devra se soumettre. Maintenant, à moins que vous ne souhaitiez me confier un message, pour mes supérieurs, puis-je regagner librement mon appareil ou devrai-je me frayer un passage à coups de sabre ?

— Apprends Demms, malgré la piètre considération que tu parais éprouvé à notre égard, que nous aussi sommes des gens d'honneur. Chez nous, la vie d'un émissaire est sacrée. Tu peux retourner sans crainte.

Sur un signe de Gilbert, les piquiers relevèrent leurs armes, se retirèrent et vinrent entourer leur roi, laissant le champ ouvert à Xengi, pour qu'il s'en aille, ce qu'il effectua sans un regard en arrière.

5 — Départ

L'automne était arrivé depuis trois semaines. Déjà, les jours avaient nettement raccourci. Les crépuscules s'enveloppaient de brume froide et çà et là, dans les creux que les rayons du soleil épargnaient, la végétation se parait de la blancheur des premières gelées. Les hirondelles étaient parties chercher dans le sud la clémence que les cieux d'ici avaient laissée s'enfuir et les marmottes, profitant des dernières chaleurs, se hâtaient de parfaire leurs réserves pour l'hiver.

Aurel gardait le troupeau avec son père. Depuis le jour de son anniversaire, il manifestait un penchant certain pour la solitude et la méditation. Durant les longues heures qu'il y consacrait, la somme de connaissances qu'il découvrait sans avoir eu conscience de les acquérir l'effarait. De plus, il s'étonnait de constater qu'elles abordaient souvent des questions ou des phénomènes encore mystérieux sur ce monde. Ainsi, l'électricité et l'électronique n'avaient plus de secret pour lui, alors qu'ici, les gens mouraient abattus par la foudre, sans avoir la moindre idée de ce qui les tuait.

En matière de chimie, son savoir, bien que fragmentaire, lui aurait certainement valu le bâcher comme sorcier, si ses congénères en avaient eu vent. D'autre part, il avait appris, à propos des Demms, tout ce qu'il devait connaître : leurs mœurs guerrières, leur histoire, leurs techniques et leur technologie.

Cependant, dans beaucoup de domaines, il ne possédait encore que des notions qu'il avait du mal à assimiler. En dépit de toute sa volonté et de toute l'obstination qu'il employait à essayer de les approfondir, il ne parvenait à rien. Ce savoir échappait à sa compréhension. Au début, il avait compté que le contact de la pierre forte dans sa main l'aiderait, mais celle-ci était restée froide et, immanquablement, l'idée qui s'était imposée lui avait renvoyé l'image d'un Êtres complet. Il en avait conclu qu'elles étaient réservées aux Êtres et avait cessé d'insister.

Il avait dû apprendre également à se défendre des pensées de son entourage, pour éviter qu'elles submergent les siennes. Il avait dû fournir un gros travail sur lui pour parvenir à s'isoler. Sans assistance ni conseils, il avait dû assimiler comment fermer et ouvrir des portes dans son esprit, au gré de ce qu'il refusait ou qu'il voulût entendre.

À présent, il maîtrisait parfaitement la technique. Mais, avant d'atteindre ce niveau, il avait pu se rendre compte de l'amour véritable et immense qui unissait ses parents. Il avait aussi

pris conscience de celui également pur et sincère, qu'ils éprouvaient à son égard. Son attachement pour eux en était sorti grandi. Cependant, aurait-il assez de courage pour les quitter le moment venu ? Son départ prochain s'avérait inéluctable et il l'attristait.

Tout à ses pensées, il n'avait pas entendu Pierre s'approcher et il sursauta quand celui-ci posa la main sur son épaule en l'interpellant :

— Aurel ! Mon garçon, tu vas bien.

— Oui, père, pourquoi t'inquiètes-tu ?

— Je m'alarme parce que, depuis cinq minutes, tu restes sourd à mes appels.

— Tu te soucies trop de moi. Rassure-toi, je me sens bien. Cependant, le fatras de nouveauté qui remplit ma tête m'occupe à ce point, que j'en oublie ce qui m'entoure, si bien que je m'en extrais complètement.

— Je te comprends. J'ai connu ce genre de situation aussi, à une époque de ma vie. Ce n'est pas grave. Néanmoins, cette attitude peut s'avérer dangereuse selon les circonstances.

— Pourquoi m'appelais-tu ?

— J'ai entendu gronder le tonnerre par-delà Montrouge. Il annonce immanquablement un orage pour nous. En conséquence, si nous voulons éviter l'averse, nous allons devoir nous hâter de rassembler les bêtes pour redescendre.

À cet instant précis, Aurel reçut une goutte d'eau sur le dos de sa main. Il la montra à son père :

— Tu as raison. Regarde, la pluie commence à tomber. Dépêchons-nous.

Ils atteignirent la bergerie sous un véritable déluge, trempés de la tête aux pieds et frigorifiés, tant les larmes du ciel étaient glacées. Ils rentrèrent le troupeau en vitesse et nourrirent les chiens avec autant de célérité. Puis, ils se soucièrent de s'abriter et de se réchauffer.

Quand ils entrèrent dans l'habitation, ils furent surpris d'y trouver Simone, qui était arrivée juste avant eux. Elle était aussi mouillée qu'eux, et s'employait à préparer un feu pour se sécher. Pierre s' alarma. Pour que Simone revienne, alors qu'elle était déjà venue la veille, un fait extraordinaire avait dû survenir :

— Pourquoi es-tu de retour, mon amour ?

— Des événements graves ont lieu à Granval, répondit-elle en s'interrompant dans sa tâche pour les embrasser.

— Que se passe-t-il de si inquiétant à Granval pour que tu remontes jusqu'ici sous un orage de cette importance ? s'enquit Aurel.

— Le camelot est venu à Blurets ce matin. C'est lui qui a apporté les nouvelles. Une

grande bataille, à l'issue de laquelle l'armée d'Immur a cessé d'exister, se serait déroulée dans la plaine à l'est de Brunoix. D'après ce qui se raconte, elle aurait donné lieu à un vrai massacre.

— Un affrontement ! s'exclama Pierre. Mais contre qui ?

— Justement, c'est assez confus. D'après les ragots, des étrangers seraient descendus du ciel avec des machines. Ils ont capturé le roi et son connétable et les ont forcés à proclamer des lois par lesquelles nous devenons leurs esclaves.

— Qu'est-ce que ce fait a de commun avec Granval ? intervint Aurel.

— Des soldats sont venus à Granval, ces jours. Après en avoir discuté avec le bourgmestre, ils ont annoncé qu'ils devraient disposer de cinquante volontaires âgés au maximum de quarante ans avant demain soir, faute de quoi ils seraient contraints de choisir eux-mêmes parmi les hommes, ceux qu'ils emmèneront.

— Des recrues ! Mais pour aller où et pour quel emploi ?

— Pour aller travailler dans des mines de l'autre côté du monde, d'après ce qu'ils ont affirmé.

— Ces étrangers, comment s'appellent-ils ?

— Demms, si j'ai bien compris ce qu'a rapporté le camelot.

— C'est bien ce que je craignais. J'ignore pourquoi et comment, mais je sentais qu'ils finiraient par arriver jusqu'ici. Mes chers parents, je vais devoir vous quitter prématurément. Le temps est venu pour moi d'entreprendre ce pour quoi l'on m'a placé ici.

Simone s'effondra, en larmes. Pierre l'enlaça pour la soutenir, mais lui-même peinait à contenir son chagrin et une perle d'eau sourdait au coin de ses yeux :

— Quand partiras-tu, réussit-il néanmoins à articuler ?

— Demain matin. Je dois me joindre aux volontaires. Ainsi je pourrai me rapprocher des Demms.

— Pourquoi tiens-tu à courir un risque de cette importance ? s'enquit Simone entre deux sanglots.

— Je n'ai pas le choix, ma chère maman. Ils détiennent des informations indispensables à l'entreprise que je dois mener à bien et je ne puis les découvrir qu'à leur contact.

— Es-tu donc convaincu qu'ils te laisseront les côtoyer et que tu n'auras qu'à leur poser des questions pour obtenir des réponses ? S'emporta soudain Simone. Puis, retrouvant son calme, elle reprit : tu es un individu très spécial, mon garçon, mais je tremble pour toi. Ne les sous-estime pas. Ils détiendraient des armes, qui paralysent les gens et les rendent dociles comme des agneaux.

— Je suis informé de leur potentiel nuisible, ma chère maman, et je possède tellement d'autres connaissances les concernant, que je me sens prêt à les affronter.

— Tout de même, évite les risques inutiles et réfléchis bien, avant de t'engager dans une action aventureuse.

— Je te promets de me montrer prudent. Cela dit, si je paraissais inoffensif, je dispose néanmoins d'avantages qu'ils ne soupçonnent pas. Les Demms tiennent leurs armes dans leurs mains, les miennes résident dans ma tête.

— Que veux-tu dire par là ? s'enquit Pierre.

— Je ne vous en avais pas parlé, pour ne pas vous mettre mal à l'aise, mais depuis mon anniversaire, je possède la faculté d'entendre les pensées de ceux qui m'entourent.

Pierre et Simone se regardèrent, effarés. Aurel reprit :

— Rassurez-vous, je n'écoute que lorsque cette action se révèle pertinente et nécessaire.

Pierre, revenu de sa surprise, fut le premier à réagir, sur un ton où perçait le scepticisme :

— Je ne doute pas de ta parole, Aurel, cependant, j'ai du mal à lui accorder mon crédit. Connais-tu le fond de ma pensée en ce moment ?

— Tu te dis que je serais avisé de rester auprès de vous deux au lieu d'aller courir le monde en quête d'une aventure plus qu'incertaine.

— C'est ma foi vrai. Qu'allons-nous devenir sans toi ?

— La solution la plus sage consisterait à vous procurer un maximum de provisions, à les monter ici et à vous y installer de manière permanente, jusqu'à mon retour.

— L'idée me paraît excellente, mais sais-tu quand tu reviendras, ou même si tu en auras le loisir ?

— Je ne détiens pas la réponse à ces questions-là, cependant, malgré l'adversité, je m'y efforcerai.

Simone avait séché ses larmes. Elle reprit part à la discussion :

— Vous oubliez tous les deux que l'hiver arrive. La neige va nous immobiliser. Et puis, comment nourrirons-nous les bêtes ?

— Cesse de te tracasser à ce sujet, ma chérie, répartit Pierre. Je me charge de régler ce problème, quant à être bloqué ici, si la descente au hameau devient impossible, personne ne pourra non plus monter à la bergerie. Nous resterons donc en sécurité.

— De mon côté, je me sentirai rassuré de vous savoir là, relança Aurel. Ce n'est que le début. Pour le moment, tout se déroule en douceur. Mais, je gage que par la suite, la violence s'installera partout.

Pierre s'ébroua. Il frissonnait. Absorbés dans leurs délibérations, ils avaient tous oublié

qu'ils étaient mouillés et Simone s'était interrompue avant d'avoir allumé le feu qu'elle préparait. L'immobilité dans laquelle la discussion les avait tenus avait consommé l'énergie qui les empêchait de grelotter et la froidure de leurs vêtements trempés s'imposait maintenant à eux. Pierre se dirigea vers la cheminée :

— Pour l'instant, l'urgence consiste à nous réchauffer, puis nous mangerons un morceau et nous nous apprêterons en vue de ton départ, acheva-t-il sur un ton qui trahissait la modération de l'enthousiasme qui l'habitait à cette idée.

Le lendemain, tôt le matin, Pierre parqua son troupeau dans le vaste enclos qui jouxtait la bergerie, vérifia qu'il disposait d'eau en suffisance et laissa le tout à la garde de ses patous. Après de rapides petits déjeuners, lui, Aurel et Simone empruntèrent le chemin du hameau où Aurel se munirait de son paquetage avant de les quitter.

Les visages portaient leur tristesse et ils marchaient tous les trois en silence. Simone s'accrochait au bras d'Aurel comme un naufragé à son salut et Pierre avait posé une main sur son épaule, comme si ce contact le rassurait. Aurel ressentait physiquement leur détresse et elle le rendait malheureux.

Soudain, la magnificence des paysages qu'ils traversaient ne les éblouissait plus, le doux murmure des ruisselets sous les fougères n'atteignait plus leurs oreilles et le fort parfum de l'herbe et de la terre mouillée ne faisait plus frémir leurs narines. L'accablement avait anesthésié leurs sens.

Pierre et Simone, brisés de chagrin, appréhendaient l'instant où ils devraient se séparer de leur enfant et Aurel, celui où il devrait les abandonner derrière lui.

Après deux heures et demie de marche, un délai pour apprêter son bagage et des adieux déchirants, ce fut avec soulagement qu'il partit seul, sur la route de Granval. Plus que les larmes de Simone, qui lui venaient facilement et auxquelles il était habitué depuis toujours, ce furent celles de Pierre qui le rendirent le plus malheureux.

Il connaissait l'attachement que lui portait son père, mais, jusqu'à ce jour, il n'en avait jamais mesuré pleinement la force. Les pleurs qu'il avait vus couler sur son visage bourru, pour la première fois de sa vie, lui en avaient révélé l'étendue. De peine, il s'était enfui.

Tandis qu'il s'éloignait, il s'efforçait d'oublier ces douloureux instants et de ne songer qu'à ce qui l'attendait à Granval.

Il empruntait une route sinueuse qui descendait fortement en décrivant de larges lacets à flanc de montagne et s'enfonçait doucement dans la vallée. Chaque fois qu'il le pouvait, Aurel lui préférait cependant, les sentiers qui coupaient par les bois, les grandes courbes qu'elle dessinait pour contourner les creux et les bosses du relief. N'ayant à porter qu'un

mince baluchon, rien n'entravait ses mouvements lorsqu'il affrontait leur importante déclivité et ils lui procurèrent un gain de temps appréciable.

Vers le milieu de l'après-midi, il arriva en vue de Granval. Établi de part et d'autre du Grandin, Granval était un gros village constitué par l'amalgame de maisons basses et d'immeubles à deux ou trois étages. Elles bordaient une vaste place, où trônait une bâtisse fortifiée qui comptait plusieurs niveaux. C'est là que résidait le baron qui coiffait l'autorité du bourgmestre et qu'Aurel dirigea ses pas.

Lorsqu'il parvint au but, il constata que toute sa population s'y trouvait déjà. Un tumulte digne d'un quai d'embarquement régnait. Les rires, les pleurs, les discussions bruyantes et les recommandations des mères, pères et conjointes à ceux qui allaient partir, l'assourdisaient. Le tout se mêlait à la toile de fond retentissante que produisait le Grandin en charriant les eaux boueuses des dernières précipitations et constituait un ensemble sonore, dans lequel deviner qui disait quoi relevait de l'exploit.

Il se joignit à la foule et dut se faufiler, en jouant de ses épaules massives, pour se rapprocher de l'estrade où le bourgmestre venait de monter en compagnie d'un militaire qui possédait le rang d'officier et d'un homme de troupe porteur d'un tambour. D'un long roulement de son instrument, le soldat réclama le silence. Puis, le magistrat s'adressa au peuple :

— Braves gens de Granval, par ordre du roi et sous la pression des envahisseurs, cinquante individus mâles de notre village sont requis, pour aller travailler et servir l'ennemi. C'est avec regret que je suis contraint de satisfaire à cette demande.

Une vague de murmures contestataires parcourut l'assistance à l'énoncé de cette phrase, qui interrompit l'orateur, le forçant à se taire un instant. Lorsque le calme revint, il reprit la parole.

— J'entends que beaucoup d'entre vous estiment que nous avons capitulé trop vite, mais une personne, ici présente, va vous raconter ce qui arrive à ceux qui se rebellent contre la volonté des Demms.

Il se retourna et d'un geste, invita un individu qui se tenait derrière l'estrade, à monter le rejoindre. C'était une jeune fille, vêtue de haillons, chaussée de sabots de bois et dont la moitié du visage était horriblement brûlé, ce qui paraissait lui causer encore d'atroces souffrances. Quand elle parvint à côté de lui, le bourgmestre la présenta :

— Voici Irina Dunante. Elle vient de Plouzin, ou plutôt de ce qu'il en reste après le passage des Demms. C'était un gros hameau, comme ceux qui existent dans nos montagnes. Il se situait à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Brunoix.

Il se tourna vers elle et lui donna la parole :

— Raconte ce qui est arrivé à ton village, après que ses habitants eurent rejeté l'injonction des envahisseurs.

La jeune fille, impressionnée par la foule, garda le silence pendant un instant. Puis, sous les encouragements de l'officier, elle commença à parler d'une voix claire, que sa position surélevée portait assez, pour que chacun l'entende.

— Malgré les demandes insistantes des autorités, notre bourgade a refusé de fournir les travailleurs réclamés. Nous avons reçu maintes menaces qui nous ont laissés indifférents. Nous nous attendions à l'arrivée des soldats du roi qui nous auraient contraints à céder par la force. Au lieu d'une intervention de cet ordre, un matin, un appareil est apparu dans le ciel. Il est venu se poser à côté du hameau et des inconnus en sont sortis. Ils ont pointé un... euh... un objet étrange sur le village, et aussitôt tout le monde a perdu la maîtrise de sa vie. Tous réduits à l'impuissance, nous demeurions néanmoins conscients de ce qui se produisait dans notre voisinage, mais entièrement soumis à la volonté de nos agresseurs.

Elle s'interrompit en grimaçant, car le fait de parler lui demandait un effort, qui tiraillait les plaies de son visage et accentuait sa souffrance. Le bourgmestre lui donna un gobelet d'eau et elle continua :

— Hommes, femmes et enfants, ils ont extrait tous les habitants de leurs maisons et les ont obligés à les incendier eux-mêmes, puis à les regarder brûler jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Ensuite, ils ont décapité tous les pères sous les yeux de leur famille et ils ont terminé en massacrant les mères et leur progéniture. Ils n'ont épargné qu'une vingtaine de filles, auxquelles ils ont mutilé le visage, comme à moi. Ils nous ont défigurées pour marquer les esprits lorsque nous porterions leur message à travers le pays : voici ce qui arrive à ceux qui osent se révolter.

Elle se tut. Un lourd silence consterné planait sur l'assistance, dont le bourgmestre profita pour enchaîner :

— C'est horrible, mais je voulais vous démontrer que ce n'est pas par complaisance ou par lâcheté que j'accède à la demande de notre roi, mais, par obligation. Je n'ai pas d'autre choix non plus que lui d'ailleurs, puisqu'il a dû se soumettre aux dictats des envahisseurs. L'ordre qui m'est parvenu m'intimait de réquisitionner des travailleurs. Au lieu de l'exécuter bêtement, j'ai préféré solliciter des volontaires avec l'espoir que je ne devrai pas recommencer.

Il laissa planer un silence, guettant les réactions de la foule d'un regard circulaire. Puis, il reprit :

— Au nom de nous tous, je remercie par avance ceux qui ont répondu spontanément à ma requête, mais, après décompte, il me manque encore deux hommes.

Il toisa l'assistance d'un air éloquent, attendant visiblement que sa prière non formulée soit entendue. Aurel leva la main :

— Inscrivez-moi sur votre liste, cria-t-il.

Tous les regards convergèrent sur lui et la foule s'ouvrit pour lui laisser le passage lorsqu'il s'avança.

— Comment te nommes-tu ? s'enquit l'officier quand il fut rendu au pied de l'estrade.

— Aurel, je m'appelle Aurel Gaboureau.

— D'où viens-tu ? Je ne t'ai jamais vu au village, s'étonna le bourgmestre.

— C'est que, depuis l'école, je ne suis pas revenu souvent. J'habite au hameau des Blurets, dans la vallée aux sept sommets.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à descendre ici, alors que tu aurais pu rester là-haut dans la tranquillité et l'insouciance ?

— L'envie de voyager et de visiter le pays, mentit Aurel. Je commençais à me sentir à l'étroit dans mes montagnes.

— Eh bien ! je te félicite, mon garçon, et te remercie de te joindre à nous. Puis, s'adressant à la foule, il ajouta, allons, mes amis, il ne m'en manque plus qu'un.

Le lendemain matin, lorsque les premiers rayons du soleil tâtèrent les sommets qui dominaient la ville, ils trouvèrent la troupe sur la route. Les cinquante volontaires, escortés par l'officier qu'Aurel avait vu la veille et une dizaine de soldats, avançaient d'un pas alerte vers l'inconnu.

Durant les premiers kilomètres, des discussions avaient cours dans la colonne des marcheurs, animées, voire bruyantes, car chacun livrait sa version sur ce qu'il espérait découvrir au bout du voyage. Puis, à mesure que les jambes devenaient lourdes de fatigue, le silence gagna les rangs et l'on entendit plus que le raclement des semelles sur le chemin et le tintement des ustensiles que les partants avaient trouvé pertinent d'emporter.

Au début, Aurel s'était enfermé dans un mutisme prudent, car il était le seul membre de cette troupe qui connaissait les Demms et leur manière de procéder. Puis, il s'était approché d'un soldat et l'avait interrogé :

— Où allons-nous ?

— Nous nous rendons à Corrante, où nous rejoindrons d'autres contingents de volontaires et, de là, nous nous dirigerons vers l'ouest, en direction de Nacratis.

— Et ensuite ?

— Après ! Je ne saurai pas te dire, mon garçon, car ce sont les envahisseurs qui se chargeront de vous.

À l'énoncé de ces mots, l'expression de l'homme se ferma, soulignant la vilaine cicatrice qui barrait son faciès de droite à gauche et qui partait du haut de son front, jusque sous son oreille gauche. Des croûtes de sang séché subsistaient çà et là, accentuant le côté spectaculaire de la balafre. Son aspect hideux rappelait que la blessure auteure de cette œuvre de cauchemar devait s'avérer assez récente. Ce détail intrigua Aurel au point qu'il s'enquit :

— Est-ce à eux que vous devez cette cicatrice sur votre visage ?

— Oui et, miraculeusement, je m'en suis sorti. Nombre de mes amis n'ont pas eu cette chance. J'ai participé, au sein de l'armée du roi, à la bataille qui s'est déroulée sur la plaine à l'est de Brunoix.

— J'ai entendu raconter qu'elle avait donné lieu à une horrible tuerie. Comment est-ce arrivé ?

— Ils ont débarqué, trois cents guerriers... enfin, ce que nous avons pris pour des hommes. En fait, ceux-ci ne représentaient qu'une fraction de l'effectif. Le reste de la troupe se composait de machines qui leur ressemblaient : une dizaine pour un vrai soldat, qui la commandait.

Nous avons ri, persuadés que nous avions affaire à des fous qui venaient à un contre dix et osaient nous menacer et nous défier. Nous avons vite compris notre méprise. Ils ont attaqué aussitôt qu'ils eurent adopté leurs formations, les cyborgs, comme ils les appellent, entourant les hommes.

En une trentaine de groupes, ils se sont jetés sur nous et nous nous sommes avérés impuissants à les arrêter. Les machines se révélaient insensibles à nos coups. Lorsque par chance ou par accident, nous parvenions à en renverser une, elle se relevait aussitôt et revenait à la charge.

Quant aux soldats demms, ils s'abritaient derrière leurs créatures. Nous sommes restés dans l'incapacité de les atteindre. Ils bougeaient avec une aisance déconcertante et si rapidement que même nos flèches ne les trouvaient pas.

Ils nous ont taillés en pièces, comme s'ils avaient affaire à des mannequins de paille. Je n'ai dû ma vie qu'au choc de ma tête sur une pierre, quand je me suis effondré après avoir encaissé le coup auquel je dois cette balafre. J'ai perdu connaissance et ils m'ont laissé pour mort.

Ils ont capturé le roi et le connétable ainsi qu'une centaine de mes camarades, qu'ils ont marqués au visage d'une vilaine brûlure. Ensuite, pour ôter à leurs collègues toute envie de

combattre et tout espoir de vaincre, ils les ont relâchés avec ordre de se répandre dans le pays et de raconter la bataille dans les casernes. Voilà ce qui est arrivé sur la plaine de Brunoix.

Aurel resta pensif. Ce récit confirmait ce qu'il connaissait des mœurs guerrières des Demms. Après le massacre de l'armée du roi et la démonstration de Plouzin, les chances qu'ils doivent mater d'autres rébellions demeuraient infimes. Ils s'étaient assuré une période de paix, au moins, jusqu'à ce qu'ils réclament de nouveaux contingents de travailleurs. À ce moment-là, seulement, la situation risquerait de s'envenimer.

Il sortit de son silence et remercia le soldat, pour les informations qu'il lui avait données.

Alors qu'il avançait en songeant à sa vallée et à ses moutons, une pensée pour ses parents vint hanter son esprit. Il les avait laissés en larmes tous les deux, sur le pas de la porte de leur maison. Pierre serrait Simone contre lui et elle le tenait par la taille, comme s'ils s'empêchaient mutuellement de courir derrière lui.

L'excitation des dernières heures avait accaparé son attention au point de reléguer le chagrin de la séparation en arrière-plan. Hélas ! avec la fatigue de la longue marche et la monotonie de celle-ci, la peine reprenait sa place dans son actualité et Aurel sentait la mélancolie l'envahir. Soudain, une main se posa sur son épaule en même temps qu'un individu l'interpellait :

— Aurel Gaboureau ! s'exclama une voix de fausset. Eh bien ! mon gaillard, je me souvenais d'un costaud, mais là tu me la coupes ! Tu es devenu une vraie bête de concours !

Aurel sourit. Il avait reconnu le timbre du seul garçon qui fut son ami lorsqu'il fréquentait l'école. Il se retourna et s'écria à son tour :

— Gaston Parnachoud ! Si je m'attendais à te retrouver dans cette affaire ! Comment vas-tu, farfadet ?

C'était le surnom dont il l'avait affublé à l'époque, car Gaston paraissait nain à côté de lui et parce qu'il se tenait toujours à l'affût de jouer des tours, à tout le monde. Cette manie lui avait valu de cuisantes corrections sans compter celles que la carrure et l'amitié d'Aurel lui avaient évitées.

— Aussi bien que je puisse espérer, mon cher. Et toi ?

— Comme tu vois. À quel hasard dois-je de te retrouver là ? Je t'ai si souvent entendu prédire que tu ne quitterais tes montagnes pour rien au monde.

— L'homme acquiert des certitudes à une époque de sa vie, mais les aléas de celle-ci le conduisent fréquemment vers une destinée différente de celle qu'il envisageait. Tu connais ma famille. Mes parents ont conçu quatre garçons dont je demeure le plus jeune. Sa ferme manque d'importance pour nous fournir du travail et nous permettre d'en vivre tous,

décemment. Alors j'ai répondu à l'appel du bourgmestre, en espérant découvrir du pays et apprendre d'autres façons de gagner honnêtement mon pain.

— Tes motivations se défendent. Cependant, ce n'est certes pas la meilleure idée que tu aies eue, mon ami.

Gaston le regarda d'un air étonné et rétorqua :

— Et pourquoi donc ? Tu t'y trouves bien, toi !

Aurel se rendit compte à ce moment-là qu'il venait de perdre une excellente occasion de se taire. Aussi reprit-il sur un ton de conspirateur :

— C'est que, moi, j'ai de sérieuses raisons pour participer à cette aventure.

— Je t'écoute. Donne-les-moi.

— Pas maintenant, Gaston, je t'en parlerai ce soir, quand nous pourrons nous isoler.

— Te voilà devenu bien mystérieux, tout d'un coup. Enfin, ce sera comme tu voudras. En tout cas, nous ne nous quittons plus. D'accord ?

— Bien sûr, mon ami, nous restons ensemble quoiqu'il advienne.

Ils marchèrent un moment en silence. La vallée du Grandin s'élargissait, à mesure qu'ils s'éloignaient de Granval. Les pentes raides des montagnes paraissaient s'adoucir et s'écarter, pour laisser de la place au fleuve qui grossissait lentement, chaque fois qu'un affluent, ruisseau, rivière ou torrent venait mêler son eau à la sienne.

Le paysage changeait lui aussi et Aurel se sentait déjà dépaysé. Les forêts à majorité de feuillus avaient remplacé les sapinières qu'il avait l'habitude de côtoyer et les champs cultivés supplantaient les prairies sauvages qui constituaient son milieu naturel. Son horizon s'élargissait sans qu'il doive se hisser sur un sommet. L'air gagnait en densité. En se chargeant d'humidité, il s'alourdissait. Aurel ressentait physiquement cette transition et son corps, imperceptiblement transformé par l'influence de la pierre forte, s'adaptait spontanément aux modifications de son environnement. Il ne devait fournir aucun effort à cette fin. Après un long silence, Gaston relança la conversation :

— Sais-tu où l'on nous conduit ?

— D'après cet homme, répondit Aurel en désignant le militaire balaféré, nous nous rendons à Corrante. Connais-tu cet endroit ?

— J'en ai entendu parler, mais je n'y suis jamais allé. Est-ce loin ?

— Je n'en ai aucune idée. Attends, je vais me renseigner.

Aurel se rapprocha à nouveau du soldat, pour lui poser la question. Celui-ci marchait en silence. Bizarrement, ses collègues paraissaient le boudier et comme sa blessure l'enlaidissait, lui donnant un air méchant, les volontaires l'évitaient aussi. Il s'avisa qu'Aurel venait vers lui

et heureux de trouver un partenaire de causerie, s'exprima le premier :

— Je constate que tu as rencontré une connaissance.

— Effectivement, c'est un ami d'enfance que j'avais perdu de vue.

— C'est bien, mon garçon. Là où tu vas, le fait de pouvoir compter sur un compagnon t'aidera à tenir le coup.

— C'est aussi ce que je me suis dit, mais nous aurons l'occasion d'en reparler. Pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est Corrante. À quelle distance se trouve-t-elle ?

— Si nous gardons ce rythme, nous y parviendrons dans trois ou quatre jours.

— Trois ou quatre jours ! s'étonna Aurel. Nous allons donc devoir camper et nous n'avons emporté ni vivres ni matériel.

— Ne t'inquiète pas, c'est prévu. D'ici une heure, nous devrions atteindre Morisand, une grosse bourgade. Une autre troupe s'y joindra à nous ainsi qu'un convoi de chariots chargé de tout le nécessaire.

— Ce sont les envahisseurs qui ont organisé la logistique de cette expédition.

— Pouah ! Pour eux, nous ne sommes que des esclaves. Non, vous devez le maigre confort, que nous pourrions vous prodiguer, à notre roi qui essaye de rester digne dans la défaite. Malgré l'adversité et la contrainte, il a exigé que les travailleurs réquisitionnés bénéficient des meilleures conditions de vie que nous pourrions leur offrir, au moins, tant que ce domaine relèvera de notre prérogative. Après, elles dépendront de la providence et de la volonté des Demms, car votre destin échappera à notre contrôle. Nous ne pourrions que vous souhaiter bonne chance.

L'homme se tut. Son regard devint inexpressif, comme s'il s'éteignait. Il paraissait s'être mis en veille, s'être absenté intérieurement. Il marchait mécaniquement. Son esprit s'était enfui. Excité par la curiosité, Aurel ouvrit une porte dans le sien. Incontinent, le tumulte des pensées de tous ceux qui l'entouraient l'assaillit. Il se concentra et se focalisa sur celles du soldat. Il le regretta aussitôt. L'homme ressassait les horreurs de la bataille de Brunoix. Aurel se retrancha vivement derrière la barrière psychique, qu'il avait entrebâillée imprudemment. Mentalement, il salua le courage de cet homme qui essayait de vivre honorablement après ce qu'il avait traversé.

6 — Corrante

Morisand était une bourgade de mille cinq cents âmes, nichée dans un vallon sur les bords d'une rivière qui s'en allait grossir le Grandin à trois ou quatre kilomètres de là. Le village était contracté sur lui-même. Les maisons y paraissaient frileusement agglomérées. La hauteur des immeubles qui les bordaient rendait sombres les rues étroites qui le sillonnaient, et leur gardait une fraîcheur appréciée en été et maudite en hiver. Elles convergeaient toutes vers une place centrale, seul endroit de la localité que le soleil éclairait généreusement de tous ses rayons.

Le bourgmestre de Morisand était un homme que les décisions autoritaires rebutaient. Aussi, pour satisfaire aux exigences des Demms, avait-il adopté la même ligne de conduite que celui de Granval et demandé des volontaires. Vu la taille de son village, il ne devait fournir que vingt-cinq travailleurs, qui étaient rassemblés sur l'esplanade et entourés de leurs familles et de leurs amis.

Lorsque Aurel et Gaston y arrivèrent, ils retrouvèrent l'ambiance lugubre et déprimante qu'ils avaient laissée derrière eux en quittant Granval. Sans cérémonial, les recrues de Morisand se joignirent à leur troupe, qui ne fut pas autorisée à s'arrêter. Ils traversèrent le bourg sous les encouragements et les vœux de prompt retour.

Aussitôt qu'ils eurent franchi la première courbe de la route, ils se trouvèrent en rase campagne, au milieu de champs cultivés. Devant eux, au loin, se dessinait une ligne d'arbres et, sur leur droite, la montagne qui paraissait s'être écartée du Grandin, pour céder la place à Morisand, s'incurvait vers le fleuve, pour fermer la parenthèse. Déjà, dans leur dos, le village avait disparu, comme si le relief l'avait avalé. Ils en éprouvèrent le même sentiment que s'ils avaient traversé un mirage.

La fraîcheur physique des nouveaux arrivants relança, les discussions dans les rangs. Les Granvalois qui retrouvaient des relations effectuaient les salutations d'usage et commentaient avec elles, la situation qui était maintenant la leur. Ceux, qui ne reconnaissaient personne, mais possédaient de la famille à Granval, cherchaient à savoir si elle était connue. Ils espéraient par ce détour se lier d'amitié avec un, qui aurait des accointances parmi les membres de leur parenté. Le reste de la troupe se tenait coi, marchait en silence et renfermé sur lui-même.

Un jeune homme, dans leur tranche d'âge, s'approcha d'Aurel et de Gaston, et s'adressa à

celui-ci :

— Ne serais-tu pas Gaston Parnachoud ?

— Effectivement, nous connaissons-nous ?

— Oui ! Rappelle-toi la course aux balles de paille, à la foire de Granval, il y a deux ans. Nous luttons au coude à coude et tu m'as battu dans les derniers mètres.

Gaston le regardait attentivement et fournissait un effort soutenu pour se souvenir. Il se remémorait cette fameuse course, une vieille tradition dont l'origine était oubliée. C'était une épreuve d'endurance qui consistait à parcourir cinq fois de suite un circuit dans le village, en portant un énorme paquet de chaume. Celui-ci, s'il ne pesait pas très lourd, se trouvait fort inconfortable à transporter. Bien entendu, le règlement interdisait de s'arrêter, de le déposer pour le reprendre ou seulement de le laisser tomber. Les participants étaient toujours légion au départ, mais il n'en restait souvent qu'une poignée à l'arrivée. Le gagnant s'appropriait les cinq Imms d'argent offerts en prime, par le collectif des commerçants du bourg. De plus, il lui revenait l'insigne honneur d'ouvrir le bal de la soirée avec la reine de la foire, fraîchement choisie parmi les jeunes filles de dix-huit printemps, à l'issue d'un concours d'élégance.

— Orestre Fer... je ne me rappelle pas comment ! s'exclama-t-il soudain. Diable ! je ne t'avais pas reconnu.

— Fergon, Orestre Fergon, moi, je ne t'ai pas oublié, sais-tu ? Je me voyais tellement danser avec l'élue du jour ! tu n'as pas idée de ce que j'ai pu t'en vouloir.

— Je peux te certifier que je le désirais autant que, toi. Mais, de ce point de vue, quelle déception, quelle désillusion ! Dis-toi que, dans l'affaire, tu n'as perdu que la course. La fille possédait un joli minois et elle en avait conscience. Elle s'enorgueillissait de sa beauté et méprisait ostensiblement les gens de la terre. En plus, elle dansait comme une savate. Je me suis souvent interrogé à propos de la compétence du jury qui lui avait octroyé la victoire au concours. Quand la musique s'est arrêtée, elle m'a tourné le dos sans un mot et je ne l'ai jamais revue.

— C'est gentil de me confier ce roman maintenant, pour me consoler d'avoir perdu, mais c'est inutile. J'ai trouvé d'autres réconforts et, si je t'en ai voulu à l'époque, j'en suis guéri depuis longtemps.

— Loin de moi l'idée de te raconter des histoires, mon ami, c'est la stricte vérité. Je me suis donné de la peine pour l'emporter. Mais sans la prime des commerçants, la récompense n'aurait pas valu l'effort consenti : parce que tu m'en as fait baver, mon gaillard.

— Bah ! je voulais gagner aussi. Tant pis, cette péripétie me laisse quand même un excellent souvenir.

— Oui, ce fut une belle bagarre. Mais revenons au présent. Par quel hasard te trouves-tu ici ?

— Certainement le même qui t'a poussé à y venir toi-même. Je pars à l'aventure.

— Pourtant, autant que je me le rappelle, tes parents possédaient une affaire qui marchait bien, d'après ce que tu en racontais.

— Oh, mais, elle tourne toujours et ils voudraient que je leur succède, mais moi, je ne me sens pas de passer ma vie à servir des boissons et des repas à des gens que je ne connais pas et que je ne reverrai jamais.

— Aucun métier n'avilit celui qui l'exerce consciencieusement, intervint Aurel. Le dévouement, même rémunéré, peut apporter de grandes satisfactions.

Orestre le regarda comme s'il découvrait son existence et Gaston s'empressa de le présenter :

— Orestre, voici Aurel Gaboureau, c'est mon meilleur et, pour tout dire, mon seul véritable ami.

Aurel lui tendit la main. Il la serra avec prétention, pour tester l'homme. Il comprit aussitôt qu'il avait commis une erreur, car il cria grâce en riant :

— Pitié ! c'était juste pour voir ! s'exclama-t-il.

Aurel le lâcha en souriant.

— J'aurais dû t'avertir, reprit Gaston, Aurel représente la douceur incarnée, mais il devient dur comme le roc lorsqu'il doit se défendre.

— Je m'en suis rendu compte, confirma Orestre en secouant son membre endolori, quel costaud ! À part briser les mains, à quoi occupais-tu tes journées avant de te retrouver là ?

— J'étais berger. Et toi ?

— Comme je l'expliquais tout à l'heure, mes parents voudraient que je sois aubergiste avec eux. Ce n'est pas que je méprise le métier, mais, avant de m'enfermer à vie dans une hôtellerie, j'aimerais voir le monde.

— Mon pauvre ami, je crains bien que tu n'aies pas choisi la meilleure occasion pour accomplir ton rêve.

— Pourquoi donc ? Vous vous y trouvez bien, tous les deux !

Aurel et Gaston se regardèrent d'un air de connivence et Aurel reprit :

— Tu as raison. Notre présence signifie simplement que, comme toi, nous nous sommes fourvoyés. J'ai peur que nous allions au-devant d'une sévère désillusion, car nous ne devons pas perdre de vue que par la volonté des envahisseurs, les soldats nous emmènent pour nous faire travailler. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'ils nous conduisent en esclavage, mais notre

situation y ressemble fort. Quant à visiter le pays, je crains que nous n'en ayons guère l'occasion.

— Tes paroles contiennent certainement une part de vérité, mais, à défaut, nous pouvons toujours essayer de nouer des amitiés, si vous voulez bien de moi.

— Qu'en dis-tu, Aurel ? s'enquit Gaston, avec de la sournoiserie dans le ton.

— J'accepte avec grand plaisir. Si tu le désires vraiment, Orestre, soit le bienvenu parmi nous, car là où nous allons, nous gagnerons à rester en groupe plutôt que seul : l'union n'engendre-t-elle pas la force ?

— Vous verrez, je m'adapte facilement, et puis le voyage nous accordera largement le loisir d'apprendre à nous connaître.

La discussion avait accaparé leur attention. Sans qu'ils y prennent garde, ils avaient marché une heure qui leur avait fait atteindre la ligne d'arbres et traverser le bois qu'elle délimitait. Au débouché de celui-ci, leur escorte leur octroya une pause. Ils se situaient à l'embranchement d'une autre route qui venait de leur droite. Aurel se rapprocha du soldat balafre qui s'était assis au bord du chemin et s'enquit :

— Où se trouve le convoi de chariots qui devait se joindre à nous, à Morisand ?

— Ils ont dû être retardés. C'est pour les attendre que nous nous sommes arrêtés, mon garçon. Ils ne devraient plus tarder, maintenant. Puis, montrant la route à leur droite, ils doivent arriver par là.

— D'où viennent-ils ?

— Je ne possède pas cette information, mais ils auraient dû nous précéder. Ils ont dû subir un contretemps. Nous verrons bien.

Comme il achevait sa phrase, un cavalier rejoignit la troupe, en provenance de Corrante. Il s'arrêta à la tête de la colonne, pour s'entretenir avec l'officier qui commandait. Le soldat reprit :

— Attends ! Voilà un messager. Il doit apporter des consignes. Je vais aux nouvelles et je reviens t'informer.

Il se leva et remonta la file des volontaires qui s'étaient assis dans l'herbe sur les bordures du chemin, pour profiter de la pause. Il fut de retour après une dizaine de minutes d'absence, alors que ses collègues remettaient déjà les hommes en rang, pour repartir. Il vint à la hauteur d'Aurel, qui avait regagné sa place avec ses compagnons dans la colonne et répondit à sa question :

— Un changement de programme est intervenu. Les chariots ont démarré trop tôt et ils nous ont devancés. Ils se sont arrêtés à trois heures de marche d'ici et nous attendent pour

monter le bivouac.

— Merci pour l'information, soldat.

— Julius, appelle-moi par mon nom, mon garçon. Tu me feras plaisir.

— Merci, Julius.

À Morisand, la route s'était écartée du Grandin pour franchir la rivière, qui traversait le bourg, car, en aval, n'existaient ni pont ni gué. Puis, ayant parcouru la plaine qui s'amorçait à la sortie du village, elle avait rejoint le flanc de la montagne, à proximité de l'endroit où celle-ci se resserrait sur le fleuve. Elle s'était alors élevée doucement et serpentait à présent, au gré des ondulations du relief, le long du cours d'eau.

Le soleil était descendu très bas sur l'horizon lorsqu'ils trouvèrent le convoi de ravitaillement qui les attendait, au détour d'une grande courbe de la route, sur un espace dégagé entre elle et la berge.

Ils eurent l'agréable surprise de découvrir la cambuse qui fumait au milieu des chariots, répandant une délicieuse odeur de soupe et le brasier sur lequel dorait quatre porcs embrochés et ruisselants de graisse fondue. Mais ils se rendirent également à l'évidence qu'avant de se remplir la panse, ils devaient monter les tentes et, selon les usages de l'armée, creuser les latrines.

Ils atteignirent Corrante vers le milieu du quatrième jour. Ils étaient définitivement sortis du massif montagneux de l'est, mais suivaient toujours le cours du Grandin, qui s'était incurvé sur la droite et sinuait dans un paysage verdoyant, de plaines et de collines.

Corrante leur était apparue depuis le sommet d'une élévation, que la route gravissait pour éviter un long détour. Pour Aurel, qui ne connaissait que Granval, Corrante paraissait démesurée, immense, énorme. Quoiqu'il fût informé de l'existence d'agglomérations aussi gigantesques, il n'en avait jamais vu, car il n'avait jamais quitté sa vallée. Il s'étonnait que ces endroits soient nés de l'ingéniosité et du labeur des hommes.

Lorsque la colonne eut traversé les faubourgs et qu'il découvrit l'enchevêtrement de rues et de passages étroits, entre des rangées d'immeubles de plusieurs étages à l'alignement incertain, le fait que des gens vivent là-dedans le suffoqua.

Le soleil n'y entraînait pas ou très peu. Des immondices de toutes nature jonchaient le sol des voies de circulation. Les rigoles, qui couraient dans l'axe de celles-ci, charriaient en permanence des eaux fétides et nauséabondes et les habitants déambulaient en se pressant, ne se regardaient pas ni ne se parlaient et affichaient une mine triste et un air grave.

Parvenue à une grande place, qui constituait le centre de la cité, la colonne emprunta, sur sa droite, une avenue large et rectiligne qui filait vers les faubourgs-ouest. Aurel se rapprocha

encore une fois de Julius, le soldat balaféré. Depuis Morisand, la glace était définitivement rompue entre eux.

Julius était un brave type que la vie avait durement malmené. Malgré ses malheurs, il essayait, autant qu'il pouvait, d'adoucir le sort de ces hommes qu'il avait conscience de conduire vers un destin pénible et incertain, alors qu'ils n'avaient commis aucun crime. La franchise d'Aurel lui avait plu dès leur première rencontre. Aussi, répondait-il de bonne grâce aux nombreuses interrogations de celui-ci. Le voyant approcher, il l'accueillit en souriant :

— Pourquoi ne nous arrêtons-nous pas ? soliloqua-t-il.

Aurel le regarda en relevant un sourcil, avant de comprendre qu'il avait devancé sa question :

— Tu me l'ôtes de la bouche, Julius.

— Nous sommes attendus dans un camp de regroupement, hors de la cité, et puis, si nous lâchions tout le monde en ville, il serait à craindre que des malins en profitent pour s'esquiver discrètement.

— Je n'en vois pas l'intérêt, puisque nous sommes tous des volontaires.

— C'est ta jeunesse qui parle, Aurel. Tu ne te poses pas de questions. Moi, je suis persuadé que, durant les journées de marche que nous venons d'effectuer, beaucoup ont dû réfléchir et qu'à présent, ils s'appêtent à nous fausser compagnie à la première occasion.

— Je ne saisis pas la portée que leur abandon pourrait avoir. Après tout, ce n'est pas si grave si à l'arrivée un ou deux hommes manquent à l'appel.

— N'oublie jamais Plouzin, mon garçon. L'exemple démontre toute l'importance d'exaucer scrupuleusement les consignes de l'envahisseur. Si les Demms ne trouvent pas leur quota de travailleurs, les villages d'origine des absents pourraient bien subir le même sort.

— Pour un ou deux défailants !

— Je les ai vus à l'œuvre, et je préfère demeurer dans l'inconnu des limites de leur cruauté. Dans ces conditions, nous ne devons courir aucun risque.

— Tu parles d'or, Julius. Puis revenant au présent : allons-nous rester longtemps ici ?

— La durée de notre séjour dépendra des autres groupes. S'ils sont tous arrivés, nous repartirons vite, sinon nous devons les attendre.

— Serons-nous nombreux ?

— D'après ce que je sais, le compte devrait avoisiner le millier, car... un murmure collectif venant des rangs des marcheurs, lui coupa la parole et attira leur attention.

Les hommes avaient ralenti et levaient les yeux au ciel en s'interrogeant. Les passants, toujours pressés, s'arrêtaient et regardaient également en l'air. Intrigués, ils s'y prêtèrent à

leur tour et distinguèrent un objet sphérique, immobile à l'aplomb de la colonne. Ses parois translucides laissaient deviner la présence d'un individu à l'intérieur.

— Tu vois, mon garçon, poursuivit Julius, ils s'assurent déjà que le compte y est. J'ignore par quel artifice ils procèdent, mais à partir de maintenant, si un d'entre vous prenait la poudre d'escampette, ils le récupéreront à coup sûr.

— Ce n'est pas ton premier convoi, à ce que je constate.

— Hélas, non, mais je garde l'espoir que celui-ci se déroulera mieux que le dernier.

Le ton employé appelait obligatoirement la question : « *pourquoi ?* », de la part d'Aurel. Julius le regarda, mais celui-ci affichait une expression si éloquente qu'il continua de lui-même :

— Nous avons dû déplorer des morts et des blessés graves, lors du voyage précédent. Un type a déserté. Les Demms l'ont rattrapé et l'ont ramené au camp. Mais l'avoir repris ne leur a pas suffi. Ils l'ont exécuté devant ses camarades, pour l'exemple. Cinq cents hommes se trouvaient là et les Demms n'étaient que quatre. Pour venger leur compagnon, les déportés se sont jetés sur eux. Hélas ! dans leur colère, ils avaient oublié les armes terribles des envahisseurs. Résultat, trente-huit morts et vingt et un tellement meurtris, qu'ils étaient devenus inutilisables. Ensuite, le chef du peloton a dû déployer toute la diplomatie qu'il pouvait, pour éviter que ces vingt et un là soient achevés sur place. Ils ne nous ont même pas laissés enterrer les cadavres.

— J'espère que tous ces crimes se paieront finalement, exprima Aurel, sur un ton dur qui reflétait bien ses sentiments.

— À qui le dis-tu, mon garçon ? Et Julius retrouva le regard hermétique qui le caractérisait, quand il se refermait sur lui-même.

Aurel comprit que la conversation était terminée et il rejoignit Gaston et Orestre, qui marchaient en avant de lui.

— Alors ? s'enquit Orestre, nous arrêtons-nous ou pas.

— Nous traversons et nous sortons de la ville. Puis, nous continuons jusqu'à un camp où nous sommes attendus, pour nous regrouper avec des contingents venus d'ailleurs, avant de poursuivre notre route.

— Nous allons pouvoir nous reposer un ou deux jours, dans ce cas, intervint Gaston.

— Pas sûrs, si tous les convois sont déjà arrivés, nous risquons de repartir dès demain.

— Moi, j'espère qu'il en manquera, reprit Orestre, parce que j'ai mal aux pieds et qu'un ou deux jours de halte m'iraient très bien. Puis changeant brusquement de sujet, c'était quoi le truc dans le ciel tout à l'heure ?

— Un espion des envahisseurs qui s'assurait qu'ils obtiendraient bien leur compte d'esclaves, répondit Aurel. D'ailleurs, lève les yeux et regarde, il veille toujours, il a gagné en altitude, il s'est éloigné, mais il reste là et il est à craindre qu'il ne nous lâche pas.

— Grand bien leur en échoit ! Qu'ils aillent au diable ! Je les maudis !

— Autant que tu le voudras, mon ami. Mais tiens-toi tranquille, parce que, d'après ce que j'ai appris, ils exécutent les gens facilement et sans procès. Ne nous attire pas d'ennuis, d'accord ?

— Bien sûr que, oui, tu sais, ce que j'en dis, ce ne sont que des mots. Que conçois-tu que je puisse entreprendre ?

— Tu pourrais avoir la mauvaise idée d'essayer de rentrer chez toi.

— Oh ! mais, j'y ai déjà songé !

— Si tu tentais l'aventure, elle risquerait fort de constituer ta dernière bêtise ! Il leur conta l'histoire du précédent voyage de Julius. Lorsqu'il termina son récit, il constata, sur leurs visages, qu'ils avaient enfin compris l'exacte réalité de leur véritable situation. Ne vous tracassez pas, conclut-il, tant que nous resterons unis, nous nous soutiendrons mutuellement et rien de grave ne pourra nous arriver.

La caravane avançait d'un pas alerte. Ils remarquèrent qu'ils quittaient les faubourgs à l'ouest de Corrante. Le camp de regroupement leur apparut au loin, sur la plaine. Ils le rejoignirent en une vingtaine de minutes et s'arrêtèrent devant l'entrée. Ils patientèrent, attendant que l'officier, qui les guidait, justifie leur présence et s'informe d'où il devait conduire et installer sa troupe et ils y pénétrèrent.

L'endroit n'incitait pas à la réjouissance. Quatre grands alignements de tentes parfaitement rectilignes, destinés à abriter les déportés et leurs accompagnateurs, en constituaient la quasi-totalité. Deux chapiteaux rectangulaires, montés en travers par rapport aux quatre rangées de toiles et tout au bout de celles-ci complétaient l'ensemble. Le premier recelait la cambuse et le second, le réfectoire des soldats. Les hommes, eux, venaient y chercher leur ration et s'installaient où ils pouvaient pour la manger. Rien n'était prévu pour la distraction des occupants et l'hygiène se limitait à des latrines, à la mode militaire.

— J'espère que la qualité de la nourriture compensera le reste, déclara Gaston, parce que si nous devons séjourner là longtemps, nous allons drôlement nous ennuyer.

Des groupes d'amis étaient assis devant leurs abris, jouant aux cartes ou aux dés. Le bruit se répandit rapidement, qu'un contingent supplémentaire rejoignait le rassemblement. De beaucoup d'autres tentes, des curieux sortirent pour regarder les nouveaux arrivants.

Tandis qu'ils traversaient le camp pour aller prendre possession des marabouts qui leur

étaient destinés, les questions pleuvaient, provenant de toutes les directions, toujours les mêmes :

— D'où venez-vous ?

Les réponses fusaient : « *Granval, Morisand* » ; assorties des inévitables : « *et vous ?* ». Autant que pussent s'en rendre compte les trois amis, le cantonnement n'était pas loin d'atteindre la limite de sa capacité. Ce constat laissait augurer d'un court séjour dans les lieux.

Toutes les tentes avaient la même taille. Dans chacune d'elles, dix couchettes étaient alignées de part et d'autre d'un passage central. L'espace entre eux suffisait tout juste, pour circuler.

Aurel et ses camarades s'installèrent avec sept de leurs compagnons d'infortune dans celle qu'un soldat leur désigna et ils durent patienter, dans la plus complète oisiveté, avant que résonne l'appel à la soupe. Ensuite, les fatigues du voyage s'imposèrent et leur seule préoccupation consista à se reposer.

Au matin, alors qu'ils avaient hâte d'apprendre à quoi ils occuperaient leur journée, un tumulte, qui provenait d'une tente adjacente, les attira dehors. Un attroupement s'était déjà formé dans l'allée. Il entourait un garçon qui faisait face à cinq gaillards. Ceux-ci s'apprêtaient visiblement à le rosser.

Il était solidement bâti, mais seul contre eux, il n'avait aucune chance. Tout le monde attendait de voir comment il se tirerait de ce mauvais pas, sans songer ou sans vouloir s'interposer. Aurel commençait à fendre les rangs, quand Gaston l'arrêta :

— Ne te mêle pas de ça, Aurel, cette affaire ne te concerne pas.

— C'est toi qui m'adjures de ne pas intervenir, Gaston, s'indigna celui-ci : toi, que j'ai sauvé plusieurs fois de situations identiques où tu t'étais fourré ! tu m'étonnes !

Gaston le regarda et se sentit soudain honteux :

— Alors, j'y vais avec toi.

— Inutile, Gaston, tu risquerais de prendre un mauvais coup. Et puis, je n'ai besoin de personne pour régler ce genre de problème.

Il traversa les rangs des spectateurs et vint se placer à côté du garçon seul.

— Que cherches-tu là, toi, l'apostropha celui qui était le meneur de la bande d'agresseurs ?

Il avait la même taille qu'Aurel, mais son envergure n'atteignait pas la sienne, et sa musculature laissait à désirer.

— Moi, je rétablis l'équilibre, car je constate qu'à un contre cinq, la partie manque de fair-play. Alors, avec l'accord de mon ami, prétendit-il en désignant son voisin, je ferai contrepoids.

Le garçon le regarda avec une flamme de reconnaissance et de soulagement dans les yeux. Il lui tendit sa dextre :

— Alibert Gestan, et toi ?

Aurel serra la main offerte.

— Aurel Gaboureau, qu'est-ce qu'ils te veulent ?

— Je les ai surpris à fouiller mes affaires. Ils m'ont pris mon argent. Quand je leur ai dit que j'allais me plaindre à l'officier, ils m'ont menacé.

— Des voleurs ! s'exclama Aurel en regardant les cinq larrons, et ils aimeraient que leur victime se taise. Alors, messieurs, avant que le temps se gâte, je vous engage à restituer ce que vous avez dérobé et à en rester là.

— Pour qui te prends-tu, toi, pour nous donner des ordres ? répliqua le meneur de la bande, alors que ses comparses se tenaient prudemment en retrait.

— Je suis celui qui pourrait bien te faire mordre la poussière, si tu insistes.

Pendant qu'il parlait, Aurel avait ôté sa chemise, dévoilant son imposante musculature, ce qui provoqua le refroidissement appréciable de l'ardeur des agresseurs. Mais, leur chef était une brute bornée. Il chargea comme un taureau furieux. Aurel s'écarta à la dernière seconde, laissant une jambe à la traîne. Dans son élan, son adversaire l'accrocha et se répandit de tout son long dans la crasse de l'allée, sous les rires et les quolibets des spectateurs.

Profitant de la diversion, deux de ses comparses attaquèrent à leur tour, mais Aurel les vit du coin de l'œil. Avant qu'ils l'atteignent, son pied droit partit dans un coup de pied retourné qui cueillit, à la pointe du menton, celui qui venait le plus à gauche. Dans le même mouvement, son poing gauche arriva en crochet, en plein visage du second. Les deux hommes s'écroulèrent, K.O. Mais, ce n'était pas fini. La brute ne voulait pas en rester là et revint à la charge, avec une circonspection accrue, cependant.

Il expédia un direct qui visait le nez d'Aurel. Celui-ci l'évita d'un simple écart de tête qu'il inversa aussitôt pour esquiver le second coup de l'adversaire qui avait tenté le doublé dans l'espoir de le surprendre. La riposte arriva sans délai foudroyante et radicale. Un crochet au foie suivi d'un uppercut au menton envoya le rustre rejoindre ses compères au pays des rêves. Les deux restants n'en menaient pas large quand Aurel s'approcha d'eux :

— Rendez l'argent, récupérez vos complices et disparaissez, leur jeta-t-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Les deux gredins vidèrent les poches des K.O. et restituèrent ce qu'ils avaient pris. Tandis qu'ils relevaient tant bien que mal le premier qui était tombé, Aurel s'adressa à Alibert :

— Es-tu seul ?

— Oui, hélas !

— Pourquoi ?

— J'arrive de Corrante, où je vis dans un hameau qui est assez éloigné de la ville. Mais, comme je ne m'y rends que rarement, je n'y connais personne.

Gaston et Orestre s'étaient approchés tandis que l'attroupement se dispersait. Aurel les présenta :

— Ce sont mes amis et, si tu désires te joindre à nous, soit le bienvenu.

— Avec grand plaisir, car je viens d'expérimenter à quel point l'individu devient vulnérable quand il reste seul !

— Quel métier exerçais-tu avant de t'engager dans cette aventure ? s'enquit Gaston.

— Je vivais avec mes parents. Ils exploient une auberge dans le hameau où ils habitent. Ils voudraient que je travaille avec eux, mais moi, servir des passants toute ma vie ne m'intéresse pas plus que ça. Orestre et Gaston s'esclaffèrent. Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Ce ne sont pas tes paroles, répondit Aurel. C'est que notre ami Orestre est également fils d'hôtelier et qu'il nous a tenu exactement le même discours que toi quand nous l'avons rencontré. La maladie doit s'avérer contagieuse, conclut-il pince-sans-rire.

— Ce que je voulais dire, reprit Alibert avec gaucherie, c'est qu'avant de m'enfermer à vie dans une auberge, j'aimerais découvrir le monde.

Nouvelle hilarité des compères. Et Aurel d'enfoncer le clou :

— Et il continue. Décidément, nous avons affaire à des jumeaux !

Soudain, Alibert se sentit tout bête, comme s'il s'était trouvé subitement tout nu. Mais, il domina son ressenti, et il conclut :

— En tout cas, merci d'être intervenu pour m'aider.

Aurel lui donna une grande claque sur l'épaule :

— J'espère que tu aurais agi de même, mon ami. À partir de maintenant, appuie-toi sur nous comme nous compterons sur toi.

Gaston, qui avait retrouvé son sérieux, lui serra la main :

— Bienvenue dans la bande, Alibert. Moi, j'arrive de Granval, où mes parents exploient une ferme loin du village et à part Aurel, qui s'est toujours comporté comme mon frère depuis l'école, je n'ai que très peu d'attaches.

Orestre vint toper à son tour avec Alibert et ils occupèrent le reste de la matinée à approfondir la connaissance que chacun possédait de ses camarades. Après la soupe de la mi-journée, Alibert emménagea dans la même tente que ses nouveaux amis, ce qui arrangea les affaires d'un de leurs colocataires qui put ainsi rejoindre les siens dans l'abri contigu. L'après-

midi s'écoula dans l'oisiveté. Ils se reposèrent autant qu'ils purent et ne pointèrent le nez dehors, comme leurs compagnons, que pour regarder les ultimes troupes entrer dans le camp. Vers le soir, Julius réapparut. Ils ne l'avaient pas revu depuis la veille :

— Prenez des forces les enfants, leur annonça-t-il, nous repartirons demain à l'aube et la marche durera longtemps.

— Tous les contingents sont-ils arrivés ? s'enquit Orestre.

— Oui, mon garçon, ceux de cet après-midi étaient les derniers que nous attendions.

Aurel intervint :

— Voyageras-tu avec nous jusqu'au bout ?

— Bien sûr, avais-tu peur que je t'abandonne ?

— Non, mais ton chef aurait pu t'affecter à un autre groupe ou simplement te laisser là.

— Heureusement, l'idée ne l'a pas effleuré. Tu vas devoir supporter ma sale gueule jusqu'au bout du chemin.

— Sous tes traits rudes, tu caches un cœur d'or, Julius. Si tu vis seul, j'émets le vœu que tu trouves une âme sœur qui découvre tes qualités et les apprécie.

— C'est bien les propos les plus gentils que l'on m'ait adressés depuis longtemps, mon garçon, merci. Je serais bien resté un moment avec vous, mais je dois encore accomplir un tas de corvées, alors je vous laisse ; à demain ! Il s'en alla.

— Tu l'aimes bien, hein, ce vieux pas beau, lui lança Alibert.

— Oui, son côté taciturne me rappelle mon père. C'est un bon bougre que la vie n'a pas épargné et, malgré ses tracas, il se soucie de nous.

— Tu donnes dans le sentimentalisme à présent, Aurel !

— Je ne crois pas. J'essaye simplement de me montrer reconnaissant.

La nuit s'écoula tranquillement et le réveil sonna très tôt. Les soldats leur distribuèrent les rations de la journée qui comportaient, pour chacun : une grosse miche de pain, un copieux morceau de fromage, deux pommes et un bidon d'eau. Puis, ils durent reformer les rangs dans les allées entre les alignements de tentes, et patienter avant que vienne l'ordre de se mettre en marche.

Aurel meubla cette attente en évaluant leur nombre. Ils se tenaient à quatre par travée. Lui et ses amis se trouvaient au milieu de leur colonne. Il quantifia les têtes qu'il voyait devant lui et multiplia par deux pour tenir compte de ceux qui étaient situés derrière. Selon son calcul, ils étaient deux cent cinquante, et sur quatre lignes. Julius ne s'était pas trompé quand il avait parlé d'un millier.

Leur tour arriva. La troupe s'ébranla, mais dut s'arrêter à la porte du camp, pour en laisser

une, qui venait directement de Corrante, s'intercaler dans le convoi.

— C'est bizarre ! s'étonna Aurel en s'adressant à Julius qui se tenait à côté de lui, tu avais affirmé que nous n'attendions plus personne.

Celui-ci lui fournit l'explication :

— Ceux-là ne sont pas des volontaires. Ils arrivent en droite ligne des prisons de Corrante, où le bourgmestre leur a donné à choisir entre subir leur peine ou partir pour les Demms. Ce sont tous des condamnés et des rebus de société. Cet état justifie qu'ils soient entravés et qu'un grand nombre de gardiens les conduisent.

En y regardant attentivement, Aurel vit qu'effectivement, les hommes de la nouvelle colonne portaient des fers aux poignets et qu'une chaîne les reliait entre eux. Malgré ce qu'ils étaient, il ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié à leur égard.

La troupe défila devant eux et ils lui emboîtèrent le pas. Le ciel était chargé de lourds nuages noirs, qui évoluaient à basse altitude. Malgré l'heure encore matinale, une chaleur moite pesait déjà sur les marcheurs qu'elle faisait transpirer. Au loin, l'orage grondait et illuminait l'horizon de ses foudres.

— Les amis, je sens que nous allons nous mouiller aujourd'hui, prédit Gaston.

— La pluie nous rafraîchira, répondit Alibert.

— Si seulement nous pouvions nous laver, enchaîna Orestre.

— C'est prévu, annonça Julius, qui désormais cheminait toujours à côté d'Aurel.

Il avait adopté ce grand jeune homme, qui était l'unique personne que son aspect ne rebutait pas. Ses propres collègues l'évitaient et le tenaient à l'écart. Pourtant, ils ne pouvaient pas lui reprocher quoi que ce soit qui lui mérite un pareil sort. Il n'avait pas failli au champ de bataille. Sa conduite s'était avérée aussi honorable que celle de tous ses malheureux frères d'armes. Mais, aux yeux des ignorants, il avait le tort d'en avoir réchappé. Depuis, sa balafre et ses longs silences éloignaient de lui ceux qui le connaissaient mal. La fraîcheur et la franchise d'Aurel le réconfortaient, car lui respectait ses absences et restait indifférent à son aspect.

— Nous croiserons un lac sur notre chemin, reprit-il. Nous devons y relâcher deux ou trois heures. Vous pourrez en profiter pour vous décrasser.

— Vous avez vraiment tout prévu, le complimenta Alibert.

— Pas moi, reconnut honnêtement Julius. Je m'avoue bien incapable d'organiser ce genre d'excursion.

— Qui, alors ? s'enquit Aurel.

— D'après ce que j'ai entendu, notre roi a ordonné que l'intendance de l'armée se mette à

notre service pour l'exécution de cette besogne. Il aurait même affirmé que, si nous ne pouvons nous opposer aux oukases des Demms, nous tâcherons d'adoucir autant que nous le pourrons le sort de ceux qui devront en subir les conséquences.

— Ce roi mérite tout notre respect, messieurs, déclara Aurel. J'aimerais le rencontrer, ce doit être un homme de bien.

— Moi, je l'ai vu à l'œuvre plusieurs fois, reprit Julius. Tu as raison, c'est un type formidable. À première vue, il ne paie pas de mine, mais il a une volonté de fer et il mène les soldats comme un vrai chef, même s'il n'est pas un guerrier. D'ailleurs, si nous vivions en paix depuis vingt ans, avant les Demms, c'était bien grâce à lui.

Un brutal coup de tonnerre ponctua la fin de sa phrase, suivi d'une violente bourrasque. Des martinets filaient sous le souffle de l'orage, de chaque côté de la colonne de marcheurs, au ras du sol et à une vitesse prodigieuse, fuyant le proche déchaînement des éléments. Puis, de grosses gouttes commencèrent à claquer dans la poussière du chemin. En un rien de temps, elles tombèrent si dru, qu'elles formèrent un rideau opaque, limitant la vue à deux enjambées.

Le phénomène s'avéra bref. Cependant, sa courte durée suffit à transformer la piste en bourbier sous les pieds des voyageurs qui furent eux-mêmes trempés jusqu'à la peau. Fort heureusement, le ciel se dégagea rapidement et le soleil vint les réchauffer et les sécher.

La marche n'avait pas ralenti pour autant et elle allait continuer longtemps.

7 — Nacratis

Nichée à la confluence du Grandin et de L'Argane, son principal affluent, Nacratis était une cité immense en regard de ce qu'Aurel connaissait. À ses yeux, Corrante était déjà une grande ville. Maintenant qu'il découvrait Nacratis, ce qu'il en voyait lui paraissait tellement énorme qu'il l'évalua à dix fois la taille de Corrante.

Pour l'atteindre, depuis Corrante, la colonne avait continué à suivre le Grandin une journée durant. Puis, elle l'avait laissé sur sa gauche, car il s'en allait accomplir un long détour au sud avant de revenir vers l'ouest.

La route qu'elle avait empruntée sinuait entre deux chaînes de collines et débouchait sur une grande plaine semi-désertique. Là, le sable et la roche dominaient sur une maigre végétation broussailleuse, d'herbes sèches et d'épineux. Après une interminable traversée de poussière et de soif, elle avait retrouvé la fraîcheur lorsqu'elle avait abordé un territoire parsemé de coteaux. Un ruisseau y naissait d'une résurgence et redonnait vie à l'espace naturel, recréant une flore dense et luxuriante. La marche avait duré longtemps, monotone, pénible et finalement harassante.

Derrière eux, les montagnes s'amenuisaient. Lorsqu'il les regardait, Aurel ne distinguait plus qu'une masse sombre qui barrait l'horizon. Les sommets, qui lui avaient toujours paru si hauts et si inaccessibles, lui apparaissaient à présent, comme des crénelures aux contours vaporeux dans le lointain.

Les territoires qu'il avait traversés depuis qu'il avait quitté sa vallée lui apportaient un dépaysement total. Les vastes plaines où rien ne limitait la vue constituaient une expérience nouvelle pour lui. Il s'y sentait minuscule, isolé comme une coquille de noix au milieu de l'océan. Il se lassa vite de ce changement. Heureusement, les larges réseaux de collines boisées, assez hautes et les gorges profondes, aux parois impressionnantes, rompaient l'infinitude déprimante du paysage. Il y retrouvait une partie de ce qu'il avait laissé derrière lui.

Avec ses compagnons, il avait découvert Nacratis en atteignant la crête de ce que leurs guides nommaient les monts d'Ambrosie. De là, la vue s'étendait à l'infini. Au premier plan, une immense plaine s'étirait jusqu'à la cité. Puis, la ville elle-même, gigantesque, énorme, qui paraissait avaler le Grandin et l'Argane, le premier par le sud, la seconde par le nord, et les régurgiter à l'ouest, en un seul courant, après les avoir mélangés. Enfin, en arrière de

l'agglomération, la vision se diluait dans la brume de l'humidité de l'air.

Durant la pause que l'escorte leur accorda avant d'entamer la descente vers la plaine, Aurel se rapprocha encore une fois de Julius. Il ne s'en éloignait jamais, car il appréciait sa compagnie et l'homme constituait une précieuse source de renseignements. Il l'interrogea de nouveau :

— Quand y parviendrons-nous ? s'enquit-il, en désignant la cité.

— Je regrette de te décevoir, mon garçon, mais nous n'irons pas jusque là. Ils demeurent invisibles d'où nous nous trouvons. Cependant, les Demms nous attendent dans la plaine à une dizaine de kilomètres de la ville. C'est là que nous nous quitterons.

— Oui, mais dans combien de temps ?

— D'après mon expérience, deux jours et demi de marche s'avéreront nécessaires.

Aurel remercia le garde et alla rejoindre ses trois camarades. Ceux-ci patientaient en s'interrogeant sur la distance qui les séparait encore de la cité. Ils en étaient à engager des paris sur la question lorsque Aurel revint auprès d'eux :

— Alors ? Quand est-ce que nous parviendrons à la ville ? s'enquit Orestre, fort enthousiaste.

— Mon pauvre ami, nous ne pénétrerons nulle part. Nous serons rendus avant de l'atteindre.

Les mines s'assombrirent et les sourires s'effacèrent instantanément.

— Nous entrons donc dans le vif du sujet, émit Gaston, d'un ton lugubre.

— J'en ai bien peur. Dans deux jours et demi, nous arriverons à un camp, situé à dix kilomètres avant la cité. Là, les Demms nous attendent. Après, ce sera le grand saut dans l'inconnu.

Le convoi se remit en marche à ce moment-là et ils reprirent leurs places dans les rangs. Après une huitaine d'hectomètres parcourus en silence, Gaston se rapprocha d'Aurel et, à voix basse, l'interrogea :

— Comment comptes-tu procéder lorsque nous serons rendus chez les Demms ?

Aurel s'était confié à lui le soir de leurs retrouvailles. Il lui avait caché une partie des détails, mais Gaston était informé que son ami ne se trouvait pas dans cette galère par hasard, et que, de ce fait, découlait la perspective qu'ils soient séparés, malgré les promesses qu'ils avaient formulées naguère. Cette situation l'inquiétait.

— Je m'interroge encore à ce sujet. Je dois d'abord apprendre la teneur de leurs projets à notre égard et évaluer mes marges de manœuvre. Quand j'en serai arrivé là, j'improviserai.

— En tout cas, si tu as besoin d'un coup de main, tu peux disposer de moi.

— Je te remercie, Gaston. Tu es un véritable ami. Mais, pour le moment et jusqu'à ce que je parvienne à concevoir un plan d'action, je préfère te laisser à l'écart. Cependant, sois persuadé que si nous devions être séparés, je m'efforcerais de te retrouver.

— J'y compte bien, mon frère ! s'exclama celui-ci.

La marche se poursuivit sans incident. Ils atteignirent leur destination dans les délais annoncés et sous une pluie battante qui rendit leur arrivée au camp de triage des Demms plus lugubre encore. Julius vint vers eux, la mine triste :

— Voilà, les enfants, c'est là que nous nous quittons, déclara-t-il avec un trémolo dans la voix. Il leur serra la main à tous, en terminant par Aurel. Prenez soin de vous et ne commettez pas d'actes inconsidérés.

Aurel lui donna l'accolade :

— Au revoir, Julius, ce fut un plaisir de voyager en ta compagnie. Merci pour tout.

— Ce fut avec joie, mon garçon. Fais attention à toi et veille sur tes amis. Voilà ! que la chance t'accompagne !

Il tourna les talons et s'enfuit, pour éviter qu'Aurel s'avise de la larme qui coulait sur sa joue.

Lui et ses collègues durent s'arrêter à la limite du camp. Ils regardèrent le troupeau d'hommes qu'ils avaient conduit s'introduire dans celui-ci, en s'alignant le long de la clôture et en leur prodiguant toutes sortes d'encouragements. La colonne pénétra dans le périmètre, sous la surveillance d'une poignée de soldats demms. Les déportés, en l'absence de consignes, se massèrent au pied du mirador qui défendait l'accès, les yeux dirigés vers l'extérieur ; le jour arriverait-il où ils franchiraient cette clôture dans l'autre sens ?

Le flot d'entrants se tarit. Seuls demeuraient au-dehors les prisonniers de Corrante, auxquels leurs gardiens devaient ôter les fers avant qu'ils s'engagent à leur tour dans le camp. Ceux-ci s'y employaient lorsque deux hommes, qui venaient d'être délivrés des leurs, tentèrent de fausser compagnie au reste de la troupe, au mépris des avertissements qu'ils avaient abondamment reçus.

Ils s'enfuirent, à toutes jambes, en direction du taillis épais qui bordait l'espace que les Demms avaient essarté sur le pourtour de l'installation. Sous les encouragements de leurs camarades, ils durent espérer un moment qu'ils l'atteindraient, car apparemment, personne ne réagissait. Ils étaient parvenus à une vingtaine de mètres de leur but quand deux traits de feu jaillirent du haut du mirador.

Aurel, à qui sa taille permettait d'observer par-dessus les têtes, vit les deux individus s'embraser et disparaître instantanément, sans un cri. Un silence lourd s'abattit sur ceux qui

les soutenaient. Atterrés, ils continuaient à fixer des yeux l'endroit où, dix secondes auparavant, deux hommes couraient. Dès lors, ils étaient matés. Aucun autre candidat à l'évasion ne se manifesta et lorsqu'ils furent tous rentrés à l'intérieur, le portail se ferma sur le millier de déportés qui venait de le franchir.

Alors, ceux qui les avaient accompagnés jusque là se reformèrent en rang et se dirigèrent vers la ville, sans un regard en arrière. Pour Aurel et tous ses compagnons d'infortune, ce fut comme si une page de leur vie s'était définitivement tournée.

Le camp se situait sur un vaste carré de terrain plat balisé par des poteaux sur lesquels des lumières clignotaient, tous les dix centimètres. Ils étaient espacés d'une dizaine de mètres, et hauts de deux. Un bras escamotable était sorti à mi-hauteur de chacun, formant une équerre. Un unique fil de fer barbelé était fixé à son extrémité et maintenu à cinquante centimètres vers l'intérieur de l'installation. Il matérialisait la limite à ne pas dépasser pour demeurer vivant. Mais cette particularité, les nouveaux arrivants ne la connaissaient pas encore.

À cinq mètres de celle-ci et sur tout le pourtour du cantonnement, des tentes de toile épaisse étaient alignées, visiblement destinées à leur servir d'abri, pour le temps qu'ils resteraient là. Au centre, trois appareils ovoïdes, de la taille d'une maison à un étage, étaient posés et paraissaient avaler chacun, la file d'hommes qui montaient à son bord.

Depuis qu'ils étaient aux mains des Demms, l'atmosphère avait changé. Les nouveaux arrivants ressentirent cette évolution lorsqu'à travers les traducteurs qu'ils portaient, les soldats demms s'adressèrent à eux. Leur ton indiquait clairement le mépris qu'ils éprouvaient à leur égard. Ils ne toléraient aucune réplique et se montraient généreux de coups de poings et de badines, pour accélérer l'exécution des ordres qu'ils donnaient.

Les Immuriens, à présent captifs des Demms, s'alignèrent, sous les horions et les cris de leurs gardiens. Puis, ils formèrent un carré qui entourait une estrade, où un officier était perché et attendait qu'ils se soient mis en place. Lorsqu'il obtint satisfaction, il imposa le silence et entama, une xième fois, le discours qu'il réservait à l'accueil de chaque nouveau contingent :

— Hommes d'Immur ! je suis le capitaine Xanabé Razamoro. Je commande ce camp. À partir de cet instant et pour une durée de cinq de vos années, vous êtes les esclaves de son ultime grandeur, l'empereur Takoda Ismei, troisième du nom. Désormais, le seul droit qu'il vous reste demeure celui d'exécuter les ordres que l'on vous donne. Vous bénéficierez de deux repas et de dix heures de repos par vingt-quatre heures, d'un jour chômé par quinzaine et de la permission de rentrer chez vous une fois l'an. Cet endroit est un centre de répartition. Votre séjour ici devrait s'avérer assez court. Cependant, il pourrait se prolonger en fonction

du temps que nous mettrons pour décider de vos affectations aux différents sites où vous irez travailler. Puis, nos transports vous conduiront à votre destination. En attendant ce moment, vous serez cantonnés dans les tentes qui nous entourent. Ne vous avisez pas d'en sortir sans permission, vous seriez immédiatement puni et, chez nous, le trépas constitue l'unique sanction qui ait cours : pour tous désordres, tous manquements de respect, toutes désobéissances ou tout refus d'obtempérer, la mort.

Il se tut un instant, pour marquer son effet, et reprit :

— Toutefois, nous accordons toujours, aux condamnés qui en émettent le vœu, le droit de défendre leur vie en combat singulier. Pour ceux que l'aspect simplifié de la barrière, qui entoure nos installations, inciterait à tenter de nous fausser compagnie, voici une démonstration de ce qui se produit lorsqu'un individu essaye de la franchir sans autorisation. Regardez ce qui va arriver de ce côté, termina-t-il en indiquant la clôture sur sa gauche.

Toutes les têtes se tournèrent dans cette direction. Un soldat s'était approché de la limite du camp. Il portait un épais madrier d'un mètre cinquante de longueur. Sur un signe du capitaine, il le jeta dans l'espace entre deux poteaux. Il n'atteignit pas l'extérieur. Un mur de lumière s'était matérialisé instantanément entre les deux supports et le morceau de bois s'était volatilisé. Razamoro reprit la parole :

— La plupart d'entre vous iront travailler sur des sites miniers situés outre-mer, au milieu de forêts, si vastes qu'essayer de rentrer chez vous sans le recours à nos transports serait chimérique. D'ailleurs, en admettant que vous parveniez à nous fausser compagnie et que vous surviviez à la sylve, vous n'auriez aucune chance d'échapper à nos traqueurs. En conséquence, ceux qui désireraient reconquérir leur liberté disposeront de l'alternative que voici : nous autres, les Demms, aimons le combat et nous respectons ceux qui possèdent assez de courage pour s'y livrer. Si donc, parmi vous se trouvent des individus qui se sentent capables de battre un de nos guerriers dans un affrontement en tête à tête, ils peuvent en formuler la demande à tout moment. Mais, attention ! dans tous les cas, les engagements se concluent à mort, avec votre libération inconditionnelle et définitive comme prime, si vous vainquez.

Il se tut un instant, scrutant les hommes pour déceler les effets de ses paroles. La troupe massée à ses pieds demeurait coite, frappée par la brutalité du discours. Les mines graves indiquaient clairement que tous avaient pris conscience de leur changement de statut.

Xanabé, par expérience, était persuadé que des réfractaires apparaîtraient tôt ou tard, car cette disposition se manifestait dans tous les groupes de nouveaux arrivants. Mais après deux ou trois exécutions publiques, les survivants filaient droit. Il conclut :

— Vous voilà avertis. Tenez-vous tranquilles, obéissez et vous vivrez.

Durant toute l’allocution du capitaine, Aurel avait ouvert une porte dans son esprit et écouté ses pensées. Il y avait découvert une répugnance certaine, pour ce qu’il accomplissait, une immense lassitude et un besoin obsessionnel de rentrer chez lui. Il avait également décelé une grande colère à l’adresse de cet empereur au nom duquel il agissait, et aussi contre cette quête absurde à l’encontre des Êstres.

Pour l’amener à songer à ceux-ci, il leva la main et l’interpella :

— Capitaine, s’il vous plaît !

Xanabé, surpris, le toisa d’un œil harassé. Depuis qu’il était chargé de cette besogne, c’était la première fois qu’un esclave trouvait le courage de s’adresser à lui :

— Que désires-tu ? Homme d’Immur.

— Capitaine, lança Aurel sur un ton où se mêlaient volontairement le respect et l’assurance, de celui qui ne craint personne, puis-je vous poser une question ?

— Qu’est-ce qui te permet d’espérer que j’y répondrai ?

— Je m’en remets à votre jugement, capitaine.

— Tu as du culot et tu es le premier esclave qui ose me parler. J’aime le courage et tu parais en avoir. Je t’écoute, Immurien.

— À voir le nombre d’étoiles qui brillent dans le ciel, je me dis que la quantité d’endroits identiques à notre monde doit constituer un choix important pour qui envisage d’en conquérir un. Pourquoi avez-vous jeté votre dévolu sur le nôtre ?

Aurel connaissait le cheminement d’esprit de la plupart des hommes. Celui-ci n’échapperait pas à l’inévitable rétrospective des évènements qui l’avaient conduit ici. Avant de répondre, il les revivrait tous intérieurement et en une fraction de seconde. C’est précisément cette fraction de seconde, qu’Aurel désirait écouter. Aussi se concentrait-il sur les pensées de Xanabé.

— C’est le hasard qui nous a amenés là, Immurien. Nous menions une quête qui n’a pas abouti. Néanmoins, la fortune a voulu qu’au lieu du résultat que nous attendions, nous ayons localisé, sur votre monde, des richesses que nous avons décidé d’exploiter.

Il marqua un temps et reprit :

— Cette explication répond-elle à ta question ?

— Parfaitement, capitaine. Merci.

Aurel avait atteint son but. Dans le fond des pensées de Xanabé, il avait découvert que les Demms avaient développé un détecteur capable de repérer la présence des Êstres. Il lui restait maintenant, à apprendre sur quel principe fonctionnait l’appareil. Xanabé n’étant pas un

spécialiste des sciences et des techniques, Aurel devrait approcher et écouter des ingénieurs demms, pour aboutir.

Tout à sa réflexion, il suivit d'un pas automatique le mouvement de ses voisins qui sous les ordres de leurs gardiens se dirigeaient vers un bâtiment construit tout en longueur. Les hommes y entraient par une extrémité et s'en extrayaient par l'autre bout. Lorsqu'il dut s'arrêter à son tour, derrière la file d'attente qui s'était formée devant l'accès, il observa le manège qui se déroulait sous ses yeux. Un individu pénétrait dans l'édifice, chaque fois qu'un de ses camarades le quittait. Le passage à l'intérieur s'étendait sur une dizaine de minutes et la majorité des sortants se frottait l'épaule gauche.

— C'est une médecine destinée à vous protéger des fièvres et des maladies, répondirent les Demms, aux questions que leur posèrent les déportés.

Quand vint son tour, Aurel sentit, grâce aux perceptions affûtées que la pierre forte lui avait révélées, qu'outre ce qu'ils affirmaient, l'injection que les Demms leur imposaient visait un but différent. La présence d'un minuscule corps étranger ajouté dans le vaccin ne lui avait pas échappé.

Gaston le précédait et, ayant terminé, se dirigeait vers la sortie qui était équipée d'un boîtier métallique dont l'utilité n'apparaissait pas flagrante. Lorsqu'il la dépassa, un bip ténu se manifesta. Malgré sa discrétion, Aurel l'entendit, car ses oreilles étaient devenues hypersensibles. Grâce à ses nouvelles connaissances, il déduisit que les Demms leur avaient implanté une puce électronique, dont le coffret testait le fonctionnement. Le signal naquit de nouveau quand lui-même franchit la porte, ce qui le conforta dans son opinion ; à leur insu, les Demms les dotaient d'un système qui leur permettrait de savoir en permanence où ils se trouvaient. Il aurait pu s'en débarrasser immédiatement, mais en agissant ainsi, il risquait d'attirer prématurément l'attention sur lui. Il rejoignit Gaston, qui l'interrogea à voix basse :

— Alors, qu'en dis-tu ?

— Je préfère me taire plutôt que tenir des propos excessifs.

— Qu'envisages-tu, pour la continuation ?

— Avant d'entreprendre quoi que ce soit, je dois acquérir des informations que seuls des scientifiques demms peuvent me fournir.

— Je vois que tu as déjà planifié ton affaire, mais je ne crois pas qu'ils répondront gentiment à tes questions. Comment vas-tu procéder ?

— Je n'ai pas encore résolu cette question. Pour l'instant, je me cantonne à suivre le mouvement. Je suis persuadé que des techniciens nous accompagneront là où ils vont nous envoyer. Alors, je vais patienter.

— Tu vas attendre ! s'exclama Gaston. Mais, s'ils nous emmènent aussi loin que le Demms nous l'a annoncé, comment t'échapperas-tu ? Comment reviendras-tu ?

— Ne t'inquiète pas, je trouverai bien une solution.

L'arrivée d'Orestre et d'Alibert clôt la discussion, car eux ne savaient rien du destin d'Aurel qui avait préféré les tenir dans l'ignorance. Un fort coup de sifflet réclama leur attention.

Ils durent reformer les rangs et attendre qu'un abri leur soit attribué. Ensuite, ils défilèrent devant une roulante, pour recevoir chacun une écuelle de soupe qu'une poignée d'hommes, asservis comme eux, avaient préparée à leur intention avec des ingrédients réquisitionnés par les Demms. Ils mangèrent debout, car aucune installation qui leur aurait procuré le confort d'une table et d'un banc n'existait. Puis, les derniers feux du soleil s'éteignant à l'horizon, leurs gardiens les consignèrent dans leur tente.

Celle qui leur avait échu était prévue pour héberger une cinquantaine d'individus. Quatre rangées d'une douzaine de lits de camp y étaient disposées avec juste assez d'espace entre eux pour circuler.

Naturellement, Aurel et Gaston s'installèrent côte à côte, vers le milieu de celle de droite, le long de la toile. Orestre et Alibert les encadrèrent sur la même rangée.

L'accueil rude et dédaigneux que les Demms leur avaient réservé avait sapé leur enthousiasme et refroidi leur ardeur. Ils avaient soudainement compris ce dans quoi ils s'étaient engagés et maintenant, trop tard, ils mesuraient la portée de la pulsion qui les avait poussés à s'enrôler de leur plein gré. Ils commençaient à parler d'évasion :

— Je ne connais pas le fond de vos pensées. Mais, moi, à la première occasion, je me tire, déclara Alibert alors qu'il s'asseyait sur sa couche.

Aurel le doucha aussitôt :

— Ôte-toi cette idée de l'esprit, mon malheureux ami. Ils te retrouveraient et te reprendraient avant que tu couvres le centième de la distance qui te sépare de chez toi.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— D'abord, je tiens compte de ce que Julius nous a raconté à propos de leurs méthodes et de leurs moyens techniques. Ensuite, tu as pu observer, comme moi, de quelle manière ils surveillent tout depuis le ciel. Enfin, ce qu'ils nous ont injecté dans le bras cet après-midi n'était pas simplement la médecine qu'ils ont décrite. Le produit contenait aussi un minuscule appareil qui leur permettra de toujours savoir exactement où se trouve chacun de nous.

— Alors, c'est sans espoir !

— Si, mais, tu vas devoir apprendre la patience, mon ami.

Orestre suivait la conversation en silence. Depuis un long moment, déjà, il regardait Aurel avec curiosité. Il intervint en s'adressant à lui :

— Excuse-moi, Aurel, mais tu parais trop sûr de toi, pour le simple berger que tu prétends être. D'où tiens-tu cette histoire de minuscule appareil ? Es-tu vraiment celui que tu affirmes ?

La question embarrassa Aurel qui ne put que réitérer son état, en édulcorant et en mettant beaucoup de conviction dans le ton qu'il employa :

— Je ne suis qu'un gardien de troupeau qui a eu la chance de rencontrer des gens extraordinaires et d'accéder ainsi à des informations non moins fabuleuses. Vous en expliquer le pourquoi et le comment serait trop long. D'ailleurs, sans vouloir vous offenser, je ne pense pas que vous possédiez la capacité de le comprendre. Je vous adjure donc d'avoir foi en moi et de vous montrer patients.

Gaston se trouvait dans la confiance à ce sujet. Les deux autres garçons se regardèrent, dubitatifs. Puis, après un court silence, ils acceptèrent les arguments d'Aurel. Cette décision clôtura le débat. Chacun s'étendit sur sa couchette et se réfugia dans ses réflexions.

Alors que ses compagnons s'interrogeaient sur ce qui constituerait leur lendemain, Aurel songeait à ses montagnes, à son troupeau, à ses chiens, et surtout à ses parents. Il les visualisait, continuant à vivre sans lui, tristes et sans entrain, mécaniquement. Il s'endormit sur ces ruminations mélancoliques, mais réconfortantes ; être convaincu qu'aussi éloigné de chez soi que vous soyez, un père et une mère vous chérissent et vous attendent procure toujours un sentiment de sécurité.

Le jour pointait à peine lorsque les hululements d'une sirène tirèrent les quatre amis du sommeil. Ils eurent tout juste le loisir d'enfiler un vêtement et d'attacher leurs chaussures, que des soldats firent irruption dans leur tente et les en chassèrent sans ménagement.

Alors qu'il suivait le troupeau de ses compagnons de chambrée, Aurel observait l'effervescence qui animait le camp. De tous les abris, des individus à moitié endormis sortaient, souvent sous les cris et les coups de badines des Demms, et se dirigeaient, comme lui, vers l'estrade où Xanabé les avait accueillis hier. Ce vaste mouvement d'hommes se déroulait dans une ambiance d'où la parole était exclue. Le bruit de leurs pas et les froissements de tissu de leurs vêtements constituaient les sons dominants, car les Demms leur interdisaient de parler.

Comme la veille, ils durent reformer le carré en entourant la tribune. Mais, leur effectif se trouvait grossi des contingents, qui étaient arrivés avant la colonne d'Aurel, et que les Demms avaient également chassés de leurs tentes. De ce fait, le regroupement atteignit d'imposantes proportions. Un silence impressionnant régnait. Chacun s'interrogeait sur ce qui avait pu leur

valoir ce réveil aussi brutal que matinal, quand un officier, qui n'était pas Xanabé, fendit les rangs et gravit l'escalier de l'estrade.

Du haut de celle-ci, il toisa rapidement l'assemblée d'un regard circulaire. Puis, d'une voix forte et chargée d'autorité, il exposa le motif de ce branle-bas musclé :

— Immuriens ! cette nuit, au mépris du règlement un de vos compatriotes a quitté sa tente et s'est introduit dans la cambuse, pour voler de la nourriture. Nous pourrions fouiller tous les abris, pour trouver le fautif, mais nous manquons de temps. Donc, à moins que le responsable se dénonce immédiatement, je choisirai moi-même un coupable qui sera puni séance tenante.

Il se tut et jeta un nouveau regard circulaire sur l'assemblée. Personne ne se manifesta. Il procéda à un autre tour d'horizon et, comme, malheureusement pour lui, Aurel dépassait d'une tête la majorité des hommes qui l'entouraient, il attira aussitôt l'œil de l'officier :

— Toi, lança-t-il en le désignant, sors des rangs et prépare-toi à mourir.

Aurel était convaincu que discuter s'avérerait inutile. Aussi cria-t-il son droit à forte voix :

— En vertu du règlement, je réclame l'honneur de défendre ma vie.

Le militaire demms le toisa avec dérision :

— Soit ! s'exclama-t-il. Mais ton courage ne changera rien. Tu ne possèdes pas l'ombre d'une chance. Puis, à l'adresse d'un soldat, il ajouta :

— Toi, le moment venu, donne-lui ton sabre.

Enfin, revenant à l'assemblée, il conclut :

— Par la faute d'un voleur, cet individu va mourir. Je veux que vous regardiez tous et que la démonstration vous serve de leçon.

À grand renfort de coups de badine, les Demms obligèrent les deux mille cinq cents hommes qui se trouvaient là à former un cercle. Aurel fut conduit au centre où il attendit, encadré par deux militaires, dont celui qui devait lui remettre son arme. Il s'interrogeait : lequel devrai-je affronter ? Sa défense ne lui posait aucun problème, mais, pour vaincre, il allait devoir attaquer et il s'en savait incapable, depuis toujours. L'homme que l'officier avait désigné dégaina son sabre et le planta dans le sol, deux pas en avant d'Aurel. Puis, sur un signal de son supérieur, lui et son collègue se retirèrent.

Tout à ses pensées, Aurel avança machinalement et s'en saisit. À son contact, il sentit que la pierre forte, suspendue à son cou sous son vêtement, se réchauffait. Rapidement, sa chaleur envahit sa poitrine et remonta jusqu'à son cerveau. Le phénomène se révéla assez bref, mais il ressentit nettement qu'une nouvelle barrière mentale venait de tomber.

Comme un combattant expérimenté, il testa l'équilibre de l'arme. C'était un grand sabre de guerre demms, dont la poignée était garnie de cuir, pour assurer une ferme prise en main. Sa

lame mesurait un mètre vingt. Elle formait une courbe qui s'accroissait vers son extrémité et son tranchant unique, était affûtée comme un rasoir. Meticuleusement polie, elle luisait dans le soleil levant et renvoyait des reflets qui éblouissaient les spectateurs. Il n'eut pas le loisir de l'admirer longtemps.

Face à lui, les rangs s'ouvrirent, pour céder le passage à un soldat. Il pénétra dans le cercle qui se referma derrière lui et s'avança vers son adversaire. Sa taille égalait celle d'Aurel. Son corps, élancé, paraissait si sec que tous ses muscles saillaient sous sa peau. À cinq mètres, il s'arrêta. Conformément au rituel du combat singulier des Demms, il inclina le buste pour saluer son concurrent et se présenta, énonçant son nom et son école d'arme :

— Managué Taraki, style Kotori.

Aurel rendit la politesse et s'annonça à son tour :

— Aurel Gaboureau, berger.

Managué dégaina son sabre et se mit en garde. Aurel l'imita. À partir de cet instant, sa perception visuelle s'accéléra au point que tous les mouvements qui survenaient dans son champ lui paraissaient se dérouler au ralenti, alors que les siens lui apparaissaient en temps réel. Cet avantage indéniable, qu'il apprécia à sa juste valeur, allait lui permettre d'anticiper les attaques de son adversaire. Celui-ci n'attendait plus que l'ordre de son supérieur pour entamer les hostilités. Avant de le donner, l'officier trouva judicieux de rappeler le contrat :

— Si par un hasard extraordinaire tu parvenais à vaincre, Immurien, tu sauverais ta vie. Mais n'y compte pas. Combattez !

Aussitôt, à une vitesse hallucinante, Managué se rua sur Aurel, sabre levé haut, pour l'atteindre dans un mouvement descendant de droite à gauche. Aurel avait adopté une garde basse, sa dextre juste sous la garde de son arme, main gauche en bout de poignée, lame inclinée en diagonale vers le sol, tranchant tourné vers l'adversaire.

Grâce à sa vision modifiée, il détermina avec précision l'instant où il devrait contrer. Pas question, pour lui, de donner dans la finesse. Il ne se trouvait pas là pour offrir un spectacle, mais pour sauver sa vie et il avait bien l'intention d'écourter l'affrontement autant qu'il le pourrait.

Lorsque le sabre rival entama sa descente, il contre-attaqua en chargeant dans l'assaut de Managué, pour diminuer la distance entre eux. Emporté par son élan, Managué se retrouva dans l'incapacité de corriger sa trajectoire et celle de son arme, dont il arrêta le mouvement, pour tenter de parer la réaction d'Aurel.

Celui-ci se glissa sous les bras encore levés de son opposant et remonta vivement sa lame dans le plan de sa garde. Lorsqu'il sentit qu'elle mordait dans la chair, il tira latéralement en

poussant vers l'avant.

Le sabre avait atteint Managué au niveau de la ceinture et le coupa proprement en deux. La partie basse de son corps s'abattit en avant tandis que le haut, stoppé dans son élan, lui tomba dessus.

Managué était vaincu, mais la mort ne l'avait pas encore emporté. Il avait réussi à tourner la tête et regardait Aurel avec des yeux incrédules. Celui-ci s'approcha, horrifié par l'acte qu'il avait commis. Des sons confus sortaient de la bouche de Managué, tandis que ses prunelles remuaient, pour inviter Aurel à venir auprès de lui. Il s'agenouilla à côté de lui en tendant l'oreille. Dans un murmure d'agonie, le mourant le supplia :

— Pour l'honneur, achève-moi en me coupant la tête... Je t'en prie.

— À contrecœur, Aurel s'exécuta. Il n'éprouvait ni haine ni rancœur envers cet homme et n'avait donc aucune raison de lui refuser cette dernière volonté.

Sur l'estrade, l'officier s'était statufié, médusé. Un de ses meilleurs sabreurs venait de périr sous les coups d'un berger. Il n'arrivait pas à l'accepter et un temps certain s'écoula avant qu'il s'incline devant les faits. Il interpella Aurel :

— Immurien ! Lâche ton arme et approche.

Aurel obtempéra. Lorsqu'il atteignit le pied de la tribune, il s'arrêta et attendit. Le militaire reprit :

— Qui t'a formé au combat ?

— Personne. J'ai simplement bénéficié d'un coup de chance inespéré.

— C'est le moins que l'on peut affirmer. Tu l'as achevé selon nos rites. Où as-tu appris cette tradition ?

— Nulle part, monsieur. C'est lui qui m'en a parlé et qui m'a expliqué comment procéder.

— Pourquoi lui avoir donné satisfaction ?

— Je n'avais aucune raison de lui refuser cette dernière volonté.

— Tu as de l'honneur, Immurien. Nous apprécions cette qualité. Nous autres, demms, respectons la parole donnée. Tu peux retourner avec les tiens.

Tandis qu'Aurel regagnait les rangs sous les applaudissements de ses compatriotes, l'officier s'adressa de nouveau à l'assemblée :

— L'incident est clos. Mais, apprenez que vous venez d'assister à une première et ne vous leurrez pas, elle restera unique. Maintenant, rentrez dans vos abris. Nous vous appellerons pour vous emmener.

Il exécuta un demi-tour rigide, descendit de l'estrade et se dirigea d'un pas rageur vers le bâtiment qui lui servait de résidence. Son échec l'avait rendu furieux. Il avait voulu une

démonstration d'autorité intransigeante et elle avait tourné court. Contre toute attente, un berger lui avait fait perdre la face non seulement devant ses hommes, mais aussi par-devers une foule d'Immuriens qui l'avait applaudi. Il se jura de tout mettre en œuvre pour éviter qu'un pareil aléa se renouvelle à l'avenir.

8 — Trace d'Êstres

Giramon Takono pénétra en trombe dans le bureau d'Akemi Naruzo. Il esquissa un garde-à-vous en saluant rapidement et, sans laisser son supérieur ouvrir la bouche, annonça :

— Veuillez excuser cette irruption intempestive, commandant, mais j'ai pris sur moi de venir vous informer en urgence que nous avons enfin trouvé trace d'Êstres sur ce monde.

Naruzo bondit de son siège :

— Où ? Quand ? Comment ? s'enquit-il laconiquement.

— Où : dans le centre de répartition des esclaves. Quand : ce matin à l'aube. Comment : par hasard, alors que je vérifiais une xième fois le fonctionnement de mes instruments, j'ai capté un signal très bref que j'ai perdu aussitôt. J'ai quadrillé toute la zone pour tenter de l'avoir à nouveau, mais en pure perte.

— En possédez-vous une preuve ?

— J'active toujours le système d'enregistrement de mes appareils, monsieur. Si vous le désirez, je peux vous en fournir une copie.

— Inutile, ne gaspillons pas notre temps en vaines formalités. Chargez un détecteur sur une navette, nous allons descendre étudier cette manifestation de plus près.

— À vos ordres, mon commandant.

Giramon salua, recula de trois pas, exécuta un demi-tour réglementaire et s'en alla remplir la mission que lui avait confiée son supérieur.

Resté seul, Naruzo appela le centre de communication du vaisseau et demanda une liaison intersidérale avec Izunu Kotori, qu'il obtint rapidement. La voix rugueuse de celui-ci résonna dans l'écouteur :

— C'est une joie de vous parler, Akemi. Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— Amiral, je viens de recevoir, par un de mes techniciens, l'information selon laquelle nous aurions retrouvé une trace d'Êstres sur le dernier monde que nous avons conquis.

— Ah, enfin ! Mais, vous êtes arrivés là-bas depuis longtemps, alors expliquez-moi comment et pourquoi vous ne les découvrez qu'à présent..

— Certes ! monsieur, nous avons disposé de délais importants, mais incompréhensiblement, nos recherches demeuraient vaines jusqu'à présent et je ne vous cacherai pas que ce que nous avons obtenu maintenant s'avère assez proche de rien du tout.

— Éclaircissez, commandant !

— C'est malheureusement assez simple. Nous prospectons cet endroit depuis plusieurs mois, au cours desquels nos détecteurs sont restés muets. Soudain, ce matin nous avons capté un signal si bref que nous avons tout juste pu en localiser la source. Depuis, plus rien. Alors, je m'apprête à descendre pour élucider ce mystère sur place.

— D'accord, Akemi. Procédez de la manière qui vous paraîtra appropriée. Mais, si par miracle vous arrivez à capturer un Êstres, je veux en être informé le premier, à l'exclusion de quiconque.

— Y compris l'empereur ?

— Surtout lui ! Akemi. Puis-je compter sur vous ?

— Pleinement, monsieur ? Je vous suis tout dévoué.

— Merci, Akemi. Mes vœux de réussite vous accompagnent. À bientôt.

— À bientôt, amiral.

Lorsqu'il coupa la communication, Akemi resta songeur. Quelle combinaison, assez tordue, Izunu avait-il pu concevoir, qui nécessite de disposer d'un Êstres pour parvenir à ses fins ? La réponse à cette question dépassait son imagination, mais il lui vouait une confiance absolue et, de toute façon, était irrémédiablement lié à lui, car appartenant au même clan.

Dans sa cabine, Mitzuro se détendait un instant en savourant un thé odorant et parfumé. Il profitait ainsi d'un bref répit que sa fonction lui permettait de s'accorder sans qu'il l'ait planifié. Lorsque son interphone commença à striduler, il le laissa sonner un moment, désireux de prolonger l'intervalle de tranquillité qu'il venait de s'octroyer. Devant la constance de celui qui appelait, il se décida enfin et prit la communication en s'annonçant :

— Tsuké Mitzuro, je vous écoute.

À l'autre bout, Naruzo se garda bien de montrer le moindre signe d'impatience. Il connaissait trop bien son homme et ne voulait surtout pas se l'aliéner. Il répondit sur un ton aimable :

— Akemi Naruzo en ligne, je suis enchanté d'avoir réussi à vous joindre au premier essai. Pourriez-vous venir jusqu'à mon cabinet de travail ? J'ai obtenu du nouveau concernant les Êstres et je désire vous en entretenir.

— Tout de suite, monsieur ?

— À moins qu'une urgence ne requière votre présence, ce serait aussi bien.

— Très bien, commandant, j'arrive.

Le local de Naruzo se trouvait au même niveau que le poste de pilotage du vaisseau. Il était situé au bout d'une coursive dont l'autre extrémité donnait, par un sas, un accès direct au centre nerveux du bâtiment. C'était une salle carrée, meublée de façon purement fonctionnelle

et au confort spartiate.

Une armoire-classeur métallique garnissait tout le mur face au seuil de la pièce. Une table de travail, où trônaient un ordinateur et un appareil de communication, servait de bureau. Elle se trouvait à dix centimètres de la cloison de gauche en entrant, positionnée de telle manière que l'occupant du fauteuil qui lui était accolé couvre l'issue d'un simple regard. Sur la droite, masquée par l'ouverture de celle-ci, une desserte, ronde, était chargée de cartes de la planète que les géographes du bord avaient nommée : Takoda 3-278. Trois tabourets étaient disposés sur son pourtour.

Le coussin dont Naruzo avait garni son siège et l'épais tapis dont il avait revêtu le sol constituaient les seuls éléments de confort présents dans la pièce.

Lorsque Mitzuro s'annonça, il déverrouilla la porte et se leva pour l'accueillir. Celui-ci entra et salua réglementairement son supérieur, qui lui rendit la politesse avant de l'inviter à s'asseoir. Il tira un des escabeaux de la table des cartes et s'installa face à Naruzo, qui avait regagné sa place, derrière son bureau. Naruzo ferma posément le dossier qu'il consultait sur son écran, mit son ordinateur en veille et ouvrit la séance :

— Merci d'être venu rapidement, commença-t-il. Puis-je vous offrir du thé ou un alcool ?

— Non merci, commandant, je n'ai besoin de rien.

— Alors, abordons notre affaire : un de nos techniciens a détecté une trace d'Êstres sur Takoda 3-278.

— Quand ? s'enquit Mitzuro, subitement intéressé.

— Ce matin à l'aube.

— Est-il parvenu à garder le contact ?

— Non, hélas ! le signal s'est révélé très bref, mais il a pu en localiser la source et je vais aller étudier ce mystère de plus près avec lui.

— Après plusieurs mois de présence, ici sans la moindre piste. C'est assez inattendu n'est-ce pas !

— Je sais, commandant. Cet événement m'étonne aussi, mais notre devoir nous dicte de vérifier tous les indices. Souvenez-vous qu'il peut y aller de notre tête.

— Rappel inutile, je vous assure, monsieur. Quand partez-vous ?

— Aussitôt que notre navette sera équipée d'un détecteur, ce qui ne devrait plus tarder. Pendant mon absence, j'aimerais que vous mainteniez une équipe de techniciens en permanence au poste de localisation. En prenant les coordonnées du premier contact comme centre, je voudrais qu'ils couvrent le plus large périmètre que leurs appareils permettront.

— À vos ordres, commandant. Puis-je savoir où celui-ci a eu lieu ?

— Ce détail également, vous surprendra, mon cher, car le point repéré se trouve en Immur, précisément, dans le camp de répartition des travailleurs.

— Un de nos esclaves serait donc un Êstres et nous ne l'aurions pas reconnu ! s'exclama Mitzuro.

— Aussi sensationnelle que cette hypothèse paraisse, le cas pourrait effectivement s'avérer. De toute manière, je veux m'en assurer. En conséquence, je vais m'y rendre, mais je ne me berce pas d'illusions : s'ils se cachent là et qu'ils nous échappent depuis des mois, je gage que je ne découvrirai rien.

— Espérons le contraire, commandant. Je vais immédiatement installer la permanence au détecteur et je vous aviserai aussitôt, si nous captions le moindre signal.

— Je vous remercie de votre coopération, Tsuké.

Que Naruzo l'appelle par son prénom constituait une familiarité rare. Venant de sa part, cet usage représentait une marque d'estime que Mitzuro apprécia à sa juste valeur et qui signifiait visiblement la fin de l'entretien. Mitzuro se leva, remit sa chaise à sa place, recula de trois pas et se retourna pour ouvrir la porte. Naruzo le coupa dans son élan :

— Encore un détail, commandant. Si nous trouvons ce que nous cherchons, je préférerais que l'affaire ne s'ébruite pas.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Je n'en suis moi-même pas informé, Tsuké. C'est une demande de celui qui nous a envoyés ici. Étant donné qu'aucun article du code militaire ne le contraint à justifier ses ordres, il s'en est abstenu.

— Bien, monsieur, soyez rassuré sur ce point.

— Merci, Tsuké, j'apprécie.

Mitzuro se retira. Naruzo se rendit jusqu'au classeur qui occupait le mur du fond de son bureau. Derrière sa table se trouvait un tiroir situé au ras du sol. Il l'ouvrit et en tira un flacon de verre noir qu'il déboucha. Il le porta à ses narines et en huma les effluves, savourant son plaisir par avance. Puis, il saisit un des godets qui tenait compagnie à la bouteille et se versa deux doigts d'un vieux rhum ambré, aux arômes de vanille et d'écorce d'orange. Il remit le contenant à sa place, se cala confortablement sur son siège et entreprit de déguster l'alcool en attendant le signal du départ.

Midi, dans l'appartement de campagne qui était aménagé pour lui, au centre de répartition des esclaves, le capitaine Razamoro déjeunait sans appétit. Ensuite, il irait, avec la même absence d'entrain, relever l'officier qui avait assuré la garde de nuit au poste de commandement du camp. D'humeur maussade, il accomplissait sa routine journalière sans

enthousiasme, car il abhorrait la tâche dont il était chargé. Ses vacances de travail lui paraissaient interminables et, à la seule idée de devoir en commencer une xième, il éprouvait le sentiment de perdre instantanément le bénéfice de son temps de repos. Cependant, c'était un homme de devoir et, chaque fois que l'abattement le gagnait, il se morigénait pour se remotiver. Il se trouvait dans cet état d'esprit, lorsque des coups furent frappés à son huis. Il suspendit son repas et d'un ton hargneux, où perçait la mauvaise humeur que lui causait cette interruption, il s'enquit de ce qui la provoquait :

— Qu'est-ce que c'est ?

Une voix derrière la cloison répondit :

— Un pli, pour vous, de la part du lieutenant Xinuchi, mon capitaine.

Abandonnant le toast dans lequel il s'apprêtait à mordre, il se leva, rallia la porte et l'entrebâilla. Le militaire qui se tenait derrière elle se figea aussitôt au garde-à-vous, salua et tendit un feuillet plié en quatre. Razamoro se saisit du papier, l'ouvrit et s'informa de son contenu. Le soldat s'enquit :

— Dois-je emporter une réponse, monsieur ?

— Retournez et transmettez au lieutenant que je serai rendu là-bas dans une quinzaine de minutes.

— À vos ordres, mon capitaine.

L'homme s'en alla et Razamoro revint à son repas. Lorsqu'un quart d'heure après, il pénétra dans le poste de commandement, une effervescence exceptionnelle régnait. « *Une fourmilière éventrée, songea-t-il, certainement due à un évènement grave ou important* ». Il se dirigea aussitôt vers Xinuchi, qui paraissait l'attendre avec impatience :

— À quoi devons-nous cette agitation, lieutenant ?

— Un vaisseau de liaison approche, en provenance du Yamatogiro, monsieur.

— Et alors ? Est-ce donc si extraordinaire ?

— Non, effectivement, mais cette fois, Akemi Naruzo lui-même se trouve à bord et il a réclamé votre présence au moment de l'accueillir.

— Soit ! je vous remercie de m'avoir prévenu. Quand arrivera-t-il ?

— D'ici vingt à vingt-cinq minutes.

— A-t-il annoncé le motif de sa visite ?

— Il n'a pas dit un mot à ce sujet.

— Bien ! nous verrons ce point avec lui. La nuit s'est-elle déroulée dans le calme ?

— J'en ai connu de meilleures, mon capitaine. Un voleur s'est introduit dans la cambuse et a dérobé de la nourriture. Conformément aux directives du commandement, je n'ai pas perdu

de temps à chercher le coupable. J'en ai désigné un, pour l'exemple... courte hésitation gênée de Xinuchi.

— Continuez, lieutenant.

— Il a réclamé le droit de défendre sa vie et...

— Et ?

— Il a tué mon meilleur sabreur.

— Impossible ! rugit Razamoro.

— Et pourtant vrai, mon capitaine.

— Où se trouve-t-il ?

— Je l'ai renvoyé avec ses compagnons. Il avait lutté loyalement et avait même achevé son adversaire selon nos coutumes, à la demande de celui-ci.

— Vous me montrerez ce phénomène, lieutenant. Ce doit être un redoutable guerrier.

— C'est là que le bât blesse, monsieur. Ce n'est qu'un berger.

— A-t-il commenté l'évènement ?

— Il a seulement affirmé avoir eu l'opportunité de porter un coup heureux.

— Hum, de la chance ! vous êtes vous-même un combattant, lieutenant. Quel ordre de grandeur attribueriez-vous à la perspective qu'un gardien de troupeau puisse vous tuer ?

— À un nombre très proche de zéro, mon capitaine.

— Même s'il bénéficie de l'assistance bienveillante de la fortune ?

— Une parfaite maîtrise de la technique ne laisse aucune place au hasard dont sont issues les aubaines, monsieur.

— Je ne vous le fais pas dire, lieutenant. Donc, derrière notre homme se dissimule plus qu'un simple berger. Amenez-le-moi, lorsque le commandant Naruzo sera arrivé. En attendant, avez-vous pris des dispositions, pour accueillir notre visiteur ?

— Oui, capitaine, j'ai constitué une garde d'honneur qui se tient prête à assurer sa sécurité. J'en suis resté là, car ne connaissant pas le motif de sa venue, je demeure dans l'expectative quant aux arrangements à mettre en œuvre.

— Je comprends. Cependant, faites préparer une collation et des rafraîchissements ! Le commandant appréciera certainement.

— Je m'en occupe de suite, monsieur.

— Parfait ! Contrôleur, à quelle étape de leur approche se trouvent-ils ?

— Ils se poseront dans une minute, lui répondit celui-ci.

— Dans ce cas, allons les accueillir.

Le soleil culminait au zénith dans l'immensité bleue du ciel qu'aucun nuage ne troublait.

Le vent du nord, qui avait chassé la pluie de la veille vers le sud, soufflait. Il apportait une pointe de fraîcheur dans cette chaude journée d'automne, bien que celui-ci soit bien avancé. Des moineaux chahutaient dans la poignée d'arbres, qui subsistaient à l'intérieur du camp. Leurs pépiements amenaient une touche printanière dans le tableau, malgré la saison. Le chuintement des turbines, qui fournissaient l'énergie, pour la sustentation antigravifique de la navette, les réduisit au silence. L'astronef atterrit délicatement à une cinquantaine de mètres du poste de commandement et les moteurs se turent à leur tour.

Aussitôt, le service de protection se mit en position, formant un corridor entre l'escalier, qui venait de se matérialiser au flanc de l'appareil, et l'endroit où se tenait Razamoro. Naruzo apparut, seul, en haut de la rampe. Il s'arrêta. D'un regard circulaire, il embrassa la partie du camp, qui s'offrait à ses yeux. Puis, il commença à descendre lentement les marches. Razamoro s'était avancé jusqu'au pied de celles-ci. Lorsque son supérieur quitta le dernier degré, il se figea dans un garde-à-vous rigide en saluant militairement, imité à la seconde, par tous les hommes qui constituaient la haie d'honneur :

— Mes respects, mon commandant. Bienvenue en Immur.

Naruzo rendit la politesse :

— Merci capitaine. Repos. Puis, le reconnaissant, comme un des nombreux officiers, qui avaient servi sous ses ordres par le passé, il continua, comment allez-vous depuis l'affaire des cinq planètes de Solce ?

— Je me porte bien. Je vous remercie, monsieur. Je suis étonné que vous ne m'ayez pas oublié.

— Je me souviens toujours des braves que j'ai l'occasion de côtoyer, capitaine, et vous en êtes un.

— Vous me flattez, commandant. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je vous confierai le motif de ma venue lorsque nous serons seuls, si ce report ne vous dérange pas. Pour l'instant, j'apprécierai un rafraîchissement. Puis, j'aimerais effectuer le tour de votre installation, pour m'imprégner de l'atmosphère.

— Dans ce cas, veuillez m'accompagner. Quand j'ai appris que vous arriviez, j'ai ordonné de préparer des boissons et de prévoir des mises en bouches pour leur tenir compagnie. Il précéda Naruzo en lui indiquant de le suivre, par ici, je vous prie.

De tout le temps que durèrent leurs retrouvailles, les hommes de la haie d'honneur avaient tenu le garde-à-vous, la main droite figée à hauteur de la tempe, dans un salut inachevé. À mesure que Naruzo passait devant eux, ils terminaient leur mouvement et prenaient la position de repos. Les huit derniers soldats, qui formaient le corridor, emboîtèrent le pas des deux

officiers, pour les escorter jusqu'au poste de commandement. Deux de leurs collègues demeurèrent en faction au bas de l'escalier et le reste du peloton rejoignit le bâtiment au pas de course, pour l'entourer d'un cordon de sécurité.

Apprécié, le pot d'accueil se prolongea tant, que, deux heures après, Naruzo et Razamoro entamaient seulement la visite du camp. Ils commencèrent par la cambuse et le cantonnement des troupes, puis l'aire d'embarquement des esclaves et, pour finir, ils entreprirent le tour des installations par le chemin de ronde entre la clôture et l'alignement des tentes. Ils déambulaient en discutant de sujets sans importance, suivis comme par leurs ombres, des huit soldats de leur escorte. Tout à coup, Naruzo s'arrêta, se retourna et s'adressa à eux :

— Soldats, ce dont je dois parler à présent avec le capitaine n'est que pour nous. En conséquence, tenez-vous en retrait à quinze pas. Compris ?

— À vos ordres, mon commandant, répondirent-ils en chœur.

Naruzo reprit sa marche, s'entretenant à voix basse avec Razamoro :

— Venons-en à ce qui m'a amené chez vous. Est-ce que tout va bien ici ? N'avez-vous rien remarqué de singulier ?

— Tout se déroule dans la sérénité, monsieur. Comme toujours, à ce stade d'une nouvelle annexion des réfractaires à notre discipline se manifestent. Mais, ils sont exécutés devant leurs camarades et la démonstration les calme souverainement. Quant à un évènement insolite, je n'ai rien observé : à part, le fait qu'un de mes hommes soit mort, tué en duel par un gardien de troupeau.

— Un de nos soldats ? Battu en tête à tête par un berger ? Étrange, en effet ; surprenant même. Je veux rencontrer ce berger. Quand était-ce ?

— Ce matin à l'aube, une histoire de vol à la cambuse. Nous avons désigné un coupable qui a réclamé le droit que nous leur accordons de défendre sa vie et il a vaincu. Mais, pourquoi toutes ces questions, monsieur ?

— Ne l'ébruitez pas, capitaine. Nous avons détecté une trace d'Êstres, précisément à ce moment-là. Le signal s'est révélé très bref et il provenait d'ici.

Les yeux de Razamoro s'arrondirent :

— D'ici ? Commandant ! Je peux vous garantir que si un Êstres se trouvait parmi les Immuriens qui sont passés par chez moi, je l'aurais déjà placé sous bonne garde, et que vous en seriez dûment avisé.

— Je ne doute ni de votre compétence ni de votre sérieux, capitaine. Simplement, un nombre restreint d'entre eux pourraient se dissimuler ici à votre insu, en usant d'un artifice dont ils détiennent le secret.

— J'admets qu'ils possèdent un don pour nous échapper, commandant. J'en déduis que c'est pour cette raison que vous êtes venu.

— Exactement. Et pour éviter qu'ils se dérobent une nouvelle fois, j'ai apporté un portique détecteur d'Êstres. Je veux que tous les Immuriens y soient soumis, en commençant par ce berger, tueur de Demms.

— Je l'ai justement séparé de ses comparses, pour que vous puissiez le rencontrer.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, commandant. L'incident s'est produit à l'aube, pendant le tour de veille du lieutenant Xinuchi. De ce fait, je ne l'ai pas encore croisé.

— Ce détail n'a pas d'importance, nous nous occuperons de lui tout à l'heure. Avez-vous embarqué beaucoup de monde depuis ce matin ?

— Personne, commandant. C'est le jour du Salut aux ancêtres aujourd'hui ! Hormis le personnel de garde, nul ne travaille.

— Le jour du Salut aux ancêtres ? Excusez-moi, j'avais oublié, capitaine. Voyez-vous, à résider dans l'espace en permanence, nous finissons par perdre la notion de l'écoulement des jours et ne plus savoir lequel nous vivons. En tout cas, ce jour du Salut aux ancêtres là, arrange bien mon affaire. Ainsi, je possède la certitude que celui ou ceux, qui ont activé nos détecteurs, sont encore là. Évidemment, je ne peux pas espérer commencer les contrôles immédiatement, n'est-ce pas, capitaine ?

— Au mieux, nous pourrions installer le portique d'ici ce soir. De cette manière, tout sera paré pour débiter les vérifications demain à la première heure.

— Très bien ! procédez de la sorte et tenez-moi informé si quoi que ce soit de nouveau se produisait.

— À vos ordres, commandant ? Où logerez-vous en attendant ?

— Je dispose de tout le confort dont j'ai besoin dans mon vaisseau, capitaine. Ne vous dérangez pas pour moi. Maintenant, conduisez-moi auprès de ce berger.

9 — Le clan Inoué

S'il y avait une période sacrée dans l'année des Demms, c'était bien le jour du Salut aux ancêtres. À cette occasion, la vie paraissait s'arrêter pour eux, qu'ils se trouvent chez eux ou à des milliers d'années-lumière, dans la galaxie. À une date différente, qui chaque année donnait lieu à de savants calculs de la part des astrologues, le jour du Salut aux ancêtres était dédié à la mémoire des pionniers, qui avaient colonisé Demmssora.

En principe, personne ne travaillait en cette circonstance, sauf, bien entendu, tous ceux que leurs affectations rendaient indispensables au fonctionnement des institutions, des services de santé, de défense et de sécurité. Tous les commerces étaient fermés et la règle valait également, pour tous les établissements de divertissement et de plaisir.

Paradoxalement, le jour du Salut aux ancêtres, les seuls endroits vraiment vivants dans les cités demms étaient leurs cimetières. Ils y venaient en famille, pour se recueillir sur les tombes de leurs disparus les plus récents. Puis, s'ils demeuraient à Honshiu, ils se rendaient au Parc du Souvenir, pour honorer ceux, dont ils avaient souvent oublié les noms, bien qu'ils aient fondé Demmssora et permis à la race de se perpétuer.

Le Parc du Souvenir couvrait une surface immense et nonobstant sa taille, la congrégation des moines du souvenir, qui l'avaient créé à la demande du premier empereur demms, l'entretenait soigneusement. De grands arbres, dont un nombre certain atteignaient un âge pluricentenaire, s'alignaient sur le pourtour de vastes espaces engazonnés et fleuris artistiquement. De belles allées revêtues de gravillons blancs le sillonnaient dans toutes les directions. De loin en loin, sous les frondaisons, des bancs et des tables étaient mis à la disposition des visiteurs. Des plans d'eau, de taille réduite, judicieusement répartis et agrémentés de fontaines à jets multiples ajoutaient leurs chants à ceux des oiseaux. Tous ces équipements se combinaient magnifiquement, pour que l'endroit constitue un lieu paisible et tout à fait agréable, que les promeneurs à la recherche fraîcheur durant les chauds étés de Demmssora appréciaient. Mais, le jour du Salut aux ancêtres, c'était vers son centre que convergeaient toutes les visites.

Là, sous une couche de matière synthétique transparente, qui les protégeait des atteintes du temps, les derniers vestiges d'un des vaisseaux, qui avaient amené les ancêtres, gisaient pour l'éternité, rappelant à tous qu'ils étaient venus d'ailleurs.

Il constituait un monument d'une taille assez imposante qui dépassait en hauteur les plus

grands arbres. En parcourir le tour à pied nécessitait plusieurs heures si l'on se prêtait au rituel de commémoration que les moines du souvenir avaient établi et qu'ils pratiquaient intégralement le jour du Salut aux ancêtres.

Dans ce dessein, ceux-ci avaient tracé un chemin pavé de pierres bleues qui naissait à l'entrée-sud du parc, encerclait les restes de la nef et se prolongeait jusqu'à la sortie-nord. De longues rangées de fleurs, que les religieux remplaçaient au gré des saisons, le bordaient de chaque côté. À la périphérie du monument, tous les vingt-cinq mètres et sur l'extérieur de la voie, des stèles de marbre blanc le bornaient. Elles étaient disposées de telle sorte que les visiteurs désireux de lire les inscriptions gravées sur elles tournaient le dos au vaisseau spatial et regardaient vers l'horizon, imitant ainsi les premiers arrivants.

Sur les cippes, figés pour toujours et regroupés par clans, les moines avaient répertorié les noms de tous ceux qui avaient débarqué. Le rituel qu'ils avaient instauré consistait à effectuer une station devant chacune d'elles et les rappeler tous, tour à tour, jusqu'à épuisement des rôles. Ceux-ci, assez conséquents, rendaient la cérémonie interminable.

Beaucoup de patronymes s'étaient éteints et plusieurs phratries avaient même cessé d'exister. Aussi, les pèlerins qui venaient là, ne s'intéressaient-ils le plus souvent qu'aux stèles qui commémoraient les ancêtres de la leur. Cependant, les Demms avancés en âge s'étaient institués gardiens des traditions et se faisaient un devoir d'aller saluer ceux des clans disparus, après avoir honoré les leurs.

Devant une d'elles, Imano Garaki se montrait absorbé en fervente dévotion. Les mains jointes à hauteur de poitrine, il paraissait plongé dans la lecture des noms qu'elle portait. En fait, sans en avoir l'air, il surveillait le chemin en direction de l'entrée-sud du parc, guettant la venue de sa proie. À ses côtés, deux hommes de sa phratrie se comportaient comme s'ils ne le connaissaient pas et faisaient mine d'attendre qu'il ait fini pour prendre sa place. Imano Garaki appartenait corps et âme au clan Inoué, lequel ne disposait actuellement pas de la faveur de la sphère impériale.

Tout en continuant son simulacre, Imano se remémorait le concours de circonstances qui l'avait amené là. L'affaire avait commencé deux mois auparavant, lors d'une visite inopinée d'Yamaghi Inoué à son père, le seigneur Yumi Inoué, chef de la tribu Inoué. Celui-ci l'avait accueilli avec une joie non feinte :

— Ah, mon fils, quel plaisir de te revoir ! Il y a si longtemps, approche, que je t'embrasse, et après l'avoir chaleureusement étreint, décidément, tes apparitions deviennent rares, mon garçon. M'en expliqueras-tu la raison ?

— Les obligations de ma fonction monopolisent ma présence, mais sois assuré que vous

me manquez tous, toi, mère, Giro et mes sœurs.

— Les as-tu déjà salués ?

— Non, père. Je suis venu vers toi directement, car je dois t'entretenir de sujets importants, qui pourraient s'avérer une source de danger pour moi, mais également pour le clan tout entier.

Une soudaine gravité se substitua au sourire chaleureux sur le visage d'Yumi Inoué. Le patriarche, qui retrouvait avec joie son enfant absent depuis longtemps, était redevenu instantanément le rude chef de tribu, qui devait défendre les intérêts de celle-ci. Déplorant intérieurement que l'amour filial ne constitue pas l'unique objet de la visite de son héritier, il répondit :

— Je t'écoute, mon garçon. De quoi désires-tu me parler ?

— Je t'ai déjà expliqué que mon travail consiste à éplucher la comptabilité des ministères qui entourent l'empereur. Je l'effectue, pour m'assurer que les fonds publics sont employés sinon judicieusement, du moins légalement. Yumi acquiesça et Yamaghi enchaîna : eh bien ! dans ce domaine, j'ai levé un lièvre de taille. J'ai découvert que le propre neveu de Takoda, Idoki Goremon, a mis en place une combinaison qui lui permet de détourner, à son profit, une part substantielle des crédits alloués à son portefeuille.

— Attends. Idoki Goremon est un parent de l'empereur ! Par quelle ascendance ?

— C'est le fils de la troisième sœur de Takoda. Elle est issue du remariage de son père après le décès de sa mère.

— C'est étrange ! je ne me rappelais pas l'existence de cette sœur, s'étonna Yumi, mais continue.

— Donc, à la suite de cette découverte, j'ai alerté mes supérieurs, qui m'ont déconseillé de faire éclater l'affaire avec une fougue si impétueuse, que j'en viens à m'interroger sur leur intégrité. Selon toi, quelle conduite devrai-je adopter ?

— Effectivement, tu te trouves dans un contexte délicat, voire aventureux. Mais, ton honneur consiste à aller où ton devoir te commande, au mépris de tous les dangers que la situation comporte. Toutefois, montre-toi prudent et assure tes arrières.

— Sur ce point, nos opinions concordent, mais je me pose la question de savoir si je dois en référer à ma hiérarchie, au risque de voir le dossier enterré, assez longtemps pour permettre d'effacer les preuves, ou si je dois agir en passant outre.

— Par quels moyens la contournerais-tu ?

— Le seul à mon avis qui m'offre des chances efficaces d'atteindre et d'alerter nos concitoyens ; la presse.

— Ton idée pourrait fonctionner, mais assure-toi que celui ou celle à qui tu t'adresseras soit un individu intègre et indépendant.

— Je connais une personne sûre. Je l'ai déjà approchée et nous devons nous rencontrer après-demain soir. C'est pourquoi je suis venu ici aujourd'hui : afin que tu sois informé du péril où mon travail m'a conduit, si un accident m'advenait.

— Avance prudemment, mon garçon. Tu joues une partie dangereuse. Veux-tu que je t'adjoigne un garde du corps ?

— Inutile, père, si l'on décidait de m'éliminer, un ange gardien n'y changerait rien, si ce n'est que tu devrais déplorer deux morts au lieu d'un. Maintenant, si tu le permets, j'aimerais aller embrasser mère, mes sœurs et mon frère.

— Giro est parti, Yamaghi. Il commande une frégate dans la flotte d'Izunu Kotori. Je ne l'ai pas vu depuis aussi longtemps que toi.

— Que les années s'écoulent vite, et passent inaperçues, lorsque nos occupations nous retiennent loin de chez nous ! La dernière fois que je l'ai étreint, il venait d'entrer comme cadet à l'école de pilotage.

Yamaghi quitta la pièce, laissant le seigneur Inoué seul avec ses pensées. Le vieux chef de clan resta un moment immobile et songeur. Il analysait les informations que son fils lui avait apportées et envisageait les conséquences qui pourraient s'ensuivre. Il tira ses propres conclusions et se rendit à son bureau d'un pas décidé. Là, il appuya sur un bouton caché sous le rebord de sa table de travail. Aussitôt, une voix répondit à son appel, par le truchement d'un haut-parleur :

— Je vous écoute, seigneur.

— Imano, as-tu enregistré la conversation que je viens d'avoir avec Yamaghi ?

— Oui, ainsi que vous l'avez ordonné pour tout ce qui concerne la sécurité du clan.

— Parfait ! donc tu connais le fond de l'affaire. Lorsqu'il quittera la maison, je veux que tu t'attaches à ses pas, avec discrétion et à son insu. Protège-le en cas de besoin, mais uniquement si tu possèdes de vraies chances de le soustraire à l'adversité. M'as-tu bien compris ?

— Oui, seigneur.

— Bien ! mais j'insiste. Tu dois impérativement m'informer au plus vite de tout ce qui pourrait lui arriver ; pas d'héroïsme superflu. Où as-tu mis l'enregistrement ?

— Il se trouve encore en machine.

— Transcris-le sur un support externe et apporte-le-moi avant de partir.

Ainsi avait débuté l'affaire qui avait amené Imano Garaki dans le Parc du Souvenir. Deux

jours après, au milieu de la nuit, Imano se présentait, contrit, devant son maître, qu'il avait tiré du lit. Lorsqu'il le reçut, celui-ci pressentit qu'un malheur était arrivé :

— Est-ce si grave, Imano ?

— Seigneur Inoué, répondit l'intéressé au bord des larmes. Le triste devoir m'échoit, de vous informer qu'un attentat vient de coûter la vie au seigneur Yamaghi, votre fils. La personne qu'il rencontrait a péri également.

Yumi Inoué vacilla sous l'émotion, mais, en vieux soldat qui avait maintes fois côtoyé la mort, il resta maître de lui-même :

— Où et quand ? s'enquit-il d'une voix rocailleuse.

— À la tombée de la nuit, il s'est rendu dans le Parc du Souvenir, où il devait s'entretenir avec un journaliste, à proximité de l'entrée-nord. Je l'ai suivi discrètement et me suis embusqué au plus près, pour surveiller les environs. Yamaghi était posté là depuis cinq minutes, quand son contact est arrivé. Ils n'ont pas dû avoir le loisir d'échanger quatre mots. Un groupe d'hommes revêtus de tenues de camouflage mimétiques a surgi de l'ombre et les a occis, avant qu'ils aient pu esquisser le moindre geste de défense.

— As-tu reconnu les agresseurs ?

— Sur le coup, non, mais je les ai suivis quand ils sont partis. Ils ont quitté le parc à pied par la sortie-sud et ont remonté la rue qui croise l'avenue du souvenir à cet endroit-là. Un véhicule de la garde du palais stationnait au bout, dans lequel ils se sont engouffrés. Visiblement, leur commanditaire les attendait.

— La mort de mon fils était-elle avérée ?

— Hélas ! seigneur Inoué, je suis revenu sur mes pas, pour m'en assurer, mais ce fut inutile. Ces gens-là connaissent leur travail. Ils ne lui ont laissé aucune chance. J'ai accouru aussitôt, pour vous prévenir.

— Tu as bien agi, Imano. Le crime porte la signature de son auteur. Nous le vengerons le moment venu. Pour l'instant, je dois transmettre la triste nouvelle à sa mère et à ses sœurs. Puis, je devrai m'occuper de ses funérailles, mais, ensuite, je donnerai libre cours à ma colère et les coupables paieront pour cette lâcheté.

*
**

L'affaire provoqua une vague d'indignation dans la presse libre. Celle-ci, connaissant les fonctions d'Yamaghi Inoué, ne put se garder de soupçonner un meurtre commandité pour échapper à un scandale, et tint la maison impériale en suspicion, sans la nommer. A contrario, celle inféodée au pouvoir parla de complot torpillé et se félicita, qu'une main anonyme y ait mis un terme. En huit jours, à défaut d'indices pour aiguiller les enquêteurs et sous l'influence

de la police politique de Takoda, la presse la reléguait en deuxième, puis en troisième, et en quatrième page des quotidiens et finalement, elle l'enterra. C'était sans compter avec le seigneur Yumi Inoué qui connaissait exactement les tenants et les aboutissants et qui allait se charger de l'exhumer.

La phratrie Inoué ne figurait pas parmi les dominantes de Demmssora. Sa flotte spatiale de combat était pourvue essentiellement d'intercepteurs, de corvettes, de destroyers et d'un croiseur de moyen tonnage. Elle ne possédait pas les ressources nécessaires pour entretenir des unités équivalentes aux vaisseaux lourds du même gabarit que l'Yamatogiro. Son autorité dans les assemblées institutionnelles s'en ressentait. Pour ces deux raisons, depuis de nombreuses générations, ses seigneurs-chefs prêtaient serment d'allégeance au clan Kotori. Par sa taille et sa puissance, celui-ci lui assurait appuis, assistance et sécurité en contrepartie d'une fidélité de tous les instants. De fait, s'en prendre à Inoué revenait à attaquer Kotori ; et inversement. Les seigneurs d'Inoué n'avaient jamais failli à leur parole. Dans la mesure de leurs moyens, ils avaient toujours répondu aux appels de Kotori et cette loyauté se perpétuait.

Cependant, cette fois, les actions qu'il allait entreprendre pouvaient se révéler lourdes de conséquences. Les risques qui en découleraient, pour son suzerain, dissuadèrent Yumi Inoué de le mettre dans la confiance. D'ailleurs, le service de l'empire tenait Izunu Kotori éloigné de Demmssora depuis trop longtemps, à son goût. L'informer et lui parler de cette affaire par le truchement des ondes s'avérait délicat et trop dangereux. Pour ne pas l'embarrasser en cas d'échec, il ne voulait à aucun prix que le seigneur amiral puisse être associé à son entreprise.

Il mûrit donc son projet seul. Celui-ci consistait à concevoir un traquenard pour en finir avec Takoda. Il avait pleinement conscience des aléas dans lesquels son action aventurerait son clan, sa famille et sa propre personne, mais, tant que son fils ne serait pas vengé, son honneur de vieux guerrier demms ne le laisserait pas en paix.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la tragique soirée. La phratrie Inoué toute entière avait pleuré le jeune seigneur-héritier. Après une cérémonie durant laquelle la colère transparaissait par-delà l'émotion, elle lui avait donné une sépulture richement fleurie. À présent, l'heure des représailles avait sonné.

Yumi Inoué s'était entouré de ses principaux collaborateurs. Outre Imano Garaki, qui avait été témoin de l'affaire, il avait convoqué son plus fin stratège, le général Akimo Saturo et le chef de la garde de son domaine, Izumi Mariagué. Celui-ci, en plus de sa fonction, se doublait, d'un organisateur sans égal, pour tout ce qui touchait aux opérations clandestines. Les trois hommes étaient assis à la table de leur suzerain, dans le salon de sa résidence, au cœur de son fief. Le seigneur Yumi avait ouvert le débat en s'assurant, s'il en était besoin, de

leur loyauté :

— Messieurs, je vous ai réuni, pour discuter du règlement de l'affaire que vous savez. Avant de continuer, je veux que chacun, ici présent, prenne bien conscience des conséquences de l'action envisagée au cas où nous échouerions. Je ne vous cacherai pas que nos têtes seraient mises en jeu. Puis-je toujours compter sur votre fidélité ?

Ce fut Akimo Saturo qui répondit, pour lui et pour ses camarades :

— Sinon, serions-nous assis là, seigneur ?

— Bien ! alors, écoutez-moi. Ceux qui ont assassiné mon fils n'étaient que des subalternes. Les vrais responsables se trouvent au palais, en les personnes du neveu de Takoda et de Takoda lui-même. Donc, j'ai décidé que l'heure est venue de mettre fin à leurs capacités de nuire. Pour atteindre ce but, j'attends de vous que vous m'aidiez à concevoir le plan qui nous permettra de les éliminer.

Cette déclaration provoqua un instant d'effarement de la part de ses auditeurs. Après un délai durant lequel ils se regardèrent avec des expressions, qui traduisaient leurs sentiments, Imano transposa en mots leurs pensées communes :

— Vous rendez-vous compte, seigneur, que vous projetez de supprimer l'empereur ?

— Parfaitement, Imano. En d'autres temps, je lui aurais jeté mes accusations à la face, en public, et je l'aurais défié au sabre, pour trancher la question.

L'image amena un sourire sur les visages de ses auditeurs. Yumi s'en rembrunit, puis il réalisa ce qui les amusait, dans ses propos. Il se détendit et reprit :

— Hélas ! après son accession au trône, ce trembleur sans honneur s'est empressé de promulguer la loi, qui me défend de procéder ainsi à présent. Il s'est également arrogé le droit de vie et de mort sur nous tous, à sa seule discrétion, et il en use sans vergogne, car il préfère trancher la tête d'un homme désarmé plutôt que l'affronter, sabre à la main, dans l'arène. Alors, aujourd'hui, je dis, assez ! Et puisque nos institutions ne me permettront pas d'obtenir réparation ; que ma justice passe ! J'entre en rébellion et je châtierai moi-même les responsables de cet état.

— Détenez-vous une preuve irréfutable qui implique l'empereur dans le meurtre de votre fils, seigneur ? intervint le général Saturo.

— Qui, à part lui, peut ordonner à la garde du palais d'agir à l'extérieur ?

— C'est vrai. Dans ce cas, pourquoi n'alerterions-nous pas les autres clans, en leur expliquant les détails de l'affaire, pour leur ouvrir les yeux et les gagner à notre cause ?

— Cette pensée m'avait effleuré ; général. Mais Takoda nous taxerait aussitôt de dissidence. Nous serions tous arrêtés, malmenés et exécutés. Quant à notre fief et notre flotte,

ils seraient annexés à celui d'Ismei. Non, messieurs. Ce que j'attends de vous, c'est que vous me disiez quand et où, nous pourrions les atteindre avec de vraies chances de les éliminer.

Izumi Mariagué s'exprima pour la première fois :

— Seigneur Inoué ; je suis convaincu que vouloir les frapper tous les deux simultanément constituerait une erreur.

— Dans quel sens, Izumi ? À mes yeux, la responsabilité du premier vaut celle du second.

— Certes, seigneur ! Mais si vous supprimez l'oncle en premier lieu, le neveu deviendra une proie facile, alors que si vous essayez de les avoir tous les deux ensemble, les espoirs de réussite, qui paraissent déjà minces, d'après moi, s'avéreront proches de la nullité.

Yumi Inoué resta songeur un instant. L'argument du chef de sa garde se tenait et il l'accepta :

— Soit ! Izumi, votre raisonnement est fondé. Nous nous concentrerons donc sur Takoda.

— Mettons immédiatement de côté toute tentative d'incursion dans le palais, reprit Izumi. Vous connaissez, comme moi, la rigueur des mesures de sécurité, qui y sont appliquées. Nos chances s'apparenteraient au néant.

— Hum ! nous devons attendre qu'il sorte, constata le général Saturo, et ce n'est pas souvent le cas. De plus, lorsqu'il s'aventure dehors, il est toujours entouré d'une partie de sa cour et de ses gardes. L'affaire nous promet nombre d'écueils.

— J'entrevois bien une solution, mais j'ai bien peur qu'elle vous rebute, intervint Imano, qui se tenait coi depuis un moment.

— Parlez sans crainte, Imano, le rassura Yumi Inoué.

— Le jour du Salut aux ancêtres... à ces mots, tous le regardèrent, outrés. Il enchaîna avant que fusent les objections, je sais ce que ma proposition implique de renoncement aux traditions ancestrales, mais si une occasion nous offre une vraie chance de réussir, c'est celle-ci.

Un silence lourd tomba dans la pièce, comme si, à la seule idée qu'ils puissent briser un tabou ancré dans les mœurs demms depuis toujours, l'atmosphère de l'endroit s'était épaissie. Même aux temps anciens, où les clans s'affrontaient encore sur les champs de bataille, les combats cessaient ce jour-là. Aussi loin que remonte la mémoire collective, personne n'avait osé outrepasser la règle. Le seigneur Inoué paraissait plongé dans une profonde méditation. Les autres participants à la réunion, remis de l'émotion qui les avait submergés, attendaient la décision de leur chef. Enfin, après une longue réflexion, celui-ci reprit la parole :

— Messieurs, bien qu'il m'en coûte énormément, je dois admettre qu'Imano a raison. Au risque d'avoir à porter le poids du sacrilège jusqu'à la fin de nos existences, nous agirons le

jour du salut. Il nous reste à déterminer où et avec quels moyens.

— Accordez-moi une semaine, seigneur, et je vous présenterai un plan détaillé, conclut Izumi Mariagué.

*
**

Pour les besoins de son action, Imano Garaki avait revêtu une tunique dépourvue de tout insigne qui pourrait le rattacher au clan Inoué. Les deux hommes, qui l'accompagnaient, l'avaient imité ainsi que tous leurs complices, qui étaient disséminés dans le parc comme d'innocents pèlerins. Ils attendaient l'empereur, en allant d'une stèle à la suivante, leurs armes cachées dans les plis de leurs habits.

Pour ce qu'ils allaient entreprendre, le code d'honneur rigide des Demms autorisait uniquement l'emploi du grand sabre traditionnel. Dans cette société, la vengeance constituait un droit légitime. Néanmoins, elle devait respecter une règle stricte. Dans tous les cas, si la mort d'homme en résultait, la victime devrait avoir péri sous le tranchant d'une lame. Ce critère n'exonérait pas son auteur d'avoir à rendre des comptes, pour justifier sa conduite, mais il lui permettait d'échapper à l'infamie.

Pour Imano Garaki, ce protocole compliquait singulièrement la tâche, car le seigneur Inoué s'était montré intraitable sur ce point. *« Le viol de la trêve du jour du salut constituera déjà un acte immoral, leur avait-il confié, je me refuse à lui ajouter l'indignité et la lâcheté »*. En conséquence, Imano et ses hommes attendaient, munis de leur seul sabre.

Une soudaine animation, du côté de l'entrée-sud du parc, annonça l'arrivée de la procession impériale. Takoda déambulait, entouré par une dizaine de gardes et suivi d'une poignée de personnages importants de son clan. Ceux-là, le seigneur Inoué avait bien recommandé de ne pas y toucher, sauf s'ils tentaient de s'interposer. À mesure qu'ils avançaient, les pèlerins s'écartaient et saluaient l'empereur. Celui-ci devait se trouver dans un jour faste, car il répondait aimablement aux politesses et condescendait même à sourire. Lorsqu'il parvint à trois stèles de celle où se tenait Imano, son entourage avait grossi de plusieurs dizaines d'individus qui voulaient profiter de l'occasion qui leur était offerte, d'approcher Takoda. Une grande partie des hommes d'Imano s'était fondue parmi eux.

Connaissant la valeur de combattant des gardes impériaux, le seigneur Inoué avait calculé qu'un ratio de trois pour un leur assurerait une victoire sûre, complète et définitive. Aussi, avait-il doté Imano d'un effectif très large. Une moitié de cet effectif avait déjà gagné la proximité de leur cible. Le reste arrivait à sa rencontre, en individuel ou par deux, pour éviter de donner l'éveil. Leur démarche paraissait naturelle, car chacun possédait la liberté d'effectuer le tour du monument dans le sens qui lui plaisait. Ainsi, les pèlerins allaient et

venaient dans un chassé-croisé permanent.

Le plan prévoyait que lorsque l'empereur atteindrait la stèle où se tenait Imano, la totalité des hommes de celui-ci serait rendue à portée de sabre. Le minutage, soigneusement établi, s'avéra parfait et c'est ce qui se produisit. Quand le premier garde de l'escorte arriva à sa hauteur, Imano recula, comme pour céder la place. Dans le même mouvement, il dégaina son arme et donna ainsi le signal de l'attaque.

Les trente guerriers qui composaient son équipe passèrent à l'offensive, provoquant une vague de panique dont la plupart des dignitaires du clan Ismei profitèrent pour disparaître. Hélas ! malgré sa science et son expérience dans ce domaine, Izumi Mariagué n'avait pas imaginé que Takoda puisse se révéler aussi retors que lui. Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il oserait sortir du palais avec des robots de combat revêtus d'habits civils, enfreignant ainsi ouvertement la loi. De fait, la moitié de l'escorte de l'empereur en était composée, et devant eux, les meilleurs bretteurs demms perdaient toute chance. Qu'à cela ne tienne, la troupe d'Izumi tenta crânement la sienne.

Dès que la menace se dévoila, les gardes et les cyborgs, qui entouraient Takoda, resserrèrent leur rang de telle sorte qu'il n'eut pas à dégainer son arme pour se protéger. Les deux dignitaires du clan Ismei qui avaient écouté leur courage et étaient restés furent les premières victimes de l'attaque qui se heurta ensuite au cercle de défenseurs constitué d'hommes et de machines. Là, ils eurent beau s'évertuer, tout juste parvinrent-ils à éliminer un soldat, mais au prix d'une dizaine des leurs. Puis, une cinquantaine de gardes impériaux, montés dans des bulles aériennes, se posèrent dans le parc et vinrent en renfort.

Pour qu'ils interviennent avec autant de rapidité, ils devaient se tenir embusqués dans le secteur, prêts à répondre à l'appel de leur maître. Dès lors, la partie était jouée et visiblement, elle était truquée. L'idée surgit dans l'esprit d'Imano, comme un diable qui jaillit hors de sa boîte : « *Un traître se cachait dans le clan Inoué* ». Forts de ce constat, Imano et les survivants de sa troupe, sachant ce qui les attendait, s'ils se laissaient prendre vivants, se donnèrent la mort.

Une grande rafle, qui donna lieu à deux ou trois exécutions arbitraires, s'ensuivit dans le parc. Le lendemain, une violente campagne de la presse inféodée à l'empereur se déchaîna contre toutes les phratries, qui étaient connues pour leur désaccord avec le régime. Mais, pour ce qui concernait l'attentat, elle n'avait rien trouvé à se mettre sous la plume, car rien ne permettait d'en rattacher explicitement les auteurs à une tribu. Qu'importe ! Ne tenant aucun compte des faits et s'appuyant sur des assertions invérifiables, des chroniqueurs, en mal de sensationnel, affirmèrent sans preuve qu'un lien existait avec le meurtre de l'inspecteur Inoué,

plusieurs semaines auparavant. Ils poussèrent même le vice jusqu'à citer nommément le clan, rappelant avec complaisance son allégeance à celui d'Izunu Kotori.

S'abritant derrière leurs arguments, Takoda profita du climat de tension qu'ils généraient, pour déclencher une purge dont le seigneur Inoué et sa famille constituèrent les cibles principales. Dans l'incapacité de démontrer son implication dans l'attentat, l'honneur d'être arrêté et accusé lui fut refusé. Durant les jours qui suivirent, il fut victime d'un assassinat chez lui, dans son fief, avec sa femme et ses deux filles. Ce fut une attaque réglée dans les moindres détails, car la garde du domaine fut massacrée avec eux.

Le général Saturo ne dut son salut qu'aux circonstances, a priori fortuites, qui l'avaient poussé à gagner l'espace, pour arbitrer une querelle de prérogatives qui opposait deux officiers embarqués à bord du même vaisseau. Lorsqu'il fut informé de la tragédie qui avait endeuillé le fief Inoué, il prit soin d'en avertir le seigneur amiral Kotori, par un message codé. Puis, il rejoignit le territoire du clan avec une solide escorte. Là, il se consacra à donner une sépulture digne à tous les morts qui s'y trouvaient et reprit à sa charge l'administration et la gestion de ses affaires. Il ne lui restait plus qu'à attendre le retour de celui que les événements avaient propulsé au rang de seigneur Giro Inoué, chef de la famille Inoué.

L'impulsif Takoda, dans sa colère et son empressement à se venger, avait négligé un détail. En commanditant l'assassinat d'Inoué au lieu de l'accuser publiquement, il ne put annexer sa flotte et son fief, car ce geste aurait équivalu à reconnaître qu'il était responsable du massacre. Il ne se doutait pas qu'Yumi Inoué l'avait vu venir et avait pris des précautions.

10 — Le camp

Après son combat, Aurel avait regagné son cantonnement avec ses compagnons. Il avait gardé le silence et s'était étendu sur sa couchette, le regard fixé sur un monde qu'il était seul à pouvoir contempler. Il revivait, en boucle sa réaction à l'attaque du soldat demms. Il revoyait l'expression de terreur indicible qui était apparue dans les yeux de celui-ci au moment fatidique où sa lame l'avait touché. Mais surtout, il ressentait encore l'immense détresse qui avait été la sienne lorsqu'il s'était rendu compte de l'acte qu'il venait d'accomplir. Il ne parvenait pas à s'en absoudre et mentalement, il implorait le pardon à sa victime pour avoir pris sa vie. Il priait pour que l'avenir lui épargne de devoir renouveler ce sinistre exploit et se sentait sali, couvert de boue.

Gaston et ses compagnons respectèrent son isolement un long moment, jusqu'à ce que, n'y tenant plus, Alibert l'interroge :

— Où as-tu appris l'art de combattre de cette manière, Aurel ?

Comme il restait muet, Alibert insista et Gaston intervint :

— Laisse-le tranquille. Tu ne vois donc pas que d'avoir abattu un homme l'a retourné !

— Pff, moi, si je possédais le talent de manier le sabre aussi bien que lui, je les massacrerai tous et je te garantis que je n'en tomberai pas malade.

— Oh ! toi ! tu ouvres facilement ta grande gueule. Mais sais-tu néanmoins ce que c'est, que tuer, ne serait-ce qu'un lapin ?

Alibert le regarda, bouche bée, avant de répondre penaud :

— Non, c'est une expérience que je n'ai jamais vécue.

— Alors, cesse d'en parler à la légère, comme si tu étais habitué à la pratique. Ainsi, tu t'éviteras de passer pour un fanfaron.

Vexé par la réprimande qu'il n'attendait pas, Alibert devint agressif :

— Et si je te cassais la gueule, là, maintenant, tu la fermerais, et joignant le geste à la parole, il entreprit de se lever pour s'approcher de Gaston.

Une voix sépulcrale s'éleva qui le stoppa net :

— Si tu touches à un cheveu de sa tête, je peux, moi, te garantir que tu ne recommenceras jamais.

Aurel s'était assis sur le bord de sa couchette et fixait Alibert d'un regard si dur et si méchant qu'il ne put le soutenir et se retira au fond de la tente où se déroulait une partie de

dés.

— Comment te sens-tu ? s'enquit Gaston.

— Comme si je venais d'assassiner mon père. Je voudrais que ce combat n'ait jamais eu lieu.

— Mais, tu n'avais pas le choix ! s'exclama Gaston. C'était lui ou toi !

Ce rappel à la réalité des faits parut secouer Aurel, qui l'admit :

— Tu as raison, Gaston. Je m'apitoie trop facilement sur moi, mais quand même ! occire un homme, fût-ce pour défendre sa propre vie, ce n'est pas rien.

— Je te l'accorde, même si l'occasion ne m'est jamais échue. Mais, chaque fois que j'ai dû sacrifier une bête pour manger, j'ai éprouvé un sentiment de tristesse incommensurable. D'ailleurs, je déteste devoir m'y adonner et ne m'y prête qu'en cas de nécessité absolue. Tu as bien agi en mettant fin à ses souffrances. Tuer est un acte terrible et irrémédiable. Mais, lorsque nous devons nous y résoudre, ôter la vie doit toujours s'effectuer avec rapidité en infligeant un minimum de douleur.

— Nos opinions s'accordent sur ce point, Gaston, conclut Aurel, en lui tendant la dextre. Tu es un véritable ami et je suis honoré de t'avoir avec moi.

Gaston serra la main offerte :

— Pas autant que moi, mon frère. Que serai-je devenu, seul au milieu de tous ces garçons ? Il n'acheva pas sa phrase. Cinq soldats, sabres au clair, venaient d'entrer dans la tente. Après une brève recherche du regard, ils se dirigèrent vers eux, des ennuis en perspective, put-il juste ajouter avant qu'ils le repoussent sans douceur et entourent Aurel.

Celui qui commandait ordonna :

— Toi, le berger, tu nous accompagnes.

— Où me conduisez-vous ?

— Silence, tu auras bien l'occasion de t'en rendre compte.

Ils sortirent de la tente. Gaston, curieux, les suivit jusqu'à la porte de toile. Il voulait savoir, lui aussi, où ils emmenaient son ami. Il se tint là, écartant le pan de tissu, pour épier l'extérieur, car il redoutait une vengeance de la part des proches du défunt. Il fut rassuré quand il constata qu'ils se rendaient au poste de commandement du camp.

Une distance de cinq cents mètres les en séparait. En chemin, le chef de l'escorte s'adressa à Aurel sur un ton étonnamment respectueux. Il lui parlait d'égal à égal, comme à un frère d'armes :

— Berger, tu as affirmé que tu avais eu de la chance lorsque tu as affronté Managué. Je n'en crois rien. Ta technique était trop parfaite pour découler d'un heureux hasard. En

revanche, la façon dont tu as conclu l'affaire a, sans aucun doute, constitué une véritable aubaine pour toi.

— Puis-je savoir pourquoi ? tenta Aurel, bravant l'interdiction de parler.

— Parce que sinon tous ceux de son clan, dont je suis, seraient venus te défier tour à tour, pour racheter son honneur.

— Pourquoi l'aurais-je flétri ? Je ne le haïssais pas.

Étonné, l'homme arrêta la troupe, regarda Aurel dans les yeux et lut la sincérité de son propos dans ceux-ci. Désarmé, il reprit :

— Managué peut reposer en paix, c'est un brave qui lui a ôté la vie. J'aurais aimé te connaître en d'autres circonstances. Maintenant, avance, le capitaine Razamoro veut te rencontrer.

Parvenu au centre névralgique du camp, le planton les invita à attendre le retour de l'officier. Celui-ci accompagnait le commandant Naruzo qui visitait les installations. Cette information éveilla l'intérêt d'Aurel. Il inspecta les environs et remarqua aussitôt la présence d'une nef, qui était arrivée après qu'il eut combattu. « *Ainsi, leur patron est descendu jusqu'ici, songea-t-il, un imprévu a dû l'attirer* ».

Le poste d'état-major résultait de l'assemblage de modules préfabriqués, que des robots avaient réuni pour eux après que les Demms les eurent débarqués de leurs transports. De forme hexagonale, il possédait un étage qui lui donnait ses cinq mètres de hauteur. Une tourelle, d'où émergeaient deux canons, surmontait chacune des arêtes qui constituaient les sommets de sa géométrie. Une barrière, du même genre que celle qui ceignait le camp, l'entourait, mais elle n'était activée que la nuit, pour ne pas perturber le trafic permanent des militaires qui s'y affairaient en journée.

Il faisait chaud. Située en plein soleil, la bâtisse préfabriquée tendait facilement à se changer en four, malgré les climatiseurs dont elle était équipée. Aussi, le chef de l'escorte pria son collègue de le prévenir lorsque les officiers seraient de retour, et préféra s'installer à l'ombre de la construction pour patienter.

L'attente s'étira en longueur. Les cinq Demms paraissaient insoucieux de l'écoulement du temps. Pour eux, ce retard constituait l'aubaine qui leur permettait d'échapper aux tâches dont leur supérieur s'ingéniait à les charger. Quant à Aurel, il demeurait maître de ses émotions. Enfin, après deux heures et demie, un planton vint les chercher. Accompagné du militaire qui lui avait parlé durant le trajet et d'un de ses collègues, Aurel pénétra dans les lieux. Ils longèrent un couloir et s'arrêtèrent devant une porte, sur laquelle l'homme frappa deux fois avant de la franchir sans en avoir obtenu l'invitation. Il salua réglementairement ses

supérieurs et annonça :

— Je vous ai amené le berger qui a combattu ce matin, commandant.

— Qu'il entre, répondit Naruzo !

Le soldat tourna la tête vers son camarade resté à l'extérieur et lui fit signe d'approcher avec Aurel. Lorsqu'il le vit, Razamoro s'exclama :

— C'est encore toi, berger ! Décidément, nos chemins paraissent tracés pour se croiser souvent.

Naruzo intervint :

— Vous le connaissez, capitaine.

— Je le reconnais simplement. Il est, jusqu'à présent, l'unique Immurien qui ait osé s'adresser directement à moi. A priori, c'est un homme qui ne manque pas de courage.

— Maintenant, c'est aussi, le seul à avoir tué un des nôtres. Le fait s'avère exceptionnel et le tout commence à peser lourd, pour un esclave, n'est-ce pas, berger !

Sitôt qu'il avait pénétré dans la pièce, Aurel avait ouvert une porte dans son esprit. Il écoutait les pensées de ceux qui s'y trouvaient avec lui, et particulièrement celles du commandant Naruzo. Il répondit humblement :

— Loin de moi, l'intention de vous offenser, capitaine, lorsque je me suis adressé à vous. Quant à l'homme que j'ai dû tuer, c'est un acte dont je ne tire aucune fierté et dont je me serai volontiers dispensé.

Naruzo le fixa un instant, droit dans les yeux. Aurel soutint l'attaque sans broncher, mais sans forfanterie. Finalement, Naruzo rompit l'engagement et trancha :

— Ton regard reflète ta franchise, berger. J'aime ce que j'y ai vu. Où as-tu appris à manier le sabre ?

— Nulle part, commandant.

— Impossible, objecta Naruzo. Observe, ajouta-t-il en désignant le mur du fond de la salle, tandis que l'intensité de l'éclairage diminuait jusqu'à laisser la pièce dans la pénombre. La cloison s'illumina alors, et Aurel put assister au déroulement de son combat, comme s'il s'était trouvé dans le cercle des spectateurs. Naruzo commentait les images :

— D'abord, la garde basse que tu as adoptée, nous l'appelons la Mamorito. C'est une tactique très efficace, mais elle nécessite un long apprentissage et beaucoup d'entraînement. Ensuite, la charge dans l'attaque de l'adversaire, elle demande un minutage parfait qui dénote une habitude consommée. Pour finir, la fluidité de ton geste et le résultat obtenu démontrent une maîtrise inaccessible à un simple berger. Couper un homme en deux dans un combat singulier constitue déjà un exploit technique. Mais, lorsque cette aventure touche un guerrier

de la trempe de Managué Taraki, elle ne peut provenir que d'un grand maître-sabreur. Je te le redemande, où as-tu appris à manier le sabre ?

— Commandant, si vous accordez la moindre valeur à ma parole, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré que je n'avais jamais tenu une arme avant ce matin.

Naruzo le regarda de nouveau dans les yeux. La sincérité qu'il y lut le laissa songeur, mais il se reprit et déclara :

— De toute façon, nous sommes en mesure de vérifier si ce que tu affirmes est la vérité ou si au contraire tu n'es qu'un menteur chevronné.

Il s'adressa aux gardiens qui avaient escorté Aurel :

— L'avez-vous fouillé ?

Les deux militaires se regardèrent, ahuris de constater que l'idée ne les avait pas effleurés une seconde :

— Non, mon commandant, répondit un des deux.

— Alors, qu'attendez-vous ?

Le soldat s'exécuta. Aurel ne portait aucun objet sur lui, excepté la pierre forte suspendue à son cou, sous sa chemise. L'homme la trouva, la lui enleva et la tendit au capitaine Razamoro qui l'inspecta avant de la donner à Naruzo. celui-ci l'imita puis il s'enquit :

— Pourquoi gardes-tu cette pierre ?

— C'est un talisman qui m'a sans nul doute sauvé la vie.

— Ce caillou, raconte-moi cette péripétie, berger.

— Un loup m'a attaqué, pendant que je surveillais mon troupeau. Pour me défendre, je ne possédais rien d'autre que mon bâton. Il a sauté sur moi et m'a renversé. Heureusement, dans ma chute, ma main a rencontré un morceau de roche blanche. Je l'ai saisie et, sans réfléchir, j'ai cogné de toutes mes forces, sur la tête du fauve, comme il s'apprêtait à m'égorger. J'étais persuadé de l'avoir assommé, mais, quand je me suis dégagé et que j'ai voulu m'en assurer, j'ai constaté que la pierre s'était fendue sur son crâne et qu'un éclat de celle-ci y avait pénétré. Il l'avait tué sur le coup. Alors, j'ai retiré le fragment qui était resté dans la plaie, je l'ai poli et depuis je le porte en permanence, comme amulette.

— Quel âge avais-tu ?

— Quatorze ans

— Hum, déjà la chance ! nous allons vérifier.

Naruzo restitua le collier à Aurel. Puis il ordonna :

— Conduisez-le au diseur de vérité et préparez-le. Je vous rejoins dans dix minutes.

Aurel avait craint que Naruzo lui confisque son médaillon. Il le récupéra avec soulagement

et le repassa à son cou. Puis, il suivit ses gardiens et se retrouva dans une espèce de laboratoire où trônait un fauteuil sur lequel un assistant le sangla après l'avoir contraint à se dévêtir. Un homme, portant lunettes et blouse blanche, le relia à une machine, par une multitude de fils terminés par des ventouses qu'il colla partout sur son corps, de la tête aux pieds. Lorsqu'il eut fini, il mit l'appareil en marche, procéda à plusieurs réglages et attendit l'arrivée du commandant qui ne tarda pas.

Aurel demeurait serein. Tout ce qu'il avait raconté était strictement exact, à l'exception de la fable du loup, mais les chances que l'officier y revienne voisinaient avec zéro.

Après une heure d'interrogatoire sous le contrôle de la machine, Naruzo dut concéder que les propos d'Aurel reflétaient la vérité. Cependant, il restait perplexe. Selon lui, il avait assisté au combat d'un maître d'armes et non à celui d'un berger. Celui-ci mentait. Pourtant, un instrument de haute technologie affirmait le contraire. Ce paradoxe constituait une énigme qu'il aurait bien aimé résoudre, mais des occupations d'une urgence prioritaire réclamaient son attention et il conclut qu'il avait déjà perdu trop de temps avec cette affaire. Aussi, ordonna-t-il au technicien :

— C'est égal, libérez-le, mais avant qu'il aille rejoindre les autres esclaves, à toutes fins utiles, soumettez-le-moi au détecteur d'Êstres.

Aurel écoutait les pensées du commandant depuis qu'il se trouvait en sa présence. Lorsqu'il prononça la dernière phrase de sa consigne, l'espace d'une microseconde, celui-ci évoqua, de manière rétrospective, la raison qui l'avait amené là et Aurel la saisit au vol. Par déduction, il comprit que ce que l'appareil captait émanait de l'activité de la pierre forte. Il avait entendu dans les souvenirs de Naruzo que le moment où l'on avait enregistré le signal correspondait à l'instant précis où son médaillon s'était réchauffé, quand il s'était emparé du sabre, pour combattre.

Il subit le test du détecteur sans sourciller. Celui-ci demeura muet, et il put librement regagner sa tente, où Gaston commençait à trouver le temps long. Il savait, maintenant, comment les Demms avaient découvert la voie qui conduisait au monde des Êstres.

Escorté par un soldat, il parcourait en sens inverse le chemin qu'il avait emprunté à l'aller, en réfléchissant. Il lui restait à chercher le moyen de rendre indécélable l'activité des pierres fortes. Il s'interrogeait sur la manière d'y parvenir, car de toutes les connaissances qu'il possédait sur ce sujet, aucune n'était assez poussée pour lui permettre de résoudre le problème. Sourd au chant de l'alouette, qui grisollait dans le ciel du camp, il songeait à l'ampleur de la tâche qu'il allait devoir entreprendre, pour mener à son terme la mission dont les Êstres l'avaient chargé. Mais à cet instant, livré à lui-même pour la mettre en train, il se

sentait désespéré. Toutes les options qu'il envisageait se heurtaient aux informations qui lui faisaient défaut et il se posait mille questions sur la façon de procéder. Il atteignit la tente, où Gaston se morfondait en l'attendant et s'étonna d'y être déjà parvenu, tant ses pensées l'avaient distrait du chemin du retour.

Il tentait de répondre à la foule des interrogations d'Orestre et de Gaston, quand Alibert s'approcha, repentant et s'excusa pour sa conduite. Il était resté à l'écart pendant plusieurs heures, se mêlant aux autres occupants de leur abri, mais, très vite, la chaleur et l'amitié de ses compagnons de route lui avaient manqué. La futilité de son comportement lui était alors apparue et il regrettait son éclat. Il promit d'éviter qu'il se reproduise et fut réintégré dans le groupe.

Au crépuscule, ils durent patienter un long moment devant la cambuse pour recevoir chacun une écuelle de soupe qu'ils avalèrent sur place, et un morceau de pain qu'ils rapportèrent dans leur tente. Tandis qu'ils finissaient de le manger, Aurel s'exprima :

— Mes amis, demain, ils vont nous emmener dans un ailleurs, très loin d'ici d'après ce que j'ai pu comprendre. Nous devons sans nul doute affronter une rude journée. Je vous conseille donc de ne pas veiller ce soir et de prendre le maximum de repos.

— Où vont-ils nous expédier ? s'enquit Gaston.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais, si j'accorde foi aux bribes de conversation que j'ai pu saisir, c'est si loin, qu'à pied nous devrions accomplir des mois de marche.

— L'important, c'est que nous restions ensemble, déclara Orestre aussitôt approuvé par Alibert.

— J'espère que ce sera le cas, reprit Aurel, mais ce n'est pas garanti, car j'ai entendu dire que plusieurs destinations existent. Nous pourrions donc être séparés. Si cet aléa survenait, ne tentez rien, surtout pas une évasion, ils vous tueraient sans autre forme de procès.

Ses trois compagnons acquiescèrent silencieusement. Après un temps durant lequel chacun mastiquait consciencieusement le pain dur qui constituait le reliquat de leur repas, Aurel relança la conversation :

— De toute façon, où qu'ils m'envoient, je ne resterai pas.

— Tu viens de nous déconseiller de nous échapper ! s'étonna Orestre.

— Mais, je n'ai pas l'intention de m'enfuir !

— Alors quoi ? s'enquit Alibert.

— Je vais solliciter un combat pour gagner ma liberté.

— Quoi ? s'insurgea Gaston, tu as perdu la tête ? Ce n'est pas parce que la chance t'a souri une fois qu'elle se renouvellera.

— Du calme, mon ami ! tu vas ameuter toute la tente ! Aurel adopta un ton de conspirateur, leur fit signe de se rapprocher et continua, contrairement à ce que j'ai soutenu devant les Demms, je n'ai pas obtenu la victoire par hasard ou par chance. Ce que j'ai accompli le fut sciemment, et le cas échéant, je peux et je me tiens prêt à recommencer aussi souvent que ce sera nécessaire.

— Même si tu dois en souffrir chaque fois ? s'enquit Gaston.

— Quand bien même ce serait le cas, j'ai quitté mes parents et mes montagnes et je me suis pourtant habitué à leur absence. Pourquoi ne parviendrais-je pas à maîtriser ce genre de situation ?

— Quand même ! intervint Orestre, tu es un type étonnant, Aurel. Es-tu vraiment celui que tu prétends être ?

— Que voudrais-tu que je sois ? Je te l'ai déjà dit, j'ai rencontré des gens fabuleux et j'ai eu accès à des informations tout aussi extraordinaires. C'est pour cette raison que je vous appelle à ne rien tenter si nous sommes séparés. Je suis convaincu que ce serait vain. Donc, installez-vous au mieux dans la nouvelle vie qui sera la vôtre et patientez. Si je parviens à mener à terme ce que je vais entreprendre, vous recouvrierez vite votre liberté. Si j'échoue... Aurel marqua une hésitation et reprit, mais je réussirai.

— Qu'envisages-tu d'essayer ? s'enquit Alibert.

— Pour votre sécurité, je préfère vous le taire. Le moment venu, vous apprendrez tout ce que vous devrez savoir.

Cette affirmation mit fin au débat. Ils avaient fini de manger et s'étendirent sur leurs couchettes respectives. Après avoir récapitulé toutes les informations qu'il avait collectées jusque là, Aurel s'endormit d'un sommeil lourd. Il rêva d'un personnage de grande taille, au crâne deux fois plus volumineux que le sien, avec lequel il eut un long entretien.

11 — Sayanna

La maison apparaissait sombre et tranquille. C'était une bâtisse à deux étages, carrée, massive et solidement construite, sans artifices architecturaux. Implantée au milieu d'un parc soigneusement entretenu, elle était entourée de grands arbres et de haies qui la séparaient du reste de la propriété. Ainsi, elle se trouvait hors de la vue des curieux et des oisifs, qui épiaient entre les barreaux du portail monumental qui défendait l'entrée, depuis la rue. Située en plein cœur de Brunoix, c'était la demeure d'un banquier, qui voyageait beaucoup et s'était présentement absenté.

De hauts murs de pierre ceignaient le parc. Pour dissuader les visiteurs indésirables d'essayer de les franchir, les constructeurs avaient scellé des éclats de verre sur leur faîte. Les citadins pouvaient effectuer le tour de la propriété, car elle était enchâssée entre deux artères de la ville et latéralement, deux venelles traversières longeaient l'enceinte. Plusieurs rangées d'épicéas plantés en quinconces la coupaient du voisinage. Leur épaisseur et la densité de leurs ramures constituaient un écran efficace contre les indiscrets. Un chemin empierré, qui venait du portail, donnait accès à la bâtisse du côté face, tandis qu'un large sentier recouvert de graviers partait depuis l'arrière et conduisait à une poterne, qui ouvrait sur l'avenue à l'autre extrémité du parc.

Sayanna avait longuement préparé son coup. Depuis plusieurs semaines, elle observait les allées et venues du personnel et du maître des lieux. Lorsqu'il s'absentait, comme c'était précisément le cas en ce moment, tout le monde bénéficiait d'un congé, sauf le gardien de la propriété qui habitait une loge située à côté de l'entrée du domaine.

En l'absence de son patron, il effectuait quotidiennement le tour du parc et de la maison à trois ou quatre reprises, pour s'assurer que tout allait bien. Mais, c'était un homme vieillissant qui boitait bas et s'essouffait vite. Aussi, après avoir consciencieusement exécuté ses rondes le premier jour, se bornait-il à n'en accomplir qu'une sur deux par la suite, ce qui le fatiguait assez pour que les passants l'entendent ronfler depuis la rue, lorsque le sommeil le gagnait.

Sur le coup d'une heure du matin, le silence régnait. D'épais nuages d'orage occultaient la lune et les étoiles. L'obscurité englobait les lieux, si profonde que distinguer quoi que ce soit à un mètre ou deux devant soi devenait difficile. Sayanna marchait en souplesse. Elle s'efforçait d'incarner la discrétion. Comme un spectre, elle dépassa le portail de la propriété, s'arrêta et tendit l'oreille. Un sourire naquit sur ses lèvres lorsqu'elle entendit les ronflements

du gardien. Elle reprit sa progression. Parvenue à l'angle de la rue traversière, à droite du parc, elle s'immobilisa de nouveau, s'accroupit au pied du mur et scruta les ténèbres sans succès. Après une courte hésitation, elle s'engagea prudemment dans le passage. Là, la nuit paraissait s'épaissir du fait de l'étroitesse de la venelle et de la présence des arbres derrière l'enceinte. Le contraste avec l'avenue qu'elle venait de quitter la contraignit à accorder un temps d'accoutumance à sa vision. Lorsque celle-ci fut mise au point, elle avança jusqu'à ce qu'elle évalue avoir atteint le niveau où se trouvait la maison. Puis, elle vérifia qu'aucune lumière ne filtrait aux fenêtres des immeubles circonvoisins. Tranquillisée, elle retira un filin équipé d'un crochet et un marteau à manche cours du sac qu'elle portait. Elle glissa l'outil dans sa ceinture. Puis, elle contrôla les chiffons dont elle avait garni le grappin pour amortir le bruit de l'acier sur la pierre et s'assura qu'ils tenaient bien en place. Enfin, elle le lança par-dessus le mur.

Les guenilles remplirent bien leur rôle et les becs métalliques s'ancrèrent en silence sur l'arête sommitale de la clôture. Sayanna, s'aidant de la corde, escalada celle-ci facilement. Quand elle atteignit le faîte, elle agrippa la hampe du crampon, enroula un tour de câble sur sa jambe gauche de telle manière qu'il passe sur son pied et le bloqua avec son talon droit. Ainsi suspendue, elle tira le marteau de sa ceinture et s'en servit pour casser, avec mille précautions, les éclats de verre qui saillaient de la maçonnerie. Lorsqu'elle évalua qu'elle avait dégagé un espace assez grand, elle se hissa à califourchon sur le sommet du mur. Puis, elle remonta sa corde, retourna le grappin dans l'autre sens, jeta le filin du côté du parc et, s'aidant de celui-ci, se laissa glisser, entre les branches d'épicéas qui l'effleuraient, jusqu'au sol. Là, elle s'accroupit et écouta la nuit.

Dans le concert nocturne des grillons ponctué à intervalles fréquents par les appels d'une chouette hulotte, elle discerna le chant continu d'une fontaine et les coassements de plusieurs grenouilles. Tout paraissait paisible. Aucun des sons, qui lui parvenaient, n'était de nature à éveiller sa méfiance. Elle s'élança dans le parc, en direction de la maison.

Pour la circonstance, elle s'était revêtue de noir de la tête aux pieds et avait frotté son visage au charbon. Ombre parmi les ténèbres, elle se mouvait en silence, avec aisance et légèreté.

Elle coupa à travers une grande pelouse et rejoignit la fontaine qu'elle avait entendue chanter. Elle s'accroupit à côté d'elle et écouta de nouveau pendant un instant. À part les battements de son cœur qui lui paraissait valoir un roulement de tambour, elle ne capta rien d'autre que les sons déjà identifiés, mais amplifiés par la proximité du point d'eau et des grenouilles. Elle se remit en mouvement et quitta le gazon pour emprunter le sentier

gravillonné qui venait de la poterne. Après une dizaine de pas, elle l'évacua d'un bond, car les cailloux crissaient sous ses pieds, ruinant ses efforts de discrétion. C'est donc en marchant sur l'herbe des pelouses qu'il traversait qu'elle le suivit en direction de la maison. Elle s'arrêta sous les grands platanes qui entouraient le bâtiment et écouta encore.

Le vent du sud s'était levé. Sous son action, le feuillage des arbres bruissait, ajoutant à l'ambiance sonore du parc. Soudain, elle s'immobilisa. Elle aurait juré avoir entendu un écho en provenance de la résidence. Elle se cacha dans un bouquet de buis et resta aux aguets, inquiète et s'interrogeant sur la pertinence de son obstination à poursuivre sa progression. La sagesse lui commandait de renoncer, mais elle devait de l'argent à des créanciers sans complaisance qui lui avaient promis un sort terrible s'ils n'étaient pas payés en temps et en heure. C'étaient eux qui lui avaient soufflé l'idée de ce coup, à cette fin.

Elle attendit dix minutes l'oreille aux aguets et, comme rien ne bougeait, elle reprit son avancée vers la maison. Ainsi qu'ils le lui avaient expliqué, les volets des baies vitrées, à l'arrière du bâtiment, étaient restés ouverts. Elle cassa un carreau, glissa la main à l'intérieur, déverrouilla la fenêtre et l'enjamba. Alors qu'elle se retournait, après avoir fermé le battant, quatre poignes fermes se saisirent d'elle, par les bras, et une voix forte annonça :

— Cette fois ! nous te tenons belle voleuse.

Sans ménagement, les agents de la police du roi l'entraînèrent dans la maison, à travers un grand couloir, jusqu'à une pièce brillamment éclairée par de nombreux bougeoirs et soigneusement calfeutrée, pour ne rien laisser filtrer à l'extérieur. Là, leur capitaine attendait en compagnie du banquier, devant un verre de vin vieux.

— Tu pourras te glorifier de nous avoir promenés longtemps, Saya. Mais, ce coup-ci, nous t'avons surprise, claironna l'officier triomphant.

— Comment avez-vous appris que je viendrai ? s'enquit Sayanna.

— Ha ha ha ma fille ! rit-il, tu n'es pas la seule personne qui soit endettée. Des individus sans moralité sont également obérés, mais ils s'arrangent pour régler autrement qu'en argent.

Elle comprit que ses créanciers l'avaient donnée en échange de leur liberté ou en remise de leurs propres passifs. Dès lors, elle se tut et parut accepter son sort.

*
* *

— Accusée ! Veuillez vous lever.

Sous les regards de la foule qui était venue assister à son procès, Sayanna s'exécuta. Le tribunal regorgeait d'une multitude de gens que l'audience avait attirée pour des raisons multiples et différentes. Outre les inévitables curieux, les bancs réservés au public étaient chargés d'honnêtes citoyens qui avaient subi un ou plusieurs cambriolages. Ils s'étaient

déplacés, car l'impuissance de la police les avait privés de la satisfaction de voir punir leur coupable et ils espéraient ainsi, exorciser leur frustration. Sayanna reconnut également plusieurs confrères, aux visages compatissants. Ceux-là se comportaient comme s'ils accompagnaient un défunt à sa dernière demeure. Ils se tenaient cois, l'air sérieux, en songeant que leur tour pourrait bien arriver un jour prochain. Enfin, les incontournables bourgeois, avec leurs mines suffisantes et outragées de personnages bienséants, qui venaient se rassurer en assistant au spectacle de la justice rendue, étaient aussi accourus à la curée.

Tout ce monde s'était déplacé pour elle, car, dans Brunoix, elle s'était forgé une solide réputation de reine de la cambriole. Cette renommée remontait à l'année de ses quinze ans, quand elle avait réussi son premier larcin, en ne laissant aucun indice derrière elle. Aujourd'hui, à tout juste vingt ans, son palmarès s'avérait impressionnant. Pendant les cinq années qui s'étaient écoulées, son activité, toujours conduite avec le même brio, s'était accrue. Hélas ! Le succès avait gonflé son ego. Par fatuité, défi ou orgueil, elle avait commencé à signer ses forfaits, du diminutif de son nom : Saya. Elle travaillait avec un dynamisme si remarquable, que sa renommée avait vite grandi, au point que la police lui attribuait toutes les affaires de vol non élucidées.

Elle avait choisi cette voie, car elle avait refusé de s'adonner à la prostitution qui à ses yeux constituait la solution de facilité, pour les filles comme elle, sans famille et livrées à elles-mêmes. Au début, elle s'était contentée du minimum : assurer sa subsistance, dormir à l'abri et se vêtir décentement. Mais, « *l'appétit vient en mangeant* », affirme le proverbe ! Une fois repue et à l'aise, elle avait commencé à s'amuser et le goût du luxe l'avait gagnée. Les belles robes, les bijoux somptueux, et les meilleures auberges avaient fini par attirer l'attention des policiers. Ceux-ci, à défaut de preuve pour la confondre, avaient monté la souricière dans laquelle elle s'était jetée, en dépit de sa vigilance, et ils avaient enfin pu l'arrêter. Maintenant, la société s'apprêtait à lui présenter l'addition et elle serait sans nul doute salée.

Le juge rappela le motif de sa comparution, sur un ton sévère, et énonça la sentence :

— Accusée, la police vous a prise sur le fait, lorsque vous pénétriez, par effraction, dans la maison d'un de nos éminents concitoyens, en vue de la cambrioler. Pour ce délit, la loi exigerait que vous soyez condamnée au fouet et à quinze années de travaux forcés. Toutefois, Sa Majesté Gilbert I, compte tenu des circonstances exceptionnelles qui régissent le royaume actuellement, m'autorise à vous donner le choix entre la sanction prévue par les textes et l'exil au service des étrangers...

Il marqua un silence, guettant une réaction de l'auditoire ou de l'accusée, et parut

désappointé de ne récolter que des bribes de murmures. Il reprit :

— Avant d’annoncer votre détermination, je dois vous informer que les envahisseurs n’ont pas stipulé le sort qu’ils réservent aux femmes qui leur seront envoyées.

Il se tut, laissant un instant à Sayanna pour se décider. Toute la salle était suspendue à ses lèvres, attendant sa réponse avec curiosité. Elle pesa rapidement le pour et le contre.

Le bagne, elle l’avait déjà connu alors qu’étant une enfant, les paysans qui l’avaient recueillie l’avaient mise au travail dès six ans et l’avaient obligée à suer quinze heures par jour jusqu’à ses quatorze ans. Puis, la puberté lui ayant donné des formes qui attiraient le regard des hommes, ils avaient approché les tenanciers d’une maison close de Brunoix, avec le projet de la leur céder, moyennant finance.

Heureusement pour elle, la providence veillait. Leur entourage, qui compatissait à la vie misérable qu’elle avait menée jusque là, appela justice divine, l’orage qui les frappa un soir, avant l’exécution de leur noir dessein. Le tonnerre mit le feu à leur ferme au milieu de la nuit et ils périrent au cours du sinistre. Celui-ci épargna, la jeune fille, car elle dormait dans une grange éloignée de la maison. Les voisins lui offrirent de venir habiter chez eux. Mais, désabusée par ce qu’elle avait connu, elle préféra laisser son enfance malheureuse derrière elle et partir pour Brunoix. Là, elle avait survécu, une année durant, vivant de larcins et de pitié avant de devenir Saya, la voleuse insaisissable.

Pendant cette année d’instabilité, étant une demoiselle, et jolie, de surcroît, elle avait souvent dû se préserver des mâles malintentionnés à son égard. Elle s’était rapidement rendu compte qu’elle excellait dans l’art de l’autodéfense, alors même qu’elle ne s’y était jamais entraînée. De tous ceux qui l’avaient agressée, aucun n’était arrivé à ses fins et plusieurs en avaient gardé de cuisants souvenirs. Elle demeura résolument vierge et entendait bien le rester, pour celui qui serait l’heureux élu de son cœur. Pour l’instant, l’argent qu’elle parvenait à leur soutirer constituait le seul intérêt qu’elle accordait aux hommes. Elle décida que les Demms ne pourraient que difficilement se révéler pires que ceux de sa propre race et adopta la deuxième solution :

— J’opte pour les Demms, annonça-t-elle à forte voix.

— Es-tu convaincue d’avoir bien choisi ? insista le juge.

— Aussi sûre que je le suis de me trouver devant vous, confirma-t-elle.

— Très bien ! demain matin, tu seras conduite jusqu’à la place centrale de Brunoix, où tu te joindras à un convoi de femmes en partance pour Nacratis. Si tu tentes de t’échapper, tes gardiens auront reçu l’ordre de t’abattre. Tiens-le-toi pour dit et évite de créer des problèmes. Garde, emmenez-la.

Les policiers l'avaient amenée au palais de justice dans un chariot grillagé, en compagnie d'une consœur et de deux hommes qui devaient comparaître aussi. Le rôle du tribunal lui avait attribué la première audience de la matinée, tandis que ses compagnons de captivité attendaient leur tour dans une geôle enfouie sous le bâtiment. C'est là qu'ils la reconduisirent, alors que la seconde femme du groupe en était extraite, pour aller devant ses juges.

La pièce était carrée, assez grande et d'une propreté douteuse. Le sol était revêtu de pierres plates. La lumière du jour y pénétrait par un minuscule soupirail placé au ras du plafond et équipé de forts barreaux. Quatre banquettes de bois, solidement fixées aux murs, couraient sur le pourtour de la cellule, ne laissant libre que l'espace de battement de la porte. Les deux hommes s'étaient installés sur celle de droite. Sayanna opta pour celle de gauche.

Elle s'adossa à la paroi du fond de la geôle, étendit ses jambes sur la planche, ferma les yeux et s'enfuit dans ses souvenirs, où elle cherchait les réponses aux questions qu'elle se posait sempiternellement. Pourquoi éprouvait-elle depuis toujours le fort sentiment de ne pas appartenir à ce monde ? D'où venait-elle ? Pourquoi ses parents l'avaient-ils abandonné et qui pouvaient-ils être ? Un fait dont elle avait la certitude, c'est que les paysans chez qui elle avait grandi n'étaient pas ceux-là. Ils le lui avaient assez répété ; comme un reproche. Mais, incompréhensiblement, de tout temps ils avaient refusé de lui expliquer ses origines, arguant qu'elle n'en tirerait aucun profit et qu'au contraire elle n'en retirerait que du chagrin. Depuis qu'ils étaient trépassés, personne n'était en mesure de l'éclairer sur sa généalogie. Elle n'apprendrait jamais d'où elle provenait. Loin de la pousser à s'apitoyer sur elle-même, cet état la rendait revêche et la conduisait à en vouloir à tout le monde. Cette tournure d'esprit lui avait valu de passer à côté d'occasions de nouer plusieurs amitiés sincères. Elle finit par s'assoupir et sursauta lorsqu'un garde la secoua, pour la ramener au chariot en vue de son retour à la prison.

Le lendemain, au soleil levant, elle se trouvait déjà sur la place, en compagnie d'une cinquantaine d'autres femmes. La plupart étaient condamnées, comme elle. Mais, plusieurs, malgré tout, étaient venues volontairement, car elles espéraient tirer profit de leur condition féminine auprès des soldats demms. Fines observatrices, elles avaient vite remarqué que leurs homologues demms brillaient par leur absence. Celles-là allaient, libres de leurs mouvements. Sayanna et ses codétenues étaient entravées aux poignets et reliées entre elles par une chaîne, fixée à leur taille sur une épaisse ceinture de cuir rivetée de telle sorte qu'elles ne puissent l'ôter. Une quinzaine d'hommes d'armes les encadraient, dirigés par un sous-officier. Avant de commander le départ, celui-ci trouva judicieux de renouveler l'avertissement du juge. Il réclama le silence et s'adressa à la troupe de femmes que la justice lui avait confiée :

— Prisonnière ! lança-t-il avec autorité, pour le cas où vous l'auriez oublié, je vous rappelle que si vous tentez de fuir, nous avons reçu l'ordre de vous abattre. Je répugne à devoir exécuter ce genre de besogne. Elle ne m'enchante pas. Cependant, ne vous y trompez pas. Si vous me contraignez à agir, n'attendez aucune indulgence de ma part. Vous voilà prévenues, maintenant, en route.

La colonne démarra. Sayanna emboîta le pas de la femme qui la précédait et la longue et pénible marche vers son destin commença.

12 — Izunu

À des milliers d'années-lumière de Takoda 3-278, l'amiral Izunu Kotori commençait à trouver le temps long. Depuis l'invasion de Duniya Ilimi, vingt années auparavant, il croupissait sur la planète des Êstres. Il avait employé tout ce temps à remuer ciel et terre, s'échinant à rechercher un indice qui le conduirait à la retraite de ceux-ci. Mais, ces vingt années étaient perdues, non pas qu'elles lui importent plus que les précédentes, puisque, issu de nobles lignées, il jouissait de l'immortalité des Demms, mais il s'ennuyait fermement et l'insuccès systématique de tout ce qu'il entreprenait pour retrouver les Êstres le tracassait. Ceux-ci d'ailleurs ne présentaient pas d'attrait pour lui. Ils ne l'intéressaient que dans la mesure où il pourrait rentrer chez lui dès lors qu'il les aurait débusqués. Il n'éprouvait aucune animosité à leur égard et ce serait avec une joie non feinte qu'il délèguerait à un autre amiral, le soin de les pourchasser, lorsqu'il les aurait trouvés. Pour l'instant, il agissait aux ordres de son empereur, dont les motivations échappaient souvent à sa compréhension. Mais qu'importe, s'il devait se présenter devant lui, pour lui annoncer qu'à nouveau il avait échoué à remplir sa mission, son immortalité pourrait bien lui être contestée, et il risquerait fort, ce coup-ci, d'y laisser sa tête.

Chaque fois qu'il ressassait ces idées, il aboutissait toujours au même constat : son souverain perdait le sens des réalités et son remplacement devenait une affaire urgente. En conséquence, il appelait de ses vœux une rencontre qui lui permettrait de discuter sincèrement avec les Êstres. En pensée, il anticipait cette rencontre. En échange d'une paix durable entre leurs deux peuples, il offrirait une alliance aux termes de laquelle, ils lui prêteraient leur concours, pour libérer Demmssora de celui qu'il tenait pour un usurpateur. Il connaissait l'aversion des Êstres pour la violence, l'étendue de leur érudition et leur immense sagesse. Il était convaincu que s'il leur exposait, avec franchise, la situation politique qui prévalait sur sa planète, la seule puissance de leur analyse suffirait à lui fournir une solution pour renverser Takoda. De plus, le projet de société, qu'il élaborait patiemment, permettrait d'agir sans enflammer l'empire, et en évitant aux Êstres de s'impliquer ouvertement. Mais voilà ! Pour atteindre ce but, il devait en trouver au moins un et jusqu'à présent, tous ses efforts dans ce sens restaient vains.

Pourtant, les Êstres n'étaient pas cachés très loin ! Sans que l'idée l'effleure un instant, depuis vingt ans, il les côtoyait journallement. Ils se tenaient tout autour de lui, dans une

dimension parallèle : un de ces endroits, dont les savants Demms soupçonnaient l'existence depuis toujours, mais dont ils n'avaient jamais réussi à démontrer la réalité.

En ce lieu, ils demeuraient invisibles et hors de portée de tous les Demms qui occupaient Duniya Ilimi. Néanmoins, comme des vêtements suspendus à des portemanteaux, ils s'avéraient réduits à l'inertie, mais conscients, figés dans l'immobilité la plus totale, mais en pleine possession de leurs formidables capacités mentales. Par conséquent, en l'absence d'une autre possibilité, ils en usaient au maximum de leurs potentialités.

Le sage suprême de la fraternité, Maurinenjalbert, était le chef d'orchestre de l'activité cérébrale des milliers d'Êtres qui se trouvaient là. Leur immortalité les rendait indifférents à l'écoulement des années. Ils avaient évalué que, tôt ou tard, celui qu'ils avaient laissé derrière eux parviendrait à ses fins. Même si, contre toute attente, il était empêché, ils avaient déjà envisagé une solution de rechange. Le cas échéant, elle rallongerait de beaucoup le délai nécessaire, mais ils disposaient de temps à outrance.

Leur éternité était apparue sans qu'ils la recherchent. À l'origine, ils étaient un peuple constitué d'individus bisexués et périssables. Des centaines de millénaires durant, ils avaient évolué pacifiquement. Ils avaient connu tous les stades technologiques et n'en avaient jamais usé pour conquérir ou dominer leurs voisins. Détenaient-ils la sagesse suprême ? Nul ne peut l'affirmer. L'immortalité leur était échue spontanément, comme une récompense accordée par des instances supérieures. Éternels ! Certes ! Mais pas indestructibles.

Par accident, par bravade, ou bien du fait d'autres peuples, le nombre des Êtres diminua avec le temps, jusqu'à atteindre l'effectif qui restait à présent. Ne possédant plus la faculté de se reproduire, ils étaient voués à l'extinction. Mais ! Dame nature a horreur du vide. Celui qu'ils laissaient en disparaissant dut lui paraître à ce point insupportable, qu'elle inventa un mécanisme de préservation.

Lorsqu'un Être cessait d'exister, qu'il ait subi une destruction physique ou que, lassé de l'éternité de sa vie, il ait exprimé le désir d'en finir, un remplaçant apparaissait dans l'immensité cosmique. Ce nouveau frère bénéficiait, de manière infuse, de tout le savoir acquis par celui qui était parti, mais avec une personnalité propre. La confrérie des Êtres fonctionnait ainsi depuis plusieurs millénaires et en dépit de toutes les investigations, qu'elle avait entreprises pour élucider cette énigme, celle-ci resta un mystère et le demeura toujours. Tout ce qu'elle avait appris, c'est qu'au moment de son avènement, l'Être renouvelé, usant de l'étendue de ses connaissances, diffusait un signal qui lui permettait de le localiser, pour le rapatrier.

Pour l'heure, Maurinenjalbert dirigeait la poursuite des programmes de recherches

scientifiques et, d'autre part, supervisait l'évolution de la mission d'Aurel. Pour faciliter ce dédoublement, le collège des Êstres s'était divisé en deux entités qui avaient uni leurs capacités psychiques et fonctionnaient, la première comme un ordinateur d'une puissance incommensurable et la seconde comme un émetteur-récepteur dont la portée se mesurait à l'aune de l'infini.

Ainsi, les Êstres connaissaient tout ce qui avait constitué la vie d'Aurel, et ce qu'elle demeurait à présent. Ce jour-là, ils décidèrent que le temps était venu pour eux d'entrer en contact avec lui. Comme l'unique moyen de procéder se révélait la forme mentale, ce fut en s'introduisant dans ses rêves, qu'ils choisirent d'établir la liaison, car ils s'efforçaient également d'éviter de le perturber dans ses activités. Pour dialoguer avec lui, l'image de Maurinenjalbert fut projetée sur sa fréquence spirituelle, alors qu'il était profondément endormi.

Étendu sur sa couchette, sous la tente qui lui servait d'abri au centre de répartition des esclaves, Aurel s'en était allé au pays des songes. Depuis un moment, il évoluait dans un de ceux-ci. De retour dans ses montagnes, il marchait à travers une prairie au milieu de laquelle un boqueteau de sapin l'attirait irrésistiblement. Lorsqu'il l'atteignit, il pénétra à l'intérieur et découvrit un homme de grande taille, assis sur un rocher que la nature paraissait avoir disposé à cet endroit uniquement à cette fin.

La morphologie de l'individu déconcerta Aurel, qui dut prendre un moment pour déterminer la cause de son trouble. Soudain, ce qui lui procurait cette sensation d'étrangeté lui sauta aux yeux : « *Comment ce détail a-t-il pu m'échapper ?* », songea-t-il. De fait, le volume de son crâne, double de la normale, permit à Aurel d'identifier le personnage comme un Êstres véritable et entier.

De sa voix basse et profonde, sur un ton doux et avec une diction mélodieuse, celui-ci s'adressa à lui. Son élocution s'accordait parfaitement à l'aura d'immense sagesse qui se dégageait de lui, et elle allait de pair avec l'impressionnante force que laissait deviner son physique :

— Bonjour, Aurel. Sais-tu qui je suis ?

— Bonjour, repartit Aurel, je ne connais pas votre nom, mais je suis informé de ce que vous êtes.

— Je m'appelle Maurinenjalbert. Pour simplifier, je suis le chef des Êstres. Je suis venu te rendre visite, pour que tu m'apprennes si tu as pu découvrir chez les Demms, ce qui leur a permis de trouver Duniya Ilimi.

Pendant qu'il parlait, Aurel l'observait, fasciné par la tranquille assurance qui se dégageait

de lui. Son regard bleu profond l'hypnotisait virtuellement, au point que Maurinenjalbert dut manifester sa présence pour obtenir la réponse à sa question :

— Aurel ?

Aurel s'ébroua dans son rêve.

— Veuillez m'excuser, j'ai désiré si souvent vous rencontrer que j'ai du mal à accepter l'idée que je me tiens devant vous.

— Pourtant, je me trouve réellement devant toi, Aurel, et j'espère que tu n'es pas désappointé par ce que tu vois.

— Déçu ! Comment pourrai-je l'être ? Vous me subjuguez. Vous paraissez impressionnant de sérénité, votre visage est une vivante expression de sagesse et, devant vous, je me sens... minuscule.

— Nonobstant, le contraire serait justifié. Nous t'observons depuis le jour où nous t'avons laissé sur ce monde. Plus qu'honorable, la façon dont tu te tires des situations où notre action te plonge sans arrêt, pour accomplir ce que nous attendons de toi, confine à l'admirable. Beaucoup d'hommes auraient déjà renoncé devant l'énormité de la tâche. Maintenant, si tu veux bien, revenons à ce qui nous préoccupe.

— Oui... il s'interrompit pour mettre de l'ordre dans ses idées et il reprit :

— Ah ! bien sûr ! les Demms ont développé un appareil qui détecte les Êstres. Du moins en sont-ils persuadés. En fait, ce que leurs machines captent n'est rien d'autre que l'activité des pierres fortes. C'est par ce moyen qu'ils ont pu remonter jusqu'à Duniya Ilimi.

Cette information parut contrarier Maurinenjalbert. Certes, elle posait un problème sur le plan technique, mais, sachant maintenant ce qu'ils devraient chercher, il était convaincu que ses frères trouveraient facilement une parade. Mais du point de vue spirituel, elle mettait en lumière une faiblesse dans leur harmonie ; ils avaient péché par suffisance, ce qui avait conduit à la négligence, et une réaction des pierres fortes leur avait échappé, manquant de causer leur perte.

— Tu as bien travaillé, Aurel.

— Je vous remercie, mais, à présent, je coince. Je peine à concevoir la suite que je dois donner à mon action.

— C'est assez légitime et c'est aussi pour cette raison que je t'ai rendu visite. Je t'informe que tes actes ont enclenché un mécanisme irréversible. Laisse-toi porter par les événements et poursuis dans la voie que tu as tracée, en te fiant à ton instinct. Tu rencontreras une personne importante et le moment venu, les pierres fortes n'auront plus de secrets pour toi. Alors, ton chemin t'apparaîtra clairement.

— La solution paraît si simple et si facile, énoncée de cette manière, mais j'ai déjà dû tuer un homme. Cet acte m'a rendu malade et, pourtant, je crains d'avoir à recommencer.

— Je comprends ta détresse et je compatis. Cependant, tu dois t'armer de courage, t'endurcir et continuer. Tu dois te persuader que tu sers une cause juste et que l'avenir proche de notre confrérie dépend de toi.

— J'en suis convaincu. Accordez-moi votre confiance, je ne faillirai pas.

— Elle t'est entièrement acquise, Aurel, et nous t'apporterons toute l'aide que nous pourrons. Je vais te laisser, maintenant. Aussitôt que nous aurons trouvé une solution au problème des pierres fortes, je te recontacterai. En attendant, nous t'observerons en permanence. Bonne nuit, Aurel.

Maurinenjalbert se leva, contourna le rocher sur lequel il était resté assis durant tout l'entretien et par un sentier que son imposante carrure avait masqué aux yeux d'Aurel, il quitta le boqueteau. Aurel le suivit à retardement, comme si une volonté extérieure l'avait retenu dans celui-ci. Lorsqu'il déboucha sur la prairie, il espérait l'y retrouver, mais Maurinenjalbert avait disparu. Il bougea dans son sommeil et le rêve changea.

Le contact rompu, Maurinenjalbert alerta aussitôt l'entité scientifique de la fraternité pour qu'elle se penche sur le problème des pierres fortes. Puis, il diligenta une enquête pour comprendre comment et pourquoi, un effet secondaire de celles-ci avait échappé à leur vigilance, et avait mis en danger toute leur communauté. Il n'agissait pas dans le but de rechercher un coupable pour le punir, mais d'éviter qu'un fait analogue se reproduise.

Parallèlement, les Êstres écoutaient les pensées des Demms en permanence, du moins, celles des personnages importants, au rang desquels Izunu Kotori comptait en première place. Ainsi, ils étaient pleinement informés de ses intentions, et la tentation était grande, pour eux, d'entrer dans son jeu. Mais, connaissant les Demms depuis toujours, ils ne pouvaient envisager de pactiser avec un de leurs représentants, sans se trouver en position de force. Pour parvenir à cette fin, ils devaient l'amener au contact d'un Êstres et donc, dans l'état actuel de la situation, agir de sorte qu'il se rapproche d'Aurel.

*
* *

Izunu était fatigué. Il avait encore vécu une journée harassante, à courir dans tous les sens, tour à tour houspillant ou encourageant ses subordonnés, et désespérant d'atteindre au but. Ce soir, il se sentait au bord de l'épuisement. Il éprouvait un puissant sentiment d'échec. Les lourdeurs qu'il ressentait dans ses membres lui indiquaient qu'il devrait rapidement subir une régénération. Un fort mal de tête lui serrait les tempes. Il décida donc d'aller dormir, ce qui restait, à ses yeux, le meilleur remède à ses soucis. Après avoir expressément défendu à ses

collaborateurs de le déranger, sauf pour lui annoncer la fin du monde, il s'alita. Sa nuit fut agitée, peuplée de rêves étranges dans lesquels il rencontra plusieurs Êstres. Ceux-ci lui parlaient tous en même temps, si bien qu'il n'arrivait pas à saisir le sens de leurs propos. Dans ce fatras de paroles incompréhensibles, les seuls mots qui résonnèrent clairement et qu'il retint ne signifiaient rien pour lui ; *Takoda 3-278*.

À l'aube, avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre, il convoqua le chef navigateur du Ryakoriu, sur lequel il s'était retiré, pour échapper à l'atmosphère d'échec qui régnait sur Duniya Ilimi. Celui-ci se présenta trois quarts d'heure après. Il avait accouru à l'appel de son supérieur sans songer un instant qu'en la circonstance, un brin de toilette lui aurait valu sa bienveillance. A priori, un commissionnaire l'avait tiré de son lit en urgence, car il arriva barbu, avec les cheveux en désordre et les yeux encore bouffis de sommeil. Sur l'injonction d'Izunu, il pénétra dans la pièce qui lui servait de bureau après avoir frappé pour s'annoncer. Il salua et énonça son identité :

— Mes respects, amiral, capitaine Arrano Akani, à vos ordres. Je remplace l'officier Yoroku, qui est indisposé, continua-t-il, anticipant la question qu'Izunu s'apprêtait à poser.

Celui-ci évalua l'homme d'un simple regard :

— Manifestement, capitaine, la sédentarité vous rend allergique aux réveils matinaux ! s'exclama-t-il. Vous allez devoir réagir !

— À ma grande honte, je dois avouer que depuis que nous sommes arrivés ici, je me suis aveuli et j'ai bien peur que cet état vaille pour nombre d'entre nous, monsieur.

— Soit ! Mais, laissons cette problématique pour l'instant. Je vous ai fait venir, pour bénéficier de votre compétence. Est-ce que *Takoda 3-278* a une signification pour vous ?

— A priori, non. Cette formulation ressemble assez à une référence planétaire, mais elle ne me rappelle rien. Je vais entreprendre une recherche et je vous informerai aussitôt que j'obtiendrai un résultat.

— Parfait ! Arrano, j'étais persuadé que je pourrais compter sur vous. Disposez et tâchez de vous remobiliser.

L'officier salua, recula de trois pas, exécuta un demi-tour réglementaire et s'en alla accomplir la mission dont Izunu venait de le charger. Demeuré seul, celui-ci tenta, pendant un instant, de se remémorer le reste de son rêve, mais en vain. Tout ce qu'il en avait retenu, était ce qu'il avait transmis au capitaine Akani. Rien d'autre ne lui revenait. Il abandonna et s'attela à la préparation de son thé matinal. Longtemps après, alors qu'il planifiait sa journée en dégustant le chaud breuvage parfumé, la stridulation désagréable de l'interphone l'interrompit. Il pressa le bouton qui permettait de répondre et s'annonça :

— Izunu Kotori, je vous écoute.

— Capitaine Akani, amiral, j'ai obtenu le renseignement que vous désirez. Takoda 3-278 s'avère bel et bien une référence planétaire.

Izunu était suspendu au haut-parleur de son appareil, attendant la suite qui ne venait pas. La rage s'empara de lui et il rugit :

— Monsieur Akani ! je conçois que vous ayez du mal à vous réveiller, tant que cette affection ne nuit pas à votre efficacité, ce qui ne paraît pas le cas ce matin. Que Takoda 3-278 constitue une coordonnée sidérale ne présente aucun intérêt ! Ce qui m'importe est d'apprendre à quel astre elle est attribuée, et où se trouve celui-ci.

À l'autre bout, si Arrano Akani était encore à moitié endormi, la colère subite et les cris de son supérieur l'éveillèrent complètement que ses collaborateurs saisirent en dépit du fait qu'il utilise le combiné, et non le mode, mains libres. Il répondit avec empressement :

— Oui, amiral, veuillez me pardonner. Takoda 3-278 est la dernière conquête du commandant Naruzo, à bord du Yamatogiro. Elle se trouve à deux cent trente-quatre mille cinq cent soixante-deux années-lumière d'ici, sur le vecteur de route établi par le commandant Mitzuro après la prise de Duniya Ilimi.

— Combien de temps pour s'y rendre ?

— D'après mes calculs, un mois et demi de plongée en hyperspace, monsieur.

— Bien ! je vous remercie, capitaine. À l'avenir, ne m'obligez pas à vous arracher les informations que j'attends de vous. Vous le regretteriez.

— Je m'y efforcerai. Bonne journée, amiral !

Arrano raccrocha d'une main tremblante. Il connaissait Izunu Kotori de réputation. Celui-ci s'avérait exigeant et rêche envers ses subordonnés, mais il ne se montrait jamais vindicatif. De ce fait, Arrano n'encourrait aucune conséquence comme suite à la réprimande qu'il venait d'encaisser. Mais, c'était la première fois qu'il essayait une des fameuses colères de celui-ci et il était en proie à une montée d'adrénaline qu'aucune dépense physique immédiate ne lui permettait d'évacuer. Il voulut boire un verre d'eau, pour se calmer, mais il tremblait si fort, qu'il en arrosa copieusement son bureau, inondant ses cartes, qui fort heureusement étaient hydrofugées. Sa journée, à lui, commençait sous de mauvais auspices.

Dans son emportement, Izunu avait lui aussi renversé sa tasse de thé. Tandis que, de la main gauche, il épongeait le liquide qui s'était répandu sur sa table, de la droite il composait l'indicatif interstellaire, pour joindre Naruzo. Après les salutations d'usage, celui-ci qui possédait une très longue pratique de son supérieur s'enquit :

— Qu'est-ce qui cloche, amiral ? Je vous sens... tendu.

— Non, tout va bien, Akemi : simplement un agacement matinal qui a troublé ma sérénité.

— Dans ce cas, je suis rassuré. Si vous vous mettez toujours en colère, c'est que vous respirez la santé ; Izunu. Si je peux me permettre.

— Vous pouvez, mon ami, mais trêve de civilité. Parlez-moi de vos recherches !

— À mon grand regret, elles s'enlisent. Le signal ne s'est pas reproduit. Nous avons passé tous ceux qui se trouvaient dans le centre de répartition des esclaves, au détecteur, mais sans résultat. C'est incompréhensible !

— Dommage ! j'espérais que vous en auriez découvert l'auteur. Qu'importe ! je serai rendu auprès de vous d'ici un mois et demi, d'après les calculs de la navigation. En attendant, continuez vos investigations. Mon instinct me souffle qu'elles aboutiront à brève échéance.

— Posséderiez-vous des informations que je n'ai pas ; amiral ?

— À franchement parler, je n'en suis pas convaincu moi-même, Akemi. C'est encore confus, mais... il chercha ses mots, admettons que, par intuition, je pressens que la solution à notre problème impérial pourrait venir de là. Dans ma situation, je ne peux avancer sans en tenir compte. Aussi, vais-je accomplir le voyage jusqu'à vous, car je tiens à m'assurer personnellement de n'avoir rien négligé.

Naruzo encaissa sans broncher. Ainsi, le jour où Izunu lui avait recommandé de n'avertir que lui, s'il réussissait à capturer un Êstres, il avait bien saisi la nuance du propos et ne s'était pas trompé. Izunu ourdissait bel et bien un plan pour déposer l'empereur et son discours présent laissait entendre qu'entrer en contact avec un Êstres lui paraissait vital, pour parvenir à ses fins.

— Je vous attendrai avec impatience ; amiral. Dans l'intervalle, essayez de profiter de la traversée, pour vous relaxer !

— Merci, Akemi, votre enthousiasme me réconforte et votre amitié me réchauffe le cœur.

Il coupa la communication et s'accorda un instant pour mettre ses idées en ordre.

D'abord, bien qu'il s'en prévale, il devait malgré tout s'assurer une nouvelle fois de la loyauté indéfectible de tous ses proches collaborateurs. Ensuite, il pourrait apprêter son voyage. Si ce qu'il pressentait s'avérait fondé, il allait devoir s'appuyer à fond sur son entourage, pour mener à bien son projet. À cette fin, la confiance la plus absolue devrait régner entre eux.

13 — La mine

Aurel, Gaston et leurs deux compagnons avaient pu rester ensemble. Le surlendemain du combat d'Aurel, les Demms les avaient embarqués à bord d'un des transports qui stationnaient au camp.

Pour tous, c'était une première. Aucun d'eux ne s'était élevé dans l'air autrement qu'à l'aide de leurs échelles ou de leurs escabeaux. Ils en éprouvaient une appréhension certaine, voire pour une poignée, carrément de la peur. Leurs geôliers les avaient confinés dans des soutes obscures, ôtant tout espoir à ceux qui se réjouissaient de l'occasion d'admirer leur patrie depuis le ciel, d'entrevoir quoi que ce soit. Après plusieurs heures d'un voyage qui leur avait paru ne plus en finir, ils avaient débarqué dans une clairière naturelle, au milieu d'une forêt vierge.

La troupe se composait d'une centaine d'esclaves et d'une quinzaine de Demms ingénieurs et militaires, qui les encadraient. Trois groupes de combat les accompagnaient également, pour assurer la sécurité de l'expédition, car personne ne connaissait les dangers que pouvait receler la jungle.

Les soldats les avaient mis au travail aussitôt. Pour commencer, ils avaient dû décharger une énorme quantité de matériel. Puis, leurs gardiens leur avaient distribué des outils et sous la direction d'un maître d'œuvre et la protection des soldats-machines, ils avaient entrepris la construction d'un camp qui servirait de base, pour l'installation d'une colonie minière. De fait, sous leurs pieds, gisaient des tonnes d'or qu'ils allaient s'échiner à extraire. Cependant, les Demms ne les en avaient pas encore informés.

Le travail s'avérait harassant. L'alternance de chaleurs lourdes et d'averses diluviennes, qui s'abattaient sans préambule, ajoutait à sa pénibilité. Dans ce climat chaud et humide, les hommes suaient énormément, mais, grâce à la technique des Demms, ils disposaient d'eau fraîche à volonté et pouvaient s'abreuver autant qu'ils en éprouvaient le besoin.

Les Demms, forts d'une longue pratique liée à l'exploitation des peuples, avaient compris à l'expérience, qu'ils gagnaient sur tous les plans à maintenir leurs esclaves en bonne santé. D'une part, leur efficacité au travail s'en ressentait positivement, et d'autre part les meilleures conditions de vie dont ils bénéficiaient éloignaient d'eux la tentation de s'enfuir. Aussi, les nourrissaient-ils pertinemment, d'autant que cette nécessité ne leur coûtait rien. Ils étaient nantis, à cet effet, d'un aéronef, qui leur permettait d'aller chasser chaque semaine, dans les

immenses savanes, qui bordaient la jungle, à cent cinquante kilomètres au sud de la position du camp. Ils rapportaient alors assez de viande pour parer aux besoins nutritionnels de la colonie.

Cependant, ils demeuraient d'une rigidité absolue sur le règlement, dont toute inobservance causait la mort de celui qui l'avait outrepassé. De même, les coups de badines tombaient dru, lorsque les surveillants évaluaient que l'ardeur au travail faiblissait.

Aurel et ses compagnons s'appliquaient donc, à donner satisfaction sur les deux plans, moyennant quoi ils parvenaient à mener une vie qui s'apparentait à la normale. Ils vivaient là depuis six semaines, quand Aurel décida que le moment était venu pour lui d'avancer dans son entreprise.

Un soir, après une journée de labeur qui s'était écoulée à l'image des précédentes, il s'en ouvrit à ses camarades :

— Les amis, je croupis ici depuis trop longtemps. Je dois bouger. En conséquence, demain, pendant le repos, je solliciterai une audience du chef du camp et je signerai une demande pour jouer ma liberté dans un combat.

Gaston le regarda d'un air malheureux et questionna :

— Es-tu convaincu que c'est le seul moyen ?

— Absolument, mon frère. Je dois me remettre en mouvement.

— Sans nul doute, mais, si tu gagnes tu pars et si tu échoues tu meurs. Dans les deux cas, je te perds. Qu'est-ce que je vais devenir, sans toi ?

Aurel s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule, dans un geste d'amitié fraternelle :

— Rappelle-toi ce que je t'ai confié. Arme-toi de patience et attends-moi. Je reviendrai te chercher... vous aussi, ajouta-t-il en se retournant vers Orestre et Alibert.

— Je m'en remets à toi, mais tu vas me manquer terriblement.

— Ah ! Ça. C'est sûr que tu vas devoir y regarder à deux fois avant d'aller taquiner les voisins. Puis, à l'adresse d'Alibert et d'Orestre : je compte sur vous pour me remplacer durant mon absence et soutenir Gaston le cas échéant.

— Tu peux, répondirent-ils en chœur. Nous veillerons à ce qu'il reste entier.

— Je vous en remercie. Quant aux Demms, vous avez tous compris comment les jouer. Ne prenez pas de risques inutiles. Tout ce que vous devez garder à l'esprit, c'est que vous devez durer et ce n'est déjà pas si simple.

Une violente averse s'abattit à ce moment-là. D'énormes gouttes, d'une eau tiède, éclataient sur les tôles de leur abri, produisant un bruit de fin du monde, avant de dévaler en cascade jusqu'au sol :

— Je ne sais pas vous, les amis, mais moi, je vais en profiter pour me décrasser.

Joignant le geste à la parole, Aurel, aussitôt imité par ses trois compagnons, se dévêtit et sortit sous la pluie. Ce fut un moment d'agréable détente qui leur permit d'oublier, l'espace de cinq minutes, leur condition d'esclaves. En outre, il leur procura une espèce de massage qui soulagea leurs corps fatigués.

De tous les autres abris, leurs camarades d'infortune s'extrayaient en tenue d'Adam, pour en bénéficier également. En un instant, l'endroit prit des allures de village naturiste. Hélas ! l'averse ne dura pas. De la même manière qu'elle avait commencé, elle cessa soudainement.

Le cuisinier, après s'être revêtu, sonna la soupe.

Comme ils s'attablaient dans la vaste construction qui servait de réfectoire, le capitaine Akena Ziro, chef du camp, manifesta sa présence. Aussitôt, le silence régna. Il toisa tout le monde d'un air méprisant et déclara :

— Esclave, le travail d'essartage de la jungle est maintenant terminé. Nous avons conquis assez d'espace, pour établir un centre minier. Je vous annonce donc qu'à partir de demain, la nature de l'ouvrage que vous devrez fournir va changer. Vous allez commencer à creuser...

Il se tut un instant pour évaluer l'effet de son discours et fut visiblement déçu. Il s'attendait à une réaction de la part de son auditoire, mais celui-ci resta de marbre. Pour tous ces hommes, l'outil qui se trouvait au bout du manche n'avait pas d'importance. Ils devraient de toute façon le manier quatorze heures durant.

— Donc, reprit-il, vous allez commencer à creuser. Cependant, votre effectif ne se révélant pas suffisant pour que la tâche avance rapidement, nous allons vous amener des renforts. En conséquence, vous devrez auparavant avoir construit de nouveaux abris, pour les recevoir. Toutefois, étant donné que nous voulons éviter de perdre du temps, à partir de demain, vous travaillerez seize heures au lieu de quatorze.

Un murmure de protestation s'éleva, qu'il réprima aussitôt, d'un violent coup de badine sur une table :

— Silence, cria-t-il simultanément, vous œuvrerez deux heures supplémentaires par jour, et ce, jusqu'à ce que les cabanes soient édifiées. Un d'entre vous désire-t-il s'exprimer ?

Aurel sauta sur l'occasion et leva la main, sous le regard réprobateur de Gaston.

— Que veux-tu esclave ? s'enquit Akena surpris par l'audace de l'homme.

— Au centre de répartition de Nacratis, le chef du camp nous a indiqué que nous pourrions prétendre à combattre pour notre liberté.

— C'est exact, Immurien. Alors, c'est décidé ! tu désires te battre ! Es-tu vraiment persuadé de posséder la moindre chance de triompher ?

— Sauf votre respect, oui capitaine.

— Et qu'est-ce qui te le permet ?

— J'ai déjà affronté un de vos guerriers, et j'ai vaincu.

La réponse tempéra le ton empreint de raillerie de l'officier :

— Ah ! c'était toi. Ce constat sonna comme une affirmation plus que comme une interrogation : bien ! c'est ton droit. Les combats se déroulent à Brunoix, devant nos chefs et votre roi. Tu repartiras avec le transport qui amènera les premiers renforts, dans quatre jours. Dans l'intervalle, tu continueras à travailler, comme tes camarades.

— Je vous remercie, capitaine.

— Ce n'est pas nécessaire, esclave. Ce n'est pas un cadeau que je t'offre, crois-moi !

L'officier tourna le dos à la salle et s'en alla. Les préposés au service distribuèrent la soupe et ils commencèrent à manger en discutant :

— Voilà mes chers compagnons ! c'est dit. Dans quatre jours, je pars.

— Puisses-tu revenir avant qu'ils nous aient tués au travail, émit Orestre.

— Comptez-y, mes amis.

Un type qui dînait à la table adjacente intervint :

— Tu es drôlement gonflé, ce n'est pas parce que tu as bénéficié d'une aubaine, le premier coup qu'elle va forcément se renouveler. Enfin, bonne chance quand même !

Aurel se leva pour lui serrer la main en le remerciant. Soudain, de tous les azimuts jaillirent des acclamations et des encouragements. Sans l'avoir prémédité, il était devenu le champion de tous ces hommes. Il en fut ému, car il n'était pas habitué aux honneurs. Il n'avait pas voulu se mettre en avant, mais les circonstances en avaient décidé différemment et il en était gêné. Comme il allait se rasseoir, un autre dîneur l'intercepta :

— Tu demeures, à ma connaissance, le premier et le seul Immurien à avoir occis un Demms. Même les soldats du roi n'y sont pas parvenus. Vas-y, tues-en un second et gagne ta libération, tu nous rendras tous fiers de toi.

— Tes paroles d'encouragement me vont droit au cœur. Puis, parlant assez fort, pour que tous l'entendent, il ajouta : je vous remercie tous, mais j'aurais grandement préféré qu'un moyen pacifique de recouvrer la liberté existât. Bonne chance à vous tous.

Quatre jours après, il retrouvait le camp de Nacratis et le capitaine Razamoro qui l'accueillit en ces termes :

— Quand le radio m'a annoncé qu'un esclave avait émis le vœu de combattre, j'ai deviné immédiatement que c'était toi. Espères-tu encore une intervention de la fortune ; Immurien ?

— Qui sait, capitaine, j'ai bénéficié de ses faveurs une fois, pourquoi elle ne me les

accorderait pas à nouveau ?

— Le soldat que tu affronteras cette fois est doté d'une autre trempe que celui que tu as vaincu. Pour le battre, tu devras produire une escrime parfaite, sans escompter un coup heureux, à moins que tu nous aies caché tes capacités !

— Sur ce point, nous serons fixés à la fin du combat.

— Certes ! Immurien, en tout cas, mes vœux t'accompagnent, mais ne le répète pas.

Aurel écoutait ses pensées. Il réalisa, contre toute attente, que l'homme s'exprimait sincèrement :

— De votre part, ce souhait s'avère surprenant, capitaine ! s'exclama-t-il, simulant l'étonnement.

— Pourquoi esclave ? Je me fais honneur de reconnaître un brave lorsque je le rencontre, car nous, les Demms, respectons le courage. Il désigna une tente à l'extrémité opposée du cantonnement et ajouta, tu logeras là-bas, en attendant ton départ pour Brunoix. Soit prudent. La discipline du camp demeure inchangée, même dans ton cas.

Il s'adressa aux deux soldats, qui avaient escorté Aurel jusque là :

— Conduisez-le à son abri et restez avec lui.

Aurel dut patienter deux jours en compagnie de ses gardiens. Ceux-ci, loin de se montrer aussi conciliant que le capitaine, maintinrent leurs distances, si bien qu'il s'ennuya ferme, car, que ce soit pour aller manger ou pour toute autre activité, il se trouvait sous l'interdiction de sortir. Ses geôliers lui apportaient ses repas, comme s'ils craignaient qu'il se révèle contagieux.

Il fut soulagé, lorsqu'au matin du troisième jour, une escorte vint le chercher, pour l'emmener vers sa destination. Il accomplit le trajet à bord d'une navette, où du fait de l'exiguïté de sa cellule, il manquait d'espace pour se retourner et s'asseoir sur la banquette métallique, qui était fixée à la cloison. Une nouvelle fois, il voyagea à l'aveugle et ne put apprécier le spectacle grandiose du survol de son pays.

Il débarqua sur la plaine, à l'est de Brunoix. Le ton triomphant, ses gardiens ne purent s'empêcher de lui rappeler que c'était ici qu'ils avaient taillé en pièces les troupes du roi Gilbert. D'un rapide coup d'œil, Aurel inspecta les environs. Aucune trace de la bataille ne subsistait. Les Demms avaient nettoyé le terrain avec leurs machines et avaient construit une base solidement implantée.

Ils avaient délimité un espace hexagonal qu'ils avaient ceint de leur terrible barrière à désintégration. En retrait de cinq mètres de celle-ci, à chaque sommet du périmètre, des tours de défense étaient érigées au faîte desquelles dépassaient les canons d'armes dont les

Immuriens n'imaginaient pas le potentiel destructeur.

Le centre de l'installation était réservé au trafic des navettes qui circulaient entre leurs différents casernements et des appareils plus importants qui assuraient les liaisons avec l'immense vaisseau mère, l'Yamatogiro, resté en orbite. Les bâtiments en dur s'échelonnaient sur le pourtour, en retrait des miradors, pour laisser libres les espaces entre eux.

Outre le cantonnement des soldats, les bureaux d'administration, ceux du contrôle aérien, la cantine et les magasins, ils avaient construit une arène simplifiée, entourée de gradins et accolée à un édifice qui servait de prison, de vestiaire avant les combats, et de morgue après.

C'est là qu'Aurel fut enfermé, dans une cellule constituée de fortes grilles et adossée au mur de sa geôle où une solide banquette de bois était fixée, seul élément de confort de l'endroit. Deux autres cages identiques côtoyaient la sienne.

Dans celle qui la jouxtait, une forme humaine était étendue sur la planche. Elle était dissimulée entièrement sous une vilaine couverture crasseuse, qui avait sans nul doute déjà servi de linceul.

Aurel l'observa un instant, subodorant que les Demms n'avaient pas encore enlevé le cadavre d'un combattant malheureux. Après un examen patient, qui l'avait conforté dans sa première opinion, la toile remua. Deux mains, aux doigts fins, incontestablement féminins, apparurent du côté où se trouvait la tête. Accompagnées d'un gémissement de douleur, elles tirèrent doucement l'ignoble tissu vers le bas, dégageant avec lenteur une chevelure mi-longue qui encadrait un visage tuméfié.

Aurel vint au contact de la grille qui les séparait. Il s'efforçait de l'examiner, mais, dans la pénombre qui régnait, tout ce qu'il parvint à distinguer fut ses yeux, qui le fixaient.

— Bonjour, hasarda-t-il, pris de court. Je m'appelle Aurel, et toi ?

La fille le regardait, muette. Sans cesser de l'épier, doucement, précautionneusement, elle repoussa tout à fait sa couverture et pivota, pour s'asseoir au bord de la banquette.

— Qu'attends-tu là ? s'enquit-elle.

— Mon destin, certainement comme toi.

— Vas-tu être exécuté ?

— Non, je ne suis pas voué à la mort.

— Alors, pour quel motif t'ont-ils enfermé ?

— J'ai sollicité un combat.

— C'est du pareil au même. Tu es condamné.

— Au risque de te déplaire, j'ai bien l'intention de triompher !

— Tu m'amuses ! j'en rirais, si ce n'était pas aussi douloureux. Tu ne sais donc pas que

face à eux tu n'as aucune chance !

— Tout le monde me l'a affirmé la première fois, et je vis toujours.

— Laisserais-tu entendre que tu en as déjà vaincu un ? s'exclama la fille. Alors, dans ce cas, pourquoi te retiennent-ils encore ?

— Parce que j'ai combattu pour sauver ma vie. Ils m'avaient désigné comme coupable et j'ai dû me défendre, mais aujourd'hui, c'est différent, je vais en découdre pour recouvrer ma liberté.

— Toi, au moins, tu te trouves en condition de te battre. Moi, dans l'état où ils m'ont mise, même avec de la bonne volonté, je ne pourrais pas.

— Pourquoi t'ont-ils maltraité ?

— Ils m'ont rossé de belle manière parce que j'en ai estropié un, qui se conduisait en goujat, et maintenant ils vont me tuer sans me laisser la moindre chance de résister.

Comme elle finissait sa phrase, la porte du couloir qui desservait les cellules s'ouvrit, sans que ce fait apporte un supplément de clarté. Un officier, qui devait être un homme très important, entra, entouré de plusieurs autres militaires qui l'accompagnaient avec déférence. Il s'arrêta devant la cage d'Aurel et l'interpella :

— Approche, Immurien. Aurel s'exécuta. Voilà donc celui, qui a tué un de mes guerriers ! Énonce ton identité.

— Je me nomme Aurel Gaboureau, monsieur.

— Amiral, le reprit-il. Je suis l'amiral Izunu Kotori.

— Excusez-moi, amiral. Je m'appelle Aurel Gaboureau.

— Ainsi, tu prétends être de taille à rééditer ton exploit !

Le ton se voulait autoritaire et menaçant. Ne sachant comment réagirait son interlocuteur, Aurel marqua une hésitation.

— Parle, esclave, tu ne risques rien.

— Sauf votre respect, amiral, vaincre est une aptitude dont je parais doté. Je suis convaincu de parvenir à mes fins.

— Hé hé ! comme tu y vas ! tu ne manques ni de culot, ni de confiance en toi, Immurien. Tu me plais. Tu combattras demain, après que nous aurons exécuté celle-là, acheva-t-il en désignant sa voisine.

— Amiral, puis-je formuler une demande ? s'enquit Aurel, sous le coup d'une inspiration subite.

— Parle toujours, j'aviserais.

— Cette fille est hors d'état de se défendre. M'accorderiez-vous le droit de me battre à sa

place pour la sauver ?

Izunu resta coi un instant, médusé par l'aplomb de son interlocuteur :

— Pourquoi pas ? Mais, dans ce cas, tu devras livrer trois engagements : un pour sa vie, un pour sa liberté et un pour la tienne. T'en sens-tu capable ?

— Je ne risque rien à ce jeu-là, amiral. Au pire, je serai tué à la première rencontre et la suite n'aura plus d'importance pour moi.

— Ton courage frise la témérité, mais j'aime ton attitude. Je t'accorde tes combats. Si par miracle tu en sors vivant, vous serez libérés tous les deux. À demain, donc, Immurien.

La porte, à peine refermée, la voix de la fille s'éleva dans le silence revenu :

— Tu es tombé sur la tête, ou alors tu as bu ! Pourquoi veux-tu risquer ta vie pour moi ? Tu ne me connais pas !

— Aussi incompréhensible que ce fait puisse te paraître, je ne le sais pas moi-même. Je me laisse guider par mon instinct et celui-ci me dicte de combattre pour toi.

— Un malade mental ! s'exclama-t-elle. J'ai affaire à un fou !

— Mon apparente démente t'empêcherait-elle de me révéler ton nom ?

Désarmée par son calme et sa sérénité, elle abdiqua :

— Soit ! mais n'attends rien de moi en retour.

— Je ne te demande rien.

— Je m'appelle Sayanna.

14 — Combats

Lorsqu'il monta dans son carrosse, Gilbert 1er affichait un air maussade. Depuis la défaite, sa jovialité s'était éteinte, cédant la place à une mine soucieuse. Il avait également maigri et ne souriait que difficilement, même dans les situations les plus cocasses.

Il administrait son royaume sous la tutelle des Demms, en essayant de ménager ses sujets autant qu'il le pouvait. La veille, il avait reçu comme une convocation ce qu'en d'autres temps il aurait accueilli comme une invitation. Ne pouvant s'y soustraire, il se rendait à la base des Demms, toutes affaires cessantes. Il allait assister une nouvelle fois, songeait-il, à un simulacre de combat où un malheureux tenterait de reconquérir sa liberté en affrontant un guerrier demms.

En cours de route, le carrosse s'arrêta devant la demeure de Gontran Des Bruyères. Depuis le naufrage de l'armée, les Demms exigeaient qu'il accompagne le roi lors de chacun de ses déplacements auprès d'eux. Qu'il voyage avec son souverain et dans le même carrosse n'était pas très protocolaire, mais la situation qui prévalait en Immur reléguait le décorum au second plan des préoccupations de Gilbert 1er et il s'en portait aussi bien.

Fidèle à son habitude de ponctualité, Gontran s'était préparé et l'attendait. Il s'installa sur le siège en face du monarque et présenta ses salutations :

— Mes respects, majesté. Puis, après un court silence, belle journée pour la saison, dommage qu'elle dut commencer par une gabegie.

— L'expression s'accorde tout à fait aux circonstances, Gontran. Avez-vous réussi à apprendre qui doit combattre ?

— Oui, majesté, je me suis renseigné. C'est un jeune berger des montagnes de l'est, du côté de Corrante. Si j'en crois ce que mes informateurs m'ont rapporté, ce ne sera pas la première fois qu'il se bat. Il aurait, paraît-il, tué un Demms en duel.

— Comment, un de mes sujets aurait occis un Demms et personne ne m'en a soufflé mot !

— C'est qu'ils se sont bien gardés de porter l'affaire en place publique, majesté.

— Où ? Quand ? Le savez-vous, Gontran ?

— C'est déjà vieux de deux mois, sire. Les faits se sont déroulés dans le camp demms de Nacratis, qu'ils utilisent pour répartir les travailleurs entre les sites qu'ils exploitent. Pour frapper les esprits par un exemple spectaculaire, à la suite d'un acte délictueux, ils ont désigné un coupable qu'ils voulaient exécuter devant ses camarades. C'est tombé sur lui et leur choix

leur a coûté un soldat.

— Je ne comprends pas, Gontran. Il a tué un des leurs et ils l'ont laissé vivre !

— Ils se sont piégés eux-mêmes ; majesté. Ils sont tellement pénétrés de leur supériorité au combat, qu'ils autorisent ceux qu'ils promettent à la mort, à défendre leur vie dans un duel avec leur bourreau.

— Ha ! je vois. Mais, ils auraient pu l'exécuter malgré tout.

— Nous pouvons émettre toutes les billevesées que nous voulons à leur sujet, majesté, mais nous ne pouvons pas leur ôter le fait qu'ils respectent la parole donnée. Le berger a remporté son engagement, ils l'ont épargné.

— Un espoir subsiste donc, pour que, cette fois, nous assistions à une victoire.

— Oui, sire. Un succès nous changerait des exécutions, desquelles nous avons eu le triste privilège d'être spectateurs jusqu'à présent.

— Je trouve étrange malgré tout que cette histoire ne soit pas revenue à nos oreilles avant aujourd'hui. Qu'en dites-vous, Gontran ?

— Moi, je ne suis pas étonné. Je suis convaincu que les dangers encourus et la complexité des circuits nécessaires pour extraire la moindre information d'un camp demms vous surprendraient.

— Dans ce cas, Gontran, montrez-vous circonspect. Je serais très ennuyé qu'ils vous arrêtent et me privent de votre précieux soutien.

— Je vous remercie de votre sollicitude, majesté. Mais, contrairement à ceux qui me procurent mes renseignements, moi, je ne crains rien. Eux s'exposent au risque tous les jours, en outrepassant très souvent mes recommandations de prudence. Ils agissent pour vous et pour Immur, sire.

— Je vous promets que si prochainement, le bonheur de nous libérer de ces Demms nous échoit, ils seront récompensés à hauteur de leur mérite.

Gontran revint à l'objet de leur déplacement :

— Ils vont exécuter une femme avant le combat, d'après ce que j'ai compris, Majesté.

— Ils m'en ont informé. C'est une fille, qui a aveuglé celui qui tentait d'abuser d'elle, mais ils n'ont pas présenté l'histoire de cette façon. Elle aurait essayé de le tuer dans son sommeil, paraît-il. Ils nous prennent vraiment pour des ânes !

— J'espère que l'avenir nous offrira l'occasion de leur rendre la monnaie, majesté.

— Et moi donc mon cher Gontran ! Vous n' imaginez pas ce que j'ai hâte de voir ce jour !

Ce vœu mit un terme à la conversation et le reste du voyage se déroula aux sons du carrosse roulant.

*

**

Sayanna était seule dans les cages de l'arène. Les Demms étaient venus chercher Aurel une heure auparavant. Comme combattant, il bénéficiait d'un vrai repas hors de sa prison et du droit de pratiquer des exercices, pour détendre et échauffer ses muscles.

Ce garçon, qu'elle n'avait rencontré que la veille et qui, sans la connaître, allait jouer sa vie pour elle, l'émouvait. Elle aurait aimé le contempler en pleine lumière, pour pouvoir se souvenir de son visage, car dans la pénombre des cellules, elle n'avait pas vu plus de lui que lui d'elle. Mais, de ce que ses yeux avaient capté, elle gardait le sentiment que rien n'était à jeter : *« Allons, voilà que tu t'intéresses à un homme à présent ! Cette attitude ne te ressemble pas, ma vieille ! »* Cette pensée lui amena un sourire qui lui arracha une grimace de souffrance, du fait qu'il tirait sur les plaies de sa figure. *« Tout de même, continua-t-elle, il possède une espèce de noblesse dans le maintien, un je ne sais quoi et son regard... mais tu rêves, ma fille ! Avant ce soir, nous serons morts tous les deux. »* Elle ferma les yeux et revécut les événements qui l'avaient conduite là.

Le voyage jusqu'à Nacratis s'était révélé long et harassant. Puis, sa jeunesse et son joli minois avaient joué pour elle et les Demms l'avaient commise au mess des officiers et des soldats, où elle était chargée du service aux tables. Pendant plusieurs semaines, tout s'était déroulé au mieux. Bien sûr, elle avait dû affronter les attouchements, et les invitations aux plaisirs de la chair à peine déguisées : toutes situations qu'elle était parvenue à gérer avec intelligence et diplomatie. Puis, un capitaine de passage s'était entiché d'elle et avait requis qu'elle soit affectée à son seul bénéfice. Esclave aux yeux des Demms, son avis ne comptait pas et elle avait dû le suivre.

Il l'avait ramenée à Brunoix, car il était chargé du contrôle aérien de la base, et l'avait installée dans une chambrette inoccupée de son logement. Pendant plusieurs jours, elle y avait vécu tranquille. Ses tâches quotidiennes n'accaparaient qu'une partie de son temps et lui laissaient largement le loisir de se reposer. Elle commençait à songer qu'elle n'avait peut-être rien perdu au change lorsqu'arriva ce qu'elle craignait et qu'elle avait pressenti depuis le début ; il avait voulu la mettre de force dans son lit.

Fort de son entraînement au combat, il s'était persuadé que la cause serait vite entendue, avec au besoin deux ou trois taloches appuyées. Mais, il ne savait pas à qui il s'en prenait. Sayanna n'était pas la première soubrette venue et il en avait vécu la douloureuse expérience.

Dans la bagarre qui s'ensuivit, elle s'était retrouvée étendue sous lui. À califourchon sur elle, il plaquait ses poignets au sol, la réduisant à l'immobilité. Elle s'échina en s'arc-boutant de toutes ses forces, pour le désarçonner, mais ses efforts restèrent vains. Alors, elle

s'abandonna en se décontractant totalement. Naïvement, l'homme se sentit triomphant. Tout en continuant à la maintenir, il entreprit de se coucher sur elle. Sayanna attendit le moment stratégiquement opportun et d'un coup de genou magistral, elle lui renvoya les testicules au fond de la gorge. De surprise, il relâcha son étreinte. Elle dégagea sa main gauche et d'une fourchette assassine elle l'aveugla définitivement. Malheureusement, avant qu'elle parvienne à le réduire au silence, ses hurlements de douleur et de dépit attirèrent une patrouille qui, à la vue de leur compatriote énucléé, la rossa d'importance. Cette victoire s'apprêtait maintenant à lui coûter très cher, mais elle en avait gardé la satisfaction d'avoir préservé ce à quoi elle tenait le plus : sa virginité.

L'heure du combat approchait. Aurel avait regagné sa cellule, alors que les spectateurs, tous des Demms, excepté Gilbert 1er et Gontran, commençaient à s'installer dans les gradins, dont un grand auvent de toile protégeait des aléas du climat la partie réservée pour les huiles.

À l'opposé de cet espace, au niveau de l'aire des affrontements et devant le premier banc, deux chaises étaient disposées à l'intention des deux Immuriens, leur signifiant ainsi leur infériorité. Les Demms entendaient, de cette manière, montrer au souverain et à son connétable en quelle estime ils les tenaient.

C'était la quatrième fois qu'ils leur imposaient de se rendre à ce genre de spectacle, car ils voulaient que nul ne puisse prétendre qu'ils trichaient.

Jusqu'à ce jour, les deux hommes avaient pu constater que les rencontres ressemblaient à des exécutions plus qu'à de vrais combats, tant la disproportion s'avérait grande entre les protagonistes, quant à leur art de manier un sabre. C'est donc avec un espoir ténu d'assister enfin au triomphe d'un des leurs qu'ils y prirent place cette fois-ci.

L'amiral Kotori arriva juste après eux, escorté par un collège d'officiers trier sur le volet pour leur compétence et leur fidélité. Il s'installa sans daigner leur accorder un regard ou un geste de salutation.

Aurel, assis sur la banquette de sa prison, attendait calmement que ses geôliers viennent le chercher. Il rayonnait la sérénité, se montrait sûr de lui, détendu et prêt à affronter quiconque lui serait opposé. Sayanna s'était assoupie et ne l'avait pas entendu revenir.

Tout à coup, l'entrée du couloir des cellules s'ouvrit et deux soldats apparurent. À leur approche, Aurel se méprit sur leurs intentions et se leva, mais ils passèrent devant sa cage et déverrouillèrent celle de Sayanna. La porte se rabattit avec fracas contre la grille de séparation des geôles en grinçant, ce qui réveilla l'occupante des lieux, en sursaut.

— Nous accompagneras-tu gentiment ou devons-nous employer la force ? Lui demanda un des deux hommes.

— Si j'étais rétablie, vous auriez besoin d'assistance pour m'emmener, fanfaronna-t-elle ! Mais là, je n'ai pas le choix ; je vous suis. Où me conduisez-vous ?

— L'amiral a décidé de t'offrir un spectacle. Tu vas regarder ton champion passer de vie à trépas, après quoi tu seras exécutée.

Sur ce qu'il prenait pour une cocasserie, il éclata d'un rire méchant. Sayanna ne put retenir une seconde crânerie :

— T'esclafferas-tu autant, lorsque la tête de ton camarade roulera dans la poussière ?

L'hilarité du soldat s'arrêta net :

— Tais-toi et marche, mijaurée !

Aurel s'était avancé à la porte de sa cellule, dans l'espoir de voir son visage. Lorsqu'elle passa devant lui, leurs regards se croisèrent l'espace d'une ou deux secondes, qui suffirent néanmoins, pour qu'elle en éprouve un choc. Ce qu'elle avait découvert dans ces yeux-là, elle ne l'avait jamais trouvé dans les prunelles des autres hommes. Ce fut très bref, car elle ne disposait pas du loisir de s'attarder, cependant elle se retourna et lui lança :

— Ma gratitude t'est acquise pour ce que tu tentes d'accomplir, Aurel.

— Tu me remercieras quand je nous aurai sortis d'affaire, rétorqua-t-il alors qu'elle franchissait la porte.

Il avait, lui aussi, ressenti l'impact de son regard à elle. Les battements de son cœur s'étaient accélérés et il éprouvait une émotion jusqu'alors inconnue. *Serait-ce l'émoi amoureux, s'interrogea-t-il ?* Mais, il n'eut pas le loisir d'approfondir, car les gardes revinrent le chercher.

Il pénétra dans l'arène par un passage entre deux gradins. Un sabre, fiché dans le sol au centre de l'aire de combat, produisait une ombre qui pointait vers lui, comme pour lui signifier que son heure avait sonné. Avant de s'en approcher, d'un regard circulaire, il scruta les rangs des spectateurs. Sayanna se tenait debout à côté de la tribune de l'amiral. Bien que ne les ayant jamais vus, il devina immédiatement l'identité des deux hommes seuls en face d'elle. Il se dirigea calmement vers eux, faisant fi des remarques acerbes que lui lançaient les Demms, posa un genou à terre devant le roi et s'adressa à lui :

— Votre Altesse, le mépris, dont ils vous accablent, constitue une insulte que je vais m'employer à leur faire ravalier. Je vais m'efforcer d'agir de telle sorte qu'ils apprennent à respecter les Immuriens et leur souverain.

— Ta fidélité et ta confiance me réchauffent le cœur, berger. Comment t'appelles-tu ?

— Aurel Gaboureau, votre majesté.

— Alors, bonne chance ! Aurel Gaboureau. Mon dévoué connétable m'a raconté que tu en

avais déjà tué un, tâche d'occire encore celui-là et tu auras gagné ta liberté.

— Je dois vaincre celui-là, et deux autres adversaires, sire.

— Mais ! Pourquoi trois ?

— J'ai négocié un contrat avec l'amiral. Je dois livrer un combat pour sauver la fille qui est détenue là-bas, il la désignait du doigt, un second, pour sa libération et un troisième pour la mienne.

— Tu dois beaucoup tenir à elle, pour risquer ta vie ainsi !

— Je ne la connais que depuis hier, Majesté, mais pouvais-je l'abandonner à son sort ?

— Je te trouve très brave ou très fou, Aurel Gaboureau, en tout cas, tu as un grand cœur. J'aimerais que tous mes sujets s'avèrent de la même trempe que toi ! Quoi que tu deviennes, je resterai très fier de t'avoir rencontré. Va maintenant, Kotori paraît s'impatienter.

— Qu'il attende, majesté, je lui en donnerai pour son argent.

Aurel lui tourna le dos et se rendit au centre de l'arène. Comme il tendait la main pour saisir le sabre, l'amiral arrêta son geste :

— Un instant, berger ! Avant que tu prennes ce sabre, apprends que si tu tentes de t'en servir à d'autres fins que tes combats, tu seras abattu sans sommation. D'autre part, je t'ai accordé une faveur. Je m'attendais que tu me témoignes un minimum de reconnaissance en venant me saluer, mais tu t'en es abstenu. Méfie-toi, c'est une bravade qui pourrait te valoir mon courroux.

— Sauf votre respect, amiral, le mépris avec lequel vous traitez le roi de ce pays et son premier chevalier dénote que vous vous trouvez en mauvaise posture, pour me donner des leçons de savoir-vivre. Ce n'est pas par provocation, que j'ai évité de vous rendre hommage, mais pour que vous touchiez du doigt cette arrogance, dont vous usez sans vergogne, envers eux. Je constate que j'ai atteint mon but.

— Ta langue est trop bien pendue, berger. Prends garde ! Je pourrais te la couper. Saisis ton arme et prépare-toi à te défendre.

Aurel empoigna le sabre. Aussitôt, sa vision s'accéléra. Elle lui permit d'assister à l'entrée de son premier adversaire dans l'arène, au ralenti. Celui-ci vint à sa rencontre.

C'était un grand guerrier qu'une cicatrice en travers des deux joues enlaidissait. C'était lui qui avait exécuté les trois premiers Immuriens qui avaient prétendu conquérir leur liberté dans une lutte à outrance. Il les avait éliminés avec négligence, comme il se serait débarrassé d'un insecte piqueur et se préparait à renouveler sa prestation.

Il vint se planter face à Aurel, puis ce fut le rituel des présentations et ils adoptèrent chacun sa posture d'attente, guettant l'ordre de l'amiral, pour entamer le combat.

Cette fois, Aurel avait opté pour une garde de face. Il s'était campé fermement sur ses pieds, jambes écartées, genoux fléchis, sabre tenu à deux mains, droit devant lui, lame relevée à quarante-cinq degrés et l'esprit ouvert, à l'écoute des pensées de son adversaire.

Celui-ci avait plongé son regard dans le sien, cherchant, comme chez les autres Immuriens qu'il avait éliminés, à se repaître de sa peur. Tout ce qu'il y rencontra fut une franche détermination qui aurait dû l'alerter, mais il ne s' alarma pas. Ses pairs l'avaient pourtant instruit de la manière dont Aurel avait vaincu lors de son premier combat. Lui était persuadé qu'il tenterait de rééditer la même passe d'armes qu'à Nacratiss et se trouva pris de court par la technique qu'il employait cette fois-ci. Cependant, c'était une garde basale. Il mettrait un point d'honneur à la contrer et à en découvrir le défaut. En dépit des avertissements que ses partenaires d'entraînement lui avaient prodigués, il commit l'erreur de sous-estimer son adversaire et adopta une posture identique à la sienne, croisant son fer avec le sien.

— Combattez, ordonna l'amiral.

Aussitôt, le Demms produisit un violent effort vers sa gauche, pour chasser l'arme d'Aurel et pénétrer dans sa défense, mais il avait méjugé son antagoniste. Celui-ci, solide sur ses appuis comme ses montagnes natales, tenait fermement son sabre, qui ne dévia pas d'un iota, réduisant à néant l'ardeur de son assaillant.

Pourtant, celui-ci possédait une force hors du commun. Aurel ressentait dans ses bras toute la puissance de son action sur sa lame, mais il résista. Constatant qu'il n'aboutissait pas, le Demms changea de stratégie et relâcha son énergie.

Aurel sentit diminuer lentement la pression sur son arme. À l'instant précis où elle s'annula, avant que le Demms n'entreprenne une autre attaque, il produisit à son tour, une brusque poussée latérale vers sa gauche, avec tout le poids qu'il put fournir.

Surpris, son adversaire n'eut pas le loisir de contrer. Sa lame fut écartée avec force, ce qui le déstabilisa sur ses appuis. Lorsqu'il arriva en bout de course de sa manœuvre, Aurel avança d'un pas vers son antagoniste et rabattant son arme dans un fulgurant revers, il le décapita proprement.

Un silence consterné s'installa dans les rangs demms, alors que retentissaient des acclamations, en provenance de Gontran, qui n'avait pu se retenir. Il avait bondi de son siège, les bras levés au ciel en criant :

— Bien joué ! mon garçon. Continue sur ta lancée !

— Allons Gontran ! le réprimanda le roi sur un ton qui affirmait le contraire. Faites preuve de modération ! Vous pourriez froisser nos hôtes.

— Si je pouvais les rouler en boule et la jeter, majesté, je l'accomplirais sans la moindre

hésitation : quant à les offusquer, qu'ils aillent au diable ! Eux ne prennent pas de gants.

— Vous avez raison, Gontran, je vous taquinais.

De son côté, Sayanna ne comprit ce qui arrivait que lorsque le guerrier demms s'effondra. De surprise, elle haussa les sourcils, arrondissant ses beaux yeux couleur de noisette, et sentit renaître un espoir qu'elle tempéra aussitôt, car il restait deux combats à venir.

Aurel s'était immobilisé dans la position finale de son geste, statufié. Son esprit s'était enfui. C'était comme s'il n'habitait plus son corps. Cette sensation dura plusieurs secondes avant qu'il revienne à la réalité. Il vécut ce délai avec le sentiment qu'il se prolongeait, persuadé qu'il rêvait.

Pourtant, encore frémissant et finissant de se vider de son sang, le cadavre de son adversaire étendu sous son regard lui prouva que non. L'horreur de l'acte qu'il venait d'accomplir commençait à le gagner et il dut fournir un gros effort, pour le surmonter.

Il planta sa lame dans le sol et entreprit une démarche, qui rétablit un silence médusé dans les rangs demms, et que personne n'attendait de sa part. Il retourna le corps sans vie dont il étendit les jambes, récupéra l'arme que la mort lui avait ôtée des mains et la posa en long sur le ventre du défunt. Puis, ayant ramené ses bras dans leur posture naturelle, il les plia et en croisa les doigts sur la garde du sabre. Ensuite, il alla ramasser la tête coupée et la plaça sur la poitrine, comme les Demms avaient procédé à Nacratis. Pour finir, il s'inclina devant la dépouille avant de se retirer d'une dizaine de pas, pour que les soldats qui étaient descendus dans l'arène enlèvent le cadavre. Le silence perdura jusque là. Puis, Izunu Kotori se leva et déclara :

— Je n'ai pas réussi à découvrir d'où tu tiens ton art de l'engagement, berger. Cette information ne m'importe d'ailleurs qu'à titre personnel. Mais, explique-moi pourquoi tu as honoré ton adversaire vaincu.

— J'agis selon l'inspiration du moment, amiral. Je ne possède aucune expérience du combat à part celle acquise ces derniers temps. Quant à votre séide, je l'ai affronté sans haine ni colère et je l'ai salué parce qu'un soldat, qui tombe pour une cause juste à ses yeux, mérite d'être reconnu parmi les braves, même si c'est dans la défaite. J'ai voulu cette démonstration pour vous prouver qu'un homme digne de ce nom peut vaincre un ennemi en le respectant.

L'amiral se renfrogna. C'était la seconde fois dans un court délai qu'il encaissait une leçon de savoir-vivre. Il la trouvait d'autant dérangeante à recevoir qu'elle lui venait d'un simple berger. Il sentit l'irritation le gagner, mais, ne possédant pas d'argument à lui opposer, il se maîtrisa et articula en contenant sa rage :

— Tu as sauvé la vie de la fille. Prépare-toi à essayer d'obtenir sa liberté.

Pendant que les deux hommes parlaient, des soldats avaient répandu du sable sur la flaque de sang laissée par le vaincu. Aurel reprit son sabre et attendit son second adversaire, avec une sérénité qui suscita l'admiration des spectateurs. D'avoir honoré sa victime selon leurs rites avait déjà provoqué l'arrêt des sarcasmes qu'ils lui adressaient. D'ailleurs, dans les gradins, plusieurs Demms, qui flairaient l'affaire miraculeuse, s'enhardirent même à parier sur lui pour le combat à venir.

L'homme qui entra dans l'arène possédait une frêle stature. Il atteignait tout juste l'épaule d'Aurel. Il était asséché, au point qu'à chacun de ses gestes ses muscles se discernaient, qui jouaient sous sa peau, comme s'il était écorché. Après les présentations, il adopta une garde haute, arme tenue verticalement à deux mains et décalée sur son côté droit, hors de portée d'Aurel.

Celui-ci, pour l'avoir observé et écouté mentalement, avait découvert qu'il se trouvait en présence d'un adversaire nerveux et bondissant, certainement d'une grande vivacité et d'une rapidité d'exécution exceptionnelle. Il prit position, répétant la même posture, que lors du précédent affrontement et attendit.

Au commandement de l'amiral, comme il l'avait pressenti, l'homme attaqua à une vitesse hallucinante. Sans la vision de combat qu'il avait acquise de la pierre forte, jamais Aurel n'aurait eu la capacité de parer le coup de taille meurtrier, qui s'abattait en direction de son cou. Il mit un genou à terre et, relevant son sabre, s'abrita sous sa lame. L'acier tinta. Dans son élan, l'assaillant exécuta une pirouette qui lui permit de retomber sur ses deux pieds derrière Aurel, sabre déjà levé, pour porter une seconde attaque. Mais, celui-ci avait anticipé son action et entamé une rotation sur lui-même, sabre tenu à une main sous la garde et décrivant un arc de cercle funeste qui visait l'abdomen adverse.

Le Demms abattait sa lame lorsque les dix centimètres d'acier, qui constituaient la pointe de celle d'Aurel, le cueillirent sous le foie et dévastèrent muscles et organes internes, dans toute la largeur de son ventre. Aurel acheva sa manœuvre par une roulade, pour esquiver l'arme descendante qui restait mortelle en dépit des dégâts infligés à son porteur.

Celui-ci tomba à genoux, lâcha son sabre et, de ses deux mains, comprima son hypogastre ouvert. Il releva la tête et regarda Aurel d'un œil implorant. Celui-ci comprit ce qu'il attendait de lui et rituellement, il se positionna, pour délivrer le coup de grâce qui le décapita. Il l'honora ensuite de la même manière que le premier et se retira pendant que ses compatriotes l'enlevaient.

Le sentiment d'horreur a posteriori l'avait regagné, mais estompé, déjà. Il se surprit à songer qu'il s'habituaient rapidement à tuer, trop vite à son goût, ce qui le contraria, car il s'y

refusait.

Un silence consterné régnait à présent dans les gradins d'où les Demms considéraient Aurel d'un œil différent : admiratif, dubitatif ou haineux, selon la sensibilité de chacun des spectateurs. L'amiral se leva une nouvelle fois et avoua :

— Décidément, berger, tu m'impressionnes. Certes, ta technique s'avère efficace, mais c'est surtout la force et le respect, dont tu uses envers tes adversaires, qui t'honorent. La fille a recouvré sa liberté. Gagne la tienne, maintenant.

Aurel s'abstint de répondre. Il se concentrait déjà pour son dernier combat. L'amiral regarda du côté où se trouvait le roi d'Immur. Il ressentit, comme un soufflet au visage, les sourires triomphants, qu'il distingua sur sa face et sur celle de son compagnon. Ce constat raviva sa colère, dont il éprouva soudain de la honte, eut égard à la conduite chevaleresque d'Aurel. Sans un mot, il retourna s'asseoir.

Sayanna était ébahie, celui qu'elle avait traité de fou venait de lui démontrer avec éclat qu'elle l'avait méjugé. Il avait réalisé l'impossible exploit. Contre toute attente, elle allait être libérée. Elle se surprit à trembler pour lui : *« Aurel, comment parviens-tu à me produire cet effet ? songea-t-elle. Tu vas devoir me l'expliquer. »* Cependant, elle se garda de toutes manifestations d'enthousiasme, pour ne pas risquer de le troubler. Elle s'en serait d'ailleurs révélée incapable, attendu qu'elle ne tenait encore debout que par un miracle de la providence. L'épuisement la gagnait de minute en minute, usant les forces minimales qu'elle avait récupérées dans sa cellule. Malgré tout, elle se violenta pour résister jusqu'au bout, car elle s'interdisait de s'effondrer devant les Demms. Ainsi, elle espérait se montrer à la hauteur de celui qui venait de la sauver.

*
**

Spitzuro Aïkano constituait, en matière de combattant, ce que les Demms appelaient un astre, c'est-à-dire celui qui brille, par son art. C'était un seigneur parmi les maîtres bretteurs, une légende dans le monde des guerriers demms. Il demeurait invaincu depuis toujours, mais cachait un secret qui pesait sur son existence depuis qu'au cours d'un massacre auquel il avait participé, sur une planète qu'il avait aidé à conquérir, une vieille femme lui avait prophétisé sa fin : *« tu rencontreras un homme, pas un soldat, qui te battra sans livrer bataille. Ce jour-là, tu ne perdras pas ta vie, mais ton art, jusqu'à l'envie de combattre. Ta réputation sera ruinée, ceux qui t'admiraient te conspueront et tu finiras misérable, sur un monde éloigné »*, avait-elle prédit. Il en avait ri et l'avait occise.

Spitzuro était un individu jeune, plein de morgue et d'arrogance, à l'époque. Pendant de nombreuses et longues années, de conflits en conquêtes, il avait relégué la vieille femme dans

le tréfonds de sa mémoire. Cependant, à une date récente à l'échelle du temps écoulé depuis l'augure, une méchante blessure, qui avait failli lui coûter la vie, la lui avait remise en mémoire d'une façon inattendue.

Durant le coma où il demeura plusieurs jours, les visages de ses morts lui revinrent, comme des fantômes. Celui de la prophétesse faisait partie du lot, portant encore la grimace, qui l'avait défigurée lorsqu'il l'avait supprimée. Dans les limbes de sa léthargie, il avait de nouveau entendu la prédiction, qui lui rappela qu'il ne trépasserait pas des suites d'un duel. Depuis, chaque nouveau combat, qui s'annonçait, était pour lui source d'inquiétudes, tant qu'il n'entrait pas dans le feu de l'action.

Ses chefs l'avaient gardé comme atout maître, pour le cas improbable, lui avaient-ils assuré, où le berger survivrait aux deux premiers affrontements. Et voilà qu'il se retrouvait au pied du mur, taraudé par les paroles de la vieille, comme si elle se trouvait à ses côtés. Rongé d'angoisse, mais s'efforçant de ne rien laisser paraître, il pénétra dans l'arène sous les acclamations de ses compatriotes et avança au-devant d'Aurel.

Tissée de soie blanche, sa tenue de combat, ample et aérienne, arborait des broderies aux armes de son clan et lui seyait à merveille. Elle masquait une partie de ses mouvements et dissimulait ses appuis, afin d'éviter que son adversaire lise ses déplacements et anticipe ses actions.

Aussitôt qu'il l'avait vu arriver, Aurel avait écouté ses pensées et il y avait découvert son secret. Il décida de mettre en œuvre ses facultés pour réaliser la prophétie, attendu que cette stratégie le garderait de verser le sang une nouvelle fois.

Pour y parvenir, il serait contraint de se montrer très attentif. Il allait devoir capter chacune des intentions du Demms, pour contrer ses manœuvres en adoptant la garde appropriée, avant qu'il commence à les exécuter.

Pour accomplir sa résolution, il possédait en outre de sa capacité à entendre les pensées de son antagoniste, d'un atout supplémentaire que lui conférait sa vision accélérée. Lorsqu'il usait de celle-ci, son visage demeurait inexpressif, son regard vide et ses pupilles noires et dilatées : toutes caractéristiques de nature à dérouter l'adversaire.

À trois mètres, le Demms s'arrêta, salua d'une infime inclination du buste et se présenta :

— Spitzuro Aïkano, style Kotori.

Aurel rendit la politesse et énonça son patronyme et sa qualité. Puis, ils s'apprêtèrent au combat et attendirent le signal pour entamer la rencontre. Dans la tribune des huiles, le commandant de la base, le capitaine Ichisé Mariu sûr du résultat, se frottait les mains :

— Cette fois, c'est joué. Face à un astre de la valeur de Spitzuro, il est vaincu d'avance !

N'est-ce pas amiral ?

Celui-ci tempéra son enthousiasme :

— J'aimerais me prévaloir de la même certitude que la vôtre, Ichisé.

— Suggérez-vous réellement que le berger pourrait battre Spitzuro ! s'étonna Ichisé.

— Qui sait ? Après ce à quoi nous venons d'assister, je m'attends à tout, y compris la défaite de Spitzuro.

— Ce serait un coup terrible porté à notre fierté, commandant.

— Certes, capitaine ! Mais, c'est le jugement des armes et notre honneur de guerrier, d'en accepter le verdict ; aussi douloureux qu'il s'avère.

S'il avait dû parier à ce moment-là, Izunu aurait misé sur Aurel, mais cette conviction, il la garda pour lui.

— Combattez, ordonna-t-il.

Un silence impressionnant régnait dans les gradins. Spitzuro avait rivé son regard dans celui d'Aurel. Ce qu'il y cherchait, sans parvenir à le trouver, le plaça d'entrée, en situation de mal-être. C'était la première fois de sa longue carrière qu'il échouait à déchiffrer les sentiments de son adversaire. Amplifiées et d'une clarté limpide, les paroles de sa prophétesse résonnèrent de nouveau dans sa tête. De plus, ce visage intrépide dégageait une expression implacable qui le déstabilisait.

Il amorça une attaque d'estoc. À peine en avait-il entamé le geste, qu'Aurel adaptât sa garde et sa posture en conséquence. Il abandonna cette action et commença à contourner son vis-à-vis, cherchant une ouverture qu'il ne trouva pas. Chaque fois qu'il envisageait une nouvelle technique, Aurel contraignait en adoptant une parade qui l'interdisait. Cette tactique laissait Spitzuro dubitatif : il réagit comme s'il lisait dans mes pensées, songea-t-il.

Cette pensée spécifique amusa Aurel, qui en sourit. Et ce rictus, dans ce visage impénétrable, apparut à Spitzuro, comme celui du loup qui s'apprête à se jeter sur l'agneau.

Il commença à perdre pied. Fébrilement, il révisait les nombreuses techniques qu'il pratiquait depuis tant d'années, sans parvenir à en choisir une. Pour chacune, il envisageait également la parade et Aurel, qui l'écoutait attentivement, se bornait à l'appliquer.

Cette situation dura longtemps, si bien que l'effroi le gagna : une peur gluante, paralysante, qui l'empêchait de raisonner et de réfléchir. Il était devenu sourd à son environnement et n'entendait que les paroles de la vieille femme qui paraissaient le poursuivre.

Lorsque les premières huées, qui ne témoignaient que d'impatience, troublèrent le silence qui régnait jusque là dans les gradins, il les reçut comme si elles lui étaient destinées. Il songea à se ruer sur son adversaire, mais c'était la tactique que ses prédécesseurs avaient

employée et qui les avait conduits à une mort que son ego et son orgueil refusaient, la trouvant ignominieuse. Immobile, la tête vide, il commença à trembler.

Soudain, sa pratique des arts martiaux, tout son acquis guerrier, son expérience et ses milliers d'heures d'entraînement ne se révélaient d'aucuns secours. Le magnifique sabre à garde dorée, que l'empereur lui avait offert en personne, pesait très lourd dans ses mains, et il ne savait plus s'en servir. Alors, son cerveau se mit en berne et la panique s'empara de lui. Désormais incapable de rester maître de lui-même, il lâcha son arme, qui chut sur le sable de l'arène. Dévoré par la peur et sous les huées qui cette fois lui étaient bien destinées, il s'enfuit lamentablement, sous les sarcasmes et les insultes de ceux qui l'admiraient encore un instant auparavant.

Aurel se détendit. Il abandonna toute attitude de combat, planta son sabre dans le sol et s'adressa à Izunu Kotori :

— Cette conclusion vaut-elle une victoire à vos yeux, amiral ?

— Il va sans dire, berger. Et je dois même admettre que c'est une des plus belles à laquelle j'ai eu l'occasion d'assister. Tu peux t'en aller avec la fille, mais mon instinct me souffle que nous ne tarderons pas à nous revoir.

— Pour ma part, j'espère que non. Ou alors, en d'autres circonstances.

— Avant de partir, rappelle-moi ton nom, berger.

— Aurel Gaboureau, amiral.

— Eh bien ! Aurel Gaboureau ! Au revoir. Que la chance t'accompagne, car tu vas en avoir besoin.

— Et pourquoi donc s'il vous plaît ?

— Lorsque ton exploit sera connu, tous les maîtres-sabreurs demms viendront te défier un à un.

— Je les attendrai de pied ferme, monsieur.

— Dans ce cas, tu dois ramasser le sabre que ton adversaire a abandonné. Il te revient de droit et tu en auras certainement l'utilité.

Aurel récupéra l'arme, la tenant à l'envers, la pointe vers le bas, tranchant tourné vers lui, pour signifier qu'il n'avait pas d'intentions belliqueuses :

— Je vous remercie, amiral.

Celui-ci tira la sienne de son fourreau et la remit au commandant Naruzo qui se trouvait à côté de lui. Puis, il détacha l'étui de sa ceinture et le lança à Aurel :

— Prends cet étui également, il te rendra service. Aurel attrapa le manchon au vol, et y glissa sa lame. Tu peux partir, à présent, je te libère... et emmène la fille.

Sayanna avança, chancelante, vers Aurel. Il s'empressa de la rejoindre. Lorsqu'il parvint à elle, il reçut à nouveau le choc de ses yeux, et elle de même en retour. Il lui tendit la main, pour qu'elle s'y appuie. Elle lui sourit faiblement et s'effondra sur lui. La longue station debout qu'elle avait effectuée était venue à bout de ses maigres forces. Aurel la retint et l'emporta dans ses bras comme si elle ne pesait rien. Il se dirigea vers la sortie de l'arène qui se trouvait à côté de l'endroit où était assis le roi. Quand il le croisa, celui-ci l'interpella :

— Où comptes-tu aller dans l'immédiat ?

— D'abord, quitter ce camp, majesté, ensuite j'aviserais.

— J'ai de la place pour vous deux dans mon carrosse. Si ma suggestion vous agréée, je peux vous ramener à Brunoix. Après, vous pourrez vous rendre où vous voudrez. Mais, j'aimerais que vous soyez mes hôtes, au moins jusqu'à ce que la demoiselle reprenne des forces.

L'hospitalité royale, offerte de bon cœur, arrivait à point, car Aurel ne savait où se réfugier à proximité. L'état de Sayanna nécessitait des soins et lui était fatigué :

— J'accepte avec joie, Majesté, ce sera un honneur pour nous.

— Parfait ! Tu n'imagines pas le plaisir que tu me procures ! Allons ! Ne perdons pas de temps. Vous paraissez avoir tous deux grands besoins de repos.

— Gontran saisit le sabre, qu'Aurel peinait à tenir coincé sous son bras gauche :

— Confie-moi cette arme, mon garçon, je me ferai un devoir de te la garder.

15 — Brunoix

La résidence de Gilbert 1er à Brunoix était l'antique château fort qui avait permis le développement de la ville qui l'entourait. Au cours des précédentes décennies, les stratèges du royaume s'étaient accordés sur l'obsolescence de ses murs dans le domaine militaire. Les prédécesseurs de Gilbert avaient donc confié sa modernisation à des architectes qui avaient fait abattre un rempart, pour l'ouvrir sur une immense place plantée d'arbres et de massifs de fleurs. À présent, les tours possédaient des toitures aux tuiles rouges. Des agrandissements avaient vu le jour de chaque côté, au gré des besoins et des envies des souverains antérieurs. Il tournait le dos à l'Argane, qui traversait la cité d'est en ouest avant d'aller rejoindre le Grandin à Nacratis.

L'aile-ouest remontait au règne du grand-père de Gilbert 1^{er}. Néanmoins, lorsqu'ils l'évoquaient, les habitants de Brunoix en parlaient encore comme si elle datait de la veille. Donc, dans une chambre de la nouvelle extension, Aurel veillait Sayanna depuis deux jours. Elle n'était pas revenue de son évanouissement. Dès leur arrivée, il l'avait confiée aux soins des suivantes de la compagnie royale. Celles-ci l'avaient baignée, elles avaient nettoyé et pansé ses plaies, après quoi elles l'avaient couchée dans le grand lit, où Aurel l'avait trouvée le lendemain toujours inconsciente.

Lui était parfaitement reposé, en pleine forme. Une nuit de sommeil avait suffi, pour le remettre sur pied. Il aurait pu s'en aller, la laisser là et retourner dans ses montagnes, pour continuer à œuvrer pour les Êstres. Néanmoins, il voulait plonger ses yeux une nouvelle fois dans ceux de Sayanna. Il ignorait pourquoi, mais ce désir lui paraissait si important à satisfaire, à ce point indispensable qu'il n'eût pu se résoudre à partir. Alors, il attendait, assis dans une confortable bergère à côté de sa couche, meublant son désœuvrement en l'observant, qu'elle revienne à la vie.

Son visage avait dû attirer de nombreux regards, admiratifs ou envieus de sa beauté, avant que les Demms le massacrent à coups de poing. Ils lui avaient poché les deux yeux, ses pommettes étaient tuméfiées et ses lèvres étaient fendues à plusieurs endroits. Certainement par chance, plus que par la volonté des brutes qui l'avaient battue, son nez, joliment camus, avait échappé à la vindicte de ses agresseurs.

Aurel ne les avait pas vues, mais les femmes qui l'avaient soignée lui avaient rapporté que son corps était couvert d'ecchymoses violacées et qu'elles craignaient que ses côtes aient

également souffert. Il espérait que non et regardait avec tristesse ce pauvre visage en ruine avec des envies de meurtre. Cependant, le souvenir de ses récents combats tempérait ses pulsions vengeresses, car il avait obtenu plus que sa part, de sang et de violence. Finalement, il admit que la mort des trois Demms, qu'il avait abattus, payait la dette de ses agresseurs.

Toujours inerte, dans son lit, le chef reposant sur un oreiller, où ses cheveux mi-longs s'étaient en désordre, elle respirait avec régularité, comme une personne profondément endormie, qu'aucun son, aucun appel ne parvenait à réveiller. Par moment, elle s'agitait, sa tête basculait brusquement de droite à gauche tandis que des larmes perlaient aux coins de ses yeux et coulaient sur ses joues. Aurel les essuyait délicatement avec les jolis mouchoirs brodés que les femmes de chambre avaient laissés à sa disposition.

« Nous avons tenté tout ce qui pouvait l'être, avaient conclu les médecins qui étaient venus la visiter à la demande du roi, nous devons attendre et espérer ». Alors, Aurel patientait.

Était-ce dû à l'épuisement ? Devait-elle son état au choc émotionnel d'avoir échappé miraculeusement, à la mort qui lui était promise ou bien une combinaison des deux motifs ? Personne n'était en mesure de l'affirmer, mais Sayanna, repliée sur elle-même, vivait dans son monde intérieur. Là, elle avait retrouvé ses rêveries d'enfant.

Comme beaucoup de fillettes, elle avait aspiré à un prince charmant. Hélas ! En grandissant, la dure réalité de la vie s'était imposée. Elle n'avait jamais rencontré le bel enchanteur et les hommes qu'elle avait connus étaient tout, sauf gracieux et bienveillants. Elle évoluait dans son monde onirique, mais elle demeurait lucide et critique à l'égard du songe. Elle le voyait comme si elle y assistait de l'extérieur, comme elle aurait regardé un film. Elle revivait les moments importants de sa vie, les rares instants de joies qu'elle lui avait apportées, mais aussi, les nombreuses peines, et les souffrances qu'elle avait dû endurer, jusqu'à la fin sordide à laquelle les Demms l'avaient condamnée sans appel.

Dans son monde intérieur, les Demms n'étaient pas des hommes, mais les monstres qu'elle avait découverts en eux, lorsqu'ils l'avaient maltraitée. Son preux chevalier, dont le visage demeurait toujours flouté, portait les traits d'Aurel, ce coup-ci. Quand elle s'était rendu compte de ce changement dans son rêve, elle y avait résisté. Elle essayait sans succès de le chasser hors de ses pensées. Chaque fois qu'elle y parvenait, il disparaissait, mais revenait aussitôt qu'elle relâchait sa vigilance. Finalement, de guerre lasse, elle avait fini par l'accepter. Arrivée à ce stade, elle s'était rassérénée. Mais, que la lutte avait duré longtemps ! Maintenant, elle dormait profondément, d'un sommeil exempt de songes.

Elle était alitée dans une chambre immense et haute de plafond, dont les murs étaient artistiquement lambrissés de chêne jusqu'à un mètre cinquante du sol. Celui-ci était revêtu

d'un plancher à motifs géométriques et recouverts d'épais tapis sur le pourtour de sa couche. Trois grandes fenêtres ouvraient la pièce sur l'extérieur. Prévues pour éclairer et aérer les lieux, elles étaient habillées de rideaux de dentelle ajourée. Cependant, afin de créer l'obscurité propice au repos, les servantes les avaient obturées de lourdes tentures en velours.

Aurel, las de rester assis malgré le confort de la bergère, s'était levé. Il avait déambulé dans la chambre, silencieusement, de long en large durant plusieurs minutes. Finalement, il s'était approché d'une fenêtre dont il avait écarté les revêtements. À travers la vitre, il admirait le somptueux jardin qui s'étendait en contrebas.

La porte de la pièce s'ouvrit, juste assez pour permettre le passage de la tête de Gontran. Il jeta un coup d'œil sur la bergère, à côté du lit, et n'y trouvant pas Aurel, procéda à un tour d'horizon visuel. Aurel anticipa son appel, vint au-devant de lui et le rejoignit dans le couloir.

— Comment va-t-elle ? s'enquit Gontran à voix basse.

— Elle demeure dans un état stationnaire. Elle dort, mais elle ne réagit à aucun stimulus.

— Espérons qu'elle se réveille vite et prenons patience.

— Nous ne pouvons, hélas ! rien tenter d'autre.

— Non, malheureusement ! Gontran marqua un silence, puis enchaîna : le roi a exprimé le désir de s'entretenir avec vous. Vous devez donc l'abandonner un moment, si cette idée ne vous ennuie pas.

— Si je dois m'absenter, je préférerais qu'elle ne reste pas seule, pour le cas où elle reviendrait à elle.

— Ce serait prudent, en effet. Je vais réclamer une présence à ses côtés. Accompagnez-moi.

Ils empruntèrent le couloir jusqu'à son extrémité. Là, Gontran tira sur un cordon dissimulé le long d'une tenture de fenêtre. Une porte s'ouvrit à leur droite et une domestique apparut. Gontran lui donna ses ordres et, la laissant vaquer à sa tâche, ils s'engouffrèrent, à leur gauche, dans l'escalier qui desservait les étages.

En deux volées de marches, ils débouchèrent au rez-de-chaussée, dans une galerie qu'ils suivirent sur une dizaine de mètres, avant de bifurquer à droite dans une seconde. Ils traversèrent toute l'aile-ouest du palais et accédèrent au centre historique du château. Au passage, Aurel put admirer brièvement les portraits en pied de toute la lignée des rois immuriens. Ils empruntèrent un nouvel escalier, gravirent deux étages et arrivèrent devant une issue gardée par deux hommes d'armes.

Reconnaissant Gontran, ils saluèrent et celui qui se trouvait à droite de la porte agita, grâce

au cordon qui était prévu à cet effet, la clochette suspendue à l'aplomb de son poste. L'huis s'ouvrit sur un valet, qui sans demander d'explication s'effaça, pour laisser entrer les visiteurs.

Ils se retrouvèrent dans une antichambre, où plusieurs sièges inoccupés attestaient qu'elle servait aussi de salle d'attente. La clarté, qui baignait l'endroit, provenait des seuls chandeliers fixés aux murs, car c'était une pièce aveugle. Le majordome ferma la porte derrière eux et les précéda, pour entrebâiller la seconde, après avoir dûment frappé trois coups. Il se tint dans l'embrasure, pour annoncer les visiteurs et sur l'assentiment du roi, leur céda le passage.

Ils pénétrèrent dans une grande salle longue de deux fois sa largeur, où la lumière entrait par six croisées spacieuses, qui offraient une vue directe sur l'Argane et l'activité fluviale, qui y avait lieu. Un tapis immense, d'une seule pièce, recouvrait le plancher dont il ne laissait apparaître qu'un mètre cinquante sur le pourtour de ce qui, à l'évidence, constituait le cabinet de travail du souverain. Une rangée de chaises était adossée au mur en face des fenêtres. Deux d'entre elles étaient disposées, à l'intention de Gontran et Aurel, face à l'imposant bureau en noyer massif qui représentait à lui seul tout le mobilier de l'endroit.

Gilbert 1er y était attablé, sur un confortable siège capitonné de cuir. Derrière lui, une grande cheminée de pierre rompait l'uniformité de la paroi. Un feu de grosses bûches y brûlait sur de robustes chenets en fer forgé savamment travaillés, que deux têtes de lions miniatures sculptées avec art dans le même métal ornaient. Son manteau de granit rose saillait largement sur la pièce et servait d'étagère, pour plusieurs bibelots décoratifs. Le reste d'espace était recouvert de rayonnages chargés de livres, de registres et de rouleaux de papier, tenus à l'abri de la poussière par de hautes portes vitrées. Le plafond uniformément blanc intégrait des moulures dans les angles sur son pourtour et des rosaces aux endroits où pendaient les lustres lourds de chandelles. Enfin, les murs libres étaient agrémentés de fresques peintes, représentant des scènes de chasse sur les bords d'un lac où s'ébattaient cygnes et canards.

Le roi invita ses visiteurs à s'asseoir, s'informa de la santé de Sayanna et de l'évolution de son état et aborda finalement ce qui avait motivé leur venue. Il s'adressa à Aurel :

— Je désirai m'entretenir avec toi, pour que nous parlions de la démonstration magistrale d'art martial que tu as effectuée au camp des Demms. Peux-tu me confier, à moi, qui t'a enseigné et où tu as acquis la maîtrise qui a transparu lors des affrontements ?

— Majesté, je ne peux que vous tenir le même discours qu'à l'amiral Kotori. Je n'ai jamais appris à manier un sabre. D'ailleurs, vous constaterez qu'avant l'arrivée des Demms, ce type d'armes n'existaient pas en Immur.

Le souverain marqua le coup. Comment une évidence de cette taille avait-elle pu lui échapper ? songea-t-il. Mais, étant roi, ce genre d'inadvertance ne suffisait pas pour le désarçonner.

— Tout de même ! tu devras bien, tôt ou tard, fournir une explication ! Personne ne devient maître d'escrime du jour au lendemain ! s'étonna-t-il.

Aurel était embarrassé. Il lui devait sa gratitude pour les avoir accueillis dans son palais, lui et Sayanna. Mais, devait-il lui en révéler plus qu'aux Demms ? Il pénétra brièvement son esprit et celui de Gontran et décida qu'il pouvait leur accorder sa confiance.

— Majesté, pour ma sécurité et jusqu'à ce que je sois en mesure d'agir, les informations que je vais vous livrer ne doivent pas atteindre d'autres oreilles que les vôtres.

Intrigués, Gilbert 1er et Gontran devinrent attentifs. Aurel leur conta l'histoire de ses origines. Il leur parla des facultés que lui avait révélées la pierre forte, mais omit toutefois de préciser qu'il pouvait entendre les pensées de ses interlocuteurs. Finalement, il conclut par ces mots :

— Voilà donc, majesté, comment j'ai acquis la maîtrise du sabre demms.

Aussi extraordinaire qu'ait pu paraître son récit à n'importe lequel de ses contemporains, il laissa les deux hommes, de marbre. Ils avaient dû tellement remettre en question leurs croyances et leurs visions du monde que, depuis l'invasion des Demms, plus rien ne les étonnait. Ils acceptèrent son histoire sans broncher, cherchant néanmoins comment ils pourraient tirer parti de ses facultés, pour se libérer de l'envahisseur.

Quand Aurel eut terminé, ce fut Gontran qui relança :

— Serais-tu en mesure d'enseigner ton art du combat ?

Aurel comprit aussitôt où le connétable voulait en venir. Il parut réfléchir un moment et, sans ostentation, réduisit à néant les espoirs du vieux soldat :

— Pour que l'apprentissage de ces techniques produise ses fruits, vos hommes devraient s'entraîner des mois, voire des années. Et encore ! Ceux qui parviendraient à la maîtrise seraient très loin du niveau où je l'ai portée, car je dispose de facultés qu'ils n'auraient pas. Si votre demande a pour but de constituer un corps d'élite pour combattre les Demms, je regrette de devoir vous inciter à oublier cette idée. Elle nécessiterait trop de temps, d'hommes et d'argent : sans compter qu'après, vous devriez encore verser le sang et que, de toute façon, vous demureriez toujours impuissants, face à leurs machines et leurs armes technologiques, du genre de celle qu'ils employèrent à Plouzin.

— Affirmerais-tu qu'il ne reste aucun espoir de les chasser ? intervint le roi.

— Non, majesté, ce que je prétends, c'est qu'en l'état actuel du développement de notre

société et de nos moyens techniques, quoi que nous entreprenions, nous ne sommes pas de taille à lutter contre eux. En revanche avec beaucoup de patience, si vous m'accordez votre foi, j'agirai de telle sorte qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes, sans heurts et sans dégâts.

— J'aimerais assez savoir comment tu pourras réaliser cet exploit ! s'exclama Gontran sur un ton où perçait le scepticisme.

— C'est là que doit intervenir la confiance que je vous réclame, messieurs. Tant que je n'aurai pas achevé ma préparation, je ne pourrai rien vous révéler.

— Décidément, reprit le roi, tu es un berger hors du commun, Aurel. Très avisé et d'une intelligence qui surpasse la moyenne, tu parais posséder des connaissances qui dépassent de beaucoup les nôtres. Je vais donc t'accorder mon crédit et j'irais même jusqu'à solliciter ton conseil.

— Si je peux vous aider, Majesté, et dans la mesure où j'en détiendrai la compétence, je me tiens à votre service.

— Bien ! alors, à ma place, quelles dispositions adopterais-tu, en attendant ?

— À mon avis, vous ne devriez rien changer à votre ligne de conduite. Continuez à gérer la crise comme depuis son début. Ménagez votre peuple autant que vous le pouvez, et persuadez les Demms qu'ils ont gagné et qu'ils vous ont soumis.

— Rien d'autre ?

— Non, majesté. La tâche, déjà bien assez lourde, se suffit à elle-même. Quant à moi, aussitôt que je serai rassuré sur l'état de santé de Sayanna, avec votre permission, je m'en irai accomplir ce pour quoi mes pairs m'ont placé sur ce monde.

— Tu demeures libre de partir quand tu voudras, de même que Sayanna. Si vous le désirez, des chevaux seront tenus à votre disposition dans mes écuries. N'hésitez pas à vous servir si vous en avez besoin.

— Je vous remercie, Majesté. Vous êtes resté digne dans la défaite. Cette attitude vous honore, vous et ceux qui vous entourent. Vous êtes un grand roi.

Gilbert 1er s'abstint de répondre. Le compliment lui allait droit au cœur et les louanges possédaient une saveur assez rare, pour qu'il apprécie celles-ci, même si elles ne lui venaient que d'un berger. Il signifia la fin de l'entretien, car il devait traiter d'autres affaires et les deux hommes se retirèrent.

Sans qu'il se l'explique, Aurel languissait de rejoindre Sayanna. Il s'excusa auprès de Gontran et le laissa dans le couloir du rez-de-chaussée :

— Retrouveras-tu ton chemin jusqu'à sa chambre ? Lui demanda celui-ci.

— Sans problème, connétable, je suis berger, ne l'oubliez pas et ce palais, en dépit de sa

taille, n'atteint pas la vastitude de mes montagnes.

— Accorde-moi la grâce de m'appeler Gontran, désormais. J'en serai comblé.

Aurel lui tendit une main qu'il serra :

— La faveur vaut également pour moi, Gontran.

De retour dans la chambre où la situation demeurerait inchangée, Aurel remercia et congédia la servante qui avait assuré la veille pendant son absence. Il s'installa dans le confort de son fauteuil. Le calme et la paix régnaient dans la pièce, de sorte que sans qu'il le veuille, il s'assoupit. Comme souvent, dans ce cas, il rêva de ses montagnes et y reçut la visite d'un Êtres :

— Bonjour ! Aurel, comme promis, je suis revenu.

— Bonjour ! Maurinenjalbert, j'avais hâte de vous revoir, car j'ai grand besoin d'aide. J'ai pris des engagements, j'ai avancé des affirmations et je n'ai aucune idée sur la façon de les tenir et de les réaliser.

— Pas de panique, Aurel, tu chemines sur la voie du succès. Grâce à ton intervention, nous avons résolu le problème des pierres fortes. Par une manipulation mentale, nous avons modifié celle que tu portes. À moins que tu ne désires qu'ils te trouvent, tu resteras invisible pour les Demms si elle s'active de nouveau. Ensuite, la jeune personne que tu as sauvée est d'une importance capitale pour la poursuite de ta mission. Soigne-la bien et veille sur elle avec attention. Enfin, je t'annonce que le moment approche où tu redeviendras un Êtres entier.

— Quand ? Comment ? S'excita Aurel.

— Du calme ! Mon ami, du calme ! je ne saurais te préciser quand, car cette transformation interviendra naturellement, sans participation de notre part. Quant au comment de l'opération, pour éviter d'en perturber le déroulement, je ne peux pas te le révéler. Mais, je peux te confier cependant que la jeune fille devra impérativement se trouver à tes côtés lorsqu'elle se produira, et que vous aurez besoin d'une tranquillité absolue pour que tout se passe au mieux. En conséquence, je te conseille de retourner chez tes parents et de l'emmener avec toi.

— Pour moi, cette option ne pose pas de problème, mais voudra-t-elle m'accompagner ?

— À toi de la convaincre, Aurel. Néanmoins, je pressens qu'elle n'y sera pas opposée.

— Venant de vous, je tiens cette affirmation pour une certitude, mais après...

— Tu déduiras toi-même la suite à donner à ton action.

— J'en accepte l'augure. Vous reverrai-je ?

— Oui, quand tout sera fini, nous nous retrouverons sur Duniya Ilimi. Dans l'attente de cet aboutissement, tu seras redevenu mon égal et tu te passeras de mon aide. Au revoir, Aurel.

Un bruit dans le couloir le réveilla en sursaut. Embrumé de sommeil, il inspecta la chambre visuellement. Il avait l'air égaré, mais il reprit brusquement pied dans la réalité en portant les yeux sur Sayanna. Celle-ci venait d'ouvrir les siens et observait le plafond fixement comme si elle craignait qu'il lui tombe dessus. Après un temps qui lui parut long, elle remua enfin et tourna la tête vers lui. Quand elle le reconnut, elle lui sourit. Avant qu'elle prononce le moindre mot, leurs regards se trouvèrent une nouvelle fois.

Lors des deux premières occasions où cette circonstance s'était produite, elle s'était révélée très brève, mais, cette fois-ci, rien ne rompit le contact et le choc qu'ils avaient déjà vécu se renouvela et perdura jusqu'à l'enchantement. Ils s'hypnotisaient réciproquement. Chacun éprouvait la même sensation qu'une proie sous l'emprise paralysante d'un prédateur. Celui d'Aurel exprimait tous ces sentiments, qu'il s'était souvent étonné de ne pas ressentir envers le sexe opposé et dans les yeux de Sayanna, il découvrit tous ceux, dont elle se défendait depuis toujours et qu'elle était persuadée d'avoir enfouis sous une carapace d'indifférence. S'ils avaient brandi chacun un panneau, avec je t'aime écrit dessus, ils ne se seraient pas compris aussi clairement. Sayanna fut la première à parler :

— Aurel ! s'exclama-t-elle d'une voix de fillette. Mon prince charmant est sorti de mon rêve !

Un temps certain s'écoula avant que ses mots atteignent le cerveau de leur destinataire, tant il se trouvait encore sous l'emprise de son regard. Quand ils parvinrent au but, il répondit :

— Et tout disposé à te servir, si tu en exprimes le désir !

— Je veux un homme fort, capable de rendre l'amour que je lui porte, Aurel, pas un valet.

— C'est bien ainsi que je le comprends, Sayanna.

Elle lui tendit la main. Il se leva de la bergère pour la saisir. Elle paraissait minuscule, dans la sienne. Il la serra avec tendresse en s'asseyant sur sa couche, à côté d'elle. Doucement, elle s'adossa à la tête du lit. Leurs regards se joignirent à nouveau et la magie de la communion spirituelle opéra une nouvelle fois. Ils s'envoûtaient mutuellement, victimes du magnétisme qui les reliait. Lentement, leurs visages se rapprochèrent irrésistiblement, jusqu'à ce que, finalement, leurs lèvres se frôlent dans un baiser qu'ils auraient voulu fougueux, mais que les récentes blessures de Sayanna limitèrent à un attouchement. Leurs cœurs battaient à tout rompre : tant, ils n'avaient jamais éprouvé un sentiment aussi violent. C'était complètement nouveau pour eux et le phénomène les transportait à mille lieues des événements qui avaient provoqué leur rencontre. Lorsqu'enfin ils redescendirent de leur nuage, Sayanna regarda son environnement et s'enquit :

— Où nous trouvons-nous ?

— Au château de Gilbert 1er à Brunoix, répondit Aurel en s’amusant de sa surprise.

— Dans le palais du roi ! Non ! vraiment ?

— Je t’assure que si. Après le combat, Sa Majesté m’a gentiment offert l’hospitalité et, comme je ne disposais d’aucun endroit où te mettre à l’abri, en sortant de là-bas, j’ai accepté.

— Tu t’es occupé de moi sans me connaître, sans avoir idée d’où je venais ni pourquoi j’étais détenue chez les Demms ! Tu t’es battu pour moi parce que ton instinct te le commandait, m’as-tu confié, mais ! Pourquoi ?

Aurel se tâta un instant, comme s’il cherchait ses mots :

— Je ne sais pas si ce fut égal pour toi, mais les deux seules fois où nos regards se sont croisés, quand nous nous trouvions en cellule puis dans l’arène, même si le phénomène s’avéra très bref, j’ai éprouvé un sentiment que je ne m’expliquais pas. Dès lors, je n’ai vécu que dans l’attente du moment où je pourrai replonger mes yeux dans les tiens.

— J’ai conçu la même émotion, mais j’ai mis du temps, pour l’admettre et l’accepter. Je t’aime, Aurel, et je te suivrai, où que tu désires m’emmener, aussitôt que je serai en état de me lever.

— Je ne trouve pas de mots assez forts, pour exprimer ce que je ressens à ton égard. Je t’adore, Sayanna. Tu es devenu mon soleil et ma vie t’appartient désormais. Tout ce qui te sera adressé me touchera également, en bien ou en mal et dans ce cas, malheur à ceux qui s’y risqueront.

Sayanna demeurait sous le charme. Cependant, elle éprouvait encore de la peine à reconnaître que ce qu’elle était en train de vivre lui arrivait à elle. Jamais les hommes, qu’elle avait connus, ne lui avaient parlé de cette manière. Personne ne s’était jamais soucié d’elle ni de son bien-être. D’émotion, des gouttes perlèrent à ses yeux, qu’Aurel essuya délicatement en souriant :

— C’est de me voir pleurer, qui t’amène ce rictus ! s’étonna-t-elle.

— Non, c’est parce que tu réagis comme ma mère. En de pareilles circonstances, elle verse immanquablement des larmes.

— Ce phénomène ne se contrôle pas, tu sais !

— J’espère bien ! Sinon, pauvres de nous autres, hommes.

Elle rit, et cette joie ensoleilla la chambre.

— Veux-tu ouvrir les rideaux, pour laisser entrer la lumière du jour ? Tandis qu’Aurel s’empressait, elle enchaîna : et puis, j’ai une faim de loup, si tu me trouvais de quoi manger, je posséderais alors tout ce que j’ai toujours rêvé d’avoir.

— Vos désirs valent des ordres, madame, répliqua Aurel en s’inclinant dans une révérence

qui la fit s'esclaffer. Je vais, je cours et je vole, pour les exaucer, et il quitta la chambre sur ces mots.

Dans le couloir, il retrouva le cordon que Gontran avait utilisé pour appeler une servante et en usa à son tour. La jeune personne qui se présenta était celle qui avait veillé Sayanna. Elle fut ravie d'apprendre qu'elle était revenue à la vie et promit qu'elle lui apporterait une collation rapidement. Alors qu'elle se retirait, Aurel ajouta :

— Veuillez également prévenir le roi et le connétable que Sayanna est de retour parmi nous.

Il regagna la chambre aussitôt et trouva Sayanna, debout devant une fenêtre, en admiration devant les jardins qui s'étalaient en contrebas.

— Tu n'aurais pas dû te lever, ce n'est pas très prudent, la gronda-t-il.

— Je n'ai pas pu résister, mais aide-moi à revenir au lit, car je crains de ne pas y arriver seule. Quand elle fut réinstallée sur sa couche, elle s'inquiéta de leur avenir. Qu'allons-nous devenir, lorsque je pourrai sortir d'ici ?

— Dans un premier temps, si tu veux bien, nous irons dans mes montagnes. J'y ai laissé deux personnes auxquelles je tiens beaucoup et qui seront ravies de t'accueillir. De plus, l'air pur et le calme achèveront de te guérir. Ensuite, nous aviserons.

— Ton père et ta mère ? Tu es comblé. Moi, je n'ai jamais éprouvé le bonheur de connaître les miens.

— Mes parents adoptifs, c'est toute une histoire, je te raconterai.

Soudain, Sayanna s'assombrit. Inquiète, elle s'enquit :

— Le roi sait-il qui je suis ?

— Quelle importance ?

— C'est vrai que tu ignores encore tout de moi. Écoute...

Elle lui conta laconiquement sa vie, laissant de côté son enfance malheureuse, pour s'étendre longuement sur les événements qui l'avaient conduite dans l'arène :

— Je crains, finit-elle, que ma condamnation ne me rattrape à présent.

Comme elle prononçait ces mots, des coups résonnèrent à la porte et une servante entra. Elle portait une table de lit, sur laquelle un plateau de nourriture était disposé et déposa le tout devant Sayanna. Puis, d'une voix fluette, elle annonça la visite du roi : le temps qu'elle arrange la couverture et Gilbert 1er se présenta, suivi d'un secrétaire. Ils le salèrent respectueusement.

— Je constate avec plaisir que notre malade a retrouvé de la vigueur ! s'exclama-t-il. J'en suis comblé. Après les avoir observés, il ajouta : et je note avec ravissement que je ne suis pas

tout seul.

— Je l'admets sans détour, Majesté, répondit Aurel avec un regard éloquent pour Sayanna.

— Tout va bien, alors ! Il tendit la main, vers le secrétaire qui s'était immobilisé à côté de lui. Celui-ci lui remit un rouleau de papier scellé. Mademoiselle, reprit le roi en agitant le document. J'ai tenu à vous apporter cet édit moi-même, d'abord, pour avoir le plaisir de vous revoir, ensuite pour vous informer que cet écrit efface votre passé. J'espère que sous l'influence de notre ami commun, ajouta-t-il en regardant Aurel, vous aurez à cœur de m'honorer, en menant désormais une vie exemplaire.

— Comptez sur moi, sire. Je m'y efforcerai chaque jour.

— Parfait ! j'en prends acte.

Il esquissait déjà le demi-tour, pour s'en retourner, quand Aurel l'interpella :

— Majesté ! nous voudrions vous remercier, pour toutes les bontés que vous nous avez prodiguées.

— Oh ! Ça ! ce n'est rien, en comparaison de la joie que m'a procurée ton triomphe sur les Demms. Rien que pour cette satisfaction, vous serez toujours les bienvenus chez moi. Allez, et que la providence vous garde, et il sortit.

Aurel se tourna vers Sayanna et il conclut :

— Ainsi, te voilà libre, blanchie et absoute.

Une semaine après, elle était tout à fait remise. Les hématomes de son visage apparaissaient encore, les écorchures de ses pommettes cicatrisaient joliment et ses lèvres restaient douloureuses, mais elle avait retrouvé force et vigueur. Aurel évalua que le temps était venu pour eux de partir :

— Mais avant, je dois régler un dernier détail.

— De quoi parles-tu ? s'enquit Sayanna.

— Au camp de répartition des esclaves, ils m'ont injecté une soi-disant médecine, qui, outre sa fonction première, camouflait un système, qui leur permet de me situer en permanence. Je dois m'en débarrasser.

— Comment espères-tu y parvenir ?

— Regarde.

Il se concentra et visualisa le haut de son bras gauche. Puis, s'aidant des facultés qui étaient désormais les siennes, il pénétra mentalement dans sa chair, à la recherche de la puce électronique. Lorsqu'il l'eut découverte, il procéda à des contractions successives de ses fibres musculaires afin de la pousser pour qu'elle remonte à la surface. Quand elle atteignit sa peau, il utilisa un couteau qu'il avait subtilisé à cette fin sur un des plateaux de nourriture que

les domestiques leur apportaient deux fois par jour et incisa délicatement l'endroit où elle se trouvait. Enfin, il pressa l'entaille entre ses doigts. Une gouttelette de sang perla, dans laquelle apparut un minuscule point sombre. Il le recueillit sur la pointe de la lame qu'il essuya sur un mouchoir.

— Voilà ! déclara-t-il après l'avoir soigneusement plié et rangé dans sa poche. À la première occasion, je cacherai ce tissu dans l'attelage d'un routier en partance pour l'ouest. De cette façon, nous aurons obtenu la liberté d'aller où nous voudrons, sans que les Demms soupçonnent un seul instant qu'ils m'ont perdu.

— Tu ne finiras jamais de m'étonner, mon chéri ! s'exclama Sayanna.

Durant cette semaine, ils avaient appris à se connaître à loisir, car le temps ne leur manquait pas et ils trompèrent ainsi leur désœuvrement. À présent, chacun avait acquis une grande partie du passé et des habitudes de son vis-à-vis. Cependant, ils restaient encore de longs moments à se contempler mutuellement, en silence, comme s'ils s'abreuyaient de leur image. Chaque fois, ils éprouvaient le sentiment que leur amour en sortait renforcé et c'est un couple indéfectiblement uni qui s'apprêtait à suivre le chemin des montagnes.

— Es-tu déjà allée à cheval ? s'inquiéta Aurel.

— Aurais-tu oublié que j'ai grandi dans une ferme ? Nos chevaux ne valaient pas des destriers, mais nous les enfourchions néanmoins, quand nous avons besoin de nous déplacer.

— Tant mieux ! dans ce cas : parce qu'ainsi, tu vas pouvoir m'assister.

— T'aider ! À quoi ?

— À monter, pardi ! je connais toute la théorie de l'équitation, mais je ne possède aucune expérience de sa pratique.

— De toute façon, nous sommes réduits à marcher.

— Détrompe-toi, le roi nous a gentiment ouvert ses écuries. Nous n'avons qu'à nous servir.

— Donc, il ne nous reste plus qu'à aller le remercier et le saluer avant de partir.

— Ce sera la moindre des politesses. Allons-y.

16 — Le berger

L'amiral Kotori se morfondait, au point qu'il parvenait à la limite de l'abattement. Il avait effectué le long voyage jusqu'à Takoda 3-278 sans trop savoir pourquoi. Il avait agi sur une intuition. Cependant, depuis qu'il s'y trouvait, aucune inspiration nouvelle ne l'avait éclairé sur le prolongement qu'il devait donner à sa venue. Bien qu'il tourne et retourne dans sa tête les événements auxquels il avait assisté depuis son arrivée, il échouait à mettre le doigt sur le fil conducteur qui le mènerait à une suite logique.

Donc, plongé dans les rapports de ses officiers, il étudiait avec minutie tous les incidents des quatre derniers mois, aussi minimes qu'ils puissent paraître, à la recherche d'un indice qui guiderait sa réflexion. Pour la xième fois, en relisant les comptes rendus, il ressassait les victoires d'Aurel. En dépit de leurs indiscutables nettetés, elles lui restaient en travers de la gorge.

Qu'un autochtone, sur un monde conquis, batte quatre soldats demms en duel constituait déjà un fait assez exceptionnel à ses yeux, pour qu'il s'y intéresse. Mais, plus que le triomphe du berger en lui-même, c'est la manière dont il avait vaincu qui méritait qu'il s'y attarde. Izunu était un vieux briscard qui avait pris part à des dizaines de combats singuliers au cours de sa vie et en avait contemplé des centaines d'autres. Mais, ceux auxquels il avait assisté en arrivant ici l'avaient dans un premier temps surpris, puis étonné et enfin médusé.

Depuis, il avait visionné plusieurs fois les films, que ses subordonnés avaient réalisés à cette occasion, et à chaque reprise il était parvenu à une conclusion identique : l'Immurien s'était battu comme s'il avait connu à l'avance les manœuvres que ses adversaires allaient entreprendre. Cette évidence s'était même avérée flagrante lors du dernier affrontement.

À force d'y réfléchir, il commençait à se persuader qu'il avait eu sous les yeux, l'Êtres qu'il était venu chercher et qu'il n'avait pas su le voir. « *Pourtant, songeait-il, le berger n'en possède pas la morphologie et il n'a réagi à aucun des tests auxquels il s'est prêté* ». Le visionnage et l'analyse répétée des films des combats avaient éveillé son instinct et, bien qu'aucun élément nouveau ne lui en apporte l'assurance, il en aurait donné sa main à couper.

Les détecteurs, du simple fait de leur conception et de leur fonctionnement purement technique, ne pouvaient mentir ou se tromper. Bien que toutes les recherches entreprises jusqu'à présent soient restées vaines, il était persuadé qu'un ou plusieurs Êtres demeuraient bel et bien sur ce monde et il était convaincu d'en avoir rencontré un. Cependant, il se trouvait

à court d'éléments, pour définir une suite à son action. Il s'accrocha donc à cette idée et saisit le combiné de l'interphone, pour réclamer une liaison avec Nacratis, qu'il obtint instantanément :

— Capitaine Xanabé Razamoro ? s'enquit-il.

— Oui, de la part de qui ?

— Izunu Kotori depuis le Ryakoriu.

— Mes respects ; amiral. Que puis-je pour vous ?

— Juste une question, capitaine. Vous détenez la charge de tout ce qui touche de près ou de loin à la répartition des esclaves. Seriez-vous en mesure d'en retrouver un en particulier ?

— Sans aucun problème, seigneur, si vous me donnez son nom, je découvrirai vite sa position.

— Parfait ! Dans ce cas, localisez-moi le berger qui nous a coûté quatre soldats d'élite, Aurel... je ne sais plus comment.

— Aurel Gaboureau, monsieur, je vais effectuer une recherche immédiatement et je vous rappellerai aussitôt que nous l'aurons repéré. Désirez-vous que nous l'arrêtions ?

— Non, Xanabé, vous me le trouvez et vous ne le lâchez plus. Je veux être en mesure de suivre tous ses déplacements, à tout moment.

— Très bien, amiral, nous procéderons conformément à votre volonté.

— Je vous en remercie, capitaine. Bonne journée !

Quand il interrompit la communication, Izunu demeura songeur. Il venait de mobiliser les moyens de Razamoro sans trop savoir ce qui en découlerait, mais il était en proie au fort sentiment qu'il devait entreprendre une action ; quelle qu'elle soit. Alors, il avait suivi son intuition.

Xanabé Razamoro se mit à l'ouvrage aussitôt qu'il eût raccroché. Rechercher Aurel ne l'enchantait pas plus que ça. Celui-ci avait gagné sa sympathie, même s'il ne pouvait l'exprimer ouvertement. Le courage et la droiture qu'il avait démontrés constituaient des qualités que Razamoro appréciait. Mais un ordre, émanant de l'amiral lui-même, ne pouvait rester sans effet et il devait obéir.

Pour retrouver Aurel, il devait d'abord découvrir le numéro de sa puce électronique, puis caler un détecteur sur sa fréquence et la suite incomberait à la technologie. L'appareil renverrait un signal, qui indiquerait les coordonnées de l'émetteur, et donc d'Aurel. Après plusieurs dizaines de minutes, la tâche était accomplie. Razamoro rappela Izunu Kotori :

— Amiral, le berger se trouve encore à Brunoix. Nous l'avons localisé sur les quais de la rivière et ne le lâchons plus. Il apparaît vouloir s'embarquer pour redescendre vers Nacratis.

Quelle conduite devons-nous adopter ?

— Ne le perdez pas. S'il s'arrête à Nacratis, attachez un homme à ses pas et, s'il continue, veillez à ce qu'il soit suivi en permanence, où qu'il aille. D'autres directives vous parviendront par la suite.

— À vos ordres ; amiral.

Pendant que les Demms poursuivaient un fantôme, Aurel et Sayanna quittaient Brunoix par la sortie-sud de la ville. Gilbert 1er leur avait fourni deux chevaux magnifiques : deux bêtes robustes, taillées pour les longues chevauchées, où l'endurance constituait la qualité première.

Ils avaient suivi la route en direction de Nacratis, sur plusieurs kilomètres, avant d'obliquer au sud-est, pour couper au plus court et rejoindre Corrante. De là, ils emprunteraient le chemin qui les conduirait vers Granval et le hameau des parents d'Aurel. Ils avançaient vite. Leurs montures étaient rompues à l'exercice et ils arrivèrent en vue de Corrante vers le milieu de la cinquième journée après leur départ.

À la même heure, dans son bureau, l'amiral Kotori se tenait devant la carte d'Immur, qu'il avait épinglé sur la cloison. Il y pointait les positions successives du mouchard, que Razamoro lui envoyait depuis Nacratis, et qu'il prenait pour Aurel. Le tracé obtenu le laissait songeur. Il s'attendait à ce qu'il retourne chez lui. Mais, a contrario, il se déplaçait vers l'ouest, par voie fluviale. Qu'il se dirigea vers la mer ne constituait pas un fait étrange en soi, mais pourquoi y allait-il, lui, le montagnard ? Cette question turlupinait Izunu, au point qu'il finit par vouloir s'assurer des motivations du berger.

*
* *

Almarick Rombert était un jeune quadragénaire. Comme son père et tous ses aïeux avant lui, il était batelier sur le Grandin et l'Argane. Il tenait son embarcation de ses ascendants, qui se l'étaient transmise d'une génération à la suivante en même temps que leur métier. Il aimait le fleuve ainsi que sa vie de nautonier et n'avait jamais envisagé de changer d'activité.

C'était le troisième jour du voyage qu'il avait entrepris en direction de Marsagne, ville portuaire, où le Grandin se jetait dans la mer. Il naviguait en compagnie d'un vieux matelot qui avait été le dernier mousse de son père. Grâce à lui, il avait découvert les dangers, les pièges, mais aussi les attraits du cours d'eau et avait appris à le dominer.

Son bateau était chargé d'une cargaison qu'il avait embarquée à Brunoix et dont il avait livré une partie à Nacratis, le surlendemain. Avant de poursuivre son voyage, il devrait encore s'arrêter à Pontcharmoix, pour combler, dans sa cale, le vide laissé par son escale à Nacratis. Il escomptait y parvenir avant la nuit.

Pour lui, descendre le fleuve constituait une promenade d'agrément, tant il en connaissait

le moindre remous. En revanche, pour le retour, c'était une autre affaire. Des chevaux de trait devenaient indispensables, pour tirer son bateau depuis le chemin de halage, qui longeait le cours d'eau sur toute sa partie navigable. À contre-courant, le voyage s'avérait lent et surtout, fatigant, car il devait conduire les bêtes en marchant à côté d'elles : d'où la nécessité de recourir à un matelot.

Pour l'instant, autant pour lui que pour son employé, la croisière se déroulait d'agréable façon. Il évaluait ce qu'elle allait lui rapporter, lorsque les quais de Pontcharmoix se profilèrent à l'horizon. Il abandonna sa comptabilité, pour se consacrer à la manœuvre. Bien qu'il l'ait déjà exécutée des centaines de fois, c'était toujours un exercice délicat qui demandait maîtrise et doigté, car il devait accoster à un endroit précis.

Son bateau immobilisé et amarré, il s'apprêtait à le quitter, en compagnie de celui qui constituait tout son équipage, quand, tout à coup, des soldats demms apparurent sur la berge et convergèrent directement sur lui :

— Que tous ceux qui se trouvent à bord évacuent le bâtiment ! ordonna le chef du détachement.

Éberlué, s'interrogeant sur ce qui lui arrivait, Almarick appela son matelot. Tous deux gravirent l'échelle qui donnait accès au quai. Le sous-officier les regarda grimper. Quand ils parurent devant lui, il les examina en se référant à une photographie qu'il tenait dans sa main gauche :

— Où se cache le troisième individu ? questionna-t-il enfin.

— Moi et mon homme d'équipage sommes les seuls occupants, répondit Almarick.

— Bien ! nous allons fouiller et il t'en cuira si tu as menti !

Sur un signe de lui, deux soldats descendirent sur le bateau. Un des deux portait un boîtier, qui émettait des bips à un rythme égal. Celui-ci s'accéléra à mesure qu'il se rapprochait du navire et devint un son continu quand il fut monté à bord. Ils explorèrent rapidement l'embarcation, qui ne possédait qu'une cale et une cabine, réapparurent sur le pont et le préposé à l'usage du détecteur communiqua leurs constatations :

— La machine nous indique sa présence, mais nous ne trouvons personne, sergent.

— Où avez-vous effectué vos classes, soldat ? Affinez la sensibilité de votre appareil et il vous conduira directement à sa cachette, le rabroua celui-ci.

Après une nouvelle recherche, les deux hommes reparurent. Celui qui n'avait encore rien dit exhibait un mouchoir qu'il désigna en expliquant :

— Voilà ce que nous avons déniché, chef. Personne ne se dissimule ici.

— Apportez-moi ce chiffon.

Lorsqu'il l'eut en main, il le déplia avec précaution et comprit qu'il s'était fait rouler en découvrant la tache de sang avec le minuscule point sombre au milieu. Il attrapa Almarick par le col de sa veste et d'un ton menaçant, l'interrogea :

— Il a séjourné là. Ce mouchoir en constitue une preuve irréfutable. Où l'avez-vous débarqué ?

D'une voix tremblante, Almarick, ébahi, s'exclama :

— Mais enfin ! De qui me parlez-vous, monsieur ? Je n'ai jamais vu ce chiffon avant que votre homme ne le brandisse. Où l'a-t-il trouvé ?

D'un regard, le sergent interrogea son subordonné :

— Il était caché dans un cageot de betteraves, sergent.

— Alors ? reprit celui-ci pour Almarick.

— Je ne comprends pas. J'ai chargé ces caisses à Brunoix, en compagnie de mon employé. Hormis l'individu qui nous les a apportées, nous n'avons rencontré personne. Sans nul doute le mouchoir se trouvait-il déjà là.

Le sous-officier scruta le visage du marinier qui approuvait d'un hochement de tête et admit que les affirmations du batelier reflétaient la vérité. Il lâcha Almarick :

— C'est ton jour de chance, Immurien. L'homme que nous recherchons s'avère surdoué pour monter ce genre de manœuvre. Il s'est servi de vous à votre insu. Rassemblement vous autres, nous partons ! ordonna-t-il à sa troupe.

Resté seul, Almarick regarda son matelot, qui n'en menait pas large. Autant que lui, il était visiblement soulagé :

— Eh bien ! Vieux garçon ! s'exclama-t-il. Il pourra se glorifier de nous avoir causé une belle peur !

— Oui, patron, répondit celui-ci d'une voix encore tremblante de frayeur, j'ai vu arriver l'instant de notre dernière heure.

— Allons ! mon ami. Afin de nous remettre de nos émotions, rendons-nous à la taverne du port, pour nous jeter une chopine derrière la glotte avant de reprendre le travail.

*
**

À bord du Ryakoriu, vaisseau amiral de la flotte demms en orbite à proximité du Yamatogiro, Izunu Kotori travaillait dans son bureau, lorsque le rapport du sergent lui parvint. Il en lut la teneur et de dépit, abattit son poing sur la table :

— Je le pressentais ! maugréa-t-il. Ce maudit berger s'est bien moqué de moi, mais il finira par se trahir à nouveau et alors nous verrons qui de nous deux s'avérera le plus fin.

L'interphone stridula. Encore sous le coup de l'exaspération que lui avait causée le rapport

du sergent, il prit la communication sur une modulation éloquente :

— Kotori, je vous écoute.

Son interlocuteur, Akemi Naruzo, discerna l'état d'esprit d'Izunu dans l'inflexion de sa voix. Après s'être présenté, il diagnostiqua :

— Je sens de la contrariété dans votre ton, amiral. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ah ! Akemi ! Rien ne vous échappe ! Décidément, vous me connaissez trop bien.

— Rien de sérieux, j'espère !

— Je viens de me rendre compte que je me suis fait rouler, Akemi, et j'en suis agacé. Mais, je vous en parlerai à un autre moment, en tête à tête. Qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est que, justement, je désirerais m'entretenir avec vous en privé, de nouvelles préoccupantes qui me sont parvenues.

Izunu sentit, au ton employé par Akemi, que c'était important et que celui-ci préférerait rester discret à l'interphone :

— De combien de temps avez-vous besoin, pour me rejoindre à bord du Ryakoriu, s'informa-t-il ?

Une heure après, des coups résonnèrent à sa porte. Il la déverrouilla et invita son visiteur à entrer. Naruzo salua et tira un siège, pour s'asseoir en face de l'amiral qui entama la discussion sans attendre :

— Quelles nouvelles avez-vous reçues, que vous ne puissiez me communiquer par l'interphone ?

— Il s'est produit sur Demmssora, une succession d'évènements que je qualifierai de critiques, pour ce qui nous intéresse.

— Comment serions-nous concernés, puisque nous avons quitté Demmssora depuis longtemps ?

— Par nous, j'entends le clan dans son entier, seigneur.

— Ah ! La situation atteint-elle ce point de gravité ?

— Jugez-en, amiral. D'abord, le fils aîné d'Yumi Inoué est décédé de mort violente.

— Yamaghi ! Mon neveu ! Assassiné ! Pourquoi ? Par qui ?

— Officiellement, personne n'est accusé, mais il se murmure que la maison impériale tirerait les ficelles de l'affaire. Ensuite, un commando est passé outre à la trêve du jour du salut, en essayant de tuer l'empereur alors qu'il se rendait au Parc du Souvenir.

— Qui était-ce ?

— Là aussi, le mystère demeure ; amiral. En revanche, ce qui est acquis, c'est que l'attentat fut perpétré en guise de représailles.

— Qu'est-ce qui autorise cette certitude ?

— Les assaillants ont mené leur attaque au sabre, selon le rituel de notre code d'honneur. S'ils avaient simplement voulu occire Takoda, ils auraient employé des armes infaillibles.

— C'est juste, Akemi. Quoi d'autre ?

— Le plus dur à avaler, amiral. Trois jours après, Yumi Inoué, sa femme et ses deux filles ont également péri, exécutés chez eux. La garde de son domaine a subi le même sort en tentant de s'interposer.

Izunu Kotori blêmit. Pour lui, cette nouvelle constituait une épreuve qui l'atteignait dans ce qu'il chérissait le plus. Bien qu'il soit son vassal, Yumi Inoué était son ami et sa conjointe était sa sœur. Il marqua un silence qu'il employa, à lutter pour ne pas se laisser submerger par l'émotion. Il sentit la colère monter en lui. Il lui permit d'enfler, car elle l'aida à surmonter ce moment difficile. Avec une rage contenue, il s'enquit :

— Est-ce que l'auteur de cette crapulerie est identifié ?

— Malheureusement, non, amiral. Mais, si vous m'y autorisez, j'aimerais vous confier le résultat de mon analyse des faits.

Izunu regarda son ami dans les yeux. Lui aussi soupçonnait la vérité, mais il voulait savoir si Akemi arrivait aux mêmes conclusions que les siennes.

— Je vous écoute, Akemi, mais je subodore ce que vous allez me raconter.

— Je me suis livré à une rapide gymnastique intellectuelle et voici ce qu'il en ressort : Yamaghi Inoué, inspecteur des finances, meurt assassiné alors qu'il rencontre discrètement un journaliste de renom. De là à songer qu'il avait mis le doigt sur une affaire louche, ne laisse qu'un pas que je franchis allègrement, attendu que, s'il est allé trouver la presse, c'est qu'il craignait de passer par sa hiérarchie. J'en conclus que sa découverte devait toucher des gens influents, qui disposent de moyens importants. Comme par hasard, huit semaines après, Takoda est attaqué selon le rituel propre à une vengeance. Pour moi, la conjecture n'est pas permise. J'y entrevois la main d'Yumi Inoué. D'après moi, il a dû bien ficeler son entreprise, car le fait qu'il fut assassiné au lieu d'être accusé et arrêté atteste que le ou les commanditaires de l'acte ne possédaient pas de preuve à charge envers lui. Or, tous les clans connaissent pertinemment les liens qui vous unissent et qui induisent que toucher à Inoué revient à s'en prendre à vous. Nul ne s'y risquerait. Personne ! Sauf...

— Le lâche usurpateur fou, cracha Izunu. Cette fois, c'en est trop ! il a éliminé des gens qu'il n'aurait pas dus. Il va devoir payer pour ce crime et pour tous ceux qu'il a commis avant. Mais, pour conduire cette vendetta avec une chance de succès, je dois absolument aboutir ici. L'amiral s'interrompit net, mais à propos ! Pourquoi ces informations vous sont-

elles parvenues à vous, et pas à moi ?

— Simplement parce que celui qui nous les a envoyées ne savait pas que nous avions échangé nos commandements. Pour lui, vous exercez toujours votre autorité sur et depuis l'Yamatogiro.

— De qui proviennent-elles ?

— Izumi Mariagué, le chef de la garde d'Yumi Inoué.

— N'est-il donc pas mort avec ses frères d'armes ?

— Non, amiral, il aurait volontiers donné sa vie pour Inoué, mais celui-ci lui avait ordonné de vivre, coûte que coûte, pour nous prévenir. Il a mis sa sauvegarde en danger pour nous contacter, car selon lui, un traître s'est glissé dans le clan Inoué et Izumi est forcé de se cacher. Mais, il affirme qu'Yumi Inoué lui a laissé des preuves.

— Je comprends ! Pouvez-vous le joindre ?

— Oui, il m'a confié une adresse électronique qu'il a personnellement sécurisée.

— Pouvons-nous nous y fier ?

— Je m'en porte garant, car, autant que je me souviens, il n'a jamais croisé son égal à ce jeu-là.

— Tant mieux ! dites-lui de ne pas bouger, de ne rien tenter et d'attendre notre retour. Maintenant, trouvez-moi Giro Inoué et envoyez-le-moi.

— Giro Inoué ! il appartient donc à notre effectif !

— Heureusement pour lui, sinon la famille Inoué n'existerait plus.

— Sur quel bâtiment sert-il ?

— Il commande une de vos fréquences d'escorte, mais j'ai oublié laquelle.

— C'est sans importance ; amiral. Je le découvrirai vite et je lui transmettrai votre convocation.

— Très bien, Akemi, je vous remercie de m'avoir averti sans attendre.

— Ce n'est pas tout ; monsieur.

— Quoi d'autre ?

— L'attentat a encore aggravé la paranoïa de Takoda. Il est devenu farouche comme une bête aux abois. Il a appelé tous les chefs de clans et il exige qu'ils lui renouvellent leur serment d'allégeance, sans délai.

— Pourquoi, alors, ne m'a-t-il pas mandé également ?

— Sans nul doute parce qu'il ne lui est pas venu à l'idée que vous aviez quitté Duniya Ilimi et que c'est là-bas que la convocation a dû arriver ; amiral.

— Dans ce cas, elle ne tardera pas à me rattraper, Akemi, mais ce retard, s'il se prolonge,

pourrait sourire à nos affaires.

— Excusez-moi, monsieur, mais j'ai du mal à vous suivre. En quoi servirait-il nos intérêts ?

— Je pressentais que tôt ou tard, un attentat se produirait. Néanmoins, je ne pensais pas que celui-ci surviendrait si vite, dans les circonstances que nous avons apprises, ni à ce qu'il touche nos proches. Yumi a agi inconsidérément. Il aurait dû m'en référer. Cependant, je ne l'en blâme pas. Me suivez-vous, Akemi ?

— Tout à fait, Izunu, vous connaissez mon opinion à ce sujet et mon adhésion sans restriction à votre point de vue.

— Bien ! alors, écoutez-moi. Je suis venu ici, parce que nous y avons détecté la présence d'au moins un Êstres. Eh bien ! cet Êstres, j'ai acquis la certitude de savoir sous quel déguisement il se cache et nous devons absolument le reprendre avant d'avoir à retourner sur Demmssora.

— À qui songez-vous, amiral ?

— Vous l'avez rencontré aussi, Akemi. C'est le berger.

— Ce gardien de troupeau ! Monsieur ! En êtes-vous convaincu ?

— Je parierai ma chemise là-dessus, Akemi.

— Dans ce cas, nous le retrouverons facilement, puisque nous lui avons injecté une de nos puces électroniques.

— Il portait ! Un de nos mouchards. Il s'en est débarrassé et s'en est servi pour nous promener à l'autre bout du pays. Comment un simple berger Immurien pourrait-il connaître l'existence de ce moyen technique ? Comment s'est-il rendu compte qu'il en était équipé et comment a-t-il procédé pour l'extraire de son corps ? Ajoutez à cette liste la maîtrise qu'il a démontrée au cours de ses combats, alors que nos sabres et leur mode d'emploi n'avaient pas cours sur ce monde avant notre venue, et dites-moi ce qu'il pourrait s'avérer si ce n'est un Êstres caché sous les traits d'un gardien de troupeau.

— Vous avez certainement raison, amiral. Mais, pourquoi attacher autant d'importance à le retrouver ?

— Parce qu'à force de réfléchir et d'analyser toutes les campagnes que nous avons menées contre eux, un fait devient évident : c'est que la chasse aux Êstres, que nous poursuivons depuis des siècles, se révèle inutile et coûteuse. Je suis convaincu qu'ils ont atteint un niveau de développement technique et spirituel infiniment supérieur au nôtre, qu'ils jouent avec nous et qu'ils ont préféré disparaître plutôt que nous anéantir. Je crains que, si nous continuons comme nous sommes lancés, ils perdent patience et se fâchent. Nous pourrions bien, alors,

devoir subir leur colère. Aussi, devons-nous mettre un terme à tous nos errements. Et la seule solution que j’entrevois pour réussir dans cette voie nécessite leur concours. Je suis intimement persuadé qu’en négociant franchement avec eux, nous parviendrons à trouver un arrangement qui donnerait satisfaction à nos deux nations. S’ils acceptent de nous aider à nous débarrasser de l’usurpateur, nous pourrons ouvrir une ère de paix et de coopération harmonieuse entre les peuples de l’empire.

Naruzo éprouva le besoin d’un instant de réflexion pour assimiler le discours de son supérieur. Ce qu’il venait d’entendre le surprenait tout en le réjouissant. Bien sûr, il connaissait l’opinion d’Izunu concernant Takoda et il la partageait. Izunu lui avait également confié qu’il envisageait de le renverser, mais Akemi avait mis ce projet sur le compte de son ambition personnelle. Et là, il découvrait avec un bonheur certain que l’intérêt commun et non le sien propre constituait sa motivation première. Izunu Kotori s’en trouva encore grandi à ses yeux :

— Quoi que vous décidiez, quoi que vous entrepreniez, je me rangerai invariablement à vos côtés ; Izunu. Quoiqu’il m’en coûte.

— Votre dévouement me va droit au cœur, Akemi. Pour l’instant, notre problème, notre urgence, affirmerai-je, consiste à retrouver le berger.

— Comptez sur moi, amiral. Je vais m’y atteler immédiatement.

C’est ainsi que, dans les jours qui suivirent, Naruzo déploya tout ce que la flotte spatiale du clan Kotori comportait d’aéronefs, pour quadriller Immur. Il commença par la zone de montagne d’où il avait appris qu’Aurel était venu. Malheureusement pour lui, il possédait encore un coup de retard, car il ignorait totalement ce qu’était devenu Aurel après qu’ils l’eurent relâché. Il entreprit de rechercher un homme seul et à pied, et non un couple que la bienveillance du roi avait doté de chevaux.

Celui-ci avait même poussé la générosité jusqu’à leur remettre également une bourse abondamment garnie, pour couvrir les frais de leur voyage.

*
* *

Aurel et Sayanna apprécièrent particulièrement ce geste lorsqu’ils atteignirent Corrante. Là, par rapport à celle qui régnait dans les vastes plaines qui entouraient Brunoix, la température s’était nettement rafraîchie du fait de l’altitude.

Ils n’avaient pas voulu s’encombrer de bagages et s’étaient vêtus tous les deux légèrement. Ils se félicitèrent donc de la générosité du roi, lorsqu’ils durent acheter de quoi affronter le climat rigoureux des montagnes.

Après avoir laissé leurs chevaux chez un palefrenier, ils visitèrent les boutiques de la rue

marchande. Ils commencèrent par l'échoppe du cordonnier, où ils s'équipèrent de chaudes bottes fourrées, et celle d'un fripier, où, sur les conseils d'Aurel, Sayanna troqua son pantalon fin pour un de laine épaisse. Aurel procéda de même. Deux chandails de la même matière, deux douillets manteaux en peau de mouton retournée et deux chapkas en lapin complétèrent la panoplie.

Cependant, lorsqu'ils étaient entrés dans la boutique, Aurel avait remarqué le regard appuyé du commerçant sur la bourse attachée à la ceinture de Sayanna. Quand vint le moment de payer leurs achats, il écouta les pensées du marchand. Ce fut une précaution dictée par la sagesse, car l'homme était un filou de la pire espèce.

Flairant l'affaire juteuse, il avait déjà multiplié par trois le prix de leurs emplettes et, tandis qu'ils les essayaient, il avait envoyé son fils avertir des complices, afin qu'ils les détroussent lorsqu'ils sortiraient de la ville.

— Le tout vous coûtera trois Imms d'or, votre excellence, réclama-t-il d'un ton mielleux.

— Pourquoi le sentiment que vous êtes en train de m'escroquer m'assaille-t-il soudain ? s'enquit Aurel, d'une voix dure et menaçante.

Son vis-à-vis se ratatina derrière son comptoir, comme s'il s'efforçait de disparaître. Manifestement, il ne s'attendait pas à une réaction de ce genre, de la part de ce client-là :

— Je vous assure que non, cher monsieur, bredouilla-t-il.

— Comment ? Espèce de coquin ! Nieras-tu que, cette marchandise, que tu essayes de me vendre à prix d'or, tu ne l'as pas payée ? Contesteras-tu que tes fournisseurs l'aient volée à un négociant qu'ils ont dépouillé sur la route de Granval ou dans les environs ? Ose prétendre le contraire et j'appelle le guet.

— Non ! pitié ! paniqua l'homme. S'il vous plaît ! Prenez vos paquets et partez, je vous offre le tout.

— D'accord, mais informe tes complices que si par malheur ils croisent mon chemin, ce sera la dernière fois qu'ils inquiéteront un passant et pour appuyer ses menaces, il tira à moitié son sabre hors de son fourreau.

Le fripier recula précipitamment, s'effrayant à l'idée qu'il dégainait réellement et les regarda s'en aller avec un soupir de soulagement : « *Chante toujours ! Beau merle, songea-t-il. Quand mes amis te tomberont dessus, ils te rabattront ton caquet et ce ne sera pas ton arme qui te sortira de leurs griffes : alors, je récupérerai la marchandise, la bourse, et ta lame* ».

Dehors, tandis qu'ils marchaient, Sayanna questionnait Aurel :

— Comment as-tu découvert que c'était un voleur ?

— J'ai flairé la carambouille rien qu'à la façon, dont il a guigné l'escarcelle que tu portes, quand nous sommes entrés.

— Oui, mais pour ses complices...

— Lui n'est qu'un revendeur. Il s'approvisionne donc forcément auprès d'acolytes, qui doivent opérer aux environs. Pour le percer à jour, j'ai usé d'une touche d'autorité et d'un brin de crânerie, et voilà !

— Ne crains-tu pas que ses consorts nous retrouvent et qu'ils nous attaquent ?

— Qu'ils y viennent ! J'ai déjà occis trois guerriers demms et en ai découragé un quatrième, je ne me laisserai pas impressionner par une poignée de misérables bandits de grand chemin. S'ils se montrent, ce sera leur dernière affaire.

Sayanna n'y trouva rien à redire :

— Tout de même, ajouta-t-elle après un silence, je me sentirais rassérénée, si je possédais moi aussi de quoi me défendre.

— Tu maîtrises l'art de combattre ! s'étonna Aurel.

— Bien sûr ! Selon toi, comment une fille comme moi aurait-elle pu survivre seule et rester indépendante dans une ville comme Brunoix ? Là-bas, de tous ceux qui s'en sont pris à moi, beaucoup le regrettent encore avec amertume, car ils ont reçu la correction de leur vie.

— Qui t'a enseigné ?

— Aussi bizarre que le fait puisse te paraître, je n'ai jamais appris. Quand je dois me protéger, la technique me vient naturellement.

Aurel marqua le coup. Cette révélation constituait un nouveau point commun à leurs existences. Comme lui, elle avait grandi chez des gens qui l'avaient adoptée. Comme lui, elle intégrait facilement la connaissance et était indubitablement douée pour se débrouiller seule. Comme lui, elle possédait la faculté de se défendre de manière innée. Ces nombreuses coïncidences ne pouvaient apparaître fortuitement, et il commençait à comprendre pourquoi Maurinenjalbert lui avait affirmé qu'elle avait une importance capitale : simplement, parce qu'elle provenait des mêmes origines que lui et ne le savait pas. Devait-il lui en parler ? Il en était à se poser la question, lorsque Sayanna le secoua en l'appelant :

— Aurel ! Aurel ! Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Il réagit comme s'il sortait brusquement du sommeil :

— Hein ! Quoi ? Ah ! excuse-moi, je réfléchissais.

— J'ignore ce qui t'accaparait, mais tu paraissais totalement absent. Soudain, j'ai eu peur pour toi. À quoi songeais-tu ?

— Je n'ai pas encore acquis la confirmation de mes suppositions, alors pour l'instant, je

préfère les garder pour moi. Quand nous serons rendus chez mes parents, à l'abri et au chaud, je te promets d'essayer de t'expliquer.

Comme il finissait sa phrase, une ombre glissa sur eux. Ils levèrent les yeux et découvrirent un aéronef des Demms qui décrivait des cercles à l'aplomb de la ville. Aurel saisit la main de Sayanna et l'entraîna d'un pas tranquille, en direction de l'écurie où ils avaient laissé leurs chevaux :

— Nous devons partir, car je devine que les Demms ont éventé ma ruse. Mon intuition me crie qu'ils se sont lancés à mes trousses.

— Pourquoi en auraient-ils après toi ?

— Je n'en ai aucune idée. Ils doivent posséder des raisons qui leur paraissent justifiées.

L'appareil passa une nouvelle fois dans l'axe de leur déplacement, au ralenti, marqua un arrêt en vol stationnaire et finalement, s'en alla.

— Ils ne savent pas que nous voyageons ensemble et doivent chercher un homme seul, en déduisit Aurel. Cette ignorance nous concède un avantage dont nous devons profiter avant qu'ils ne s'aperçoivent de leur erreur. Viens, rendons-nous chez le forgeron. Nous y trouverons certainement une arme à ta convenance. Puis, nous quitterons la ville.

Une heure et une épée après, ils sortirent tranquillement de la cité après avoir récupéré leurs montures et s'élancèrent au galop en direction de Granval.

Vers la tombée de la nuit, alors qu'il l'explorait une xième fois, Xengi Daemon repéra plusieurs objets insolites à travers les frondaisons qui bordaient la route de Granval, après un virage. Il se posa pour s'assurer qu'il avait vu juste et découvrit les cadavres de six hommes aux visages masqués. Avec le temps, ce genre de spectacle lui était devenu familier. Mais dans ce cas-là, un détail le frappa ; les blessures, que portaient trois d'entre eux, ressemblaient étrangement à celles qu'aurait pu infliger son propre sabre.

17 — Sayannaurel

Depuis le départ d'Aurel, la vie de Pierre et Simone Gaboureau avait repris son cours, identique à celui qu'elle suivait lorsqu'ils étaient seuls et se désolaient de la stérilité de leur union. Cependant, ils avaient vieilli de vingt ans et ils commençaient à décliner doucement, car l'absence de celui qui avait constitué le moteur de leurs existences durant tout ce temps minait leur moral.

Ainsi qu'Aurel le leur avait conseillé, ils s'étaient retirés dans la bergerie d'alpage. À présent, isolés par l'enneigement, ils ne voyaient plus personne et vivaient repliés sur eux-mêmes, en se soutenant mutuellement. Ils s'étaient résignés à l'éloignement de leur fils et attendaient avec impatience le moment où ils pourraient l'embrasser de nouveau.

La forte épaisseur du manteau blanc interdisait toutes sorties au troupeau. Lorsqu'il avait fini de soigner ses bêtes, Pierre se trouvait donc à court d'occupations durant le reste de ses journées. Aussi, meublait-il son temps comme seuls les bergers y sont habitués.

Pendant de longues heures, il observait la nature en donnant libre cours à ses pensées, il écoutait la montagne craquer sous les assauts du froid et il se rappelait les instants de bonheur des années écoulées en compagnie d'Aurel.

Quand l'air devenait trop vif, il s'installait dans la maison, devant le foyer, Simone venait à côté de lui et tous deux évoquaient les jours d'avant, étroitement serrés, comme les deux vieux amoureux qu'ils étaient. Leurs sentiments réciproques demeuraient intacts. Loin de les avoir altérés, le départ d'Aurel les avait accrus et ils ne vivaient plus que dans l'attente de son retour.

Un soir, après souper, ils se chauffaient au feu de la cheminée. Assis côte à côte devant l'âtre, une chaude couverture jetée sur leurs épaules, ils se tenaient par la main. Leurs yeux, fixés sur le foyer, paraissaient contempler au-delà des murs, un monde qu'ils étaient seuls à discerner. Un silence profond, quelquefois troublé par le crépitement impromptu des braises, régnait dans les lieux. Agitées par le mouvement des flammes, leurs ombres tournaient une dance aléatoire derrière eux, dans le clair-obscur de la pièce.

Soudain, un grattement à la porte les tira de la douillette somnolence où ils étaient plongés. Pierre se leva avec discrétion, tandis que Simone se tassait sur le banc, comme si elle avait souhaité disparaître. Il se saisit de la barre de fer qui lui servait à tisonner le feu et s'approcha de l'huis, attentif au moindre son. Le frottement se reproduisit avec insistance. Maîtrisant son

appréhension, Pierre s'enquit :

— Qu'est-ce que c'est ?

Une voix familière répondit :

— Ouvre-moi, mon petit-père, c'est moi, Aurel.

Il pensa que ses oreilles lui jouaient des tours. Derrière lui, Simone s'était détendue comme un ressort qui se relâche et elle était venue se coller à lui :

— Aurel ! s'exclama-t-il avec incrédulité. Est-ce bien toi ?

— Oui, mon papa, dépêche-toi, j'ai froid.

Pierre lâcha sa barre de fer, qui tomba en tintant sur les dalles du sol, et se précipita sur les verrous de la porte. Il entrebâilla le battant, regarda dehors et reconnaissant la silhouette de son fils, ouvrit en grand. Fou de joie, il l'attrapait par les revers de sa veste, pour l'attirer à lui quand celui-ci tempéra son ardeur :

— Attends ! Je ne suis pas seul.

Tout à l'excitation du retour de son garçon, Pierre n'avait pas vu qu'il était accompagné, car son imposante carrure masquait facilement la personne qui se tenait derrière lui. Il s'écarta et elle avança à sa hauteur. Pierre regarda la jeune femme. Elle lui plut d'emblée :

— Entrez ! Venez vite, vous réchauffer, ordonna-t-il en libérant le passage.

Aurel franchit la porte le premier. Il n'avait pas mis un pied à l'intérieur, que Simone se jetait à son cou, en larmes :

— Aurel, mon garçon, enfin te voilà !

Elle l'embrassa longuement, le serrant contre elle comme si elle craignait qu'il reparte aussitôt. Sayanna l'avait suivi et contemplait la scène d'un regard ému. Pour elle, ce spectacle de retrouvailles familiales, mais surtout, la tendresse, qui y présidait, constituait un vécu qu'elle n'avait jamais expérimenté. Elle mesura, à cette occasion, la pauvreté de sentiment dans laquelle elle avait passé la majeure partie de sa vie.

Elle en fut bouleversée et ne put contenir ses larmes. Pierre vint à côté d'elle. Comme un bon-papa, il entourra ses épaules de son bras et la pressa contre lui :

— Jeune fille, je ne te connais pas encore, mais, si mon garçon t'a choisie, c'est que tu en vaux la peine. Je te souhaite la bienvenue dans cette maison. Considère-la désormais comme chez toi.

Sayanna ne sut quoi répondre, tant l'émotion lui serrait la gorge. Alors, elle effectua le seul geste qui lui parut approprié : elle posa un baiser sur la joue de Pierre, comme une enfant qui embrasse son père.

Toute à ses effusions, Simone n'avait pas prêté attention à elle. Quand elle s'avisait de sa

présence, elle libéra Aurel de son étreinte et vint l'enlacer à son tour :

— Excusez-moi, mademoiselle, la joie de retrouver mon garçon me fait manquer à tous mes devoirs.

Aurel intervint :

— Chers parents, je vous présente Sayanna. Sayanna, voici Pierre, mon papa adoré et Simone, ma douce maman bien-aimée.

Alors, les questions commencèrent à pleuvoir, provenant autant de Pierre que de Simone, qui s'interrompit au milieu d'une phrase et reprit aussitôt, revenant à des sujets immédiats :

— Mais ! J'y songe ! Vous devez être gelés ! s'exclama-t-elle. Approchez-vous du feu pour vous réchauffer, et puis vous devez être affamés, aussi !

Ils acquiescèrent tous les deux. Les parents Gaboureau entreprirent sans délai de les revivifier et de les rassasier, tout en continuant à les interroger. La soirée s'écoula joyeusement et se prolongea jusqu'à tard dans la nuit. Les rires, qui s'étaient raréfiés en l'absence d'Aurel, emplirent de nouveau la maison cette nuit-là. Lorsque vint le moment d'aller se coucher, la question de savoir où dormirait Sayanna ne se posa même pas. Contrairement à ce qu'elle avait craint, Pierre et Simone avaient trouvé tout naturel qu'elle aille avec Aurel.

*

**

Après avoir quitté Corrante, le couple Aurel Sayanna avait parcouru une dizaine de kilomètres, puis ils étaient descendus de cheval et avaient marché à côté de ses montures, pour leur permettre de refaire leurs forces. Soudain, Aurel, par réflexe, toujours attentif à son environnement, avait alerté Sayanna à voix basse :

— Prends garde, nous sommes attendus.

Sayanna, familière de la ville plus que de la campagne, était portée à surveiller ses arrières, de sorte que le danger, qui les guettait devant eux, avait échappé à sa vigilance.

— Où ? Je n'ai rien décelé.

— Un homme se camoufle derrière le rocher qui se trouve à droite du chemin, à une centaine de mètres, en avant de nous. Lorsqu'il nous a vus, il a émis un signal. Ses complices doivent se cacher de chaque côté de la voie et ils ne vont pas tarder à nous tomber dessus.

— Ce sont certainement les acolytes du fripier.

— Neuf chances sur dix, laisse-moi faire.

Comme il achevait sa phrase, cinq individus, aux visages masqués, surgirent des bois qui bordaient la route, un sixième, le guetteur, sortit de l'abri où Aurel l'avait repéré. Il portait une arbalète armée et les tenait en joue :

— Regardez-moi ces deux-là, n'ont-ils pas l'air mignons ! s'exclama celui qui devait être le chef de la bande sous l'hilarité approbatrice de ses séides. Approchez, jeunes gens. Nous ne vous mangerons pas ! Nous désirons seulement vous prendre tout ce que vous possédez, et il éclata de rire, comme s'il venait d'énoncer une spiritualité inédite.

Il se tenait au milieu du chemin, bien campé sur ses pieds, l'épée dans la main droite et dans la gauche une dague. Deux de ses complices, armés de piques et de braquemarts, l'encadraient à trois mètres et les deux derniers leur coupaient la retraite avec le même équipement.

Visiblement, ils usaient d'une technique bien rodée, car, pendant que leur chef parlait, les deux qui se trouvaient sur leurs arrières s'approchaient subrepticement. Sayanna les tenait à l'œil, tandis qu'Aurel se chargeait des premiers. Il avait dégainé son sabre et était bien décidé à s'en servir si les brigands l'y contraignaient :

— Vous n'êtes que six, messieurs. Alors, à votre place, je ramasserais mes affaires et je m'en irai chercher fortune sous d'autres cieux, en remerciant la providence de m'avoir conservé mon humeur égale.

— Tu fanfaronnes, blanc-bec ! Mais dans un instant, tu perdras de ta superbe. Et joignant le geste à la parole, il commanda le tir de l'arbalétrier qui lâcha son carreau aussitôt.

Fort de sa vision de combat, Aurel le regarda arriver au ralenti. Il attendit la dernière fraction de seconde et, d'une habile touche de la lame de son sabre, il le dévia de sorte qu'il ne soit pas égaré pour tout le monde. Un des deux bandits qui approchaient dans son dos s'écroula, proprement transpercé. Le carreau, qui n'avait même pas freiné sa course, disparut dans les bois. Alors, les trois hommes qui se trouvaient en face de lui se ruèrent à l'assaut, tandis que l'arbalétrier luttait, pour recharger son arme et que Sayanna se retournait vers celui qui restait derrière eux.

Dans leur système de pensée primitif, ils présumaient qu'ils allaient triompher avec facilité de ce jeune homme seul face à eux trois. Malheureusement pour eux, ils ignoraient qu'ils s'attaquaient à l'unique exterminateur de Demms de leur monde.

Outre ses facultés extraordinaires, la plus grande taille d'Aurel le dotait d'une meilleure allonge. La lame de son arme dépassait d'un tiers celles des leurs, ce qui lui conférait encore un avantage supplémentaire. De plus, facteur déterminant dans ce genre de contexte, lui n'avait pas peur, ce dont tous ses adversaires ne pouvaient pas se prévaloir.

Ils avaient chargé depuis la position qu'ils avaient adoptée quand ils s'étaient découverts. Les deux qui encadraient le chef se trouvaient en avant de lui. Ils furent donc les premiers au contact, un par la gauche, un par la droite. Aurel analysa rapidement la situation. Celui qui

venait à dextre avait pris du retard. Il arriverait après son collègue. En conséquence, ce fut de celui-ci qu'il se préserva dans un premier temps.

L'homme, moins grand que lui, était taillé à la hache. Son torse, épais comme celui d'un bûcheron, et ses bras volumineux comme des jambons attestaient d'une pratique certaine du métier. Visiblement, il comptait beaucoup sur sa force et c'est ce qui le perdit.

Il asséna un coup de tranchant qu'il appuya de toute sa puissance. Hélas pour lui ! Sa masse musculaire privait son attaque de la rapidité qui l'aurait rendue vraiment dangereuse. Aurel évita sa lame sans peine et sans devoir la dévier. L'homme, emporté par son élan, entama une rotation sur lui-même, offrant son flanc droit à la riposte d'Aurel.

Le fil de l'arme, affûté comme un rasoir, s'immisça entre les côtes flottantes. Il sectionna tous les organes qui se trouvaient sur son passage, provoquant une hémorragie foudroyante qui vint à bout de l'individu en vingt secondes.

Sur sa lancée, Aurel exécuta une révolution complète en tenant son sabre à bout de bras, parallèlement à son corps, lame dirigée vers le sol. Son adversaire de droite arrivait sur lui, muni d'une pique, qu'il pointait devant lui avec la ferme intention de l'embrocher.

Le fer demms dévia la lance. Aurel bouscula son antagoniste au passage et, après un tour sur lui-même, durant lequel il releva son arme, lui fendit le dos de haut en bas, dans le mouvement. L'homme poursuivit sa course, parcourut encore quatre foulées et s'effondra, tué sur le coup.

Pendant ce temps, Sayanna tenait en respect celui qui venait derrière eux. C'était un maladroit qui agitait de la main droite une épée, tandis que, de la gauche, il gesticulait avec une dague.

Il cherchait sans nul doute à impressionner la frêle jeune fille qui se trouvait en face de lui, mais il aurait dû lire dans ses yeux qu'il ne l'effrayait pas. Sa propre assurance l'aveuglait. Sayanna feinta à droite, il se garda avec un rictus amusé. Elle répéta la manœuvre à senestre et obtint le même résultat. Soudain, elle se détendit, abandonna sa garde et, avec un sourire, regarda derrière l'homme en se décalant sur sa droite. L'animal tomba dans le piège et tourna la tête pour découvrir ce qui arrivait dans son dos. Il ne le sut jamais. L'épée de Sayanna lui transperça le cœur.

Le chef de la bande aurait dû tirer les enseignements de la déroute de ses troupes, mais c'était une brute aveuglée par l'appât du gain et qui ne supportait pas que ses proies lui résistent. En outre, c'était la première fois de sa carrière de bandit qu'il rencontrait une réelle opposition. Dans les occasions précédentes, ses clients, comme il se plaisait à les appeler, se montraient, sinon coopératifs, du moins pressés d'en finir pour s'éloigner de lui. Aussi,

monta-t-il à l'assaut avec l'entêtement borné des gens sûrs de leur fait, sans s'apercevoir qu'il était seul, car l'arbalétrier avait gardé ses distances. Cependant, a contrario de ses défunts compagnons, il attaqua avec une prudence redoublée, mais il n'avait jamais bénéficié de l'entraînement d'un soldat professionnel. Jusque là, il s'en était toujours pris à des marchands apeurés ou à des paysans tremblants, faciles à impressionner avec des mimiques et des menaces. Aurel lui laissa une chance :

— Arrête et va-t'en, lui cria-t-il.

Las ! L'homme était devenu sourd à la raison. À tort, il passa à l'offensive avec une arme dans chaque main, en écartant les bras. Il abattit son épée dans un coup de taille descendant. Il comptait sur un blocage de son adversaire en position haute, pour le poignarder avec sa dague. Ce fut un mauvais calcul de sa part. D'une violente remontée du dos de son sabre Aurel para la manœuvre, en chassant la lame de son antagoniste, loin de son corps. De ce fait, celui-ci se trouva complètement à découvert. Le fer demms, qui achevait sa course ascendante, n'eut qu'à inverser le mouvement, pour fendre la poitrine qui lui était offerte. Le cœur, tranché net, cessa de battre aussitôt. L'homme était mort avant d'être tombé.

Lorsque Aurel s'intéressa de nouveau à l'arbalétrier, il le vit s'écrouler, une dague enfoncée à la base du cou. Sayanna s'était saisie de l'arme, du brigand qu'elle avait abattu et, d'un jet, qui aurait suscité l'admiration des meilleurs forains-lanceurs de couteaux, elle avait expédié le bandit *ad patres*. Aurel la complimenta :

— Joli lancer !

— J'ai l'idée qu'il doit sa réussite à la chance plus qu'à mon adresse, répondit-elle avec modestie. Mais toi aussi, dans ton genre, tu te débrouilles bien.

— Certes ! Mais je préférerais exceller dans un art délicat plutôt que dans celui qui consiste à occire des êtres humains.

— Nous en sommes tous réduits à ce constat, mais c'était eux ou nous. Ils ne nous ont pas laissé le choix.

— Je sais. Néanmoins, cette pratique m'indispose chaque fois.

— Tu n'as pas l'air si mal en point.

— Ce n'est pas physique, c'est moral. Ces effusions de sang me rendent malade de dégoût.

— Oublie-les. Tu les avais mis en garde. Où ils demeurent à présent, ils sont allés de leur propre chef.

— Tu as raison. Cependant, ne les abandonnons pas là. Aide-moi, tirons-les sous les arbres.

Ce travail avait traîné en longueur plus que pour les envoyer rejoindre leurs ancêtres.

Lorsqu'ils avaient repris leur progression, six corps aux visages masqués étaient alignés au bord de la route, comme un avertissement à tous ceux que le banditisme tenterait. Les deux jeunes gens n'avaient pas éprouvé la curiosité de regarder leurs figures.

Tandis qu'ils cheminaient après cet intermède de violence, le ballet continu des aéronefs demms dans le ciel les avait mis sur leurs gardes, si bien que, finalement, Sayanna s'était arrêtée sans que rien paraisse le justifier. Aurel s'était inquiété :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, mon chéri, je viens simplement de songer à un truc : je parierais que nous nous précipitons dans une souricière.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ?

— Réfléchis, les Demms te cherchent. Selon toutes probabilités, ils savent d'où tu proviens. Par conséquent, ils doivent pressentir que tu vas y retourner et je suis persuadée qu'ils t'y attendent déjà.

Aurel se pencha par-dessus l'encolure de son cheval et l'embrassa sur la joue :

— Je suis un homme heureux et chanceux. Plus précieux que toi, même l'or ne l'atteint pas, mon amour, je n'y avais pas pensé.

— Jusqu'à présent, moi aussi. C'est à la vue de tous ces appareils volants que l'idée m'a effleuré. Qu'allons-nous décider ? Granval doit grouiller de soldats. Le traverser sans qu'ils nous prennent sera impossible.

Aurel réfléchit un instant et exposa la solution qu'il entrevoyait :

— Écoute-moi. Le père de mon meilleur ami habite une ferme, à l'écart de Granval et justement sur notre trajet. Elle est cachée dans un boqueteau de chênes et loin de la route. Nous allons nous y arrêter. Il nous aidera. Nous lui laisserons nos chevaux et nous partirons à pied à travers la montagne.

— Ne risquons-nous pas de nous égarer ?

— Non, je connais ces montagnes comme ma poche. Rappelle-toi que j'y ai toujours vécu. L'ennui, c'est que la marche pourrait se révéler longue et pénible.

Constatant qu'il s'inquiétait pour elle, elle le rassura :

— Tu sais ! je me sens tout à fait capable de serrer les dents.

— Je n'en doute pas. La manière, dont tu as tenu tête aux Demms, m'a suffi pour m'en persuader. Tu es une fille admirable, mon aimée.

— Bah ! tu te défends bien, toi aussi, mon cœur.

Ils avaient ri tous les deux, heureux de leur complicité, et s'étaient remis en route.

Lorsqu'ils avaient atteint la ferme du père Parnachoud, celui-ci les avait observés avec

méfiance. Il tenait une fourche à la main et s'était rapproché ostensiblement du matin qui gardait la maison.

Aurel était descendu de cheval et avait ôté la toque de fourrure, qui le coiffait. Le visage du vieil homme s'était éclairé d'une expression joviale. Il venait enfin de le reconnaître :

— Ah ! Aurel ! Quelle joie de te revoir ! J'avais craint un instant que vous soyez des bandits. Depuis plusieurs mois, une bande écume la région, alors je me méfie.

— C'est une réaction sensée, père Parnachoud. Si vous parlez de ceux que nous avons croisés sur la route, ils n'ennuieront plus personne.

— Le guet les a arrêtés !

— Non, ils ont rencontré leur destin et ont rejoint leurs ancêtres.

— Bon débarras ! Mais, comment se nomme donc cette charmante jeune personne, qui t'accompagne ?

— Elle s'appelle Sayanna ; père Parnachoud. C'est... une amie.

— Ne me prend pas pour un vieux bougre, s'il te plaît, Aurel. Si vous portiez « amoureux » tatoué sur le front, ce serait aussi flagrant.

Aurel sourit :

— Je constate avec plaisir que votre œil a gardé toute sa vivacité, père Parnachoud !

— Oui mon garçon, la carcasse se flétrit, mais le jugement reste pertinent. Il marqua un temps, comme s'il appréciait l'expression qu'il venait d'employer et s'enquit : qu'est-ce qui vous amène par chez nous ? As-tu appris que Gaston est parti ?

— C'est même un des motifs pour lesquels nous avons parcouru le chemin jusque chez vous.

À ces mots, le visage du père Parnachoud s'était assombri. Visiblement, il s'attendait à une mauvaise nouvelle. Aurel avait poursuivi :

— J'ai pris la route avec lui et nous avons voyagé ensemble. Je suis venu chez vous, pour deux raisons : primo, pour vous informer qu'il allait très bien la dernière fois que je l'ai vu... un bref récit de leurs pérégrinations assorti de précisions sur l'endroit où il se trouvait suivit. Et secundo, pour vous demander un service.

— Tout ce que tu voudras, mon garçon, je t'aiderai autant que le permettront mes moyens.

— Dans ce cas, puis-je vous confier la garde de nos chevaux ?

— Sans problème, je dispose de place aux écuries et d'un solide stock de foin.

— Mon absence pourrait durer longtemps, père Parnachoud. Je préfère que vous le sachiez, pour éviter les malentendus.

— C'est sans importance, Aurel, mon offre tient, sans restriction.

— Je vous remercie, j'étais convaincu de pouvoir compter sur vous.

— Dis-moi, tous ces appareils, qui volent dans tous les sens depuis plusieurs jours, ne serait-ce pas après vous qu'ils en auraient ?

— Ha ! Ha ! Ha ! Quelle perspicacité ! Père Parnachoud.

— Oui ! Mais, entrez donc à la maison. Tu m'expliqueras toute cette affaire au chaud.

Le récit d'Aurel avait tué le reste de l'après-midi. Les parents de Gaston, trop heureux des nouvelles qu'ils apportaient, les avaient gardés à souper et à dormir. Le lendemain, après une confortable nuit de sommeil, ils avaient pris le chemin de la montagne à travers bois, non sans avoir chaleureusement remercié leurs hôtes. Avant de partir, après avoir embrassé la mère de Gaston, Aurel s'était entretenu en aparté avec le père :

— Père Parnachoud, je ne reviendrais certainement jamais récupérer les chevaux que je vous ai confiés. Dans ce cas, ils vous appartiendront de plein droit. Ce sont de bonnes bêtes. Ils portent la marque des écuries royales, car c'est de là qu'ils viennent. C'est Sa Majesté, en personne, qui nous les a donnés.

— Je te remercie, garçon, mais j'espère ne pas devoir en arriver à cette extrémité.

— Rassurez-vous, si cette circonstance advenait, elle signifierait que j'ai mené à bien une action que j'ai entreprise, avec l'assentiment de Gilbert 1er, pour nous libérer des Demms. Gaston est informé de tout. Il vous expliquera les tenants et les aboutissants lors de son retour. Quant à moi, les chances que nous nous rencontrions de nouveau voisinent avec la nullité, car sitôt les Demms partis, je disparaîtrai. Je ne veux pas dire par là que je mourrai, mais simplement que je quitterai ce monde pour une destination hors de votre compréhension, où je suis attendu. En conséquence, je ne vous dis pas au revoir, mais adieu et merci pour tout.

*
**

La marche à travers la montagne s'était effectivement révélée longue et exténuante, mais Sayanna s'était accrochée en démontrant le même courage qu'elle avait affiché face aux Demms. Aurel en éprouvait une grande fierté et la lui avait témoignée à maintes reprises. Néanmoins, lorsqu'ils avaient atteint leur but, ils étaient affamés et transis, car ils avaient épuisé leurs provisions et passés une nuit dans la neige.

Durant les deux jours qui suivirent, Pierre et Simone s'ingénierent, par tous les moyens, à rendre leur séjour agréable. Ils les soignèrent et les dorlotèrent comme deux enfants prodiges.

Ils profitèrent de ce temps, pour se raconter leurs vies d'avant les Demms. Ils répétèrent beaucoup de confidences dont ils s'étaient déjà ouvertes, ce qui provoquait leurs rires chaque fois :

— Ne ressemblons-nous pas à deux vieux radoteurs ? s'enquit finalement Aurel auprès de sa mère, qui se tenait à l'écart, pour leur laisser un minimum d'intimité.

Elle leva les yeux de son ouvrage, le regarda avec un sourire indulgent et répliqua :

— Comment pourrai-je te répondre, je n'écoutais pas, et elle s'absorba de plus belle dans le tricot sur lequel elle travaillait.

Aurel n'insista pas, d'autant que Sayanna était venue se blottir contre lui, comme si elle voulait se fondre avec lui :

— Comment, moi qui ai toujours refusé le contact des hommes, ai-je pu vivre jusqu'à présent sans toi ? lui susurra-t-elle. Je m'étonne moi-même !

— Comment, moi, qu'aucune fille n'était parvenue à émouvoir, ai-je pu me passer de toi aussi longtemps ? répondit Aurel.

Une nouvelle fois, leurs yeux se trouvèrent et la magie opéra encore. Mutuellement hypnotisés, ils communiaient silencieusement. Nul besoin de paroles, leurs mains se joignirent sans qu'ils y veillent, puis leurs lèvres, dans un baiser qui dura tant, qu'ils finirent à bout de souffle.

— Je t'aime si fort, Aurel ! Une larme coulait sur sa joue, que j'en pleure, murmura Sayanna.

Du revers de son index, Aurel essuya délicatement cette larme et la porta à sa bouche :

— Vois. Je me rassasie de ton amour, ma chérie. Rien ne se mettra jamais, entre nous. Je te le promets.

Elle le regarda dans les yeux. La franchise qu'elle y découvrit lui prouva que ses mots lui venaient du cœur et que leur sincérité n'était pas feinte. Puis, changeant totalement de sujet, elle s'exclama :

— À propos ! tu dois toujours m'expliquer ta soudaine absence de l'autre jour, à Corrante.

— Oui, effectivement, mais ce ne sont encore que des suppositions qui découlent de mon analyse des événements et qui pourraient te paraître assez déconcertantes.

— Essaye quand même.

— Alors, voilà ! tu connais mes origines. Je t'ai déjà dit que je suis un demi-Êstres et que je dois redevenir un Êstres entier. Mais, nous ignorons tous les deux quand le phénomène se produira et comment il surviendra. Je t'ai raconté ce dont j'ai rêvé, tandis que je veillais à ton chevet à Brunoix. Eh bien ! en additionnant les informations que ce songe m'a apportées avec les coïncidences de ta vie et de la mienne, je suis arrivé à la certitude que nous possédons des racines identiques. Tu es toi aussi un demi-Êstres et notre rencontre, qui paraît a priori fortuite, n'est pas due simplement au hasard.

Lorsqu'il se tut, il constata que Sayanna le regardait, sidérée, ébahie. Elle remuait doucement la tête de droite à gauche, comme si elle refusait d'admettre une évidence qu'elle subodorait, sans jamais parvenir à s'en expliquer l'origine, et qu'elle avait finalement renoncé à éclaircir :

— Excuse-moi, Aurel, mais j'ai décroché en cours de route. Quelles coïncidences trouves-tu entre nos deux vies ?

— Pour moi, c'est limpide comme l'eau de la fonte des neiges, car, comme moi : primo, tu n'as pas connu tes parents et tu es une enfant adoptée. Secundo, tu mémorises l'enseignement vite et sans effort. Tertio, tu possèdes l'art de te défendre alors que tu n'as jamais appris à te battre. Quarto, les hommes te laissaient indifférente avant que tu me rencontres, de même que moi, vis-à-vis des filles. Ajoute à cette liste que l'Êtres de mon rêve ait affirmé le caractère indispensable de ta présence, pour que je redevienne un Êtres entier, mais il aurait dû dire, afin qu'ensemble nous reformions un Êtres complet, et tu obtiendras la réponse à ta question.

— Dois-je comprendre que, toi et moi, nous ne sommes qu'un ? balbutia-t-elle, comme si la vérité venait d'éclater dans son esprit.

— Oui, mon amour, observe-moi encore au fond des yeux, oublie-toi dans cette contemplation et ressens ce que j'éprouve.

Il saisit ses mains et leurs regards se croisèrent, puis se rivèrent l'un à l'autre. Ils perdirent le sens de l'écoulement du temps. Ils s'abandonnèrent totalement à ce jeu. Plus rien n'existait dans leur entourage qu'un silence religieux, à peine troublé par les crépitements du feu et leurs respirations, qui étaient devenues lentes et profondes. Ils paraissaient endormis, les yeux ouverts.

Dans son coin, Simone s'était rendu compte qu'un évènement hors du commun survenait et n'osait plus le moindre geste, de peur de les gêner. Elle avait interrompu son ouvrage et les couvait du regard à la fois bienveillant et inquiet d'une mère soucieuse du bonheur de ses enfants.

Sayanna éprouvait une sensation de chute infinie. Dans un premier temps, elle était seule, puis Aurel l'avait rejointe et tous deux tombaient dans un puits de néant, vers un minuscule point brillant qui paraissait les attirer comme un aimant. Nulle peur ne les habitait. Ils se trouvaient dans une bulle d'amour qui les protégeait de tout. À mesure qu'ils glissaient dans des profondeurs insondables, ils se rapprochaient doucement, jusqu'à se toucher. Puis, insensiblement, avec une lenteur extrême, ils fusionnèrent sans que leurs volontés interviennent. Au terme de l'opération, il ne resta qu'un corps, mais encore deux pensées, qui tendaient vers une totale communion, qu'elles atteignirent finalement.

Pierre rentra à ce moment-là et sentit immédiatement qu'un évènement exceptionnel se déroulait dans la pièce. Il s'arrêta sur le seuil et lança un regard interrogateur du côté de Simone. Celle-ci se leva sans bruit, jeta un châle sur ses épaules, le rejoignit et l'entraîna à sa suite après avoir fermé délicatement la porte.

— Que peuvent-ils bien fabriquer, qui nous oblige à rester dehors ? s'enquit Pierre.

— Je n'ai pas tout compris, mais, d'après Aurel, Sayanna viendrait du même lieu que lui.

— Comment ? De quel endroit, s'exclama Pierre !

— Je me suis mal exprimée. Je voulais dire qu'elle est aussi une demi-Êstres et qu'à eux deux, ils en reformeront un entier à bref délai, mais ils t'expliqueront ce mystère mieux que moi. En attendant, je préfère que nous les laissions seuls, car ce qu'ils ont à partager ne nous concerne pas. Allons nous mettre au chaud dans l'étable.

L'état de quasi-catalepsie où se trouvait le jeune couple persista un long moment. Quand finalement, ils en sortirent, ce fut comme s'ils émergeaient d'un rêve. Ils exprimèrent simultanément les premiers mots qui leur vinrent : « je t'aime », puis Aurel précisa :

— Je t'aime depuis l'aube des temps, Sayanna. Personne ne t'a précédé et nulle autre femme que toi ne comptera dans ma vie.

— Je t'aime, Aurel, tu avais vu juste, j'éprouve exactement les mêmes sentiments à ton endroit, en dépit de cette aperception qu'une partie de moi sommeille.

— Viens avec moi, je connais le moyen d'éveiller la dormeuse.

Il la conduisit à leur chambre et lui conseilla de s'étendre sur le lit. Elle lui sourit en lui tendant les bras, se méprenant sur ses intentions. Il repoussa gentiment son invite muette :

— J'ai très envie de toi, ma chérie. Mais, pour l'instant, mon but s'avère sans rapport avec la passion, précisa-t-il en riant. Regarde.

Il se défit de son collier de cuir et, le tenant devant elle, s'informa :

— N'as-tu jamais vu un pendentif de ce genre avant de me connaître ?

— Non, mon amour. Mais comme bijoux, j'en ai possédé d'incomparables.

— J'en suis convaincu, mais il représente bien plus que le vulgaire caillou qu'il a l'air d'être. C'est une pierre forte. Prends-la à pleine main, conseilla-t-il en la lui tendant, et n'aie aucune crainte, quant à ce que tu vas ressentir. C'est sans danger. Comme elle se redressait pour la saisir, il ajouta : pour ton confort, tu devrais rester étendue.

Elle referma sa main sur le pendentif et Aurel lâcha la tresse de cuir en espérant qu'il avait tenu le raisonnement approprié à la situation.

Sayanna posa son poing sur sa poitrine. Déjà, le minéral commençait à chauffer sa peau en pulsant lentement une douce clarté. La chaleur s'intensifia, gagna son bras, puis son épaule et

son cou. Elle resta néanmoins modérée, apaisante et lorsqu'elle atteignit son cerveau, Sayanna ressentit un bien-être extraordinaire. Puis, elle s'abîma progressivement dans une agréable somnolence qui l'amena à perdre le contact avec l'instant présent. Dans sa main, qui était devenue une masse luisante comme un soleil minuscule, la pierre forte rayonnait, illuminant la chambre comme elle ne l'avait jamais été.

Aurel s'était installé sur le lit, à côté d'elle, et attendait, serein, détendu, immergé dans une euphorie béate, comme si le halo de l'artefact exerçait une action lénifiante sur ceux qu'il baignait.

Pierre et Simone s'étaient assurés qu'ils ne dérangent pas et étaient revenus dans la pièce principale. Pierre avait tisonné le feu dans la cheminée et l'avait nourri d'une belle bûche de hêtre. Puis, il s'était assis devant l'âtre et Simone était venue se blottir contre lui. Leurs regards étaient rivés sur la porte de la chambre des enfants. À travers les espaces qui subsistaient dans l'assemblage de ses éléments, ils distinguaient les pulsations d'une vive clarté. Ils savaient que ce qui se déroulait derrière était sans danger, mais l'émotion les étreignait et leurs cœurs battaient fort. Pierre pressa la femme de sa vie contre lui en caressant ses cheveux avec tendresse et déposa un chaste baiser sur son front. Elle le lui rendit aussitôt et murmura :

— J'ai dans l'idée qu'ils s'adorent autant que nous, mon Pierre.

— Pourvu que leur amour perdure comme le nôtre, c'est tout le mal que je leur souhaite, ma chérie, répondit-il.

Au bout d'un temps qui leur parut très long, la lumière décrut dans la chambre du jeune couple et ils ne tardèrent pas à les entendre bouger. Puis, la porte s'ouvrit et ils apparurent resplendissants de bonheur. Sayanna, transfigurée, rayonnait. L'action de la pierre d'Aurel avait gommé toutes les traces qui restaient, du mauvais traitement qu'elle avait subi chez les Demms. Les douleurs qu'elle ressentait encore dans ses côtes avaient disparu et elle souriait de l'air gêné des parents Gaboureau au courant qu'à présent, elle pouvait écouter leurs pensées. Elle vint les embrasser tous les deux :

— Merci, merci d'avoir recueilli et soigné mon Aurel. Il vous aime très fort et je comprends maintenant pourquoi.

— Nous aurions agi de même pour toi, le cas échéant, répondit Pierre.

— J'en suis persuadée et je ne vous en chéris que davantage, car vous méritez, tous les deux, toute la tendresse qui se peut témoigner.

Inévitablement, Simone versa des larmes, ce qui provoqua un sourire d'Aurel qui conclut, à l'adresse de Sayanna :

— Tu vois, je te l’avais dit, ma maman bien-aimée pleure à la moindre émotion, et il alla la serrer dans ses bras.

Ce soir-là, le jeune couple céda pour la première fois aux plaisirs de la chair, car Sayanna s’était refusée jusque là, ne se sentant pas prête. À l’instant précis où elle offrit sa virginité, la pierre forte qu’Aurel avait gardée à son cou s’activa.

Le pendentif généra une sphère de lumière éclatante qui les environna tous les deux, comme une enveloppe analogue à une coquille d’œuf, mais ronde. Eux flottaient, en suspension au centre. Elle gagnait en épaisseur et, proportionnellement, les deux amants perdaient leur conscience d’exister. Dans leur extase, ils n’y prirent pas garde, car étrangement, la clarté ne s’échappait pas de son globe et ne baignait pas la pièce. Elle ne les éblouissait pas non plus et ne les touchait pas encore.

Lorsqu’elle atteignit leurs anatomies, leurs esprits avaient réintégré le puits insondable, dont ils avaient rêvé dans l’après-midi, et ils y chutaient de la même façon en se rapprochant. Dans la sphère de lumière, leurs deux corps s’étaient dilatés, gagnant chacun un tiers de volume supplémentaire. Ils étaient devenus translucides et s’interpénétraient lentement. Doigts, mains, bras, chaque élément rejoignait son correspondant et se fondait avec lui pour n’en reconstituer qu’un, agrandi et renforcé.

Rendus inutiles par l’acquisition de l’immortalité, leurs organes génitaux disparurent, ne laissant subsister que le minimum requis, pour assurer les fonctions excrétrices.

Leurs boîtes crâniennes se réunirent, et fusionnèrent, modelant le volume nécessaire pour accueillir leurs deux cerveaux. Ceux-ci s’agglomérèrent, créant à mesure, des milliards de connexions neuronales nouvelles. Leur amour s’en trouva pérennisé pour l’éternité. Le bagage intellectuel d’Aurel s’additionna à celui de Sayanna, de sorte que leurs deux personnalités se fondirent en une seule, ne gardant que le meilleur de ce qu’ils avaient été. Ainsi, l’accès à la mémoire collective et à la somme de connaissances des Êtres leur fut ouvert.

Dans le puits où leurs esprits chutaient, ils étaient parvenus au stade qu’ils avaient atteint dans leur rêve. Ils formaient une entité unique, avec une pensée commune. Ils s’immobilisèrent ; du moins, il s’arrêta, car en lieu et place d’Aurel et de Sayanna, demeurait à présent l’Êtres reconstitué qui s’appelait à nouveau Sayannaurel et qui entama l’ascension vers son anatomie également reconstruite.

Dans la chambre, la sphère de lumière avait commencé à se rétracter dès que la métamorphose des corps s’était achevée. La progression de l’esprit de Sayannaurel devint proportionnelle à l’évolution du phénomène, qui prit fin lorsque la dernière clarté mourut.

Dans la pénombre et le silence de la pièce, Sayannaurel ouvrit les yeux. Désormais, il

porterait éternellement en lui, l'amour des deux individus dont il était constitué. Les facultés dont la pierre forte avait doté Aurel lui étaient définitivement acquises ainsi qu'une foule de nouvelles capacités, dont il userait, selon son besoin, pour mener à bien sa mission.

Il se leva doucement, testa son équilibre, s'assura de la robustesse de ses membres et constata avec satisfaction que la métamorphose s'était réalisée à la perfection.

Il essaya ses premiers pas dans la chambre qu'il trouva réduite par rapport à ses souvenirs et se cogna la tête à la plus grosse poutre du plafond. La pièce n'avait pas changé de taille, mais lui avait gagné une quarantaine de centimètres et le reste de son corps avait évolué en proportion. De, plus grand que la moyenne, Aurel s'était transformé en géant et possédait maintenant une force physique extraordinaire, qu'il passerait son éternité à n'employer qu'à bon escient.

Il constata alors qu'il était dénudé et que ses vêtements étaient devenus trop exigus pour qu'il les remette. Il tira le drap du lit et s'en servit de toge. Il la noua par-dessus son épaule gauche et la serra au niveau de ses reins avec sa ceinture : seul élément de son ancienne tenue encore utilisable. Il observa son visage dans le miroir, qui était accroché à côté de la fenêtre et satisfait de ce qu'il découvrit, décida qu'il pouvait aller affronter le regard des parents Gaboureau.

Ceux-ci, comme à leur habitude, s'étaient levés tôt. Simone s'affairait à préparer un petit déjeuner avec les restes de la veille, tandis que Pierre, accroupi devant la cheminée, s'occupait à réanimer le feu. Après avoir ôté les cendres, il tentait de raviver les braises, qui avaient survécu à la nuit, quand la porte de la chambre d'Aurel s'ouvrit.

Machinalement, ils y portèrent les yeux. De surprise, Simone laissa tomber les assiettes qu'elle venait de sortir de l'armoire et qui se brisèrent à ses pieds. Pierre, que sa force et son courage rendaient difficile à effrayer, recula néanmoins d'un pas. Il buta sur les bûches qu'il avait entreposées en vue d'alimenter le feu, et faillit partir à la renverse.

Sayannaurel avait dû courber l'échine pour franchir la porte. Il se redressa sous les regards médusés de ceux qui furent les parents d'Aurel. Pierre fut le premier à revenir de sa stupeur quand il comprit ce qui était advenu aux deux jeunes gens :

— Alors c'est accompli ! Vous êtes redevenu un Êstres entier ! s'exclama-t-il, adoptant inconsciemment le vouvoiement.

Simone était venue s'accoler à lui. Elle s'avança vers Sayannaurel et scruta ses yeux.

— Tu cherches ton fils, ma douce maman ! s'enquit-il.

— Oui, répondit-elle, existe-t-il toujours ?

— Je suis ton garçon, mais je suis également Sayanna, d'où mon nom d'Êstres :

Sayannaurel. Cependant, mes sentiments à votre égard demeurent inchangés, si ce n'est que s'y sont joints ceux de Sayanna.

— C'est déroutant, avoua-t-elle. Tu possèdes effectivement les traits d'Aurel, mais en même temps, ceux de Sayanna. Si je la cherche en toi, c'est elle qui m'apparaît, et si je te veux, toi, c'est toi que je trouve. Je vais devoir m'habituer.

Pierre s'était avancé derrière Simone. Il observait également Sayannaurel, mais avec de la mélancolie dans le regard :

— Bien que j'en fusse averti, la certitude que je ne verrai plus mon fils comme je l'ai connu m'inspire une foule de sentiments contradictoires. Je suis partagé entre une morosité manifeste et le bonheur de le savoir heureux et épanoui. Moi aussi, je vais devoir m'accoutumer.

— Hélas ! Je crains fort que vous manquiez de temps pour y parvenir, car, à brève échéance, je devrai m'en retourner chez les Demms, pour affronter mon destin.

— Quand ? s'enquit Simone.

— Je dois procéder à des préparatifs, qui me prendront la journée, mais demain, en début d'après-midi, je devrai vous quitter.

— Pourquoi partir si tôt ? insista Simone.

— Parce que, désormais, ma présence ici constitue un danger trop important, pour vous deux.

Il s'adressa à Pierre :

— Tu as certainement remarqué tous les aéronefs des Demms, qui sillonnent les cieux en tous sens, celui-ci acquiesça, c'est après Aurel qu'ils courent. Ils ne l'ont pas trouvé parce qu'ils recherchent un homme seul et qu'à deux, nous les avons dupés, mais moi, maintenant, s'ils me repèrent, ils me tomberont dessus inmanquablement. Ils ne pourront rien contre moi, mais je ne voudrais pas qu'ils vous prennent en otage, pour tenter de me contrôler.

L'argument s'avérait imparable. Simone dut en convenir, mais ne put contenir ses larmes. Sayannaurel recourut alors à une de ses nouvelles facultés. Il posa le bout de ses doigts sur la joue de sa mère chérie et tout l'amour et la tendresse qu'il éprouvait à son égard transitèrent par ce contact. Simone se sentit soudainement submergée d'un bien-être supérieur qui chassa immédiatement sa tristesse et lui redonna le sourire.

— Les larmes et le chagrin usent la vie de ceux qui ne les ont pas mérités, affirma Sayannaurel en s'approchant de Pierre, dont il décelait la détresse comme une mauvaise odeur. Il posa ses doigts sur sa joue et lui administra le même traitement qu'à Simone. Puis il ajouta : vous avez gagné tous les deux le droit de vivre heureux à jamais.

— Comment le pourrions-nous sans toi ? s'enquit Pierre.

— Lorsque mon absence vous pèsera trop, songez à moi avec constance et je viendrai vous visiter dans vos rêves.

— Tu peux vraiment réaliser ce genre de prouesse, à présent ! s'extasia Simone.

— Je peux effectivement me livrer à cet exercice et à tellement d'autres pratiques dont tu n'as pas idée, maman chérie.

— De quelle nature ? s'enquit-elle soudain piquée de curiosité.

— Par exemple, me rendre jusqu'au ruisseau pour ramasser des pierres fortes, expliqua-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Tu vas aller dehors dans cette tenue, avec les températures qui règnent actuellement, c'est un coup à trépasser ! s'exclama Pierre !

— La mort ne détient plus de prise sur moi, à présent mon petit-père, de même que la froidure.

Au passage, il empoigna une manne vide, qui se trouvait à côté de l'issue, et sortit pieds nus dans la neige. Il revint une demi-heure après. Il avait amassé une cinquantaine de cailloux blancs dans le panier. Simone le regarda entrer, essayant de déceler sur lui un signe d'indisposition, mais rien ne confirma ses craintes. Elle en fut rassurée, mais ne put se retenir de remarquer :

— Même si tu es devenu insensible aux températures extrêmes, je ne peux me résoudre à te laisser partir dans cette tenue.

— Que lui reproches-tu ?

— De te rendre aussi facilement repérable que par ta grande taille. Je vais t'arranger un habit avec les vêtements que vous portiez lors de votre arrivée.

— Comme tu voudras, mais rien ne t'y force.

— Où est passée la pierre forte de ton pendentif ? s'inquiéta Pierre.

— Elle s'est épuisée à la tâche pour laquelle elle était programmée et elle a disparu, ne me laissant que l'étui qui l'enserrait. Regarde, ajouta-t-il, en le lui montrant.

— À quoi vas-tu employer celles que tu as ramassées ?

— Dans un premier temps, afin que vous retrouviez la paix, elles me serviront à convaincre les Demms de retourner d'où ils sont venus, puis je les obligerai à évacuer ma planète et je libérerai mes frères.

— C'est drôle ! Dans ma prime jeunesse, je cherchais ces cailloux parce que j'avais remarqué que lorsque j'en frottais un sur un second, ils produisaient de la lumière comme si le feu couvait à l'intérieur. Je ne me serai jamais douté qu'ils possédaient le potentiel de devenir

les instruments de l'émancipation de notre monde.

— C'est justement ce phénomène qui leur a valu que nous nous intéressions à eux, mon petit-père, regarde.

Il en choisit une, de la taille d'une belle cerise, qu'il enferma dans son poing. Il ferma les yeux et focalisa sa pensée sur la pierre. Rien ne sembla se produire. Pourtant, quand il rouvrit sa main et lâcha le caillou, celui-ci chuta et s'étala sur le sol de la même manière qu'une boulette d'argile mouillée. Pierre, incrédule, le ramassa et le pétrit entre ses doigts comme il aurait malaxé un morceau de pâte à modeler :

— Comment ce miracle se peut-il ? s'exclama-t-il.

— Je me suis introduit mentalement dans sa structure moléculaire et j'ai dénoué sa liaison centrale.

Voyant que Pierre éprouvait une difficulté certaine à saisir son explication, il usa d'une analogie :

— Prends un sac de pommes de terre attaché très serré. Il constitue un bloc que tu ne parviendrais pas à plier. Maintenant, que se passerait-il si tu pénétrais à l'intérieur et que tu ôtes plusieurs tubercules ? Ceux qui resteraient bénéficieraient d'espace supplémentaire et l'ensemble deviendrait malléable.

— Ah ! Là, je comprends, mais quel intérêt ?

— Dans le cas présent, aucun. Je voulais juste te montrer un échantillon des possibilités qu'elles offrent. Les pierres fortes s'avèrent des sources colossales d'énergie que nous pouvons programmer pour exécuter toutes sortes de tâches, à l'échelle de l'individu ou d'une planète. Grâce à elles, nous sommes en mesure de protéger ou guérir, mais aussi détruire ou tuer, pour ne citer que ces activités.

Devant l'air sceptique de son père, il récupéra celle qu'il avait amollie, se concentra à nouveau dessus et reprit :

— Désires-tu toujours te débarrasser du rocher qui empêche le soleil d'entrer dans votre chambre le matin ? Alors, viens avec moi.

Pierre revêtit une chaude veste en peau de mouton retournée. Simone, intéressée par la démonstration de Sayannaurel et qui n'aurait manqué l'occasion pour rien au monde, l'imita et ils sortirent tous trois, enfonçant dans la neige, qui s'était remise à tomber.

Ils contournèrent la bergerie et atteignirent une énorme colonne de granit, qui paraissait plantée là, dans l'unique but d'occulter l'astre du jour. Elle empêchait ainsi sa lumière d'éclairer la façade, sur laquelle s'ouvrait la fenêtre de la chambre des parents Gaboureau. Comme elle était positionnée, chacun aurait pu jurer qu'elle avait atterri en ce lieu, en

provenance directe du ciel.

Sayannaurel balaya la neige à la base du monolithe, pour dégager les marques laissées par les outils de ceux qui avaient essayé à maintes reprises de le saper. Il plaqua la pierre forte, qui était restée malléable, sur la paroi et recula, entraînant ses spectateurs avec lui :

— Maintenant, regardez bien.

Il se concentra une fraction de seconde et dans celle qui suivit, la roche commença à rougeoyer à l'endroit où il avait placé son artefact, comme une braise sous un courant d'air. Doucement, l'incandescence gagna toute la surface du monolithe. Puis, elle s'introduisit à l'intérieur pour s'y épanouir, de telle sorte que, vue d'où ils étaient, la colonne minérale parut s'embraser. Une poignée de secondes s'écoula avant qu'elle redevienne grise d'un seul coup et qu'elle s'effondre sur elle-même jusqu'au ras du sol, avec un crépitement de gravier qui chute. Il n'en demeura qu'un tas de sable couleur de cendres. Ils s'en approchèrent et Pierre tâta du pied, les restes de ce rocher qui avait occulté sa fenêtre depuis toujours :

— Si je n'avais pas assisté à ce phénomène, de visu, je n'y aurais pas cru, balbutia-t-il éberlué. Je comprends, à présent, pourquoi les Demms cherchent à s'emparer de vos secrets et j'espère, avec d'autant plus de force qu'ils échouent. Mais rentrons, ajouta-t-il, il fait trop froid pour parler dehors.

De retour devant la cheminée, Simone changea complètement de sujet :

— Peux-tu maintenant répondre à la question que nous t'avons posée le jour de ton vingtième anniversaire ?

— Veux-tu bien me la rappeler ?

— Je t'avais demandé comment un bébé demi-êtres sans parents avait pu arriver chez nous alors que les Êtres, asexués et immortels, ne pouvaient l'avoir conçu ni l'avoir laissé orphelin.

— Ah oui ! en fait, c'est assez simple. Par un procédé technologique, dont la fraternité détient le secret, elle a provoqué ma régression physique, au point de me ramener à l'état qui prévalait avant notre éternité. Lorsqu'ils sont parvenus à dissocier les deux entités dont j'étais constitué, ils ont poursuivi l'opération jusqu'à ce que nous redevenions des nouveau-nés, afin que nous puissions nous intégrer facilement dans votre société.

— Mais pourquoi ne t'ont-ils pas tout simplement caché là ?

— Ils avaient plusieurs raisons pour agir ainsi : primo, ils ne savaient pas comment les Demms avaient découvert notre monde et, secundo, ils ont craint qu'ils détectent ma présence ici. En procédant de cette manière, ils s'assuraient que nous passerions inaperçus, ce en quoi ils n'avaient pas tort. De plus, jugez-en vous-même, ma différence physique aurait

immanquablement attiré l'attention, ce qui était totalement à exclure. À présent, les Demms ne me trouveront que si je le veux bien et, lorsque j'aurai préparé les pierres fortes que j'ai ramassées, tout leur arsenal sera devenu inoffensif envers moi.

— Et tu nous quitteras, conclut Simone d'un ton enjoué, non pas que l'idée l'indifféra, mais elle ne l'attristait plus.

— Oui, je partirai, mais soyez assurés qu'avant que je laisse définitivement ce monde derrière moi, je reviendrai vous visiter.

18 — Giro Inoué

Le capitaine Giro Inoué avait confié le Korima, la frégate dont il détenait le commandement, à son second. Il voyageait sur un vaisseau de liaison, qui assurait un service de navettes, entre les différents bâtiments de la flotte Kotori.

Akemi Naruzo, en personne, s'était déplacé jusqu'à lui. Sans lui donner la moindre explication, il lui avait intimé l'ordre de se présenter devant Izunu Kotori, le plus tôt possible. Il affichait une mine sombre et un air gêné, comme s'il portait la responsabilité du motif de l'injonction. Au jeune officier qui lui avait posé la question, il avait répondu :

— Pour affaire vous concernant.

Celui-ci s'était abstenu d'insister, ce qui avait visiblement soulagé son supérieur. À présent, il en venait à rechercher la raison qui lui valait ce redoutable honneur, car la convocation, par l'amiral, d'un simple capitaine de frégate constituait un fait assez rare. Selon lui, elle n'augurait rien de bon, parce que chez les Demms, comme dans de nombreuses autres sociétés, la hiérarchie vous déplaçait plus souvent pour un savon que pour des félicitations.

Il avait beaucoup réfléchi, pour essayer de comprendre, ce que ses supérieurs pouvaient lui vouloir, mais il n'avait pas trouvé à quelle occasion il aurait pu commettre un impair ni ce qu'ils pourraient lui reprocher. Cependant, il possédait une confiance inébranlable en ses capacités et ne se tracassait pas outre mesure. Il se savait inattaquable sur le plan professionnel et sa fidélité au clan Kotori et à l'amiral, en particulier, s'avérait indéfectible.

Alors qu'il débarquait sur le Ryakoriu, il s'interrogeait toujours, mais avec un détachement certain. Il était convaincu d'être en mesure de raisonner pour se défendre, le cas échéant, et se sentait assez fort, pour démonter les arguments de ceux qui pourraient vouloir l'atteindre.

Soudain, une conjecture plus que désagréable se fit jour dans son esprit ; et si ses chefs l'avaient convoqué, pour lui annoncer de mauvaises nouvelles ! Il n'eut pas le loisir de creuser ce sujet. Un sous-officier, qui l'attendait à côté de la sortie de l'aire d'appontage, l'aborda :

— Êtes-vous le capitaine Giro Inoué ?

— Affirmatif lieutenant.

— Araki Rinuro, à vos ordres, précisa-t-il en saluant. Je suis chargé de vous conduire directement chez l'amiral Kotori.

— Vous a-t-il informé du motif de ma convocation ?

— Pas le moins du monde ! Monsieur. Si vous voulez bien me suivre, c'est par là, acheva-

t-il en montrant le couloir au bout duquel ils se trouvaient.

Après avoir déambulé dans des coursives durant dix bonnes minutes et effectué plusieurs passages par de multiples puits antigravitationnels, ils arrivèrent devant une porte fermée. Le lieutenant l'abandonna, après lui avoir recommandé de ne l'ouvrir qu'après en avoir reçu l'invitation.

Il rectifia sa tenue et toqua trois fois. Il s'écoula plusieurs secondes avant qu'une voix bourrue réponde :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Capitaine Giro Inoué, pour l'amiral Kotori.

— Entrez.

Giro s'exécuta, referma derrière lui et adopta le garde-à-vous réglementaire.

Izunu Kotori se trouvait à sa table de travail, face à la porte. Il s'absorbait dans la lecture, d'un document qu'il avait posé devant lui. Giro eut le loisir de songer que si Izunu le recevait en tête à tête, ce n'était pas pour un motif de service. Mais, aussitôt, l'idée dont le lieutenant avait interrompu le cours s'imposa à nouveau. Une nouvelle fois, il n'eut pas la possibilité d'approfondir le sujet.

Izunu replia le document qu'il consultait. Il leva les yeux, et, comme s'il découvrait sa présence à l'instant, s'exclama :

— Ah ! Giro ! Te voilà enfin !

— À vos ordres ; amiral. Puis, avec un temps de retard, il eut conscience du tutoiement et il se détendit. Pour un motif officiel, jamais Izunu ne se serait permis cette familiarité. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de me trouver ici, monsieur ?

— De bien tristes circonstances, mon neveu.

Le ton employé et la filiation n'auguraient rien de bon. Giro se sentit soudain anxieux :

— Une mauvaise nouvelle, mon oncle ?

Celui-ci s'interrogeait. Il cherchait la formule la plus appropriée pour annoncer ce qu'il avait appris. Il se décida enfin :

— Giro, désormais, tu n'es plus simplement le capitaine Giro Inoué, mais le seigneur-capitaine Giro Inoué, souverain chef du fief et du clan Inoué.

Giro comprit instantanément ce que cette affirmation impliquait. Il blêmit. Des larmes perlèrent aux coins de ses yeux et ses épaules tremblèrent, secouées d'un sanglot contenu. L'amiral était venu à côté de lui et avait posé sa main sur son bras, pour le réconforter. Après un temps nécessaire pour qu'il dompte ses émotions, Giro s'enquit :

— Comment est-ce arrivé ?

— Un commando les a lâchement assassinés, mais ils n'ont pas été les seuls.

— Qui d'autre ?

— Ta mère et tes sœurs ont péri également, mon garçon, ainsi que toute la garde du domaine.

Ce supplément de malheur le terrassa. Profondément bouleversé, il s'effondra. Il pleura comme un enfant, sous le regard attristé de l'amiral, qui l'aurait volontiers imité, si sa rage et sa colère le lui avaient permis.

Il le laissa sangloter, connaissant l'impuissance des mots, à apaiser ce genre de douleur. Il revint à son bureau et ouvrit un tiroir, duquel il tira une bouteille d'alcool dont il remplit deux verres. Lorsque Giro reprit son contrôle, il lui en offrit un :

— J'ai appris de source sûre d'où les coups sont venus et je te jure que je trépigne d'impatience à l'idée de les rendre.

— Qui ?

— Je ne sais pas si je peux te livrer cette information maintenant, mon garçon.

Giro se piqua :

— Amiral, sauf votre respect, à présent, je suis le seigneur Giro Inoué. Certes ! Ma jeunesse et mon inexpérience ne plaident pas en ma faveur, mais mon défunt père m'a inculqué ses valeurs. Alors, quoi que vous deviez dire, dites-le. Si un secret réside dans vos révélations, il se trouvera en sécurité, autant que si vous le lui aviez transmis à lui.

Le ton se voulait ferme et sans réplique. L'oncle examina son neveu d'un regard nouveau. Une flamme, qu'il n'y avait jamais discernée, brûlait à présent dans ses yeux. Un atavisme enfoui profondément en lui jusque là venait de refaire surface. Il avait mûri en l'espace d'un quart d'heure et Izunu comprit qu'il pouvait lui parler :

— Celui qui se terre derrière cette infamie n'est nul autre que la bête immonde qui nous sert d'empereur.

Un court délai s'écoula avant que l'information parvienne au cerveau de son destinataire. Lorsqu'il l'eut absorbée, il réagit viscéralement :

— L'ordure ! s'exclama-t-il. Mais pourquoi ?

L'amiral raconta le concours de circonstances qui avait prévalu et conclut :

— Le feu devait couvrir depuis longtemps, déjà, mais je ne sais si Takoda n'aurait pas monté l'affaire de toutes pièces, pour annexer le fief Inoué et à travers lui, m'atteindre et m'affaiblir, moi.

— Mais, dans quel but !

— Va-t'en comprendre ce qui se passe dans la tête d'un fou ! Nous représentons une

puissance équivalente à la sienne. Sans aucun doute redoute-t-il que nous tentions de le renverser. En tout cas, il paraît prêt à tout, pour écarter ceux qu'il tient comme une menace, pour son pouvoir.

— Ce qui signifie que nous avons désormais affaire à un dictateur imprévisible et dangereux, si je vous ai bien suivi, mon oncle.

— C'est exactement ce que je voulais dire, Giro.

— En dépit de ces considérations, monsieur, avec votre permission, je vais devoir vous abandonner et regagner Demmssora, pour assurer la succession de mon père.

— Surtout pas, Giro ! Quelqu'un n'attend que ton retour. Si tu te présentais seul, tu serais une proie facile.

— Amiral, vous paraissez détenir des informations sur cette affaire que vous avez omis de me délivrer, rétorqua Giro agacé.

— C'est exact, mais laisse-moi parler. Te souviens-tu d'Izumi Mariagué ?

— Oui, il était le chef de la garde de mon père, mais, d'après ce que vous venez de me confier, il doit être mort.

— Détrompe-toi, Yumi devait subodorer ce qui allait arriver. Il lui a ordonné de vivre et lui a remis des preuves qu'il doit nous transmettre. Selon lui, un traître se serait introduit dans son entourage.

— Un renégat au sein d'Inoué !

— Indiscutablement, sinon comment expliquer le traquenard qui attendait le commando du Parc du Souvenir ?

— Quand nous le démasquerons, amiral, il m'appartiendra.

— Cela va sans dire, mon neveu.

— Vous avez parlé de rendre les coups, mon oncle, mais, face à Takoda, que pourrez-vous entreprendre ?

— Giro, ce que je vais te confier à présent, ne doit pas sortir de cette pièce, Giro acquiesça, les opérations que je conduis ici relèvent de l'analyse approfondie de nos dernières actions. Je fais ainsi référence à celles que nous menons depuis que nous avons conquis le monde des Êstres. Certes ! nous avons envahi leur planète, mais eux étaient partis. Nous n'avons donc pas trouvé ce que nous espérions, de sorte qu'en dépit de notre apparente réussite, nous avons échoué. Pourquoi, selon toi ?

— Nous avons manqué de discrétion et de rapidité. Ils nous ont détectés et se sont enfuis ; ou alors, ils se sont joués de nous.

— Non, Giro, nous avons fait fiasco parce que comparés à eux, technologiquement, nous

nous situons au niveau des vers de terre. Selon moi, ils ont préféré disparaître plutôt que nous anéantir. Et ce fut une aubaine pour nous, car j'ai le sentiment que nous n'aurions pas pesé lourd s'ils avaient décidé de résister.

Izunu se tut un instant et resta songeur. Giro tira profit de cette interruption pour reprendre la parole :

— Expliquez-moi, mon oncle, j'ai du mal à comprendre où vous voulez en venir.

— C'est assez simple, Giro. À combien évaluerais-tu nos chances de réussite si nous entreprenions, seuls, une action pour renverser Takoda ?

— Voisines de zéro, amiral. Trop de clans tirent encore avantage de sa suzeraineté et lui conserveraient leur fidélité. Nous nous retrouverions en minorité, et notre démarche équivaudrait à entamer une guerre civile.

— D'accord avec toi. Et que deviendraient-elles, si nous étions alliés aux Êstres ?

Giro le regarda avec les yeux arrondis par la surprise. Il s'attendait à une de ces idées géniales, que son oncle possédait le don de produire dans les situations compliquées. Mais celle-là dépassait tout ce qu'il aurait pu envisager. Il était ébahi, au point qu'il en oublia sa retenue et tutoya l'amiral :

— Et comment comptes-tu atteindre ce résultat ? s'enquit-il, encore sous le coup de l'étonnement.

— J'espère en trouver au moins un, pour ouvrir des discussions avec eux. C'est d'ailleurs par là que nous aurions dû commencer, au lieu de nous lancer bêtement à la chasse aux Êstres. Quelles économies nous aurions réalisées, alors !

— En admettant que tu arrives à tes fins, ils ne nous prêteront certainement pas leur concours gratuitement.

— Je le conçois. Mais, j'aviserais le moment venu : lorsqu'ils m'auront transmis leurs exigences, si nous parvenons à un accord.

— Qu'est-ce qui vous autorise à espérer qu'ils accepteront de nous aider à démettre un despote, car c'est cette option que vous envisagez, n'est-ce pas, reprit Giro qui était instinctivement revenu au vouvoiement, si c'est pour installer à sa place un individu qui dispose de tout le nécessaire, pour reconduire le même régime ?

— La pertinence de ta question prouve que tu as bien saisi les implications du problème. Cependant, ce n'est pas cette ambition, qui me motive, et je compte sur leur clairvoyance, pour qu'ils s'en avisent. La gouvernance que j'aimerais mettre en œuvre pour Demmsora et pour tout l'empire consisterait à les administrer, en évitant qu'une seule personne concentre tous les pouvoirs dans ses mains. Mon projet, bien qu'il s'avère encore confus dans mon

esprit, prend forme de jour en jour. Je ne doute pas de parvenir à le concrétiser.

— Et pour aboutir, vous avez besoin d'un Êstres !

— Sans eux, nous n'avons plus qu'à courber l'échine et espérer sauver nos têtes.

— À moins que nous n'entrions en guerre contre lui.

— Je n'ose même pas y penser, Giro. Je me refuse à porter une responsabilité de cette importance.

— Dans ce cas, amiral, employons toutes nos forces à rechercher un Êstres.

— Ton ralliement à mon idée me comble de joie, Giro.

— Je suis et je resterai votre allié, quoi que vous décidiez, quoi que vous entrepreniez, mon oncle. Personne ne pourra rapporter que le dernier des Inoué aura failli à la parole de ses ancêtres. Par quoi commencerons-nous ?

— Ce dont je me soucie en premier lieu : ta sécurité. Comme tu l'as si bien dit, tu es l'ultime représentant des Inoué. Ta disparition arrangerait trop les affaires de nos adversaires.

— Tranquillisez-vous sur ce point, amiral. J'ai choisi personnellement, tous les membres de mon équipage. Parmi eux, je ne risque rien.

— Soit ! mais reste vigilant, l'argent achète tout.

— Comptez sur moi.

— D'accord. J'aimerais que tu te charges de récupérer Izumi Mariagué et les preuves qu'il détient.

Giro acquiesça. Izunu le regarda avec une lueur de tendresse dans les yeux :

— Est-ce que tu te sens de taille à affronter l'avenir, Giro ?

— Oui, mon oncle, le moment des pleurs et des regrets viendra après, pour l'instant, c'est celui de la revanche.

— Tu es le digne fils de ton père, il éprouverait une grande fierté s'il se trouvait encore parmi nous, approuva Izunu.

Il pressa un bouton sur son poste d'interphone. Une voix anonyme s'enquit aussitôt de ses desiderata :

— Je veux que le commandant Naruzo me rejoigne dans mon bureau.

Au terme d'une dizaine de minutes, des coups résonnèrent à sa porte. Il la déverrouilla et Naruzo entra, salua son supérieur et rendit la politesse à Giro, qui avait adopté le garde-à-vous.

— Messieurs, suggéra d'emblée Izunu, si vous approuvez, j'aimerais que nous nous affranchissions du protocole militaire, lorsque nous nous retrouvons entre nous. Nous allons devoir collaborer étroitement et cette entorse au règlement nous facilitera la vie.

— Avec plaisir, amiral, répondirent les deux hommes à l'unisson.

— Parfait ! alors, ne perdons pas de temps. Akemi, comment pourrions-nous récupérer Izumi Mariagué sans être découverts ?

Le lendemain, Giro regagna le Korima. Il arborait les insignes de commandant à deux barrettes, ce qui le plaçait à égalité avec Mitzuro ; un seigneur-chef de clan ne peut pas détenir un grade moindre que celui des officiers de sa flotte, avait déclaré Izunu lorsqu'il les lui avait remis.

Son équipage le fêta, soulagé qu'il soit revenu avec des galons supplémentaires, plutôt qu'avec une sanction. Bien que tous issus de la phratrie Kotori, ils étaient tous ses amis depuis l'enfance, car la proximité des familles Inoué et Kotori leur avait fait fréquenter les mêmes écoles, pratiquer des sports identiques et suivre des destinées parallèles, avec différents degrés de réussite.

En reprenant les commandes de son vaisseau, Giro éprouvait le sentiment d'être rentré chez lui, mais cette pensée lui serra le cœur. Il se morigéna ; « *le moment du deuil viendra après* », se répéta-t-il. Pour l'instant, il devait se concentrer sur la mission que son oncle lui avait confiée.

Officiellement, celui-ci avait détaché sa frégate de la flotte, pour qu'il effectue une reconnaissance dans un système périphérique, d'où un appel au secours de source inconnue provenait.

Bien que doutant fortement de la présence d'espions dans ses rangs, l'amiral Kotori avait néanmoins préféré user d'une voie détournée pour justifier, aux yeux de tous, le départ d'une de ses unités.

En fait, le fameux signal radio, fruit de l'imagination et du savoir-faire d'un technicien surdoué, relevait de la supercherie. Le Korima adopta donc un cap en direction de sa soi-disant provenance, situé à plusieurs années-lumière, et disparut en hyper espace aussitôt qu'il eut quitté les environs de Takoda 3-278. Quand il fut parvenu à destination, il réapparut, juste assez longtemps pour calculer le vecteur qui le ramènerait à proximité de Demmssora, et replongea.

Au terme de son voyage, le Korima surgit à la limite du système planétaire qui jouxtait celui de Demmssora. L'astre principal s'appelait Daxnnru. Il avait acquis ce statut, non par sa taille, mais par le fait qu'il possédait une population autochtone sous domination demms. Giro avait choisi ce système, car il demeurait sous la juridiction du clan Inoué et qu'il était convaincu d'y trouver des appuis solides. Néanmoins, il l'avait abordé avec prudence, en émergeant de telle sorte que son soleil s'interpose entre Daxnnru et le Korima.

En agissant ainsi, il avait appliqué une théorie qu'il avait développée au cours de sa formation d'officier navigant. À l'époque, elle avait amusé ses professeurs, qui avaient regardé son idée, comme l'exultation arrogante d'un jeune ambitieux. Nonobstant, il l'avait gardée en réserve et avait attendu patiemment l'occasion de la vérifier. C'était maintenant un fait accompli, et avec bonheur, car il avait émergé de l'hyper espace sans être repéré. En dépit du déni de ses instructeurs, s'il avait conduit une escadre d'attaque, il aurait contré le dispositif de détection de la planète et réussi à la prendre par surprise.

Par souci de sécurité, en premier lieu, il dirigea son astronef, à vitesse réduite, vers le plus volumineux des astéroïdes qu'il put trouver dans le secteur. Il immobilisa sa frégate au plus près de lui, de manière que sa masse énorme dissimule celle du Korima. Puis, il ordonna la veille restreinte pour tous les systèmes, excepté un émetteur d'ondes ultracourtes qui diffusait, à intervalles égaux, une série d'impulsions codées, destinée à un vaisseau spécifique de la flotte Inoué.

À bord du Morinagué, unique croiseur de l'escadre Inoué, l'opérateur radio s'adressa à son chef :

— Commandant, je reçois un signal mystérieux sur la bande d'hyperfréquences.

Yori Yoruba était un ami de Giro Inoué. Ils avaient effectué, ensemble, tout le chemin qui va de l'école des cadets des forces spatiales au brevet d'officier supérieur. Ils avaient achevé leurs parcours, en sortant, respectivement, premiers et seconds de leur promotion, et étaient restés indéfectiblement liés.

Yumi Inoué, le père de Giro, avait alors sollicité, pour lui, un poste dans la flotte Kotori, arguant qu'en partant au loin, dans une grande escadre, il forgerait les armes destinées à le changer en chef de celle de son clan. Les deux amis avaient dû se séparer et ne s'étaient guère revus, mais ils avaient convenu d'un indicatif, connu d'eux seuls, pour le cas où un d'eux aurait des ennuis et besoins du second. C'est précisément ce signal que l'opérateur radio du Morinagué recevait et ne comprenait pas.

— Basculez-le-moi sur mon interphone, ordonna-t-il.

Il plaqua le combiné à son oreille et prêta une attention soutenue, à ce qu'il entendait. Il écouta une première fois et fronça les sourcils. Une deuxième, très concentré, il réfléchissait, enfin, à la troisième répétition, son visage se détendit et il sourit. Il saisit une tablette, sur laquelle il griffonna une suite de chiffres, de lettres et de symboles mathématiques, s'approcha de l'opérateur radio et la lui tendit :

— Renvoyez cette réponse sur la même fréquence.

L'homme jeta un coup d'œil sur l'écrit. Ce qu'il lut le laissa songeur. Le texte n'avait

aucun sens. Il ne comprenait pas. Il regarda son supérieur comme s'il s'était mué en une bête étrange et s'enquit :

— Dois-je vraiment transmettre ce galimatias, commandant ?

— Absolument, mon ami, procédez.

Au terme d'une trentaine de secondes, sur la même bande de fréquences, un message clair et intelligible arriva : « *besoin de vous rencontrer seul et en toute discrétion* ». Suivaient des coordonnées spatiales et les initiales de l'expéditeur. Yori Yoruba nota les références et veilla lui-même à l'effacement de la communication. Puis d'un regard expressif, il fixa l'opérateur radio et intima :

— Vous n'avez rien vu et rien entendu.

— De quoi me parlez-vous, commandant ? répondit celui-ci, complice.

Yori acquiesça et revint à son pupitre de contrôle. Il vérifia la bonne marche du vaisseau sur ses instruments et en confia la responsabilité à son second :

— Capitaine Riauro, je dois m'absenter plusieurs heures. Vous assurerez l'intérim. Pendant mon escapade, continuez à patrouiller dans ce secteur.

— Puis-je savoir où vous allez, monsieur ?

— Pour l'instant, ma destination doit rester un secret, capitaine. Sans aucun doute, à mon retour aurai-je acquis le droit de vous en parler.

Une heure après, seul à bord d'un minuscule vaisseau de liaison, Yori Yoruba se dirigeait vers son rendez-vous.

*
**

Lorsqu'il atterrit sur l'astroport du fief Inoué, plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait rencontré Giro Inoué à proximité de Daxnnru. Il était repassé par le Morinagué, où il s'était assuré de la loyauté de son second et de celle de tous ses officiers envers l'héritier du clan, se disant que, si ceux-là étaient restés féaux, les hommes suivraient. Puis, il avait choisi un équipage, pour le vaisseau de liaison qu'il allait utiliser, car il devait se rendre sur Demmssora, et pour y accéder, une plongée en hyper espace, qu'il ne pouvait pas effectuer seul, s'avérerait nécessaire.

— Capitaine Riauro, je vous laisse à nouveau les rênes. Je dois accomplir une mission sur Demmssora, pour le compte du seigneur Giro Inoué. Restez à l'écoute, car nous pourrions être amenés à déguerpir en vitesse.

— Comment prévoyez-vous de justifier votre retour au sol, commandant ?

— Mon rapport trimestriel au général Saturo, capitaine.

— Avec deux semaines d'avance ! Le fait risque de paraître étrange, monsieur.

— Je le garde à l'esprit, mais je n'ai pas le choix. Sinon, pourquoi vous aurais-je ordonné d'être paré à prendre la fuite ?

— Bonne chance, Yori, et comptez sur moi et sur nous tous.

— Merci, mes amis, et à bientôt.

Au moment de débarquer, il repensait à cette discussion, en se disant qu'il allait mettre les pieds dans un nid de frelons. Il donna ses consignes aux hommes qui restaient à bord :

— Messieurs, pendant mon absence un individu va tenter de s'introduire furtivement dans notre vaisseau. Je compte sur vous, pour lui faciliter la tâche. Cachez-le et protégez-le au péril de votre vie, le cas échéant. Il doit quitter Demmssora à l'insu de tous, pour rejoindre le seigneur Inoué.

— Commandant, pourquoi devons-nous agir clandestinement ? s'enquit un lieutenant.

— Le bruit court que ce serait une félonie qui aurait causé la perte de la famille Inoué. Cet individu était l'homme de confiance de son chef. Il détient des preuves de la trahison, qui dénonceraient son auteur. Par conséquent, il se trouve en danger ici-bas et, pour qu'il n'encoure pas les foudres du renégat et de ses alliés, nous devons l'évacuer discrètement.

— Disposent-ils donc de si puissants moyens, commandant ?

— Suffisant, en tout cas, pour que le seigneur Giro Inoué ne se risque pas lui-même sur Demmssora.

Izumi Mariagué se terrait depuis le meurtre de son maître. Il avait trouvé refuge dans la cave d'une famille qu'il savait dévouée corps et âme à Yumi Inoué. Ses hôtes habitaient à plusieurs kilomètres de l'aire d'atterrissage du fief, dans une maisonnette que les assassins avaient fouillée trois fois avant qu'il y trouve asile. Il avait observé leur manège et avait conclu qu'il ne trouverait pas de meilleure cachette. Son instinct de survie l'avait guidé avec sûreté. Personne n'était revenu.

Conformément aux ordres de l'amiral Kotori, il avait attendu patiemment qu'il le contacte. Le message était arrivé la veille. Il devait se rendre à l'astroport et se débrouiller pour monter à bord d'un vaisseau de liaison, qui resterait au sol durant deux à trois heures, mais fort heureusement, de nuit.

Il avait donc remercié ses hôtes, leur promettant de leur témoigner sa gratitude lorsque sa situation serait rétablie, et il s'était mis en route à la tombée de la nuit. Il se savait toujours recherché. Aussi se montra-t-il très prudent. Pas question, pour lui, d'emprunter un moyen de transport motorisé, car tous les mouvements de véhicules étaient surveillés.

Il était parti à pied, vêtu d'une combinaison thermique qui masquait sa trace infrarouge, par-dessus laquelle il portait un ample poncho sombre. Naturellement, comme guerrier

demms, son sabre et sa dague étaient passés à sa ceinture. Outre les preuves écrites que son maître lui avait confiées, il emportait également un pistolet, rupteur de molécules, qu'il avait pris sur le cadavre d'un garde impérial, lors de l'assassinat de son seigneur.

Pour éviter toutes mauvaises rencontres, il délaissa les routes et les chemins. C'est à travers champs qu'il aborda enfin l'astroport, après deux heures de marche forcée. Il s'arrêta au bord de la tranchée, qui longeait la clôture de l'aire d'atterrissage, s'accroupit et écouta la nuit. Un bruit de pas et de discussion chuchotée le poussa à plonger et s'aplatir dans l'obscurité du fossé qui était heureusement asséché. C'était une patrouille qui effectuait une ronde en suivant la barrière. Lorsqu'elle se fut éloignée, il se dégagea de son trou et inspecta les défenses qui le séparaient de son but.

Pour avoir été le chef de la sécurité du domaine, il connaissait parfaitement le fonctionnement de l'installation et avait apporté le matériel nécessaire, pour franchir l'obstacle sans donner l'alarme et surtout sans en être victime.

Il posa au sol le sac à dos qu'il portait, l'ouvrit et en sortit deux boîtiers de taille réduite, munis chacun d'une courte antenne et d'un potentiomètre. Il vérifia leur intégrité et les mit de côté. Puis, le fouillant à nouveau, il en tira un appareil récepteur capable de mesurer la fréquence des signaux qu'il captait. Il le cala sur la bande utilisée sur la clôture, pour déterminer la valeur employée, et s'attela à sa tâche.

Un faisceau d'ondes se propageait entre les montants de la barrière, sur toute leur hauteur, constituant une grande boucle qui ceignait la totalité de l'astroport. Si un objet ou un être vivant venaient à effleurer cette boucle, les rupteurs moléculaires, qui équipaient les poteaux, entraient instantanément en action, désintégrant l'intrus.

Izumi avait capté le signal. Il cherchait la bonne fréquence, en déplaçant des curseurs et en manipulant des potentiomètres. Après plusieurs minutes, un bip prolongé l'avertit qu'il l'avait trouvée. Il régla ses deux boîtiers à antenne sur la valeur adéquate, rangea son récepteur et se hissa jusqu'au pied d'un pilier. Là, il en dégagea la base à la main, juste assez pour lui permettre de glisser un appareil, préalablement mis en marche, sur le côté gauche du montant, sous le faisceau d'ondes. Il se retira, se rendit au pied du suivant où il procéda de même, mais cette fois-ci sur la droite du poteau. Il se replia à nouveau et alla se positionner entre les deux et à égale distance de chacun d'eux.

Les boîtiers communiquaient entre eux. Le clignotement en rouge de la diode électroluminescente, dont ils étaient munis, témoignait de leur activité. L'attente dura une vingtaine de secondes et les deux voyants finirent par se synchroniser. Ils devinrent fixes et verts. Pour Izumi, ce constat signifiait que le faisceau d'ondes était dévié vers le haut,

suffisamment, pour qu'il puisse se glisser dessous.

Tout autre individu que lui aurait essayé de dégager un passage sous la barrière, mais lui était informé qu'une seconde boucle existait sous la surface, à faible profondeur. Il avait conçu ses boîtiers de sorte que leur taille ne nécessite pas une excavation, qui alla au-delà, et avait procédé avec lenteur et minutie lorsqu'il avait creusé.

Toutes ces manipulations lui avaient demandé un temps, dont il devait se montrer économe. Maintenant, il devait accélérer le mouvement, sinon le vaisseau sur lequel il voulait embarquer décollerait sans lui. Cependant, avant de s'engager sous la barrière, par précaution il y glissa son sac à dos. Lorsqu'il fut parvenu de l'autre côté, il s'accorda encore le luxe de récupérer ses instruments afin que le secret en soit préservé et se dirigea enfin vers les astronefs, qui étaient parqués non loin.

Ils étaient trois. Deux paraissaient visiblement inoccupés, car clos et silencieux. Le troisième émettait le ronronnement caractéristique des génératrices d'énergie. Ses feux de position étaient allumés, une rampe d'accès était déployée et un homme montait la garde à côté.

À une centaine de mètres, Izumi s'étendit au sol, extirpa des jumelles à amplification de lumière d'une poche latérale de sa combinaison et chercha l'immatriculation de l'appareil. Celle-ci lui confirma qu'il se trouvait bien en présence du Morinagué-L3, vaisseau de liaison numéro trois du croiseur lourd homonyme. Il rangea ses oculaires, resserra les sangles de son sac et usa de son talent de soldat d'élite, pour approcher discrètement et surprendre la sentinelle.

Celle-ci, pourtant vigilante, se retrouva avec une lame sur la gorge sans avoir rien décelé ni entendu venir :

— Est-ce bien le bâtiment du commandant Yoruba ? s'enquit une voix étouffée.

— Oui, je suppose que c'est vous que nous attendions, répondit le factionnaire d'un ton mal assuré.

L'arme se retira et l'inconnu reprit :

— Veuillez accepter mes excuses, pour cette approche sans douceur, mais je dois me montrer extrêmement prudent.

— Je comprends, monsieur. Venez avec moi. Yori Yoruba ne tardera plus à revenir. Comme il prononçait ces mots, un remous dans l'ombre les alerta. Dépêchez-vous d'embarquer, poursuivit la sentinelle, mes collègues se chargeront de vous installer.

Izumi gravit la rampe en trois enjambées et disparut dans la nef. Le garde resta sur place, scrutant la nuit dans la direction du mouvement qu'ils avaient décelé. C'était le commandant

Yoruba qui regagnait le bord.

Il avançait avec rapidité, à grandes enjambées. Il aurait volontiers couru s'il l'avait osé, mais cette attitude eût confirmé les soupçons du général à son égard. Celui-ci ne s'était d'ailleurs pas gêné pour lui en faire part et il se savait observé. Il gravit la rampe sans s'arrêter, en s'enquérant au passage :

— Est-il arrivé ?

— Oui, commandant.

— Alors, embarquez, nous décollons immédiatement.

La sentinelle lui emboîta le pas en questionnant :

— Pourquoi autant de précipitation, monsieur ?

— Les explications viendront après ! Pour l'instant, à la manœuvre !

Le Morinagué-L3 quittait l'atmosphère de Demmssora, quand l'opérateur radio lança :

— Commandant, le général Saturo nous somme de revenir à l'astroport.

— Avez-vous accusé réception ?

— Pas encore.

— Dans ce cas, abstenez-vous. Cette injonction ne nous a jamais atteintes. Compris ?

— Parfaitement, monsieur.

— Détection, je vous recommande la plus grande vigilance. Nous sommes devenus des fuyards et ils pourraient nous pourchasser.

— À vos ordres ! Mais, pourrions-nous savoir pourquoi ?

— Des événements que je n'aurai jamais crus possibles sont survenus. Celui, qui dirige le fief actuellement, a trahi son clan et il nous soupçonne d'être venus ici, pour effectuer ce que nous avons précisément accompli.

— Commandant ! Ils ont tiré un missile contre nous ! s'exclama soudain le sous-officier chargé de la détection.

— Lancez des leurres et changez de cap. Navigation ! Calculez un vecteur d'immersion, pour rejoindre le Morinagué, puis plongez aussitôt que vous l'aurez.

— Reçu, monsieur.

— Êtes-vous convaincu que c'est bien lui le félon, commandant ? reprit l'opérateur radio.

— J'en doutais jusqu'au moment où j'ai vu deux cyborgs de combat, qui quittaient son bureau comme j'y entrais.

— Ce fait ne constitue pas une preuve irréfutable.

— Ignorez-vous que la loi en interdit formellement l'utilisation à la surface de Demmssora, sauf à l'empereur, et uniquement dans le périmètre du palais ? Pour que Saturo en dispose,

l'accord de Takoda s'avère implicite et lui seul pouvait les lui fournir. Or, pourquoi, selon vous, Saturo a-t-il eu besoin de ces artefacts ?

— Je n'en ai aucune idée, monsieur.

— Eh bien ! je vais vous le révéler. Parce qu'aucun soldat, fut-il garde impérial, n'arrivait à la cheville du sabreur Yumi Inoué. Sans eux, ils ne seraient pas parvenus à le tuer.

— Commandant ! Le radar signale qu'un destroyer s'est lancé à nos trousses.

— Navigation, combien de temps, avant la plongée ?

— Une vingtaine de secondes.

— Détection, est-ce que ce sera suffisant ?

— Théoriquement oui, monsieur, ils ne nous ont pas encore accrochés.

— Radio, avertissez le Morinagué sur l'hyperfréquence. Qu'il se prépare à l'immersion en hyperspace aussitôt que nous serons arrivés à son bord !

— Pour aller où, commandant ?

— Oxaris.

*
**

Le système d'Oxaris était une colonie du clan Inoué, située à cinq cent quarante-six années-lumière de Demmssora. Dans ce système, aucune population autochtone n'existait. Les gens, qui vivaient là, étaient tous issus de la phratrie Inoué. Ils exploitaient, pour le compte de celle-ci, les riches gisements de métaux qu'ils avaient découverts sur la cinquième planète. En dehors de leur travail, l'atmosphère respirable de l'endroit leur avait permis de s'installer confortablement et de mener une vie agréable, à peine troublée quelquefois, par une incursion de pirates de l'espace.

Lorsque le Morinagué émergea à la périphérie d'Oxaris, l'opérateur radio capta des signaux qui ne trompaient pas :

— Monsieur, des combats se déroulent tout près de nous. Je reçois des émissions de chasseurs à la lutte et un appel au secours d'un vaisseau de notre flotte.

— Basculez-moi le tout en phonie.

Aussitôt, la voix angoissée d'un officier jaillit du haut-parleur :

— À tous les bâtiments demms du système, ici, le commandant Batagori, de la frégate Camuromariu, je subis les attaques d'une escadrille de bombardiers pirates, appuyée par un destroyer. Je résiste, mais mes défenses seront saturées à bref délai. Venez à mon aide. Suivaient ses coordonnées.

— Navigation, à quelle distance nous trouvons-nous ?

— Pour ainsi dire, à côté, monsieur.

— Détection, les avez-vous ?

— Affirmatif ! Nous avons même accroché l'unité lourde.

— Parfait ! Au poste de combat ! Que deux escadrons de chasseurs se portent sur la zone immédiatement ! Arrosez le destroyer de trois torpilles à photons et doublez, à l'impact, d'une salve de nos trois tourelles à plasma, avant. Si cette semonce ne les détruit pas, elle devrait leur donner à réfléchir.

L'assaut des renforts venus du Morinagué et la soudaine apparition de celui-ci sur ses écrans radars avaient surpris le chef des pirates. Celui-ci, qui se voyait déjà victorieux, subit une violente déconvenue. En l'espace d'une poignée de secondes, il était passé du statut de prédateur à celui de gibier, et en vilaine posture.

Il commandait depuis le destroyer. Il ordonna de battre en retraite, en affectant toute la puissance disponible à ses défenses arrière. Cette manœuvre lui interdisait de récupérer les bombardiers qu'il avait lancés et il dut les abandonner à leur sort.

Les chasseurs du Morinagué prêtèrent main-forte à ceux qui restaient de l'effectif du Camuromariu, pour les anéantir. Puis, les torpilles du Morinagué arrivèrent au but. Les boucliers du destroyer furent saturés, de sorte qu'ils n'opposèrent aucune résistance aux tirs des canons à plasma.

Privé de ses défenses, il encaissa de plein fouet, une puissance de feu qui aurait suffi à en détruire quatre comme lui. Il se disloqua dans l'espace ; fin du combat.

— Radio, établissez la communication avec le Camuromariu.

L'opérateur s'empressa et obtint rapidement son correspondant :

— Commandant, le Camuromariu en ligne.

Dans les flottes spatiales demms, la hiérarchie était organisée en proportion de la taille du vaisseau dont la charge vous était confiée. Ainsi, le patron d'une corvette était subordonné à celui d'une frégate, qui se trouvait lui-même sous les ordres de celui d'un croiseur. De la sorte, Yori Yoruba était devenu le chef transitoire de l'escadre actuellement présente dans le système d'Oxaris.

— Commandant Batagori, ici, Yori Yoruba, du Morinagué, avez-vous subi de gros dégâts ?

— Heureusement non, monsieur, vous êtes arrivé juste à temps. Nos défenses étaient saturées et, sans votre intervention, ils allaient réussir à les percer.

— Pourrez-vous résister si vous êtes attaqué de nouveau ?

— La frégate tiendra le choc, mais je ne possède plus que trois chasseurs sur douze.

— Disposez-vous de pilotes ?

- Plus que d'appareils, commandant !
- Dans ce cas, puisez dans ma réserve et complétez votre effectif.
- Je vous remercie, monsieur. Cet apport s'avérera très utile et appréciable, car l'agressivité de ces pirates s'accroît de jour en jour.
- D'où proviennent-ils ?
- De la nébuleuse d'Axanos, commandant. Naguère, ils se contentaient d'effectuer une razzia à intervalle espacé et ils évitaient le combat. Mais, depuis quatre ou cinq mois, ils s'enhardissent. Ils viennent en nombre et voilà qu'aujourd'hui, ils nous sortent un destroyer.
- Savez-vous où ils se le sont procuré ?
- Je l'ignore, monsieur, mais, pour ce que j'ai pu entrevoir, il ressemblait étrangement à une unité impériale.
- Vous rendez-vous compte des implications de ce que vous affirmez, Batagori ?
- Parfaitement, commandant Yoruba. Mais je me borne à constater des faits.
- Bien ! nous reviendrons là-dessus. Pour l'heure, nous devons trancher une question pressante. Giro Inoué revendique la succession de son père. Sa légitimité ne peut être discutée, d'autant que celui qui se prévaut de ce droit, actuellement, est assurément le traître qui a causé la disparition de sa famille. Je lui ai gardé mon allégeance et je dois savoir de quel côté ira la vôtre.
- Il va sans dire, commandant. Longue vie au seigneur Giro Inoué.
- J'en suis enchanté, car je dois justement le rencontrer dans ce système.
- Dans ce cas, je considère de mon devoir de veiller à la sécurité de votre entrevue.
- Parfait ! De quels bâtiments disposons-nous, dans ce secteur ?
- Nous y maintenons les frégates d'attaque Camuromari et Camuromoro, et les corvettes Ramiri et Ramoro.
- Hum ! Cette énumération nous concède cinq bonnes unités bien armées ! Elles devraient suffire. Rassemblez-vous en flotte, ainsi vous vous protégeriez mutuellement si d'aventure une autre incursion de pirates survenait.
- Après l'agression que nous venons de subir, c'est ainsi que j'envisageais d'agir.
- Je n'ai jamais douté de votre compétence, commandant. D'ailleurs, votre attitude face à ce destroyer l'a démontrée à l'envi. Si vous aviez paniqué, il vous aurait détruit. Rameutez vos collègues immédiatement. Lorsque j'en aurai terminé avec l'affaire qui m'occupe, je reviendrai et ensemble, nous partirons à la chasse aux forbans.
- Bien reçu, monsieur.
- Alors, à bientôt, commandant Batagori.

— À bientôt, commandant Yoruba, et merci de votre aide.

— Ah ! Encore un détail !

— Je vous écoute.

— Savez-vous où ira l'allégeance des autres unités ?

— Je peux affirmer sans trop m'avancer que leur fidélité envers l'héritier légitime est acquise.

— Cette nouvelle me va droit au cœur, commandant Batagori, intervint une voix étrangère, sur la fréquence. Je suis le seigneur Giro Inoué, à bord de la frégate Korima de la flotte Kotori. J'ai écouté votre entretien, messieurs, et je vous remercie de votre loyauté. Pour l'instant, je me trouve dans l'impossibilité de m'imposer officiellement comme votre chef. Cependant, le moment approche où, grâce à l'aide précieuse de l'amiral Kotori, mon oncle, je rentrerai dans mes prérogatives. En attendant, je m'en remets à vous, à votre courage et à votre fidélité, pour sauvegarder, au mieux, les intérêts du clan. Commandant Batagori, tenez-vous-en aux consignes d'Yori Yoruba et vous, Yori, rejoignez-moi sur le Korima, avec votre invité.

Plusieurs heures après, à bord du Korima, Izumi Mariagué présentait, au seigneur Giro et à son ami Yori Yoruba, les documents qu'il détenait. Après étude, il se dégageait de ceux-ci, que le général Saturo avait ourdi toute l'affaire Inoué, de connivence avec Takoda.

Par l'intermédiaire du neveu de celui-ci, il apparaissait directement responsable de l'assassinat d'Yamaghi, de l'échec de l'attentat du Parc du Souvenir et du massacre de la famille Inoué chez elle. Il avait combiné cette manœuvre, dans le dessein de s'emparer du fief Inoué, pour l'annexer à Ismei et affaiblir ainsi le clan Kotori.

Yumi Inoué se doutait qu'une machination se tramait, mais il n'en avait pas acquis l'assurance, jusqu'à ce qu'il surprenne une conversation à l'interphone entre le général Saturo et le parent de Takoda. Hélas ! Il était trop tard, pour le contrer. Ses hommes se trouvaient déjà à pied d'œuvre dans le parc et tenter de les avertir eût équivalu à signer l'attentat, ce dont Yumi s'était bien gardé. Dès lors, sachant ce qui allait arriver, il n'avait pu qu'espionner Saturo, pour accumuler les indices qu'il avait chargé Izumi de transmettre.

Celui-ci raconta la terrible soirée du massacre de son maître, et de sa famille. Il expliqua comment Yumi, après avoir occis trois gardes impériaux, avait tenu tête à deux cyborgs de combat, pendant une dizaine de minutes, avant de succomber. Il continua en narrant comment lui-même, caché dans un réduit secret de la maison, avait assisté à l'assassinat de son seigneur sans pouvoir lui venir en aide, si ce n'est en amassant une preuve supplémentaire.

Profitant, après le trépas de son maître, du fait que tout le monde était sorti pour prêter

main-forte à ceux qui se battaient encore à l'extérieur, il avait subtilisé un pistolet, rupteur moléculaire, sur le cadavre d'un nervi de Takoda.

Cette arme constituait le témoignage irréfutable de l'implication du palais dans l'affaire, car seuls les impériaux en étaient équipés sur Demmssora. Ces instruments de mort leur étaient associés si étroitement qu'ils n'avaient pas songé à les ranger au râtelier, avant de venir exécuter leur basse besogne. Rendus sur place, ils avaient réalisé qu'ils ne pouvaient pas les utiliser, en raison des traces immanquables qu'elles laissaient.

Izumi conclut son récit d'un ton lugubre. Des larmes ruisselaient sur son visage, et le trémolo dans sa voix traduisait sa détresse quand il s'adressa à Giro :

— J'aurais tellement préféré périr au côté de votre père, seigneur ! Ne pourrez-vous jamais me pardonner de lui avoir survécu ?

— T'absoudre de quoi, Izumi ? Tu as obéi à ses ordres. Ton honneur de guerrier demeure intact et rien ne peut t'être reproché. Pour te le prouver, je te reprends à mon service, comme chef de ma sécurité, avec effet immédiat.

— Merci, seigneur Giro, mais pourquoi n'a-t-il pas fui avec votre mère et vos sœurs ? Ils se seraient accordé une chance de survivre.

— Non, Izumi, en agissant de la sorte, il aurait reconnu sa culpabilité dans l'attentat. Le clan Inoué et son fief auraient alors, cessé d'exister. Les événements lui ont donné raison, puisque Takoda n'a pas pu se l'annexer. Ils attendent sans aucun doute mon retour, pour m'éliminer moi aussi et atteindre ainsi leur but. En tout cas, recevez mes félicitations, commandant Yoruba. Sans connaître les dessous de l'histoire, vous aviez deviné juste ; le général Saturo est bel et bien un traître.

Yori Yoruba se montra sensible au compliment. Il remercia d'un hochement de tête, puis il interrogea son maître :

— Quelle conduite allez-vous adopter, maintenant, seigneur ?

— Je vais rejoindre l'amiral Kotori et lui rapporter tous ces documents. C'est à lui, en tant que suzerain, que reviendra la décision touchant à ce que nous pourrons entreprendre et surtout, quand nous pourrons procéder. Quant à vous, commandant, pour vous lancer à la chasse aux pirates, j'aimerais que vous attendiez mon feu vert. Cette histoire de flibustiers équipés d'un destroyer ne me plaît pas. Je flaire un piège. Avant que vienne ce moment, dans la mesure des moyens de notre flotte, je vous conseille de renforcer les effectifs dans les zones menacées.

— Je suivrai votre avis, seigneur, et ne bougerai pas avant d'avoir reçu votre accord.

— Je vous en remercie, Yori. J'éprouve une grande joie ainsi qu'une immense fierté de

pouvoir vous compter au nombre de mes amis.

Les deux hommes se séparèrent. Yori Yoruba regagna son croiseur et Giro ordonna la plongée pour Takoda 3-278. C'est à cet instant précis que l'officier navigateur constata qu'il ne possédait plus aucun moyen de retrouver cette planète :

— Seigneur Inoué, s'exclama-t-il, nous avons perdu les données nécessaires, pour rejoindre l'amiral !

— Messieurs, répondit celui-ci à la cantonade, lorsque nous nous trouvons en service à bord, je ne suis que le commandant. Accordez-moi la grâce de laisser le seigneur à l'extérieur. Cela dit, mettez le cap sur Duniya Ilimi, puisque nous ne savons plus rallier Takoda 3-278. Mon oncle finira bien par y revenir.

19 — L'Êstres

Dans son bureau de la base demms à Brunoix, l'amiral Kotori se rongait d'inquiétude et d'impatience. Il avait ordonné la capture du berger depuis quinze jours. Néanmoins, personne ne s'était avéré capable de mettre la main sur lui ; il s'était évaporé. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir déployé d'importants moyens de recherche, qui commençaient d'ailleurs, à coûter fort cher en temps et en énergie, pour un gain nul. De surcroît, la convocation de l'empereur l'avait rattrapé et il ne devait qu'au fait de se trouver censément sur la piste d'un Êstres, de n'avoir pas dû déférer immédiatement à la requête. Cependant, Takoda lui avait imparti un délai, qu'aucun motif ne pourrait prolonger et il appréhendait de rentrer bredouille à Demmssora. Il éprouvait le sentiment d'une pression croissante et il ne s'écoulait pas un jour sans qu'il ne pique une de ces colères, dont il détenait le secret. Dans son entourage, tout le monde pâtissait de sa mauvaise humeur, y compris ses officiers les plus proches. Akemi Naruzo subissait, comme ses camarades, mais il connaissait l'amiral dans les coins et comprenait l'état d'esprit dans lequel il se trouvait. Aussi, ne se formalisait-il pas.

Ils avaient convoqué le roi Gilbert et son connétable. Ceux-ci étaient venus, ne pouvant se soustraire à la missive. Ils avaient répondu sans plaisir à leurs questions, mentant effrontément, et ils étaient repartis sans avoir livré la moindre information. Ils ne savaient rien. Ils avaient ramené le berger et la fille en ville et les avaient débarqués devant le palais. Depuis, ils demeuraient sans nouvelles d'eux. Les leçons d'éducation, dont Aurel avait gratifié l'amiral de fraîche date et qui piquaient encore son amour-propre, constituèrent, lors de cet interrogatoire, la seule raison, qui leur évita l'arbitrage du diseur de vérité.

Pour meubler son attente et surtout pour se distraire de l'ennui dans lequel il se morfondait, Izunu avait réclamé les rapports des pilotes qui avaient exploré les montagnes de l'est. Il les épluchait lui-même, à la recherche d'un détail d'importance que ses collaborateurs n'auraient pas pris en considération.

Il feuilletait mécaniquement une xième pièce, en repensant à l'interrogatoire des Immuriens, avec le fort sentiment qu'ils s'étaient moqués de lui, quand une observation, que le rédacteur du document avait mentionnée pour justifier un atterrissage, attira son attention. Il se saisit du combiné de l'interphone et appela le commandant Naruzo :

— Akemi, lança-t-il sur un ton empreint d'excitation, le berger demeure ou a transité dans la région de Corrante. Intensifiez les recherches dans ce secteur. Au besoin, n'hésitez pas à les

suspendre dans les régions éloignées, pour y réaffecter des effectifs.

— À vos ordres ; amiral. Puis-je savoir ce qui vous rend aussi sûr de ce fait ?

— Le rapport d'un de nos pilotes mentionne des cadavres visiblement occis par une de nos armes. Or, nous n'avons déployé aucune troupe dans cette région. De plus, le seul sabre qui se trouve autre part qu'au côté d'un de nos guerriers est celui du berger. Il est donc passé par là.

— Bien raisonné, monsieur, je mets tout ce que je peux sur ce secteur immédiatement et je vous informerai aussitôt que nous obtiendrons un résultat.

— Merci, Akemi. Et il interrompit la communication.

À peine avait-il lâché le combiné que l'interphone stridula. Il décrocha et s'annonça :

— Izunu Kotori, je vous écoute.

À l'autre bout, une voix excitée s'écria :

— Amiral ! nous avons détecté un Êstres !

— Quand ? Où ? L'avez-vous toujours ? s'enquit Izunu.

— Affirmatif, seigneur, il apparaît encore sur nos écrans. Il se trouve dans la plaine semi-désertique entre Corrante et Nacratis.

— Ne le perdez pas. J'envoie tout ce dont nous disposons là-bas, merci.

Il raccrocha et rappela Naruzo aussitôt, pour lui donner les ordres en conséquence :

— Vous le repérez, vous l'encerclez, mais, quoi qu'il dise, quoi qu'il entreprenne, vous ne le touchez pas. Compris ?

— Fort et clair, amiral. Mais, s'il nous agresse ?

— Tranquillisez-vous, Akemi, il ne vous attaquera pas, j'en mettrai la main au feu. De toute façon, je me rends également sur place et je vous rejoindrai aussitôt que vous l'aurez trouvé.

*
**

Sayannaurel marchait d'un bon pas sur cette route, qu'il avait déjà parcourue, quand il n'était qu'Aurel. Il avait revêtu la tenue que Simone avait préparée pour lui. En habile petite main, elle avait réalisé une espèce de miracle, si l'on tient compte du court délai dont elle avait disposé. Elle avait décousu le pantalon d'Aurel et utilisé des pièces de tissus prélevés sur celui de Sayanna, pour l'élargir et le rallonger. Elle avait procédé de même pour la chemise et pour la veste, si bien qu'habillé de la sorte, il avait dû convenir qu'il avait gagné en bienséance.

Grâce à son savoir et à ses capacités d'Êstres, Sayannaurel se jouait de la fatigue, car il tirait son énergie d'une pierre forte, qu'il avait adaptée à ses besoins, et qui, entre autres fonctions, lui assurait une protection physique intégrale et permanente contre tout élément

extérieur.

Il avait marché nuit et jour, de sorte que par rapport à son premier voyage, il avait divisé par deux la durée du trajet nécessaire pour atteindre l'endroit où il se trouvait. Il évalua qu'il s'était assez éloigné de toute zone habitée et s'arrêta en un lieu, où un rocher qui émergeait du sol lui procurait un siège de fortune d'un confort suffisant. Il s'y installa, vida le contenu du sac qu'il transportait — sa récolte de pierres fortes — sur l'herbe desséchée et s'attela à le trier.

Il classa les cailloux en fonction de leur taille. Puis il les reprit un à un pour les programmer. Il les tenait dans sa main et s'infiltrait en pensée dans la structure moléculaire des minéraux, cherchant la liaison centrale qu'il dénouait. Puis, il procédait à de subtiles modifications dans les autres connexions, suivant l'emploi, auquel il les destinait, et terminait en agencant un système de commande, qui lui permettrait de déclencher leur action par une suggestion mentale.

Il traita toute sa provision de cailloux de la même façon, sauf un, qu'il réserva, pour une utilisation immédiate. Cette tâche occupa deux heures de son temps. Quand il eut fini, il les rangea et entreprit de préparer celui qu'il avait mis de côté, de sorte qu'il émette le signal que les Demms détectaient en étant convaincus qu'il provenait des Êstres. Il ne lui resta alors qu'à guetter la réaction de ceux-ci.

Elle se manifesta promptement, sous la forme d'une bulle aérienne demms qui demeura en vol stationnaire à l'aplomb de sa position, attendant sans aucun doute des ordres et des renforts. Ceux-ci commencèrent à affluer rapidement, si bien qu'à brève échéance, l'endroit grouilla de blindés et de groupes d'homme-machine, qui avaient débarqué non loin, et l'encerclaient tout en gardant leurs distances.

Sayannaurel les ignora souverainement. Il espérait l'amiral et ne doutait pas qu'il arriverait vélocement.

L'apparition d'un astronef à l'horizon lui donna raison. Il vint se poser à une centaine de mètres, dans un épais soulèvement de poussière, en provoquant l'envol des herbes desséchées que les vents avaient oubliées. Izunu Kotori en descendit sans attendre que la nuée de particules retombe. Escorté par six soldats, il s'approcha de Sayannaurel, s'arrêta à trois mètres et s'adressa à lui :

— Je te trouve enfin Êstres. Possèdes-tu un nom ? s'enquit-il d'un ton cassant.

— Bonjour, amiral, comment allez-vous depuis notre dernière rencontre ?

À ces mots, Izunu le regarda attentivement. Ses traits lui apparaissaient indubitablement familiers, mais il tardait cependant à le reconnaître, quand il posa les yeux sur le sabre qu'il

portait au côté :

— C'est toi, berger ! s'exclama-t-il.

— Pas tout à fait, monsieur Kotori. Je suis Sayannaurel, l'Êstres réunifié issu de la fusion d'Aurel et de la fille que vous vouliez exécuter, et, si vous m'avez localisé, c'est uniquement parce que je l'ai souhaité.

— Si tu te complais dans cette idée, tant mieux pour toi. En tout cas, maintenant que je t'ai trouvé, tu es mon prisonnier et je te conseille de ne pas essayer de t'échapper.

— Je n'en ai pas l'intention. Mais apprenez cependant qu'en dépit de vos menaces, de vos soldats et de toutes vos machines, je partirai quand il me plaira.

— Tu as l'air bien sûr de toi. Aurais-tu la naïveté de songer que tu vas nous intimider uniquement en agitant ton sabre ?

— Non, amiral, ma candeur ne va pas jusque là. Simplement, ma morphologie alliée à la science de mon peuple constitue une forteresse inviolable. Que ce soit avec une lame ou avec n'importe laquelle de vos armes, vous ne pouvez m'atteindre.

Soudain, saisi d'une des colères subites auxquelles il s'abandonnait volontiers, Izunu arracha celle d'un des soldats qui l'escortaient et la pointa sur Sayannaurel. C'était un fusil, dont le canon se terminait par une boursoufflure translucide. Il pressa la détente. Une espèce de grincement se produisit, le renflement rougeoya et un rayon lumineux jaillit en direction de sa cible. Contre toute attente, il ne l'atteignit pas. Il ricocha sur un mur d'énergie invisible et toucha un homme de troupe qui se trouvait malencontreusement, sur sa trajectoire. Celui-ci disparut dans un éclair, sans émettre un son.

— Vous devriez apprendre à maîtriser votre fureur ; amiral. Elle vous pousse à agir à l'encontre de vos intérêts. Vous seriez bien avancé, si votre tentative avait abouti !

Izunu expira bruyamment, puis il inspira longuement, bloqua son souffle et le relâcha lentement. Il répéta cet exercice plusieurs fois, ce qui eut pour effet de le calmer. Puis, il s'exprima :

— Je dois convenir que tu as raison, êstres, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. Il s'adressa à ceux de ses soldats, qui commandaient aux homme-machine : emparez-vous de lui.

Ceux-ci s'exécutèrent aussitôt et convergèrent sur Sayannaurel. D'une pensée, celui-ci accrut le diamètre de sa sphère de protection. Parvenus à deux mètres de lui, les cyborgs rencontrèrent une barrière invisible et tombèrent en poussière. Seuls restèrent debout les humains qui y perdirent cependant, toutes les armes qu'ils portaient.

— Ne vous l'avais-je pas dit ; amiral. Vous ne possédez aucun moyen de me contraindre à

vous obéir.

— Tu mésestimes l'éventail de nos possibilités, sinon tu ne fanfaronnerais pas de la sorte, s'emporta celui-ci.

— Calmez-vous et détrompez-vous. Je connais votre technique mieux que vous et je peux vous affirmer la vanité de tout votre arsenal. Je suis issu d'un peuple si ancien et d'une évolution tellement en avance par rapport à la vôtre, que pour nous vous n'êtes que des galopins dans une cour d'école.

— Tu te complais encore dans une idée qui flatte ton ego. Cependant, nous avons bien failli vous surprendre au nid, comme des pigeons.

— Je vous l'accorde, amiral, mais soyez assuré que l'évènement fortuit, qui vous a permis cet exploit, ne se renouvellera pas. Maintenant, trêve de civilité, parlons sérieusement. Après votre prouesse, notre fraternité avait décidé que le moment était venu de cesser de jouer au chat et à la souris avec vous. Cette amusette dure depuis trop longtemps et vous devenez insupportables. En conséquence, nous avons arrêté des mesures destinées à mettre un terme, manu militari, aux nuisances que votre race provoque à travers l'immensité cosmique. Cependant, nous avons discerné votre désir personnel de solliciter notre concours, afin que nous vous aidions à changer la situation politique qui prévaut chez vous. Ce fut une chance pour vous et votre peuple, car, sans cela, nous vous aurions anéanti, bien que le recours à ce genre d'extrémité nous révulse. Donc, si je suis venu là aujourd'hui, c'est parce que nous avons décidé d'étudier la possibilité de vous prêter main-forte. À cette fin, j'attends de connaître la teneur de vos desseins.

Izunu Kotori en resta sans voix durant un instant avant de se ressaisir et de répondre :

— Je ne sais pas qui vous a procuré vos informations, mais je vous garantis que je l'apprendrai. Quant à mes projets, ce sont des sujets qui ne se discutent pas dehors, au vu et au su de tous. Alors, puisque je ne peux vous y contraindre, puis-je vous inviter à m'accompagner à bord de mon vaisseau ?

— Avec plaisir, amiral. Mais ne perdez pas votre temps à chercher d'où me viennent mes renseignements, vous ne le découvrirez pas. Nos moyens d'investigation dépassent de loin tout ce que vous connaissez.

Sayannaurel se leva, ramassa son sac et suivit Izunu jusqu'à son appareil. Il cachait, dans sa main, une minuscule pierre forte qu'il laissa tomber sur le sol de l'aéronef, lorsqu'il se trouva à l'intérieur.

Au contact du métal, le minéral s'étala et s'y incrusta si bien, qu'il disparut. Sayannaurel l'avait programmé, pour qu'il collecte les données moléculaires et atomiques des matériaux

demms, ainsi que les gammes de fréquences qu'ils utilisaient. Quand il eut terminé sa tâche, il transmit le tout aux cailloux restés dans le sac, pour leur éviter de devoir accomplir ce travail avant d'entrer en action, le moment venu. Puis, il redevint inerte, attendant que Sayannaurel use de ses facultés mentales, pour prendre le contrôle du vaisseau.

Izunu Kotori conduisit son hôte jusqu'à un salon où quatre fauteuils entouraient une table basse. Il invita Sayannaurel à s'asseoir, s'installa en face de lui et sur un ton tout à fait civil, qui différait totalement de celui qu'il employait dehors, lui offrit un rafraîchissement :

— Non merci, amiral, je n'ai besoin de rien, si ce n'est d'entendre ce que vous avez à me raconter.

Alors débuta un exposé complet sur la situation politique qui prévalait sur Demmssora et sur l'opposition, pour l'instant muette, qui commençait à s'organiser. Izunu parla de l'attentat qui avait visé Takoda et de la purge qui avait suivi et termina en dévoilant ses conclusions :

— Aucune réticence ne subsiste pour moi. Le régime de Demmssora doit être renversé. Nous devons le remplacer par un système qui permettra d'offrir à mon peuple d'autres perspectives d'évolution que celle qui nous obsède depuis trop longtemps, selon moi. Le nombre des chefs de clans qui partagent cette opinion s'accroît de jour en jour. Hélas ! en l'état actuel de notre situation politique, et sans une intervention extérieure, tenter de mettre à bas le pouvoir reviendrait à déclencher une guerre civile interminable, dont souffriraient également les populations qui se trouvent sous notre joug.

Il se tut. Sayannaurel l'avait laissé parler, bien qu'il ait su tout ce qui allait suivre, quand il avait commencé son exposé. Il ne souhaitait pas que l'amiral découvre sa capacité à entendre les pensées. L'homme, loin d'être un saint, car il avait largement profité et contribué au système avant de vouloir le restructurer, était sincère dans sa démarche. Cette opportunité offrait, aux Êstres, une solution de rechange à la radicale qu'ils avaient envisagée. Il mima un instant de profonde réflexion et parla à son tour :

— Vous devez avoir conscience, amiral, du fait que notre concours à votre projet nécessitera une contrepartie. Ne comptez pas que nous réglions vos problèmes, à votre seul bénéfice.

— Qu'exigeriez-vous en compensation ?

— Primo, sur ce monde, vous remballez tout, vous rapatriez les gens que vous avez déportés, vous l'évacuez et vous effacez ses coordonnées de vos ordinateurs. Secundo, vous agissez de même en ce qui concerne Duniya Ilimi et tertio, une fois votre nouvel ordre établi, vous vous engagez à nouer des relations commerciales équitables avec les peuples que vous avez, passez-moi l'expression, esclavagés.

— Mais ! C'est exorbitant ! s'exclama Izunu, c'est de l'abus de pouvoir !

— Je conçois que l'addition s'avère douloureuse pour vous ; amiral. Ce sera pourtant le prix de notre concours et je ne crois pas que vous ayez les moyens de vous en exonérer.

Izunu se renfrogna. Il savait pertinemment que Sayannaurel avait raison, mais son orgueil de guerrier souffrait. En dépit de l'évidence, il essaya encore de repousser l'échéance :

— Je dois y réfléchir, concéda-t-il. En attendant, vous êtes mon hôte, car, tout futé que vous soyez, vous vous êtes laissé enfermer dans un aéronef qui se dirige actuellement vers Brunoix.

— À votre tour, auriez-vous la naïveté de songer que je ne m'en étais pas aperçu, monsieur Kotori ? Je vous le répète, ma présence en ce lieu ne constitue que l'expression de ma volonté.

L'interphone stridula. Izunu décrocha, écouta et coupa la communication en regardant Sayannaurel d'un œil meurtrier :

— Comment avez-vous pris le contrôle de mon vaisseau ?

— Je ne suis pas venu ici pour vous dévoiler tous mes secrets, amiral.

— Où nous emmenez-vous ?

— Nous allons dans la jungle de l'hémisphère-sud, à l'endroit où vos soldats m'avaient déporté quand je n'étais qu'Aurel.

— Pourquoi nous rendons-nous là-bas ?

— Avant d'en partir, j'ai promis à plusieurs amis que je reviendrai les chercher et je tiens toujours mes engagements.

L'amiral vit dans cette phrase, un levier qui pourrait lui donner prise sur son interlocuteur :

— Ils pourraient me servir d'otages, pour vous obliger à coopérer, suggéra-t-il.

— Vous vous condamneriez vous-même et votre peuple avec vous.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous possédez réellement les moyens d'exécuter les menaces que vous proférez ?

— Si vous y tenez, je vous offrirai une démonstration, mais vous risquez d'y perdre en confiance en vous ce que j'y gagnerai en crédibilité.

L'interphone stridula à nouveau. Izunu décrocha. Une voix, pas très rassurée, l'informa :

— Amiral ; nous sommes arrivés à la verticale de la mine numéro trois et nous avons repris le contrôle des commandes. Devons-nous nous poser ?

Izunu regarda Sayannaurel d'un œil noir et ordonna :

— Atterrissez.

*
**

Gaston, Orestre et Alibert travaillaient sur le chantier de la mine. Ils œuvraient tous les

trois à proximité d'un puits, d'une dizaine de mètres de diamètre, sur le pourtour duquel trois grues étaient disposées. Des homme-machine les pilotaient et procédaient à l'évacuation des gravats que des esclaves déblayaient du fond, à mesure qu'ils creusaient.

La tâche de nos trois compères consistait à remplacer le contenant plein qui remontait, par un second qu'ils avaient vidé pendant que la machine assurait la rotation. Ce travail éreintant ne leur permettait guère de se laisser distraire par l'arrivée d'un aéronef.

Pourtant, cette fois, ils levèrent les yeux, car celui qui s'approchait était différent de ceux avec lesquels ils s'étaient familiarisés et il resta un long moment en vol stationnaire à l'aplomb de la mine, avant d'amorcer sa descente. Lorsqu'il fut posé au sol, sur trois imposantes jambes à vérin, une trappe s'ouvrit sous son ventre et un escalier escamotable se déploya.

Conscient que sa distraction pouvait lui rapporter le fouet, Gaston continua néanmoins d'observer cette arrivée assez inattendue, car l'appareil ne ressemblait pas à un transport d'esclaves et il s'interrogeait à propos de ce qui allait en sortir. Il vit alors apparaître l'individu le plus extraordinaire qu'il ait jamais aperçu, tellement il lui paraissait grand et la taille de sa tête démesurée. Il en resta immobile et bouche bée, ce qui lui valut le cinglant rappel à l'ordre d'un furieux coup de badine, qui le remit au travail aussitôt.

Un officier demms accompagnait l'homme immense. Il devait occuper un poste haut placé, car tous les autres militaires s'empressaient pour lui plaire. Il donna des consignes que Gaston ne put entendre et trois soldats accoururent vers le puits. Trois esclaves durent remonter du fond. Ils leur imposèrent de remplacer leurs camarades et sans ménagement, conduisirent Gaston et ses deux compagnons auprès du visiteur colossal qui venait d'arriver.

Lorsqu'ils parurent devant lui, Sayannaurel, s'amusant de leurs airs à la fois égarés et effarés, leur dit en souriant :

— Bonjour, les amis ! Je vous avais promis que je reviendrais vous chercher (examen ahuri et incrédule des trois compères qui éprouvaient une difficulté certaine à comprendre). Ne me reconnaissez-vous pas ? (Signes négatifs des trois têtes.) Ai-je tellement changé ? Regardez-moi attentivement.

Après plusieurs secondes d'observation, les yeux de Gaston s'arrondirent et son visage s'éclaira :

— Aurel ?

— Oui, Gaston.

— Aurel ! Est-ce bien toi ?

— Qui d'autre viendrait te dénicher ici ?

— Eh ! Camarades ! C'est Aurel ! s'exclama alors Gaston. Il est de retour ! vous voyez ! je vous l'avais bien dit ! c'est mon ami et il tient toujours parole.

Ses deux compères, incrédules, peinaient encore à comprendre ce qui arrivait, mais surtout, à reconnaître Aurel. Ils se rassurèrent cependant, en constatant que les Demms ne leur voulaient pas de mal. Quand après les explications de Sayannaurel, ils admirèrent ce qui leur échoyait, ils laissèrent éclater leur joie et se réjouirent avec Gaston.

Tous trois abandonnèrent, sans états d'âme, les maigres biens qu'ils étaient parvenus à conserver dans le camp, pour embarquer avec Sayannaurel. L'amiral assistait à la scène et luttait pour contenir la colère qu'il éprouvait, à devoir subir les quatre volontés de celui qu'il tenait encore comme son prisonnier.

— Montez les amis, les invita Sayannaurel, je vous ramène à Corrante. Après quoi, vous irez où vous voudrez.

Ils s'exécutèrent sans se faire prier. À mesure qu'ils passaient devant lui, d'un geste fraternel, Sayannaurel leur touchait l'épaule gauche. Une pensée assassine et indolore, qui tuait les puces électroniques incrustées dans leurs muscles, accompagnait chacun de ces contacts. À l'insu de tous et sous le regard noir d'Izunu Kotori, il les débarrassait ainsi, de la surveillance des Demms. Avant de remonter lui-même à bord, il laissa tomber au sol une pierre forte qui s'y enfouit aussitôt, puis il rejoignit ses amis. Il les installa dans le salon où il s'était entretenu avec l'amiral, sans requérir son avis. Lorsque celui-ci arriva, les quatre sièges qui s'y trouvaient étaient occupés et il dut rester debout. Cette situation ajouta à sa fureur. Cependant, il n'eut pas le loisir de l'exprimer, car sur un ton qui contenait une mise en garde sous-jacente, son hôte l'interrogea :

— Dois-je user de ma persuasion, ou nous conduirez-vous à Corrante, de votre plein gré, monsieur Kotori ?

Si le regard avait pu tuer, ils seraient tous morts à ce moment-là :

— Je vais donner les ordres nécessaires. Et il sortit, en claquant la porte derrière lui.

— Ne crains-tu pas, en te montrant aussi dur avec lui, qu'il devienne ton ennemi ? s' alarma Gaston.

— Soit sans inquiétude, mon ami. Pour son édification, je lui permets de goûter un échantillon de sa propre médecine.

— Tu l'affirmes avec tant de sérénité que je n'essayerai pas de te contredire. Raconte-nous ce qui t'est arrivé.

Sayannaurel entreprit alors le récit des aventures d'Aurel. Il n'omit rien, afin qu'ils comprennent bien qu'il était désormais beaucoup plus que celui qu'ils avaient rencontré.

Cependant, pour ne pas les dérouter, il s'adressait encore à eux comme quand ils l'avaient connu. Puis, usant d'une des nouvelles facultés, dont il était détenteur à présent, il adopta la voix et les traits de Sayanna et procéda aux présentations, ce qui ébahit ses amis. La foule de questions auxquelles il dut répondre ensuite meubla toute la durée du trajet. Lorsqu'ils parvinrent à destination et avant qu'ils se quittent, Sayannaurel s'entretint avec Gaston en aparté :

— Tu salueras tes parents pour moi, et tu diras à ton père qu'il peut garder mes chevaux. Ils lui appartiennent désormais. Quant à vous, ajouta-t-il à l'intention de ses deux autres compagnons, tenancier, ne me parais pas un si mauvais métier. Vous devrez juste apprendre la patience. Bonne chance à vous tous !

— Te reverrai-je ? s'enquit Gaston avec un trémolo dans la voix.

— Je ne saurais te l'affirmer, mon ami. Mais, si j'en ai l'opportunité, je reviendrai te visiter.

Lorsqu'il fut de retour dans le salon de la navette, Izunu l'y attendait avec une exaspération certaine :

— En avez-vous enfin terminé avec vos mondanités ! lança-t-il d'un ton chargé de courroux.

— Je me tiens à votre disposition ; amiral, lui répondit-il sans se départir de son calme. Vous contestiez notre capacité à vous anéantir. En voulez-vous une démonstration ?

Ce que cette demande impliquait de responsabilité de sa part refroidit visiblement Izunu, qui marqua une hésitation. Sayannaurel sentit son embarras :

— Rassurez-vous, elle ne provoquera aucune perte humaine ; uniquement des conséquences matérielles.

— D'accord, mais, mieux vaudrait pour vous que vous vous montriez convaincant.

— Je vous en laisserai seul juge. Pourrions-nous disposer d'une vue en direct du chantier d'où nous venons ?

Izunu acquiesça et donna les ordres pour que les images leur soient retransmises dans le salon. La paroi du fond s'illumina, l'éclairage ambiant diminua et la mine apparut, filmée du ciel.

— Très bien, approuva Sayannaurel. Maintenant, regardez et veillez à ce que le spectacle soit enregistré, amiral.

Il se concentra et sa pensée fusa hors du vaisseau. En une fraction de seconde, elle atteignit la pierre forte qu'il avait laissée tomber discrètement au sol lorsqu'il s'y trouvait et elle déclencha le détonateur mental qu'il avait programmé.

Le caillou devint phosphorescent, pulsant sa clarté comme un cœur qui bat. Rapidement, sa lumière gagna en intensité et commença à former une sphère qui enflait à chaque nouvelle pulsation. À mesure qu'elle se développait, elle englobait tout ce qui l'entourait. Chaque fois qu'elle rencontrait un objet demms, celui-ci était annihilé, réduit à l'état de ses composants fondamentaux. Tout y passa, à commencer par les hommes-machines, puis les outils, les armes, les matériaux de construction qu'ils avaient apportés et la navette qui venait de se poser. Détail cocasse, même les vêtements des Demms présents sur les lieux furent détruits, si bien qu'ils se retrouvèrent nus comme des vers au milieu de leurs esclaves. Lorsque la lumière disparut, il ne restait des installations que les composants que les bâtisseurs avaient prélevés sur place. Nul n'avait subi de blessures.

— Je vous suggère, amiral, d'envoyer rapidement des transports, pour rapatrier tout ce monde. Plus rien ne justifie leur maintien là-bas.

Izunu Kotori, ébahi et ébranlé jusque dans le fondement de ses certitudes, n'en revenait pas. Il fixait toujours les images de désolation qui s'affichaient encore. Il regarda Sayannaurel d'un œil éloquent. Subitement, il avait entrevu la valeur et la puissance de l'adversaire et de ce qu'il venait d'effleurer, il commençait à mesurer la chance des Demms à l'aune de la patience des Êstres. En vieux guerrier, il reconnaissait le vent de la défaite quand celui-ci se levait et, à l'instant, il avait senti son souffle sur lui. Il tenta cependant, une dernière escarmouche :

— Et si je refuse ?

— Nous ne vous laissons pas le choix, amiral. La démonstration à laquelle vous avez assisté ne constitue que le minimum de nos capacités. Selon notre bon vouloir, nous pouvons renvoyer votre société à l'âge de pierre ou provoquer votre disparition pure et simple.

Izunu capitula. Il avait compris qu'il devrait s'y résigner, au moment où il avait tiré sur son interlocuteur lors de leur rencontre, mais il ne s'attendait pas à devoir se soumettre aussi vite. Il avait espéré garder une part d'autorité sur le déroulement des événements, mais il dut se résoudre à s'en remettre à la bonne volonté de l'Êstres qu'il était lui-même venu chercher. Sur un ton radouci, il trouva bon d'expliquer :

— Vous vous êtes, sans aucun doute, déjà rendu compte que je suis un individu au caractère, hum ! emporté..., voire irritable. Je vous prie de ne pas vous en formaliser. Je vous promets que je m'efforcerai de m'amender.

Sayannaurel lui tendit sa dextre qu'il serra :

— Je constate avec plaisir, amiral, que l'homme sensé qui sommeillait en vous s'est réveillé et a pris le pas sur le guerrier. Je souhaite ardemment qu'il garde en mémoire à jamais

ce qu'il vient de voir, si par hasard il devait accéder à de hautes fonctions.

Izunu s'était visiblement détendu, comme si la poignée de main de Sayannaurel l'avait apaisé.

— Par quoi commencerons-nous ? s'enquit-il.

— Ainsi que je vous l'ai annoncé, vous allez devoir rapatrier tous les gens que vous avez déportés, avant de quitter cette planète et de l'oublier. Ensuite, nous irons sur Duniya Ilimi, où vous procéderez de même. Pendant ce temps, j'étudierais votre problème politique, en m'efforçant de découvrir un moyen qui le résoudreait au mieux des intérêts de tous les protagonistes. Après mon intervention sur Demmssora, vous ou celui qui représentera l'autorité devrez régulariser vos relations avec les peuples que vous exploitez, faute de quoi vous encourrez de sévères sanctions de ma part. Sommes-nous tombés d'accord ?

— Oui, euh... comment dois-je vous appeler ?

— Par mon nom, amiral, Sayannaurel, tout simplement.

— Sayannaurel, je vous donne ma parole de vieux guerrier que je collaborerai avec vous en toute transparence et avec sincérité, mais je veux que vous soyez informé que je n'agis pas dans cette affaire, par ambition personnelle.

— J'en suis convaincu, monsieur Kotori. Sinon, je ne serai pas venu là. Maintenant, si vous le désirez, nous pouvons nous rendre à Brunoix.

Izunu transmet les ordres nécessaires. Au terme d'une quarantaine de minutes, ils se posaient dans la base demms. Le commandant Naruzo se trouvait dans les lieux, accompagné d'un collègue de gradés qu'il avait réunis pour l'occasion. Ensemble, ils attendaient le retour et le débarquement triomphal de l'amiral.

À la place du spectacle escompté, ils durent se contenter d'un officier au visage serein, mais résigné. Ils étaient persuadés de voir arriver un Êstres couvert de chaînes et celui qui leur apparut était un Êstres qui devisait d'égal à égal avec leur chef. Il demeurait non seulement libre, mais toujours porteur de son sabre. Les deux hommes les rejoignirent en marchant côte à côte.

Était-ce dû à la haute taille de Sayannaurel qui les dominait tous d'une soixantaine de centimètres, à son imposante carrure ou à son regard qui paraissait les transpercer ? Toujours est-il qu'ils se sentirent mal à l'aise, aussitôt. Ignorants qu'ils étaient de ses facultés, ils s'appliquèrent à ne rien en laisser entrevoir, mais ils s'évertuèrent cependant à trouver une contenance convenable face à ce captif qui les toisait de haut. L'amiral s'en avisa très vite, et après les saluts d'usage, les tranquillisa en une courte allocution :

— Messieurs, la situation a évolué différemment de ce que nous avions prévu. L'Êstres,

que je ramène avec moi, n'est pas notre prisonnier. C'est un invité, auquel nous devons des égards. Il s'appelle Sayannaurel.

Il présenta ses subordonnés un à un, en commençant par Akemi Naruzo. Celui-ci examinait Sayannaurel avec étonnement, car il lui semblait le connaître, mais il doutait de son fait. Finalement, il lui posa carrément la question :

— Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés quelque part ?

— Ici même, commandant, je combattais dans l'arène et vous assistiez au spectacle depuis la tribune des officiers. Le sabre que je porte ne vous rappelle-t-il rien ?

Le regard d'Akemi se chargea d'incrédulité :

— Comment une métamorphose de ce genre peut-elle s'avérer réalisable ? s'étonna-t-il.

— Vous autres, demms, paraissez convaincus que votre science constitue le summum de ce qui existe dans l'univers. Eh bien ! détrompez-vous. Comparés à nous, les Êstres, vous n'atteignez qu'à l'abc de l'érudition. J'incarne simultanément l'homme que vous avez connu sous le nom d'Aurel et celle que vous aviez condamnée à mort sans même savoir comment elle s'appelait.

Un silence gêné de son interlocuteur succéda à sa déclaration, dont Izunu profita pour passer à l'officier qui le côtoyait. Celui-ci le salua d'une brève inclination de la tête, mais se garda bien de lui parler. Lorsque les présentations s'achevèrent, Sayannaurel reprit la parole :

— Messieurs, l'amiral Kotori vous expliquera la nature de nos relations à venir. Quant à moi, je dois régler des affaires personnelles à Brunoix. Je m'en vais donc y aller de ce pas et je reviendrai, dans un ou deux jours, pour m'entretenir avec vous, de notre avenir commun. Il serra la main d'Izunu. À vous de jouer, l'encouragea-t-il. Et il se dirigea vers la sortie de la base.

Avec un bel ensemble, les officiers esquissèrent un mouvement pour s'interposer, mais Izunu les arrêta d'un geste :

— Inutile, messieurs, comme je vous l'ai annoncé en arrivant, le contexte a évolué différemment de ce que nous avions prévu. Contrairement aux apparences, nous avons perdu le contrôle du cours des événements. À présent, c'est lui qui le détient. Nous nous trouvons à sa merci et devons nous soumettre à ses volontés. D'ailleurs, regardez et évaluez vous-même la situation, ajouta-t-il en montrant la sortie de la base.

Sayannaurel avait déjà traversé tout le terrain et s'approchait de la porte du camp. En cours de route, pour le cas où une seconde démonstration s'avérerait nécessaire, il avait laissé tomber une pierre forte, qui s'était aussitôt enfouie dans le sol. Puis, d'une pensée, il avait consolidé sa sphère de protection.

Les sentinelles demms n'avaient reçu aucun ordre le concernant. Elles ouvrirent le feu sur lui, après les sommations d'usage, sans autre effet que des ricochets qui déclenchèrent une belle panique à l'intérieur du périmètre.

Sayannaurel, indifférent à leur agitation, continua sur sa lancée et traversa sans dommage la barrière à désintégration qui délimitait l'enceinte. Cependant, son passage créa une surcharge énergétique qui provoqua une mise en sécurité des générateurs et une panne de courant générale dans toutes les installations. Sur le chemin qui l'éloignait de la base, il se retourna pour contempler le résultat de sa sortie.

Le camp ressemblait à une fourmilière dans laquelle un galopin aurait donné un coup de pied. Si les subordonnés de l'amiral avaient besoin d'une démonstration de supériorité, ils venaient de l'obtenir. Ceux-ci étaient sidérés. De leur vie, ils n'avaient jamais rien vu de comparable. La technique demms, dont ils se rengorgeaient, et qu'ils tenaient pour le nec plus ultra, avait montré ses limites à l'instant, sous leurs yeux, et cet évènement était dû à un individu, qui ne portait pour toutes armes qu'un sabre et ses mains nues. Revenus de leur étonnement, leurs regards convergèrent sur l'amiral. Celui-ci les soutint avec un indiscutable amusement :

— Rentrons, messieurs, ordonna-t-il. Je veux une réunion immédiate de tout l'état-major du corps expéditionnaire. La situation nouvelle dans laquelle nous nous trouvons va apporter nombre de changements et je préfère vous avertir que plusieurs d'entre vous vont éprouver la surprise de leur vie.

Pendant que les Demms s'affairaient, Sayannaurel progressait en direction de Brunoix. Il avançait vite, imperméable aux premières gouttes de pluie qui tombaient, comme prémices du prochain déchaînement des éléments. Le plafond, très bas, était chargé d'épais nuages noirs. Le tonnerre grondait au loin, annonçant un orage imminent. Le vent commença à souffler avec force, arrachant aux arbres les dernières feuilles qui avaient résisté à l'automne et propulsant en l'air celles qui jonchaient le sol. D'un seul coup, les écluses du ciel s'ouvrirent et une quantité impressionnante de liquide s'abattit sur le paysage qui entourait le marcheur. À l'abri et au sec dans sa bulle d'énergie, il dut néanmoins ralentir son pas, car l'impact des perles d'eau et le ruissellement, qui s'ensuivait sur sa protection, gênaient sa visibilité. Heureusement, ce fut d'une courte durée. L'orage s'enfuit à la vitesse d'un cheval au galop et il se trouvait loin derrière lui quand il atteignit les faubourgs de la ville.

Il se dirigea directement vers le centre et le château du roi Gilbert. La pluie avait cessé de tomber. Les rigoles, dans l'axe des voies de circulation, évacuaient les eaux boueuses qui avaient rincé les rues de la cité et s'étaient chargées de tous les détritiques qui les jonchaient. Les

habitants commençaient à remettre le nez dehors et s'écartaient précipitamment sur son passage, en le regardant avec crainte et respect. Cependant, une bande de vauriens eut la fâcheuse idée de vouloir le détrousser. Il ne leur accorda pas même une attention et traversa leurs rangs, comme une boule dans un jeu de quilles et avec un résultat équivalent. Ceux-là ne durent leurs vies qu'à sa répugnance à tuer et au fait qu'il n'avait pas dû se défendre pour se défaire d'eux.

Devant l'entrée du château, les deux hallebardiers qui montaient la garde, visiblement impressionnés par la taille du visiteur, lui barrèrent néanmoins le passage :

— Halte, lança le plus assuré des deux. Énoncez votre identité et le motif de votre venue.

— Je suis un ami personnel de Sa Majesté et de son connétable. Je vous prie de bien vouloir me conduire jusqu'à eux, répondit Sayannaurel avec douceur.

Avant qu'un des deux ne réagisse, les deux hommes se regardèrent avec incrédulité : comme si la requête allait de soi !

— Attendez là, je reviens, et il rentra précipitamment dans le poste de garde qui jouxtait l'entrée.

Il en ressortit aussitôt, accompagné d'un sergent, qui se gonflait déjà d'autorité, mais en rabattit bien vite lorsqu'il découvrit le visiteur. Il s'enquit cependant :

— Croyez-vous que vous pouvez rencontrer le roi aussi facilement ?

— Le fond de ma pensée n'a pas d'importance. Je désire uniquement que vous annonciez ma venue. Sa Majesté ou le connétable décideront alors, s'ils veulent me recevoir ou non.

Son vis-à-vis l'observa d'un air matois. Pour se grandir aux yeux de ses subalternes, l'envie d'abuser de sa position le taraudait, mais une étincelle dans le regard de son interlocuteur l'en dissuada :

— Bien ! suivez-moi, concéda-t-il enfin.

Il conduisit Sayannaurel jusqu'à une salle où il le pria d'attendre :

— Qui dois-je annoncer ? s'enquit-il.

— Aurel Gaboureau.

Un quart d'heure s'écoula sans que rien bouge. Usant de ses facultés, Sayannaurel aurait pu forcer les portes et s'introduire auprès du souverain en dépit de ses gardes, mais, par reconnaissance, il préférait emprunter les voies normalisées, manifestant ainsi la considération qu'il lui accordait. De même qu'il était fermement décidé à agir sans délicatesse à l'égard des Demms, il trouvait important de montrer du respect envers le roi Gilbert. Il s'arma donc de patience, aussi longtemps que nécessaire, pour que le sergent parvienne à toucher le connétable. Celui-ci accourut aussitôt qu'il fut averti :

— Ah ! Aurel... Stupéfait, il s'interrompit net lorsqu'il découvrit Sayannaurel. Veuillez m'excuser. Ce n'est pas vous que j'attendais, se reprit-il. Visiblement, le garde qui vous a annoncé a dû se tromper.

— J'étais bien Aurel Gaboureau, Gontran, du moins jusque naguère. Ce sabre, que vous connaissez, en constitue une preuve irréfutable, répondit Sayannaurel en montrant l'arme.

— Je vous l'accorde, mais j'ai du mal à reconnaître en vous le jeune berger, que j'ai vu combattre. Qu'est-il devenu ?

— Il s'est changé en ce pour quoi ses pairs l'avaient placé sur ce monde et dont il vous avait parlé ainsi qu'au roi. À ce moment-là, il ne savait pas comment il accomplirait la tâche qui l'attendait. Maintenant, il... je l'ai appris et si vous aviez la bonté de me conduire auprès de Sa Majesté, je vous raconterais tout, ce qui aurait l'avantage de m'éviter de devoir m'expliquer deux fois.

— Et la jeune femme, qu'est-elle devenue ? insista Gontran.

Sayannaurel adopta les traits et l'élocution de Sayanna pour lui répondre, ce qui laissa le connétable ébahi. Il avait vécu beaucoup de circonstances dramatiques durant sa vie, des combats épiques, des épidémies qui tuaient les gens par milliers, les horreurs des guerres auxquelles il avait participé et qui lui avaient valu le cuisant souvenir qui marquait sa face. Il avait également assisté à des évènements étranges : les tours de soi-disant sorciers et autres magiciens de tous genres, les rites bizarres et compliqués de peuples méconnus. Naguère, l'invasion d'hommes venus d'aussi loin que les étoiles avait encore ajouté à cet itinéraire hors du commun. Mais là, l'extravagance dépassait tout et il commençait à se dire qu'il évoluait dans un mauvais rêve. Après une courte absence, il se ressaisit, car Sayannaurel était bien réel et attendait sa décision :

— Excusez-moi. Tous ces bouleversements me déconcertent tellement, que j'en perds le sens de mes devoirs.

— Je vous pardonne volontiers, Gontran. Je conçois facilement que les récents évènements ont dû semer le désordre dans votre vie, mais les nouvelles que j'apporte devraient vous remonter le moral et vous redonner du mordant.

— Confiez-les-moi vite, dans ce cas !

— Sans vouloir vous fâcher, Gontran, j'en réserve la primeur au roi. Apprenez cependant que leur teneur vous réjouira autant que lui, ainsi que tout le peuple d'Immur.

— Alors, ne traînons pas ! Allons voir Sa Majesté, trancha Gontran, qui avait repris du poil de la bête.

Dans les couloirs qu'ils empruntèrent pour se rendre auprès du souverain, le passage des

deux hommes draina l'attention plus qu'ils ne l'auraient souhaité. Gontran, que tout le monde s'accordait à trouver colossal, paraissait avoir rétréci tant son gabarit contrastait avec celui du personnage qui l'accompagnait. Celui-ci, par son imposante stature et la taille démesurée de son crâne, attirait tous les regards et motivait tous les étonnements. Lorsqu'ils parvinrent au bas de l'escalier qui conduisait à l'étage où se situait le cabinet de travail du monarque, une cohorte de gens oisifs — des courtisans pour la plupart —, qui se posaient mille questions et n'osaient pas les formuler directement, les escortait.

Ils commencèrent à gravir les marches. Ils atteignaient la cinquième quand Gontran, excédé par la désinvolture que manifestaient plusieurs de leurs suiveurs, s'arrêta, toisa tout le monde et lança sur un ton où perçait toute son autorité :

— Mesdames et messieurs, je conçois votre curiosité et votre étonnement. Cependant, notre visiteur n'est pas un animal de foire. Je vous conseille donc de vous taire, de faire preuve de respect à son endroit et d'aller vaquer à d'autres occupations. Vous serez informés en temps voulu, de son identité et des motifs de sa venue.

Il connaissait bien son monde et il avait bien jugé ceux qui se trouvaient là. Le fait d'avoir haussé le ton les dissuada de toutes répliques et ils se dispersèrent comme une volée de moineaux à l'irruption d'un chat de gouttière. Satisfait, il rattrapa Sayannaurel, qui avait continué de monter :

— C'est qu'ils vous découperaient en morceaux pour examiner vos viscères, si je les laissais agir à leur guise ! s'exclama-t-il.

— Tous ces gens ne pourraient-ils s'employer à des tâches profitables à tous ? s'enquit Sayannaurel.

— Qu'ils s'avèrent capables de se rendre utiles à quoi que ce soit constituerait un évènement colossal, mon ami !

— Dans ces conditions, pourquoi Sa Majesté les tolère-t-elle ?

— Parce qu'elle n'a pas le choix. Tous ces pique-assiette appartiennent à des familles riches et influentes. Gilbert doit donc ménager les susceptibilités pour garder la paix dans le royaume. Mais, soyez assuré qu'il ne demanderait pas mieux que d'en être débarrassé.

— Je présume qu'ils vivent tous là, aux frais de la Couronne !

— Vous avez visé juste, Sayannaurel. Et tous ces inutiles nous coûtent fort cher.

— Coupez-leur les vivres, Gontran. Lorsqu'ils devront mettre la main à la poche pour se subvenir, vous verrez qu'ils s'en iront d'eux-mêmes.

— En agissant de la sorte, nous obtiendrions vite une révolution dans le palais.

— Pas si vous procédez avec douceur, méthode et subtilité. Diminuer la qualité de ce qui

leur est servi. Remplacez les pâtés et la venaison par de la soupe, les grands crus par des vins sans renom et restreignez leur confort en les privant de personnel d'appoint. S'ils ne veulent pas vivre dans des taudis, ils seront contraints de participer à la bonne tenue des lieux. Obligez-les également à verser leurs écots, pour l'entretien de leurs montures et de leurs attelages. Je suis convaincu qu'à terme, la plupart partiront, et ceux qui resteront, auront sans aucun doute compris la leçon et chercheront à se rendre utiles d'une manière ou d'une autre.

— Mon cher Sayannaurel, je me félicite de vous avoir pour ami, car je vous savais redoutable, les armes en main, et je découvre que le guerrier se double en plus, d'un fin stratège. Je soumettrai vos réflexions à qui de droit et, avec son assentiment, je veillerai personnellement à leur mise en œuvre.

Comme il achevait ces mots, ils atteignirent leur destination. Le roi, s'il éprouva de la surprise, accueillit Sayannaurel sans la laisser transparaître. Pendant qu'ils échangeaient les salutations d'usage, le majordome installa promptement trois sièges en arc de cercle devant l'âtre, car l'orage, qui avait précédé l'arrivée de Sayannaurel, avait provoqué un rafraîchissement sensible de la température, que le chauffage de la pièce peinait à compenser. Lorsqu'il fut sorti, les trois hommes s'assirent et Sayannaurel s'attela à leur conter l'odyssée d'Aurel et de Sayanna. Il expliqua comment ils étaient devenus lui, ce qu'il représentait et ce qu'il avait entrepris :

— Pour en finir, votre majesté, je suis venu vous prédire qu'avant longtemps, Immur sera libéré définitivement des Demms et que vous retrouverez votre souveraineté.

— Comment allez-vous procéder ? intervint Gontran avant que le roi ne réagisse à l'annonce.

— C'est déjà en cours, Gontran. J'ai usé d'arguments face auxquels leur puissance se révèle inutilisable et je leur ai fait peur.

— Les effrayer s'avère donc réalisable ! s'exclama le monarque, expliquez-moi comment.

— Je leur ai prouvé l'infériorité de leur technique en regard de la nôtre et je leur ai permis d'entrevoir ce qui pourrait les atteindre, eux et leur monde, s'ils refusaient de collaborer.

— Et votre dialectique a suffi !

— Sire, si je vous menaçais de provoquer l'extinction de votre race, démonstration à l'appui, ne céderiez-vous pas ?

— Ah ! Évidemment ! Dans ces conditions, toute discussion devient inutile, mais mettriez-vous votre ultimatum à exécution ?

— Pas de gaîté de cœur, votre majesté, et pas sans avoir au préalable usé d'ultimes moyens de pression. Heureusement pour eux, l'amiral Kotori, en dépit de son caractère emporté, est

un homme de bon sens qui nourrit pour son peuple d'autres ambitions que les conquêtes incessantes. Donc, en contrepartie de l'évacuation de votre monde et du mien, nous allons nous employer à l'épauler, pour changer le cours des événements chez lui. Puis, nous surveillerons l'évolution du système qu'il aura instauré sur sa planète.

— Quand s'en iront-ils ? intervint Gontran.

— Aussitôt qu'ils auront rapatrié tous ceux qu'ils ont déportés, ce qui ne devrait leur prendre que deux ou trois semaines.

— Que deviendrez-vous ensuite ? s'enquit le roi.

— Je partirai avec eux, votre majesté. Et, sauf par hasard extraordinaire, je ne reviendrai jamais ici. C'est pourquoi je tiens à vous offrir ce sabre, dont je n'aurai aucune utilité, où je me rends. Gardez-le en souvenir de moi comme l'expression de mes remerciements, pour l'aide que vous m'avez apportée.

Il avait décroché de sa ceinture, le fourreau qui contenait l'arme et le présentait au roi, posé sur ses deux mains ouvertes. Celui-ci s'en saisit, tira un tiers de la lame hors de l'étui et admira les fines ciselures qui ornaient sa garde dorée :

— C'est avec grand plaisir que j'accepte ce présent. Il se trouvera en bonne place dans l'arsenal de mes ancêtres. Mais, qu'est devenu celui qui vous l'a abandonné ?

— Je l'ignore, Majesté, puis sur le ton de la plaisanterie, soyez assuré que si je le savais, j'irais lui réclamer le fourreau assorti au sabre, mais il a disparu et l'amiral lui-même a perdu sa trace.

— Qu'à cela ne tienne, Sayannaurel, nous nous contenterons de ce que nous recevons. J'ajouterai que c'est nous qui devons vous remercier, car l'aide que nous vous avons procurée s'est avérée insignifiante, en regard de ce que vous avez accompli pour Immur.

20 — Demmssora

Demmssora orbitait comme cinquième lune d'une planète géante gazeuse, qui gravitait elle-même sous la lumière d'une étoile jaune, dans un système, qui comptait sept autres corps célestes comparables à elle, mais de tailles moindres, et ne possédant aucun satellite.

Les premiers Demms étaient les rescapés d'une expédition, venue des profondeurs de l'espace en des temps immémoriaux.

Ils avaient dû se poser là, contraints par l'épuisement de leurs ressources, au hasard. Mais celui-ci s'était montré complaisant. Ils avaient eu la chance de trouver une terre accueillante, qui se révéla riche de tout le nécessaire au développement technologique d'un peuple. Ils y refondèrent donc leur civilisation en gardant le modèle, les coutumes et les valeurs de leurs ancêtres.

Repartis de zéro, ils avaient dû repasser par tous les stades de l'évolution, pour parvenir à nouveau aux portes de l'espace. Ils les avaient franchis allègrement, pour s'élancer à la découverte d'autres cultures. Hélas ! Figés dans leurs traditions, ils n'avaient pu se défaire du système de phratrie qui régissait leur société. Les grandes lignées s'étaient partagé le territoire disponible. Elles l'avaient divisé en fiefs et chacune exerçait son autorité sur celui qui lui était échu, dans le cadre des lois élaborées par l'assemblée des chefs de clans et dont un empereur était le garant.

Au début, celui-ci descendait naturellement de la famille régnante, issue de leur monde d'origine. Par la suite, les guerres tribales ou d'habiles manœuvres de cour favorisèrent l'avènement de différentes lignées impériales. Celles-ci provenaient des phratries qui étaient devenues les plus importantes en population ou militairement.

De très nombreuses générations s'étaient avérées nécessaires, pour qu'un seigneur parvienne à recueillir l'unanimité et apporte la stabilité qui avait déclenché l'essor de leur expansion.

Malheureusement, un esprit mercantile fortement ancré les habitait. Comme de surcroît ils avaient conservé leur tempérament belliqueux, ils usaient facilement de leur puissance, pour se servir et piller sans vergogne, les richesses des peuples moins évolués qu'ils découvraient au hasard de leurs expéditions. La chance leur sourit longtemps, de sorte que jamais ils ne trouvèrent leur égal, ce qui les conforta dans leur attitude. Ils adoptèrent la conquête et la rapine comme credo. De cupides, ils devinrent avides de posséder, puis insatiables.

Inéluctablement, à un moment, ils furent confrontés aux Êstres et à leur technique supérieure. Dès lors, une seule préoccupation hanta l'esprit de l'empereur en poste — Izoruka Ismei — ; localiser le monde des Êstres et s'en rendre maître.

Parallèlement, leurs propres recherches scientifiques leur avaient permis de bénéficier d'une durée de vie nettement accrue, que la noblesse pouvait encore prolonger indéfiniment en ayant recours à la technologie. C'est certainement ce fait qui sonna le déclin de l'unanimité qui maintenait le clan Ismei au pouvoir.

L'avènement de Takoda Ismei, par des moyens, dont beaucoup soupçonnaient la nature parricide, détériora la situation et envenima le climat politique. La raison principale de cette dégénérescence provenait de deux éléments dont Takoda n'avait pas tenu compte. Primo, celui qu'il avait éliminé jouissait du respect et du dévouement des phratries, qu'il avait gagnés en montrant l'exemple du courage, de la droiture et en s'exposant aux mêmes risques que les leurs. Secundo, il n'était lui-même qu'un pleutre arrogant, qui commandait de loin, ne s'aventurait jamais et méprisait ouvertement, ses alliés et ses subordonnés.

Son palais, sur Demmssora, ressemblait à une grande forteresse hexagonale, qu'il avait fait construire à grands frais, après avoir rasé des quartiers entiers de la métropole. C'était un gouffre financier, qu'il avait alimenté en puisant sans vergogne dans le trésor public, ce qui n'avait pas plu à tout le monde, surtout lorsque ce fut pour payer des installations de luxe à usage privé.

Ce palais était une ville miniature au cœur de Honshiu, l'immense capitale de Demmssora. Il recelait tous les équipements habituellement à fonction collective dans les cités : piscine, sauna, discothèque, gymnase, salle de musculation, de projection, de spectacle, salon de détente, et bar largement approvisionné avec les meilleurs alcools. Cependant, là, Takoda et ses proches en détenaient la jouissance exclusive. Toutes ces installations, luxueusement dessinées et décorées par les plus grands designers du moment et réalisées avec les matériaux les plus coûteux, avaient trouvé place dans l'enceinte fortifiée, où un casernement réservé à l'escorte du maître des lieux était également inclus.

Cette garde impériale que beaucoup décriaient, se composait uniquement d'éléments, issus du clan Ismei, que les suppôts de Takoda avaient sélectionnés très jeunes, séparés de leurs familles et éduqués dans le culte de l'empereur. Il était devenu leur dieu vivant. Il les avait transformés en machines précises, efficaces et surtout dénuées de sentiments humains et de réflexion personnelle : des exécutants parfaits avec lesquels toute discussion s'avérait inutile. Ceux-là périraient, hachés menu sur place et sans hésitation, pour protéger leur idole.

Ils constituaient le dernier rempart en cas d'agression et étaient les seuls individus

autorisés à porter des armes dans l'enceinte du palais. Ils détenaient également un pouvoir de police absolu sur quiconque franchissait l'entrée de celui-ci, en dépit du rang qu'il occupe. Tous ceux, qui par devoir ou par obligation fréquentaient les lieux, les détestaient unanimement.

Par mimétisme, le périmètre extérieur de la forteresse présentait aussi les stigmates de la paranoïa du maître de céans. Adossés à chacun des côtés de son hexagone, des casernements, où stationnaient les troupes d'élite du clan Ismei qui étaient largement dotées de cyborgs de combat (les hommes-machines des Immuriens), assuraient la première ligne de défense.

Une bande de deux cents mètres de terrain dégagé de toute construction entourait ce qui était devenu un sanctuaire. Les stratèges de l'empereur, à sa requête, y avaient fait aménager des jardins de pelouses fleuries bordées de haies basses. Des allées, recouvertes de gravier blanc, le long desquelles des bancs étaient disposés de loin en loin, accueillait les badauds désireux de flaner où de s'arrêter un moment, pour profiter du calme qui y régnait.

Ce qui ressemblait fort à un lieu d'agrément découlait de la volonté de Takoda, non pour le plaisir de ses sujets, mais pour ménager un champ de tir à ses soldats en cas de besoin. L'endroit se trouvait sous la surveillance continue d'une invraisemblable quantité de caméras et de détecteurs de tous genres, qui reflétaient par leur seule présence, mais surtout par leur nombre, la folie de celui qui avait présidé à leur installation.

Tout cet étalage de luxe et de précautions n'était cependant que la partie observable de l'édifice, car d'importants sous-sols existaient. Tout le monde était informé que Takoda y avait stocké assez de cyborgs de combat pour conquérir une autre planète, qu'il y avait aménagé un bunker inexpugnable pour lui et ses proches et qu'il y avait établi le siège de sa police politique et ses geôles. Mais, nul ne connaissait la disposition et l'emplacement des lieux, attendu que ceux qui les avaient conçus avaient mystérieusement disparu. De plus, ceux qui y travaillaient étaient astreints au secret et n'avaient accès strictement qu'aux locaux où ils accomplissaient leurs tâches. Quant à ceux qui s'y retrouvaient à leur corps défendant, ils ne revoient jamais le jour. Les citoyens de Demmssora s'étaient donc avisés que le voyage dans les sous-sols du palais s'effectuait à sens unique et ils évitaient avec soins tous agissements propres à les y conduire.

La construction de cet édifice, qui aurait pu constituer le symbole du rayonnement d'une civilisation, avait au contraire commencé à creuser le fossé entre la population et la famille régnante. La discorde avait surgi lorsque Takoda avait présenté le projet sans avoir consulté le conseil des clans. L'unité nationale s'en était trouvée ébranlée. Qu'importe ! il avait persisté, snobant l'opposition et affichant un mépris certain pour ceux qui ne partageaient pas sa vision

de l'avenir. Depuis, ses relations avec les tribus n'avaient cessé de se détériorer, à mesure que s'accroissaient ses ambitions, sa folie des grandeurs et sa défiance envers ceux qui lui prêchaient la modération.

Avec le temps, tous ceux qui avaient reconnu en lui le souverain légitime du peuple demms s'éloignaient de lui. Plusieurs chefs de phratrie se retirèrent franchement dans leurs fiefs, car ils ne détenaient aucun intérêt lié à lui. Nombre de leurs pairs, jouant la neutralité, demeurèrent indifférents à la situation. Le reste s'était laissé appâter par des concessions et des droits d'exploitation, qui les changeaient en vassaux. Ceux-là, qui représentaient malheureusement une majorité, avaient plus à perdre qu'à gagner s'ils se dressaient contre leur maître. Ils n'hésiteraient pas à se battre pour le défendre et sauvegarder leurs avantages.

Cette situation, compliquée et pas très reluisante, s'était brusquement aggravée après l'attentat perpétré contre sa personne. La confiance minimale qu'il témoignait encore aux autres clans avait disparu et, désormais, pour pouvoir l'approcher, une multitude de contrôles était devenue nécessaire. Lui et les siens vivaient en reclus dans leur forteresse et il ne s'adressait plus au peuple que par médias interposés. Sa défiance avait atteint ce point, que même ceux qui sollicitaient une audience se retrouvaient souvent face à un écran en guise d'interlocuteur.

C'est dans ce contexte, dont il s'informait fréquemment, qu'Izunu Kotori s'appêtait à revenir sur sa planète mère.

Pour en arriver là, il avait loyalement rempli les engagements qu'il avait pris envers Sayannaurel. Les Demms avaient totalement évacué Takoda 3-278, qui avait recouvré son autonomie et sa souveraineté. Sayannaurel avait veillé personnellement à ce qu'elle disparaisse définitivement de la mémoire de leurs ordinateurs.

Ce ne fut qu'au moment de débarquer sur Duniya Ilimi que les Demms s'avisèrent qu'un des leurs manquait à l'appel. L'astre Spitzuro Aïkano n'était pas reparu depuis sa dernière prestation et nul ne s'était soucié de savoir ce qu'il était devenu ; il incarnait la défaite et ses admirateurs dépités avaient préféré l'oublier.

Sur Duniya Ilimi, les chercheurs demms avaient travaillé méthodiquement et avec précaution, ne voulant pas risquer d'endommager ou de rendre inexploitable le moindre indice. Ils avaient respecté les installations, dont ils avaient tenté de percer les secrets, de sorte qu'aucun dégât n'était à déplorer.

L'amiral avait ordonné d'évacuer hommes et matériel, qui se trouvaient désormais à bord des vaisseaux de sa flotte. Puis, il avait retiré son escadre sur une position d'attente située aux confins du système de l'étoile bleue, qui éclairait Duniya Ilimi. Celle-ci paraissait inoccupée. Cependant, en y regardant de plus près, il y demeurait trois personnes : un Êstres, Sayannaurel

et deux Demms, Izunu Kotori et Akemi Naruzo. Ils tenaient conseil à la terrasse de la résidence où le seigneur demms avait pris ses quartiers lors de son séjour. L'entretien traitait des moyens, que Sayannaurel envisageait de mettre en œuvre sur Demmssora, quand l'interphone portatif de Naruzo sonna. Il s'excusa, rentra dans le bâtiment et répondit à l'appel :

— Naruzo, je vous écoute.

— Mitzuro, à l'appareil, veuillez avertir l'amiral que le Korima nous a rejoints, avec à son bord la personne qu'il était allé chercher.

— Je transmets immédiatement. Restez en ligne s'il vous plaît.

Naruzo regagna la terrasse, communiqua le message et rapporta aussitôt les ordres de son supérieur :

— Commandant Mitzuro !

— Je vous écoute.

— Le seigneur Kotori souhaite que Giro Inoué et son invité viennent nous retrouver sur Duniya Ilimi.

— Bien reçu, monsieur. Je l'en informe.

Une heure et demie après, une bulle aérienne se posa sur la pelouse, devant l'endroit où se tenaient les trois hommes. Giro Inoué et Izumi Mariagué en descendirent et se joignirent à eux. Izunu connaissait Izumi depuis toujours. Il présenta les nouveaux venus et entra sans plus attendre, dans le vif du sujet :

— Alors Giro ! Comment s'est déroulé votre voyage ?

— Le mien s'est passé à merveille ; amiral. Je ne peux pas en dire autant de celui d'Yori Yoruba.

— Yori Yoruba !

— Oui, seigneur, c'est l'ami, dont je vous avais parlé. C'est lui qui a exfiltré Izumi et qui, sans rien savoir de l'affaire, a conclu à la trahison du général Saturo.

— Qu'est-ce qui lui a permis d'arriver à ce constat ?

— Plusieurs éléments ; amiral : primo, la présence de cyborgs dans la résidence Inoué. Secundo, le tir sans sommations d'un missile contre son vaisseau, alors qu'il quittait l'atmosphère de Demmssora. Tertio, le fait qu'il a dû effectuer une plongée d'urgence, pour échapper au destroyer qui le pourchassait, constitue, s'il en est besoin, une preuve supplémentaire. Et enfin, cette histoire de flibustiers, qui n'hésitent pas à s'en prendre à une frégate d'attaque, dans le système d'Oxaris où nous avons rendez-vous. Sans l'intervention forte opportune du Morinagué, qui a renversé le cours des événements, ils auraient triomphé

facilement en une poignée de minutes.

— Le Morinagué ! Une belle unité que vous possédez là, Giro ! Et entre de bonnes mains, à vous écouter.

— Les meilleures ; amiral.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que les pirates peuvent être mêlés de près ou de loin à l'affaire ?

— Nous les combattons depuis longtemps dans ce secteur, mais jusque naguère, leurs exactions nous coûtaient moins cher qu'une expédition punitive. Alors, nous nous contentions de leur botter le cul quand nous pouvions les surprendre. Ils venaient, une ou deux fois par an, avec un ou deux transports escortés d'une demi-douzaine de chasseurs, effectuaient une razzia rapide sur tout ce qui leur tombait sous la main et déguerpissaient en évitant l'affrontement. Mais, jamais ils ne s'étaient attaqués à une de nos unités. Or, la seule raison plausible, qui me pousserait à fournir un vaisseau de guerre à des pirates, consisterait à attirer une escadre dans un piège.

— Hum ! je veux bien que l'emploi d'un destroyer par des flibustiers constitue un fait assez troublant, mais, de là à les mêler à notre affaire, j'ai du mal à vous suivre dans votre analyse.

— Pourtant, le motif m'en apparaît avec la limpidité d'une eau de source. Le général Saturo doit se douter que tant que je vivrai, la loyauté de la flotte me sera acquise. S'il désire s'emparer du fief et du clan, faute de se l'allier, il devra s'en débarrasser.

— Donc, selon vous, nous aurions affaire à un plan global, savamment orchestré !

— Oui, seigneur. D'ailleurs, les documents, qu'Izumi nous a rapportés, le confirment en tous points.

— Bien ! alors, Izumi, nous vous écoutons. Racontez-nous ce que vous avez vécu et ce que vous avez entendu.

Celui-ci était un homme discret, pas habitué à se trouver en présence de personnages importants et puissants. De même qu'il s'avérait redoutable dans l'exercice de ses fonctions, il se sentait malhabile dans ce genre de contexte. Il était taillé pour l'action, pas pour discourir. De plus, la présence de Sayannaurel, par son imposante stature, accroissait sa retenue. Intimidé, il entreprit cependant son récit d'une voix mal assurée :

— Amiral, commença-t-il...

— Pas de formalité entre nous, Izumi, le coupa celui-ci, « messieurs », conviendra très bien à la situation qui prévaut ici.

— Messieurs, reprit Izumi, le seigneur Yumi Inoué, qu'il repose en paix, m'a ordonné de

vivre, pour vous apporter les documents que voici.

Joignant le geste à la parole, il avait étalé devant eux, une liasse de feuillets dactylographiés et signés de la main de leur auteur. Il ajouta :

— Pour le cas où il vous resterait un doute, je dispose encore de cette preuve, et il sortit de sa veste le pistolet, rupteur moléculaire, qu'il plaça à côté des papiers.

L'amiral se saisit des documents et les parcourut rapidement, en écoutant Izumi qui continuait de parler :

— Il a rédigé ce texte lui-même. Vous pourrez vous rendre compte que le général Saturo a trahi le clan par avidité et contre la promesse qu'il en serait le chef une fois l'affaire réglée. Il se comporte d'ailleurs, comme si c'était déjà le cas.

Cette dernière information contraria visiblement Izunu :

— Cette situation s'avère assez ennuyeuse ! s'exclama-t-il.

— Pourquoi ? s'enquit Giro.

— À cause de la flotte Inoué, mon ami ! vous m'avez affirmé que sa loyauté vous était acquise, mais en êtes-vous persuadé ?

— Sur ce point, amiral, vous pouvez dormir tranquille. Je me suis assuré de la fidélité d'une partie de ses unités. Quant au reste de l'escadre, plusieurs de mes relations se chargent en ce moment même de nous le rallier.

— Parfait ! dans ce cas, nous nous occuperons de Saturo, lorsque nous serons de retour sur Demmssora.

Giro acquiesça et s'enquit :

— Et vous, mon oncle, vos tractations avec les Êstres avancent-elles ?

— Elles ont évolué différemment de ce que je prévoyais. Mais heureusement, j'avais raison sur toute la ligne, Giro, car ce dont je t'ai fait part, à propos des Êstres avant que tu partes, s'est révélé non seulement exact, mais très en dessous de leurs possibilités. Cependant, ils se sont montrés magnanimes, ce dont je leur sais gré, et plutôt que nous anéantir, comme ils le projetaient initialement, ils ont consenti à nous aider pour changer la situation chez nous.

— En échange de quoi ?

— Nous avons abandonné Takoda 3-278. Nous nous apprêtons à agir de même pour Duniya Ilimi et pour la suite, nous devons fournir énormément de travail, de ténacité et de courage pour transformer un empire colonial, en un espace de libre-échange équitable.

— C'est énorme, mon oncle ! Mais ces exigences me paraissent de bon sens. Vous pouvez compter sur moi pour vous épauler, sans restriction.

— Je constate avec plaisir, amiral, que vous disposez, à vos côtés, d'hommes à l'esprit vif

et à la clairvoyance certaine. Cet état me rassure et me conforte dans mon entreprise, intervint Sayannaurel. Maintenant, si vous le voulez bien, revenons à notre préoccupation première.

Il s'apprêtait à poursuivre, lorsque l'interphone d'Akemi Naruzo sonna de nouveau. Il prit aussitôt l'appel, sans se donner la peine de s'écarter cette fois-ci. Celui-ci provenait du commandant Mitzuro :

— Informez l'amiral, que nous venons de recevoir de Demmsora, l'ordre formel de rentrer sans délai, faute de quoi la flotte Kotori deviendra hors-la-loi, et ses vaisseaux seront attaqués sans sommation.

— Je transmets immédiatement votre message. Apprêtez-vous pour le départ, nous ne tarderons plus. Nous serons revenus à bord d'ici deux heures au maximum. Je vous remercie, commandant, et il interrompit la communication.

Izunu l'interrogea du regard. Il notifia l'injonction de l'empereur et attendit la réaction de son destinataire. L'explosion de colère, qu'il escomptait en pareilles circonstances, n'eut pas lieu. Au contraire, le calme et la sérénité de la réponse, qui arriva, le stupéfièrent :

— C'était prévu. Je m'étonne même que l'ordre ait tant tardé à me parvenir ! Puis, s'adressant à Sayannaurel, c'est le moment de produire une de vos grandes idées, mon cher.

Celui-ci le regarda d'un œil amusé. Depuis qu'il le côtoyait journallement, Izunu s'était métamorphosé. Le sanguin, le colérique amiral était devenu un homme posé, réfléchi, qui ne s'emportait plus pour un oui ou pour un non et seulement lorsqu'il voulait impressionner :

— Tout d'abord, répondit-il, annoncez votre retour en précisant que vous ramenez un Êstres avec vous. Cette nouvelle devrait désamorcer la situation et détendre l'atmosphère.

Izunu appela le Ryakoriu et ordonna de transmettre un message en ce sens. Puis, il questionna :

— Et maintenant ?

— À la lumière d'informations que j'ai obtenues par ailleurs, j'ai étudié votre affaire. Vous aviez parfaitement évalué l'état catastrophique où stagne votre société. Je pourrais même affirmer que vous vous trouvez au bord de la guerre civile. Démettre le clan Ismei devient donc une urgence. En conséquence, je vais agir dans ce sens, en revendiquant ouvertement mes actes au nom de la fraternité des Êstres, comme des représailles en réponse à l'agression dont nous avons été victimes. De cette manière, nul ne pourra vous incriminer. Les phratries tenues en laisse par Takoda, libérées de leur servitude ne pourront invoquer aucun motif qui justifierait de vous combattre.

— Je dois admettre le côté séduisant de l'idée. Mais ensuite, je redoute une guerre de succession.

— Écartez vos craintes ; amiral. Lorsque vos compatriotes auront vu de quelle manière je vais éliminer le clan Ismei et qu'ils seront informés de la surveillance que j'entends exercer sur l'évolution de votre société, je serais étonné qu'ils osent essayer de prendre la place par les armes.

— Si je n'avais pas assisté de visu à ce que vous m'avez montré, je m'avouerais sceptique. Heureusement, vous m'avez éclairé et j'ai confiance en vous. Je remets donc le sort du peuple demms et le mien entre vos mains et je vous remercie de votre magnanimité. Quand partons-nous ?

— Vous, immédiatement, moi, je dois encore effectuer une tâche, ici, qui ne me retiendra guère, mais qui ne peut attendre, puis je vous rejoindrai avant que vous soyez arrivé chez vous.

Le regard dubitatif d'Izunu poussa Sayannaurel à ajouter :

— Nos moyens de transport se trouvent à la mesure de l'échantillon de notre technique que je vous ai montré. Muselez vos angoisses ; amiral. Je vous retrouverai à temps et j'accomplirai ce que j'ai promis, même si vous veniez à disparaître, ce que je ne souhaite d'ailleurs pas.

Ces derniers mots provoquèrent l'apparition d'un sourire satisfait sur le visage sévère d'Izunu. Il se surprenait à éprouver du respect et un sentiment, qui ressemblaient à de l'amitié, pour cet Êstres, qu'il avait poursuivi de sa vindicte, de nombreuses années durant. Il lui offrit sa dextre ouverte :

— Sayannaurel, vous m'honoreriez si vous consentiez à m'appeler par mon prénom.

Sayannaurel serra la main tendue en répondant :

— Bon voyage, Izunu.

*
* *

Sur Duniya Ilimi, petite planète bleue, l'eau, en vastes océans, recouvrait les trois quarts de la surface. L'espace restant se partageait en quatre régions : deux calottes polaires assez restreintes, froides et inhabitables, et deux continents de tailles équivalentes, entourés de plusieurs îles et sur lesquels régnait un climat doux et tempéré. Ils occupaient des positions diamétralement opposées. Celui où les Êstres s'étaient établis était situé à mi-chemin entre l'équateur et l'extrémité-nord, dans l'hémisphère-nord. Le second se trouvait à un emplacement comparable, mais dans l'hémisphère-sud. Les Êstres, disposant de territoires assez vastes pour s'installer sur le premier, lui avaient conservé sa virginité et ne l'utilisaient qu'à des fins de détente.

D'immenses forêts, qu'ils préservaient avec amour, recouvraient la plus grande partie de celui où les Êstres avaient élu domicile. De forme oblongue et pouvant s'inscrire dans un

hexagone, il s'étirait d'est en ouest sur le quart de la circonférence de la planète. Une chaîne de hautes montagnes, qui plongeait directement dans la mer, le bordait à l'est. La majorité des fleuves et des rivières qui le sillonnaient prenaient leur source à ses glaciers. Du fait de sa configuration, les cours d'eau, après avoir gagné les plaines, décrivaient des séries de méandres et incurvaient leurs parcours soit vers le nord, soit vers le sud, de sorte qu'ils n'irriguaient pas la pointe-ouest du continent, qui formait un vaste désert.

Les Êstres avaient immigré là, quand leur soleil d'origine, mourant, était devenu une menace pour eux. La douzaine de milliers d'individus, qui subsistaient lors de leur installation, y demeuraient depuis. Ils n'avaient donc pas eu à aménager de grandes cités. Forts de leur expérience passée, ils s'étaient intégrés à leur Nouveau Monde en ne le modifiant qu'à peine. Ils avaient édifié l'unique ville nécessaire à leur besoin, sur une immense plaine arrosée par un important cours d'eau, au milieu du continent. Les seuls chemins, qu'ils avaient tracés, leur servaient à se rendre aux champs qu'ils cultivaient, et ne s'éloignaient guère de l'agglomération. Pour le reste, comme ils se déplaçaient exclusivement à pied ou par voie aérienne, en usant de techniques avancées, aucune infrastructure ne s'était révélée indispensable.

Les Êstres avaient construit leur centre résidentiel selon un concept qui privilégiait la fonctionnalité pure. L'architecture était un modèle de sobriété. Ce qui surprenait, au premier regard, était l'absence de ces grandes tours ou de ces bâtiments aux formes complexes, qui coûtent inutilement cher et ne reflètent souvent que la vanité de leurs concepteurs. Au contraire, ici, l'économie, l'écologie et l'intégration au milieu avaient primé toutes autres considérations. Les Êstres, sensibles à la beauté naturelle de leur terre d'accueil, préféraient le spectacle que celle-ci leur offrait, à celui d'assemblages de béton, de verre et d'acier ; aussi bien agencés qu'ils se révèlent. De fait, les constructions qu'ils avaient destinées à l'habitation et au repos, à quelques exceptions près, apparaissaient les seules observables.

La totalité de leurs installations techniques et technologiques se trouvait dans les profondeurs de la planète. Elles étaient entièrement automatisées, de sorte qu'ils n'avaient pas à se préoccuper de logistique et pouvaient se consacrer à plein temps à la découverte de connaissances nouvelles.

Lorsque les deux derniers Demms eurent quitté le sol de sa patrie, Sayannaurel se rendit au centre de la cité, dans un bâtiment circulaire dont l'utilité, en dépit de toute leur science, avait échappé aux chercheurs de Takoda Ismei. Là, il avait emprunté un escalier descendant, qui l'avait conduit deux étages en dessous, dans une pièce ronde, qui s'illumina quand il y pénétra. Les murs, revêtus de métal, réfléchissaient la clarté qui paraissait provenir de toute

part. À leur base, un renflement formait une banquette, qui courait sur tout le pourtour de la salle. Au centre de celle-ci, une imposante colonne, du même aspect que les parois, reliait le sol au plafond.

Sayannaurel inspecta minutieusement l'endroit, à la recherche de dommages causés par les Demms, car ceux-ci avaient longuement essayé de percer le mystère de cette chambre. Ils s'étaient durablement interrogés et se posaient encore la question sur sa raison d'être et son utilité. Ils y avaient épuisé toutes les possibilités de leur science, en vain. Il constata avec satisfaction qu'ils n'avaient rien abîmé.

En dépit de son aspect froid et ascétique, il s'installa sur la banquette. Stimulée par la fréquence propre aux Êstres, elle épousa aussitôt son anatomie, lui offrant à la fois chaleur et confort. Il se laissa aller à un total relâchement musculaire, pour libérer son esprit. Il savoura la délicieuse sensation de liberté que procurait la sortie extra-corporelle, dont la régression qu'il avait subie volontairement l'avait privé. Sous sa forme spirituelle, il s'introduisit dans la colonne centrale de la pièce, en passant à travers l'épais revêtement métallique qui la protégeait et atteignit un clavier à impulsions mentales noyé dans la masse structurelle de celle-ci. Il entra une longue séquence d'un code compliqué et réintégra son enveloppe.

Un ronronnement naquit, en provenance du sol. Les marches, qui lui avaient donné accès à la salle, s'escamotèrent, prenant le même aspect que les murs. La plaque ainsi formée, après s'être relevée, scella hermétiquement la chambre, sans qu'aucun joint ou raccord demeure observable. L'ensemble de la structure entreprit alors une rotation de soixante degrés sur l'axe de la colonne centrale, avant de s'immobiliser. Puis, une ouverture apparut, suivant la procédure inverse de celle, qui avait prévalu à la fermeture. Cependant, l'escalier qui se dévoila menait au sous-sol plutôt qu'à la surface.

Sayannaurel l'emprunta et franchit la quinzaine de marches qui conduisaient à un puits antigravitationnel, dans lequel il pénétra. Là, il frôla de sa main une plaque métallique en forme de flèche orientée vers le bas.

Dans les entrailles des installations techniques, un ordinateur avait reconnu sa fréquence personnelle. Tant qu'il n'effleurerait pas un symbole comparable, qui indique la montée, il ne pourrait que descendre dans ce puits-là, ce qu'il effectua jusqu'au dernier niveau, très loin dans les profondeurs de Duniya Ilimi.

Lorsqu'il fut parvenu au fond du conduit, Sayannaurel se trouvait au centre d'une zone circulaire, où s'amorçaient sept couloirs, espacés de quarante-cinq degrés, ce qui laissait un quart du pourtour sans débouché. Là aussi, le métal revêtait les murs, ce qui les rendait uniformément lisses.

Il se dirigea vers le milieu de la portion sans issue. Un siège, analogue à la banquette de la première chambre, saillait de la colonne formée par le puits antigravitationnel. Il s'y installa. Selon un scénario identique à celui mis en œuvre pour pouvoir descendre, il sortit de son corps, traversa la paroi en face de lui, accéda à une huitième galerie, où de la même manière que dans la pièce d'en haut il déverrouilla le mécanisme d'ouverture. Il réintégra son anatomie, emprunta le couloir et se rendit à une salle de contrôle où tous les instruments se trouvaient en état de veille.

La lumière parut jaillir du plafond lorsqu'il y pénétra. D'un rapide coup d'œil circulaire, il se remémora les lieux. Puis, il alla s'asseoir dans un fauteuil, face à une grande console en demi-couronne, garnie de boutons, d'écrans et de leviers. Il enfonça plusieurs poussoirs, ce qui provoqua l'allumage de voyants multicolores sur plusieurs panneaux de signalisation et celui d'un moniteur devant lui. Il déplaça une demi-douzaine de curseurs en vérifiant simultanément sur son pupitre, les modifications qu'il apportait ainsi aux réglages de machineries profondément enfouies sous ses pieds. Sur l'écran, apparaissaient, tour à tour, des graphiques complexes, des schémas compliqués et des tables de données incompréhensibles aux profanes. Lui évoluait à l'aise avec toutes ces manifestations. Elles lui parlaient avec la même clarté que s'il s'était entretenu avec un de ses frères. Il manipula encore deux potentiomètres, corrigea un paramètre dans un tableau et satisfait, abaissa un levier que ses précédentes manœuvres avaient déverrouillé.

Dans les profondeurs du sous-sol, une mécanique s'enclencha, dont il sentit les vibrations dans ses jambes. La lumière diminua franchement, jusqu'à ne laisser distinguer des meubles que leurs ombres. Simultanément, en de nombreux endroits de la salle, des panneaux de tailles réduites coulissèrent dans les murs, dégagant des espèces de miroirs, qui possédaient la propriété singulière de ne rien réfléchir.

Il posa ses avant-bras sur les accoudoirs du fauteuil et appuya sur le bouton qui équipait chacun d'eux. Avec un ronronnement feutré, le siège s'inclina, de plusieurs degrés, vers l'arrière. Puis, une trappe s'ouvrit dans le plafond, à l'aplomb de son crâne. Un arbre métallique, qui paraissait rigide, émergea de la béance ainsi ménagée. Une imposante couronne d'or sertie de diamants énormes était fixée à son extrémité. La tige, télescopique, s'étira, faisant descendre la coiffure d'apparat, d'un diamètre adapté, vers le front de son destinataire. Puis, elle s'articula et vint la placer, sur la tête de Sayannaurel. Les bijoux, qui l'ornaient, se trouvaient en nombre égal à celui des miroirs qui s'étaient dévoilés au préalable et des milliers de conducteurs électriques, fins comme des cheveux, étaient connectés sur eux.

Aurel ferma les yeux et focalisa sa pensée sur la couronne. Sur la face interne de celle-ci et

sur toute sa hauteur, des points phosphorescents minuscules apparurent, formant une ligne verticale. Elle s'éteignit aussitôt, tandis qu'une autre rangée s'allumait immédiatement à sa droite, cédant à son tour la place à une troisième, puis à une quatrième, et encore une, en un crescendo rapide. La lumière tournait tout autour de sa tête à une vitesse grandissante, au point qu'ayant franchi un seuil maximal, elle constitua un bandeau éclatant animé d'un scintillement à peine décelable. Alors, les diamants parurent s'embraser, et chacun d'eux émit un rayon, qui traversa l'espace de la pièce, en direction du faux miroir qui lui était assigné comme récepteur.

Dès lors, le cerveau de Sayannaurel devint le souverain maître de tout ce que les installations de Duniya Ilimi comptaient d'ordinateurs, de calculateurs et d'automatismes.

Il accéda au programme qui avait permis à ses congénères de s'évader dans la dimension parallèle où ils s'étaient réfugiés et inversa la procédure. L'opération dura plusieurs minutes, sans que rien paraisse changé, mais partout dans la cité, des Êstres apparaissaient, qui avaient l'air de sortir du néant. Puis, tous les phénomènes, qui s'étaient enclenchés, cessèrent, libérant Sayannaurel. Lorsque son fauteuil se redressa et qu'il ouvrit les yeux, Maurinenjalbert l'avait déjà rejoint, souriant et satisfait.

— Quel bonheur de te revoir, frère Sayannaurel ! Tu as brillamment rempli ta mission. Toute la communauté t'exprime sa gratitude pour tes efforts.

— Le plaisir est partagé, frère Maurinenjalbert, mais je n'en ai pas terminé avec cette histoire. Je dois encore conclure avec les Demms.

— C'est vrai, mais, à présent, la suite ne devrait se révéler qu'une formalité. Assure-toi cependant qu'ils demeurent dans l'impossibilité de nous retrouver.

— Cette question sera réglée à brève échéance, car j'ai laissé une pierre forte à bord de leur vaisseau amiral. Elle entrera en action dès qu'ils dépasseront trois heures de voyage en hyperspace et effacera toutes traces de notre existence des mémoires de leurs ordinateurs.

— Parfait ! J'ai plaisir à constater que tu as tout prévu. Viens, remontons et allons saluer physiquement nos frères, avant que tu repartes.

*
* *

À bord du Ryakoriu, l'amiral Kotori songeait. Il tournait et retournait dans sa tête, le plan élaboré par Sayannaurel et chaque fois, il trouvait de nouvelles raisons pour qu'il capote. Il connaissait les capacités des Êstres. Lui s'était montré assez lucide et clairvoyant, pour reconnaître qu'ils le surclassaient, et de loin. Mais, le dément, l'usurpateur, dans sa folie, s'en rendrait-il compte ? Et les autres laudateurs, ses féaux, posséderaient-ils assez de jugement, pour s'en aviser avant qu'il les pousse à commettre l'irréparable ? Ces questions

obsessionnelles hantaient son esprit, quand l'interphone stridula sur sa table. Il décrocha et s'annonça machinalement :

— Izunu Kotori.

— Amiral ; nous avons perdu à l'instant toutes nos définitions concernant les Êstres, lança une voix affolée dans l'écouteur.

— Toutes nos données concernant les Êstres ! s'exclama-t-il. Désabusé et pour lui-même, il ajouta : pourquoi est-ce que cette nouvelle ne me surprend pas ?

— Absolument tout, nous ne détenons plus aucune information les concernant. Le cas échéant, nous ne saurions retourner d'où nous venons.

— Contactez l'Yamatogiro et les autres vaisseaux. Tâchez d'apprendre s'ils possèdent encore les leurs, et tenez-moi au courant.

Il raccrocha, pensif. « *Heureusement que par précaution, j'ai effectué des copies de sauvegarde* », songea-t-il. Puis, saisi d'un doute subit, il alluma son ordinateur, connecta le support mémoire sur lequel il avait placé les données et constata avec un sourire amer que tous ses fichiers avaient disparu. « *Ils s'avèrent trop forts, pour nous, incontestablement, concéda-t-il à haute voix, Sayannaurel avait raison quand il affirmait que nous ne sommes que des garnements* ». Des coups résonnèrent à sa porte :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Commandant Naruzo, amiral.

— Entrez, Akemi, il déverrouilla l'accès et son visiteur s'introduisit dans la pièce. Annoncez-moi enfin une bonne nouvelle, mon ami.

— Hélas ! Je venais simplement vous confirmer que tous nos vaisseaux ont perdu leurs données concernant les Êstres.

— J'en étais persuadé. Elles ont disparu de nos ordinateurs comme celles qui concernaient Takoda 3-278. J'aimerais bien savoir comment ils procèdent !

— De qui parlez-vous, amiral ?

— Des Êstres, Akemi. De qui d'autre ? Vous ne croyez tout de même pas que nos tables d'informations se sont volatilisées toutes seules !

— Au risque de vous paraître ridicule, je n'avais pas imaginé que nos déboires informatiques surviennent de leur fait.

— Et pourtant, c'est bien le cas sinon, comment expliquer la disparition des copies de sauvegarde que j'avais effectuées, par précaution ? Mais, le pire dans ces manipulations, c'est qu'elles nous placent complètement à leur merci. Si les Êstres nous abandonnent maintenant, nous mourrons tous à brève échéance, car nous ne devons pas compter sur la clémence du

fou qui préside à nos destinées.

— Allons, amiral, ne cédon pas au pessimisme. Ce Sayannaurel est un homme de parole. Il l'a prouvé à plusieurs reprises et je me refuse à envisager qu'il nous laisserait en plan.

— J'espère et je souhaite que vous ayez raison, Akemi. De toute façon, en l'absence d'autres choix nous ne pouvons que nous fier à lui. Quand arriverons-nous dans le système de Demmssora ?

— Dans exactement mille deux cents heures de transition en hyper espace, et trois jours d'approches ; amiral.

— Ce délai devrait lui laisser largement le temps de nous rejoindre.

— J'espère qu'il nous retrouvera, sinon...

— Ne vous tracassez pas pour lui, Akemi. Techniquement, les Êstres nous surclassent de tellement loin, que pour eux, une expédition de ce genre ne doit poser aucun problème. L'effacement de nos données en constitue encore une preuve, si elle s'avérait nécessaire.

21 — Retour à Demmssora

La flotte du clan Kotori était composée de deux escadres identiques ; celle du Ryakoriu et celle du Yamatogiro. Elles avaient chacune à leur tête un des vaisseaux mères éponymes, qui en constituaient les pièces maîtresses.

Quatre destroyers, trois frégates d'assaut et trois corvettes escortaient chacun d'eux. Venaient ensuite, pour chaque force spatiale, deux croiseurs lourds d'intervention eux-mêmes accompagnés chacun, de deux destroyers, trois frégates et trois corvettes.

Avec les groupes de protection propres au Ryakoriu et au Yamatogiro, cet ensemble de cinquante-huit bâtiments disposait, à lui seul, d'une puissance de feu monstrueuse. Outre l'armement fixe dont elles étaient dotées, chaque unité importante des escadres, excepté les corvettes, était en mesure de déployer une ou plusieurs formations de chasseurs bombardiers, pour l'attaque et la défense. Elles pouvaient également mettre en œuvre des modules de débarquement, pour les assauts au sol et des appareils de minage, de détection et de contre-mesures.

Les vaisseaux mères, eux, disposaient d'une puissance de feu accrue, pour leur protection et du même emport que les croiseurs. Mais en plus, ils s'avéraient capables de produire et de réparer tous les types de composants de la flotte, jusqu'à la taille des destroyers. Concrètement, c'étaient des usines volantes plus que des bâtiments de combat, mais leur sécurité primait toutes autres considérations. Si le clan Kotori subissait un revers de fortune et se trouvait en situation de ne posséder plus qu'un seul astronef, il œuvrerait de toutes ses forces pour que ce soit un de ceux-là.

Cet ensemble constituait, à l'échelle de l'empire demms, une force non négligeable que Takoda, dans ses délires paranoïaques, commençait à soupçonner grandement de trahison. Il s'était arrangé, pour l'écarter suffisamment de Demmssora et pour être en mesure de l'anéantir en cas de besoin. Il avait fixé lui-même, dans le secteur le plus reculé du système de Demmssora, le point d'émergence de la flotte Kotori. Pour exécuter ses noirs desseins, il avait ordonné que l'escadre impériale s'y déploie, ainsi que celles des trois clans les plus puissants, qu'il tenait sous sa coupe. Cet effectif représentait trois fois et demie celui de l'amiral. Que celui-ci commette la moindre erreur, qui soit interprétée comme une rébellion ou une trahison, la rencontre risquait de tourner au duel fratricide et de finir en bain de sang.

À bord du Ryakoriu, Izunu Kotori réfléchissait. L'emplacement, à l'écart des voies de

circulation classiques, du point d'émergence imposé par Takoda démontrait à l'évidence qu'il se méfiait de lui et de sa flotte. Pourtant, il n'avait jamais failli à ses devoirs envers lui. Aussi fantoche et déplaisant qu'il le trouve, il avait toujours gardé sa fidélité à son empereur : au moins jusqu'au moment, où il avait commencé à songer que les Êstres pourraient apporter une solution au problème que ledit empereur lui posait. Depuis, il s'était montré extrêmement prudent dans ses propos et dans la sélection de ceux à qui il les adressait. Il avait trié avec soin tous ceux qui l'entouraient et s'était assuré qu'ils se révéleraient dignes de sa confiance. Il n'avait donc aucune raison de craindre que sa connivence avec les Êstres ait transpiré. Pourtant, il était convaincu de savoir ce qui l'attendrait lorsqu'il surgirait de l'hyperespace : il se retrouverait en face d'une force largement supérieure en nombre et n'aurait pas d'autres choix que se laisser arraisonner, pour éviter la destruction de sa flotte. Il avait envisagé d'émerger ailleurs qu'à l'endroit assigné, mais ses adversaires interpréteraient aussitôt cet acte comme un aveu de trahison et, dès lors, ils pourchasseraient ses vaisseaux, et la tête de leur chef serait mise à prix.

Il avait beau retourner en tous sens les données du problème, il parvenait toujours à une conclusion identique : que Sayannaurel l'abandonne et il était perdu ! Même si dans un accès de générosité et par un effort de clémence Takoda ne le tuait pas, il s'arrangerait pour qu'il reste à jamais au sol et invoquerait une excuse fallacieuse pour se saisir de sa flotte. Il se trouvait donc pris entre la bonne volonté des Êstres et la folie paranoïaque de son souverain, comme un funambule équilibré par deux poids, sur son fil ; qu'un des deux le lâche et le second le ferait choir !

Alors que l'heure de l'émergence approchait, son inquiétude ne cessait de croître. Sayannaurel n'avait encore fourni aucun signe de retour et Izunu commençait à remettre en cause la parole donnée. Il ruminait des pensées sombres, en se remémorant les événements de ces derniers mois. De conquérant tout-puissant et triomphateur, il était descendu au statut de vaincu soumis aux exigences de ceux qu'il voulait asservir ; quelle déchéance ! Pour lui, c'était une expérience cruelle, inédite et douloureuse.

Il se félicitait cependant d'avoir pu limiter la casse. Intérieurement, il était persuadé que sa clairvoyance et sa lucidité lui avaient permis d'éviter le pire et il se promettait de réformer profondément la gouvernance du peuple demms, si d'aventure l'occasion lui en était offerte. Il ne le savait pas, mais c'était précisément à cette vision d'avenir qu'il devait la bienveillance de ceux qu'il avait pourchassés pendant plusieurs décennies.

Installé à son poste de commandement, dans le centre de contrôle de son vaisseau, sa tâche laissait à l'amiral toute latitude, de s'adonner à sa méditation. Il surveillait, d'un œil atone, les

écrans où s'affichaient, en temps réel, les états du bâtiment.

Tout autour de lui, plusieurs hauts gradés veillaient à la sécurité et au bon déroulement du voyage, en supervisant le travail des équipes de sous-officiers de pont. Ceux-ci s'affairaient aux emplacements de leurs fonctions respectives. Parmi eux se trouvait, un pilote, un responsable des transmissions, un pour la détection, un pour la défense, un coordinateur de tir pour l'attaque, un navigateur, un mécanicien et un énergéticien. Tout ce personnel s'appuyait également sur une cohorte de collaborateurs qui œuvrait dans les entrailles du vaisseau.

Durant la translation en hyper espace, leurs emplois ne les sollicitaient pas outre mesure, mais ils se devaient de rester vigilants. Il régnait dans le central, un silence et une atmosphère studieuse, que troublait à peine le ronronnement de la climatisation, et parfois le bip d'une alarme, aussitôt prise en compte et traitée par l'officier concerné.

Ce fut justement une sonnerie de ce type, qui amena une touche d'animation dans la quiétude du lieu. Au même instant, l'interphone du poste d'Izunu stridula. Il décrocha. Avant qu'il ne prononce un mot, une voix, à la fois inquiète et étonnée, l'informa :

— Lieutenant Amri Coro, de la sécurité ; amiral. Nous avons détecté une intrusion dans la soute de stockage des chasseurs.

— Pourquoi me dérangez-vous avec ce genre de fadaises ? s'emporta celui-ci, vous ne pouvez donc pas régler cet incident vous-même ?

— Nous interviendrions sans aucun problème, monsieur, si nos instruments ne nous indiquaient que le responsable provient de dehors.

— De l'extérieur ! Dans l'hyperespace ! Avez-vous vérifié ce que vous affirmez ?

— Doublement, amiral. Nous surveillons tous nos accès en permanence, et aucune effraction n'a eu lieu.

— Avez-vous contrôlé l'intégrité de la coque ?

— Oui, et nous n'avons découvert aucun dommage apparent, aucune fuite d'atmosphère, et tous nos systèmes fonctionnent.

— Hum ! c'est curieux, en effet. Investissez l'endroit et déterminez ce que c'est. Mais allez-y prudemment, n'ouvrez qu'une seule issue et ne tirez pas n'importe où, n'importe comment.

Amri Coro acquiesça et l'amiral raccrocha. Puis, se ravisant, il le rappela aussitôt :

— Lieutenant Coro, arrêtez tout et attendez que je vous rejoigne. Un allier doit nous retrouver durant notre voyage. Connaissant les prouesses techniques qu'il peut mettre en œuvre pour parvenir à ses fins, je ne serais pas surpris que ce soit lui qui sème l'émoi dans notre organisation, auquel cas j'aimerais l'accueillir moi-même.

*

**

Auparavant sur Duniya Ilimi, dans les jardins de sa résidence, Sayannaurel s'était entretenu avec Maurinenjalbert. Ils avaient déambulé entre les haies basses de fragons, de chênes kermès et d'aubépines taillées courtes, qui séparaient des parterres de gazon mouchetés d'innombrables fleurettes multicolores. De loin en loin, un rosier buissonnant apportait une nuance vive dans cette végétation d'un vert assez foncé qui tranchait nettement, sur la clarté tendre des pelouses. La quiétude de l'endroit incitait au calme, à la méditation et au repos.

La discussion entre les deux Êstres concernait l'avenir des Demms. Sayannaurel avait rapporté fidèlement la situation politique de Demmssora comme l'amiral la lui avait relatée. Il avait également décrit les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de celui-ci. Le fait qu'il se soit ouvert ainsi à un de ses frères impliquait que toutes les informations, qu'il lui avait communiquées, avaient désormais intégré la mémoire collective des Êstres. Chacun d'entre eux serait donc en mesure de donner un avis éclairé sur la question, si ses pairs le sollicitaient. C'est de cette façon que Sayannaurel avait pu accorder crédit au discours de l'amiral, car les renseignements que les membres de la confrérie chargés d'écouter Demmssora avaient collectés avaient corroboré les déclarations de celui-ci.

Il venait d'exposer les grandes lignes de l'action qu'il entendait mener à l'endroit de la phratrie Ismei. Maurinenjalbert avait approuvé. Il restait cependant, une question qui troublait la conscience de Sayannaurel. Elle le tracassait au point qu'il en éprouve un sentiment de malaise, car ce qu'il s'appêtait à accomplir allait contre la nature pacifique des Êstres :

— L'extermination du clan Ismei, dans sa totalité, demeure-t-elle d'une exigence absolue ? s'enquit-il.

Maurinenjalbert se pencha pour humer le parfum d'une rose, ce qui lui accorda un délai pour formuler sa réponse :

— Plus que nécessaire, elle paraît primordiale, mon ami. Si nous laissons, ne serait-ce qu'une poignée de survivants, l'esprit de revanche subsistera avec eux et tôt ou tard, ils apporteront la discorde et l'instabilité. De plus, la disparition totale d'un clan de cette importance marquera à jamais les autres phratries. Elle les incitera, à dompter leur tempérament belliqueux, pour apprendre à travailler ensemble au bien de leur civilisation et de celles qu'ils ont perturbées lorsqu'ils ont établi leur empire sur elles.

— Cette mesure va néanmoins représenter un nombre appréciable de vies perdues et cette charge me pèse, frère.

— Tu ne dois pas la prendre à ton compte, mon ami. Certes ! tu es notre bras armé, mais tu vas exécuter une sentence prononcée collectivement. Quant à la responsabilité, elle nous

incombe à tous.

Maurinenjalbert se tut un instant et Sayannaurel reçut mentalement l'assentiment de toute la confrérie des Êstres. Il en fut rasséréiné. Maurinenjalbert poursuivit :

— Pour bien marquer les esprits, retirer les vies ne suffira pas. Tous les symboles de la puissance du clan devront également disparaître, à commencer par cette ineptie, que constitue le palais impérial. Bien entendu, tu ne procédera pas sans avoir, au préalable, posé un ultimatum, auquel je suis persuadé que Takoda ne se donnera pas la peine de répondre ou simplement de le prendre en considération.

— C'est bien de cette manière que j'envisage d'agir, mais je ne me berce d'aucune illusion quant aux chances de succès d'une semonce. Takoda paraît avoir égaré irrémédiablement sa raison. Il ne voudra rien entendre. Je vais donc rejoindre le vaisseau de l'amiral Kotori et appliquer ce que nous avons décidé.

Ainsi s'était achevé l'entretien des deux Êstres. Sayannaurel s'était ensuite rendu dans un hangar où un véhicule, étonnant de simplicité en regard de ses possibilités, était tenu à sa disposition. Au passage, il avait récupéré un contingent de pierres fortes que ses frères avaient programmées pour les différents usages qu'il leur avait indiqués et auxquels il les réservait. Elles rejoignirent, dans son sac, celles qu'il avait rapportées d'Immur.

Il eut soin, en premier lieu, d'en plaquer une sur sa peau. Aussitôt, elle en adopta la couleur. Elle s'étala, jusqu'à recouvrir entièrement le corps de son porteur. Elle l'avait revêtu d'une pellicule invisible et impalpable destinée à le protéger intégralement de tout ce qui pourrait être dirigé contre lui. Comme sur Immur, il en possédait le contrôle mental et pouvait en modifier l'épaisseur à sa guise.

Son véhicule se composait d'un siège installé sur un caisson métallique, qui renfermait toute la mécanique de l'appareil. C'était un parallélépipède rectangle d'un mètre de longueur sur une soixantaine de centimètres pour les deux autres dimensions. L'assise était fixée sur une des extrémités, devant un coffre à bagage assez réduit. Du même côté, à sa base, un tube coudé vers le haut émergeait et remontait à hauteur d'homme face à l'utilisateur. Il supportait une console d'instruments qui formait un T avec lui. Un écran tactile et une manette garnie de plusieurs boutons s'y trouvaient et constituaient la seule interface nécessaire pour la conduite du véhicule.

Sayannaurel déposa les pierres fortes dans le caisson prévu à cet effet. Il s'installa, à la place du pilote, et d'une impulsion mentale, il activa les systèmes. Le moniteur s'alluma. Il y tapa une séquence de commandes. Sous lui, la machine émit une vibration à peine tangible. Une bulle d'énergie, nimbée de rose, naquit, sortant de sous le siège. Elle forma une sphère

qui engloba l'appareil et son occupant. Lorsqu'elle fut stabilisée, elle vira au bleu, indiquant à l'utilisateur qu'il était paré à s'envoler. Sayannaurel entra une nouvelle consécution sur l'écran et lui et sa monture disparurent.

La science des Êstres les autorisait à voyager en dehors du continuum spatio-temporel. Ce qui demandait mille deux cents heures de transition en hyper espace aux Demms se révéla instantané pour lui. Aussi, était-il parti en avance, car, avant de rejoindre ses alliés, il lui restait encore à prendre les dispositions qui assureraient leur succès.

La pierre forte qu'il avait laissée sur le Ryakoriu lui permettait de le localiser, où qu'il soit. Elle lui offrait également un accès direct à ses ordinateurs ainsi qu'à leurs précieuses données. Parmi celles-ci, les coordonnées du point d'émergence de la flotte Kotori constituaient l'information qui présentait le plus grand intérêt.

Conscient du caractère retors et suspicieux de Takoda, il s'y rendit en premier lieu et découvrit le jeu de celui-ci. Comme il l'avait prévu, l'escadre impériale, marquée au blason du clan Ismei, se trouvait là au grand complet. Elle cernait la zone où Izunu Kotori ne tarderait pas à surgir, parée à faire usage de ses armes, si elle en recevait l'ordre. Trois autres flottes de moindres importances, portant les écussons des phratries, vassales de celle d'Ismei, se tenaient en appui, leurs puissances de feu également apprêtées.

Le transport de Sayannaurel apparut au milieu d'eux, pareil à un moucheron au milieu d'un troupeau d'éléphants, invisible et indétectable, car il évoluait dans le même espace que le leur, mais dans un temps différent. Il se déplaça de vaisseau en vaisseau et déposa une pierre forte sur chacun d'eux. Elles s'y intégrèrent aussitôt, envahirent tous les systèmes et demeurèrent statiques, en attente de la commande mentale qui les réactiverait. Lorsqu'il eut terminé le tour des flottes en présence, Sayannaurel se dirigea vers Demmssora, où il mina de manière équivalente tous les biens de la tribu Ismei. Là, il eut soin de procéder de telle sorte que ce qu'il s'apprêtait à déchaîner sur elle atteigne les seuls membres de la phatrie.

Les gens qui vivent depuis longtemps dans le même endroit l'imprègnent de leurs auras. Leur appartenance au clan se révélerait dans cette aura. Alors, malheur à celui ou celle qui en serait le propriétaire. Ayant terminé sur Demmssora, il rejoignit la flotte de l'amiral Kotori dans l'hyperespace, effectua une nouvelle distribution de pierres fortes et acheva son périple dans la soute réservée au stockage des chasseurs du Ryakoriu.

Le lieutenant Amri Coro déverrouilla l'accès de l'entrepôt. Par mesure de prudence, cinq membres de la sécurité pointaient des fusils d'assaut sur le passage, mais rien ni personne ne tenta de le forcer. Automatiquement, à l'ouverture de la porte, la lumière avait jailli. Un soldat s'avança avec circonspection et jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. Il ne décela rien

d'alarmant et commençait à s'introduire dans les lieux avec mille précautions, quand l'amiral, qui se tenait en retrait, donna libre cours à son tempérament impétueux :

— Messieurs, vous me faites perdre mon temps, s'emporta-t-il.

Il tira son arme de service de son étui et, bousculant tout le monde, pénétra franchement dans l'entrepôt en la pointant devant lui. Le lieutenant et ses hommes n'eurent d'autres choix que lui emboîter le pas.

La soute était un grand local, tout en longueur. Les chasseurs étaient rangés tête-bêche, de chaque côté d'un couloir délimité à la peinture sur le sol, leurs ailerons repliés. De cette manière, les concepteurs avaient réduit l'espace inutilisé et le corridor restait assez large pour y mouvoir un appareil sans devoir déplacer ses homologues.

Sayannaurel se tenait au milieu du passage, au centre de la cale, immobile et souriant. Son véhicule, caché dans un méandre du temps, demeurait invisible et inaccessible à toute autre personne que lui. Il salua son hôte :

— Bonjour, Izunu ! Je constate qu'en mon absence, le naturel reprend vite le dessus.

— Vous voilà enfin ! Je commençais à languir et à me défier de vous ! rétorqua l'intéressé sur un ton réprimandeur.

— Vous devriez avoir compris que je tiens toujours parole, amiral, lui jeta Sayannaurel avec une inflexion sèche et ferme qui le calma instantanément.

— Je vous prie de m'excuser, Sayannaurel. L'extrême tension du contexte où j'évolue en ce moment provoque une excitation que j'éprouve une difficulté certaine à maîtriser. De ce fait, je me laisse aller facilement à mes penchants.

— N'en parlons plus, Izunu. Nous devons nous entretenir de sujets importants et qui concernent votre avenir proche. Mais, sortons d'ici si vous le voulez bien.

— Oui, bien sûr, accompagnez-moi.

Izunu Kotori conduisit son hôte jusqu'à une salle de réunion, située dans les niveaux administratifs du bâtiment, et invita son second à les rejoindre. Puis, il commanda que des rafraîchissements soient servis et, confortablement installés dans de douillets fauteuils, ils écoutèrent ce que Sayannaurel était venu leur rapporter. Celui-ci commença par une question :

— Amiral, vous êtes-vous déjà interrogé sur ce qui vous guette à votre point d'émergence ?

— Connaissant Takoda et son délire paranoïaque, je me risquerai à affirmer qu'au mieux, nous nous trouverons en présence d'une force très supérieure en nombre. Mon seul espoir demeure qu'elle n'aura pas reçu l'ordre de tirer à vue.

— Vous maîtrisez bien votre sujet, Izunu, c'est exactement ce qui vous attend.

— Ce constat ne me rassure pas pour autant, mon cher.

— Justement ! Je vous apporte de quoi vous rasséréner, Izunu. Primo, pendant le temps que je passerai avec vous, vos vaisseaux bénéficieront d'une protection qui les maintiendra totalement à l'abri de la puissance de feu de l'escadre Takoda. Secundo, si les unités de Takoda tirent sur vous, elles se détruiront et tertio, les flottes des autres clans présentes sur les lieux, sont dès à présent neutralisées.

De fait, dans les bâtiments des armadas alliées de Takoda, la panique régnait. Sans que rien le laisse prévoir, toutes les installations et les équipements, qui ne touchaient pas à la sécurité des équipages, avaient cessé de fonctionner. Les astronefs demeuraient suspendus dans le vide spatial, immobile et hors de contrôle. Toute la science des techniciens demms se révéla impuissante à y remédier, si bien que finalement, leur survie n'étant pas menacée, ils s'en remirent à leur destin. Comme de surcroît, les systèmes de communication s'avéraient également sourds et muets, personne ne put en informer l'armada de Takoda.

Le calme et la tranquille assurance de Sayannaurel firent renaître le sourire sur la face rude de l'amiral :

— M'expliquerez-vous de quelle manière vous avez procédé ?

— Vous savez bien que non, Izunu. Dans combien de temps émergerons-nous ?

— Dans une cinquantaine de minutes. Quelle conduite me suggérez-vous pour la suite ?

— Montrez-vous docile et obéissant, ne leur donnez aucune raison de déclencher les hostilités et obtempérez à tout ce que l'on vous ordonnera. Vous avez annoncé ma capture, je suis donc persuadé que Takoda brûle de m'avoir à sa merci. Il va certainement vous sommer de m'amener devant lui, afin de nous placer tous les deux à sa main, et c'est exactement ce que vous accomplirez. Le reste m'incombera.

Le Ryakoriu émergea de l'hyperespace à l'heure et à l'endroit prévu, en même temps que tous les vaisseaux de l'escadre Kotori. Ils n'étaient pas apparus depuis deux minutes, lorsque l'hypercom sonna :

— Monsieur, une communication de l'amiral Spiro Ismei, annonça l'opérateur.

— Transmettez-la-moi en phonie, je veux que toute la flotte entende.

Le radio procéda et la voix nasillarde de celui, qui ne devait son poste qu'à sa parenté avec l'empereur, retentit dans tous les bâtiments :

— Monsieur Kotori, je vous somme de mettre en panne immédiatement l'ensemble de vos vaisseaux et d'abaisser vos boucliers. Je vous accorde dix minutes, après quoi nous ouvrirons le feu sans autre avertissement.

Izunu signifia par geste à ses opérateurs d'exécuter l'ordre et de le confirmer à la flotte, puis il répondit :

— Amiral Ismei, rétorqua-t-il d'un ton ferme et autoritaire, sachez que vous ne m'impressionnez pas. Cependant, j'accède à votre demande, car je n'ai aucune raison de refuser d'obtempérer. Je m'interroge d'ailleurs, sur le motif, qui peut me valoir ce genre d'accueil, alors que j'accours aux instances de son ultime grandeur. D'autre part, amiral de deuxième classe Ismei, en vertu de mon ancienneté et mon grade hors classe, vous me devez le respect. Or, je ne me souviens pas d'avoir entendu votre déférence. Soyez assuré que ce manquement apparaîtra dans mon rapport.

— Monsieur Kotori, contentez-vous d'obéir aux ordres. La flotte Ismei ne salue pas les traîtres.

Étonnamment, Izunu garda son calme, mais c'est d'un ton glacial et prometteur d'outrance qu'il riposta à l'insulte :

— Amiral Ismei, voilà des mots, dont vous devrez répondre le sabre à la main, lorsque nous aurons tiré la situation au clair. S'il vous reste une trace de dignité, que votre second témoigne de la provocation que je vous adresse !

Coincé, car il recevait également en phonie pour toute sa passerelle, Spiro Ismei ne put esquiver la demande qui touchait au code d'honneur des Demms, et primait toutes autres considérations, y compris les desiderata de l'empereur. Une voix différente retentit dans le Ryakoriu :

— Commandant Kampei Ruoro, mes respects, amiral. Je valide votre défi, car à l'instar de tout l'équipage, j'ai entendu votre conversation avec Spiro Ismei, sur notre réseau interne.

— Parfait ! je vous remercie, monsieur Ruoro. Qu'avez-vous prévu pour la suite ?

— Un vaisseau de liaison va vous aborder. Vous monterez à son bord, avec votre prisonnier. Il vous conduira à Honshiu, devant son ultime grandeur Takoda. Mais avant de vous éloigner de votre escadre, agissez de sorte qu'aucun de vos bâtiments n'amorce le moindre déplacement. Ce serait immédiatement assimilé à une rébellion et il serait détruit.

— Qu'est-ce qui me garantit que vous n'ouvrirez pas le feu aussitôt que moi et mon invité aurons quitté le Ryakoriu ?

— Rien, amiral, nos forces spatiales égalent le triple des vôtres et vos boucliers sont abaissés. Vous n'avez plus le choix.

— Effectivement, commandant, envoyez votre vaisseau, et il coupa la communication.

Sayannaurel avait suivi l'entretien avec attention. Simultanément, il avait écouté les pensées des officiers de la flotte Takoda et ce qu'il avait entendu, le confortait dans le jugement qu'il avait porté sur Spiro Ismei. Celui-ci était le digne parent de l'empereur : fourbe, pleutre et menteur. Au regard interrogateur d'Izunu Kotori, il répondit :

— Je parierais gros sur le fait qu'ils ouvriront le feu dès que le vaisseau de liaison sera revenu dans leurs lignes.

— Je partage votre avis, rétorqua l'amiral. Ils sont devenus complètement fous.

— Pas tous ; Izunu. Mais Ismei veut son heure de gloire. Pour lui, détruire le Ryakoriu, même si c'est injustifié, présenterait l'avantage de vous affaiblir.

— Cette ligne de conduite confirme ce que je disais à l'instant ; ils ont totalement perdu la raison.

— Tant pis pour eux, dans ce cas, Izunu. Si Ismei ouvre le feu lui-même, vous n'aurez jamais l'occasion de laver votre honneur.

— J'y survivrai, Sayannaurel. Ne vous tracassez pas pour ça.

— Je n'en doute pas, Izunu. Maintenant, le temps est venu pour nous de nous préparer à partir. Je suppose qu'ils s'attendent à ce que je sois enchaîné !

— Effectivement, je voulais vous en parler. Pour la vraisemblance, je trouverais judicieux que vous acceptiez de porter des entraves magnétiques aux poignets.

— Je consens, amiral.

— J'espère que ce détail ne nuira pas à votre capacité d'action.

— N'ayez crainte, Izunu. Vos liens s'avéreront aussi efficaces qu'un pansement sur une jambe de bois, répondit Sayannaurel avec un sourire.

— C'est bien ce que je pressentais.

— En fait, Izunu, dans cette affaire, c'est vous qui vous révélez le maillon faible. Cependant, vous m'êtes devenu sympathique au point que je serais ennuyé de vous perdre. Je vais donc vous offrir un cadeau que je ne confierai pas à n'importe qui.

Joignant le geste à la parole, il tira de la poche de son vêtement une minuscule pierre forte qu'il avait préparée à cette intention et la lui tendit :

— Prenez cet objet, serrez-le dans votre poing et ne le rouvrez que lorsque la sensation de fraîcheur aura disparu.

L'amiral saisit le caillou blanc dont la taille et la forme rappelaient celles d'une graine de haricot. Il le tourna et retourna dans ses doigts sans y trouver rien d'extraordinaire. Il regarda Sayannaurel et referma sa dextre dessus. Aussitôt, il sentit un frisson courir sur sa peau et se répandre sur la totalité de la surface de son corps. Le phénomène dura à peine deux minutes. Puis, il s'atténa et finalement, cessa. Lorsqu'Izunu ouvrit sa main, la pierre avait disparu :

— Quelle diablerie est-ce là ? s'exclama-t-il.

— Ce n'est qu'un exemple anodin, de l'avance technologique que nous avons développée, Izunu. Désormais, vous êtes devenu aussi invulnérable que moi. Cette armure vous abritera

jusqu'à ce que je décide de mettre un terme à son action.

— Permettez-moi de rester sceptique, rétorqua l'intéressé sur un ton qui en disait long.

D'un geste d'une incroyable rapidité, Sayannaurel se saisit du sabre du commandant Naruzo, qui se tenait à côté de lui. Il porta un coup de taille pour décapiter l'incrédule. Celui-ci ne le vit pas venir et aurait inmanquablement péri sans la protection qu'il lui avait accordée. La lame tinta sur son cou comme sur une enclume, elle rebondit et se brisa sous l'effet des vibrations engendrées par le choc. Izunu, stupéfait, n'avait pas même ressenti le contact de l'acier.

— Convaincu, mon ami ? s'enquit Sayannaurel. Puis, il se tourna vers Naruzo et ajouta, désolé pour votre arme, commandant. Je veillerai à vous la remplacer avantageusement.

Avant que celui-ci n'esquisse une réponse, l'opérateur de détection annonça :

— Amiral ; la navette de transport de la flotte Ismei s'approche. Elle nous abordera dans cinq minutes.

Ce communiqué jeta un froid qui ramena tout le monde à la réalité du moment. Izunu Kotori s'inquiéta pour ses vaisseaux :

— Que va devenir mon escadre ?

— Muselez votre angoisse Izunu. Elle jouit d'une protection identique à la vôtre.

— Même sans ses boucliers ?

— Mieux que s'ils étaient activés. Apaisez-vous.

— Après la démonstration à laquelle je viens d'assister, je veux bien m'en remettre à vous, Sayannaurel. Hypercom, établissez la communication avec l'ensemble de la flotte, en mode restreint.

— Tout de suite, amiral.

Dans les minutes qui suivirent, Izunu put donner ses consignes à tous ses commandants, en laissant l'escadre adverse dans l'ignorance de ce qu'il devait leur confier. Il leur recommanda de garder une immobilité absolue et de se dispenser de riposte s'ils étaient attaqués. Il les informa de la protection, dont ils jouissaient en la circonstance, et il conclut par une promesse :

— Messieurs, je reviendrai prendre ma place à votre tête et ensemble nous réaliserons le destin grandiose que j'entrevois pour Demmssora.

Lorsqu'il s'interrompit, le commandant Naruzo le pressa :

— Vite, amiral, le vaisseau Ismei a apponté et ils s'impatientent.

— Ils ont bien hâte d'accomplir leur sale besogne, hein, Akemi ! laissons-les mariner dans leur jus, ils en tireront sans aucun doute une leçon. Êtes-vous paré, Sayannaurel ?

— Autant que je puisse l'être, Izunu, répondit celui-ci en montrant ses poignets entravés par des liens magnétiques.

— Parfait ! Ajoutons une touche de faste à l'évènement, que trois hommes armés nous escortent ! Donnons-leur à songer que notre prisonnier pourrait constituer un danger.

Lorsqu'ils arrivèrent à la navette de transport, l'officier qui supervisait les accueillit. Il se présenta :

— Commandant Icaro Yohuri, amiral, mes respects.

Izunu apprécia et rendit le salut. Yohuri ne perdit pas de temps en vaines palabres et enchaîna :

— Vous pouvez renvoyer vos gardes, monsieur. Les miens assurent désormais le relais, Izunu obtempéra, veuillez également me remettre votre arme.

Izunu avait prévu que ses antagonistes les lui confisqueraient. Aussi, avait-il laissé son sabre et sa dague dans ses appartements. Il n'avait conservé sur lui que le pistolet à impulsion magnétique réglementaire qu'il confia à l'officier. Celui-ci s'intéressa alors à Sayannaurel :

— Voici donc un de ces fameux Êstres, que nous pourchassons depuis si longtemps !

— Nous ! Commandant ! s'exclama Izunu. Je... les poursuis depuis belle lurette, car, pour autant que je sache, la flotte Ismei n'a jamais quitté le système de Demmssora depuis l'accession au trône de Takoda 3e.

— Admettons ; amiral. Ce genre de considération ne me touche pas. Seul le résultat compte. Veuillez monter à bord, nous partons immédiatement.

Durant cet intermède, Sayannaurel avait écouté les pensées de l'homme. De ce qu'il entendit, ressortait qu'il masquait habilement sa duplicité : il arborait une apparente impartialité, mais, en réalité, il se révélait totalement complice de la farce qui se jouait là. Le vaisseau de liaison quitta le Ryakoriu et se dirigea tout droit sur la ligne de ceux de la flotte Ismei. Sayannaurel l'avait gratifié d'une pierre forte qui n'attendait plus qu'une impulsion mentale pour se mettre à l'œuvre.

À bord du Takoda, vaisseau mère de l'escadre Ismei, Spiro Ismei se frottait les mains. Il exultait, car connaissant la notoriété d'Izunu Kotori, il s'était convaincu que sa tâche se révélerait ardue, voire irréalisable, alors qu'elle s'était accomplie sans anicroche. Aussi en concluait-il qu'au fond, la réputation d'ogre de l'amiral était surfaite. Il se réjouissait d'avance. Il détenait Kotori et l'Êstres et maintenant, il s'appêtait à anéantir le Ryakoriu qui se trouvait à sa portée et sans défense. Mais, pour satisfaisant qu'apparaisse ce résultat, il ne lui suffisait pas. En digne descendant de son souverain, il voulait faire mal. Il avait donc préparé une mise en scène destinée à détruire l'unité maîtresse de la flotte adverse sous le

regard de son chef.

La navette de transport s'était immobilisée aussitôt qu'elle avait franchi la ligne des astronefs Ismei et l'opérateur radio avait établi la communication avec le Takoda. Le blindage de la coque à l'avant du vaisseau s'était ouvert, laissant la place à une grande verrière qui offrait un large panorama sur toute la portion d'espace où se trouvaient les escadres fratricides. Izunu Kotori fut amené dans le poste, seul, et la voix triomphante de son hôte résonna dans les haut-parleurs, alors que son visage sardonique apparaissait sur un écran :

— Amiral Kotori, avant que vous partiez, je tenais à vous présenter un spectacle que vous n'oublierez jamais.

D'un ton qui exprimait tout le mépris qu'il lui inspirait et, en appuyant sur son grade, qu'il amputa de son titre, Izunu répondit :

— Deuxième classe Ismei, le fait que vous soyez un vaurien constitue une certitude acquise depuis longtemps. Aujourd'hui, j'obtiens la confirmation que vous vous doublez d'un pleutre, étranger à la notion d'honneur. Apprenez que ni vos actes indignes ni vos discours bravaches ne pourront m'atteindre.

— Trêve de fanfaronnades, Kotori. Lorsque votre Ryakoriu partira en fumée sous vos yeux, nous reparlerons de ce qui peut vous toucher.

— Tu pavoises, lâche, mais je te défie d'ouvrir le feu le premier.

Pendant que les amiraux s'invectivaient, Sayannaurel, tranquillement installé dans la cellule où il s'était laissé enfermer, intervenait mentalement sur les pierres fortes qu'il avait appliquées sur les vaisseaux des flottes alliées à celle d'Ismei. Il se garda de leur rendre leur autonomie, mais agit de sorte que tout ce qui allait suivre puisse être entendu, vu et enregistré par leurs instruments de bord.

— Vous me mettez au défi, monsieur Kotori ! Eh bien ! Regardez comment je traite votre fleuron, moi. Et sans détourner les yeux, il ordonna : feu ! Détruisez-moi ça.

Ce furent ses dernières paroles. Son visage disparut de l'écran qui devint noir, tandis qu'un opérateur annonçait qu'il avait perdu la liaison avec le Takoda. À l'extérieur, une énorme boule de lumière avait surgi à l'endroit où se tenait le vaisseau amiral de la flotte Ismei un instant auparavant. La pierre forte, qu'il recelait à son insu, avait créé des bulles d'énergie qui avaient obstrué toutes ses bouches à feu, provoquant leur explosion. Ainsi, le Takoda avait été victime de la puissance qu'il s'appropriait à déchaîner sur le Ryakoriu. Lorsque la clarté se dissipa, seul le vide spatial demeura. Une voix affolée résonna dans les haut-parleurs :

— Ils ont détruit le Takoda !

Un autre timbre la coupa, posé, autoritaire, où transparissait la sérénité du commandement

acquise sous la mitraille.

— Ici l'amiral Isoroku Mingawa, de la flotte Mingawa, que tout le monde garde son calme. L'escadre Kotori ne détient aucune responsabilité dans ce qui vient d'arriver. Consultez vos enregistrements et vous constaterez qu'ils n'ont pas tiré.

La première voix reprit :

— Cette affaire ne vous regarde pas, monsieur Mingawa. Nous avons reçu des ordres. Restez à votre place de vassal.

Avant que Mingawa ne puisse répondre, une seconde boule de lumière apparut dans l'espace à l'endroit où se trouvait un croiseur lourd à l'instant précédent. La suite constitua un véritable feu d'artifice. Des étoiles éphémères naquirent soudain et se succédèrent à un rythme accéléré.

L'amiral Kotori, de son poste d'observation, assistait effectivement à un spectacle qu'il n'oublierait jamais, mais pas celui que Spiro Ismei avait concocté pour lui. Une nouvelle fois, il mesura la chance des Demms à l'aune de la patience des Êstres : « *nous l'avons échappé belle* », songea-t-il. Sous ses yeux, une à une, sans que ses propres vaisseaux leur aient adressé une seule bordée, les unités de l'armada impériale disparaissaient, sacrifiées sur l'autel de l'entêtement borné de ses chefs. Quand les deux tiers de son effectif furent perdus, Icaro Yohuri resta l'officier le plus gradé et, de ce fait, se trouva à la tête du reliquat de la flotte Ismei. Il intima aux escadres vassales d'ouvrir le feu à leur tour :

— Amiral Mingawa, je vous somme de tirer sur le Ryakoriu, sinon vous en répondrez devant l'empereur.

— Commandant Yohuri, je ne sais pas qui a détruit vos vaisseaux et comment ils l'ont été. Mais ce dont je suis persuadé, c'est que même si j'en donne l'ordre, aucun des miens ne sera en mesure de l'exécuter.

— Serait-ce que vous vous rebellez, Mingawa ?

— Pas du tout monsieur. Je ne comprends pas par quel stratagème, mais depuis plusieurs heures, nous sommes immobilisés dans l'espace. Aucun de nos systèmes ne fonctionne, excepté ceux qui sont destinés à la survie des équipages et jusque naguère, c'est-à-dire juste avant que le Takoda explose, nous demeurions sourds, aveugles et muets.

— Commandant Yohuri, je suis Yogi Yorogu, chef de l'escadre Yorogu, je confirme ce que vient de dire Mingawa, ma flotte se trouve dans une situation analogue à la sienne.

— Amiral, Siri Yaroni, flotte Yaroni. Pareil pour nous. Le voudrions-nous ? Que nous ne pourrions pas même lancer un chasseur !

— C'est un complot ! s'exclama Yohuri.

— Non, monsieur, répondit une voix profonde, qui provenait de derrière lui, avec une tranquille détermination.

Yohuri se retourna brutalement et tomba face à face avec Sayannaurel, qui le dominait de soixante bons centimètres.

Dans sa cellule, le moment venu, la pierre forte qui assurait sa protection avait absorbé toute l'énergie des entraves magnétiques qui lui liaient les poignets. Privés de celle-ci, elles avaient lâché prise. Ensuite, Sayannaurel s'était occupé de la porte. Là, il s'était borné à commander l'ouverture par l'intermédiaire de l'artefact dont il avait gratifié le vaisseau. Les deux hommes qui montaient la garde, médusés, n'avaient pas eu le loisir d'esquisser un geste. Grâce à son envergure, il les avait saisis par le cou chacun d'une main, et avait provoqué la rencontre de leurs crânes avec assez de force pour les étourdir. Ensuite, il les avait enfermés à sa place, inconscients pour un bon moment.

Le vaisseau de liaison, à bord duquel il se trouvait, s'était révélé de taille assez réduite. Il avait accédé au poste de commande, où il apostrophait Yohuri, en longeant le couloir qui aboutissait à sa cellule. Celui-ci effectua un mouvement de recul, dégaina son pistolet — le même que celui d'Izunu Kotori —, et le pointa sur son vis-à-vis :

— N'avancez pas ou je vous abats, lança-t-il d'une voix mal assurée.

— Rangez cet outil, monsieur Yohuri. Il ne servirait à rien dans la situation présente. Vous pourriez vous blesser vous-même ou toucher un de vos collaborateurs.

— Ou vous atteindre, vous, en l'occurrence.

— Ni moi ni l'amiral, monsieur. En revanche, vos subordonnés pourraient recevoir un mauvais coup. De plus, votre empereur se satisferait-il de ne disposer que d'un cadavre en guise d'Êstres ?

Cet argument, plus que n'importe quelle autre raison, l'incita à remiser son arme dans son étui :

— Comment vous êtes-vous libéré ? s'enquit-il.

— Commandant Yohuri, aucune de vos techniques n'a de secrets pour moi et par conséquent, aucune d'elles n'est en mesure de m'arrêter ou de m'entraver.

Icaro Yohuri regarda soudain Izunu en affichant l'air outragé et scandalisé du brave type qui découvre qu'il s'est fait rouler :

— Vous le saviez amiral ! vous avez intrigué avec lui depuis le début !

Avant que celui-ci ne réponde, Sayannaurel intervint :

— Izunu Kotori est un homme d'honneur. Il n'a pas eu le choix. Pas plus que vous ne l'aurez vous-même. Mais lui a eu assez de clairvoyance pour comprendre où se trouvait

l'intérêt de son peuple. Maintenant, écoutez-moi tous. — D'une injonction mentale, il avait rétabli la composante vidéo de la communication afin que tous ses auditeurs le voient. — Je suis un Êstres, je m'appelle Sayannaurel. La destruction d'une partie de la flotte impériale a eu lieu de mon fait. C'est moi seul qui porte la responsabilité de ce à quoi vous venez d'assister, c'est moi qui immobilise vos vaisseaux et vous rends sourds et aveugles à mon gré. Je représente cette confrérie des Êstres, que vous pourchassez depuis des siècles, et qui, lassée de votre agressivité, a décidé de mettre un terme à vos exactions. Je revendique au nom de mon peuple, toutes les destructions et les victimes qui résultent de mon action ou qui s'ensuivront des affrontements que vous prendrez le risque de déclencher. Je vous invite donc à réfléchir mûrement avant de vous attaquer à moi. Pour vous prouver que je ne plaisante pas et que vous saisissiez bien la mesure de ma détermination, veuillez ouvrir tous vos écrans, observer et enregistrer la démonstration à venir.

Sous les regards médusés, horrifiés et incrédules des trois flottes alliées à celle d'Ismei, le reste de l'escadre impériale se volatilisa dans l'espace. Une injonction mentale avait suffi, pour que les pierres fortes qu'il avait déposées sur elle déclenchent l'apocalypse.

— Voyez, ce que les Êstres peuvent accomplir, quand la limite de leur patience est dépassée. Vous avez provoqué notre colère et le clan Ismei va récolter les fruits de ce qu'il a semé. Quant à vous, vous resterez immobilisés ici, sous la garde de l'escadre du Yamatogiro, jusqu'à ce que j'en aie terminé sur votre planète.

Comme il achevait son discours, Icaro Yohuri dégaina son pistolet et ouvrit le feu sur l'amiral Kotori :

— Sale traître ! asséna-t-il, alors qu'il tirait.

Un trait de lumière jaillit de l'arme et toucha Izunu, mais la protection, dont il jouissait, renvoya le projectile à son expéditeur, qui mourut sans s'en rendre compte. Ainsi périt le dernier commandant de la flotte Ismei. Le reste de l'équipage, maté et trop heureux d'avoir échappé à l'holocauste de l'escadre impériale, se plaça sous les ordres d'Izunu. Le vaisseau rejoignit le Ryakoriu, pour embarquer le seigneur Giro Inoué, Izumi Mariagué et une douzaine de sabreurs d'élite, à destination de Demmsora. Tous les systèmes de communication étaient de nouveau réduits au silence.

22 — Éternité

Hélènabernard était un des plus anciens parmi les Êstres, mais selon lui, il vivait depuis trop longtemps et son éternité commençait à lui peser. Souvent, l'idée d'y renoncer le caressait. Quand c'était le cas, il en débattait avec lui-même et curieusement, alors, il avait à nouveau conscience des deux entités qui le composaient.

Dans ces moments-là, il entendait clairement, dans sa tête, la voix mélodieuse de son Hélène, pour laquelle il éprouvait toujours des sentiments inchangés en dépit des millénaires écoulés. Cependant, l'élocution chaude et profonde, de son Bernard avec lequel elle avait fusionné, de si nombreuses années auparavant qu'elle en avait perdu le compte, résonnait également. Souvent, les deux parlaient en même temps et finissaient par s'unifier, tant elles abondaient dans le même sens. Elles aspiraient au repos.

Ce matin-là, Hélènabernard déambulait sous les grands arbres de l'immense parc qui constituaient le centre de la cité des Êstres. Il était seul. Il marchait du pas lent des personnes fatiguées. Pourtant, il avait bien dormi. Il n'était pas non plus usé physiquement, car l'anatomie des Êstres n'évoluait pas au cours du temps. Rien ne laissait donc entrevoir qu'il subissait une atteinte à la plénitude de ses moyens. Cependant, à l'intérieur, un ressort était cassé et le moral n'embrayait plus, d'où l'écrasante lassitude qu'il éprouvait. Chaque pas lui coûtait un effort, comme s'il devait traîner derrière lui l'impressionnant nombre d'années qu'il avait vécu. À dire vrai, son intérêt pour la science se tarissait lentement et avec lui, son envie de poursuivre l'expérience de l'éternité.

Ce mal-être s'était insinué en lui sans qu'il y prenne garde. De prime abord, il avait mis sa fatigue sur le compte du surmenage, car il se montrait très dynamique. Néanmoins, les symptômes perdurant, il avait dû se rendre à l'évidence que son problème provenait du tréfonds de son être. Il avait réduit ses activités, puis il s'était retiré de la société des Êstres, où il n'apparaissait plus que rarement. Mais, lorsqu'il avait découvert sa responsabilité dans la négligence qui avait failli causer la chute de toute la confrérie, il avait entendu sonner un glas. Il était convaincu que personne ne la lui reprocherait, qu'aucune sanction ne serait prononcée à son endroit et qu'il ne perdrait pas la considération de ses frères, mais, intérieurement, il se fustigeait. Et comme, souvent dans ces cas-là, la sévérité de son jugement à son égard dépassait de loin celle dont il aurait fait preuve envers un tiers. Il ne se trouvait aucune excuse.

Il se sentait submergé sous une lassitude énorme, qui pesait sur ses épaules comme une charge de plusieurs quintaux. Et voilà qu'à présent, la mélancolie tendait à le gagner. Il se plongeait, des heures durant, dans son passé, à la recherche de ses souvenirs. Il songeait à ses parents, qui étaient partis depuis si longtemps qu'il éprouvait de grandes difficultés à retrouver leurs traits. Venait ensuite la litanie de ses amis disparus, dont il se rappelait les noms, mais pas toujours les visages. Ce constat accroissait encore sa charge et approfondissait sa solitude.

Ce matin-là, le fardeau devint trop lourd pour ses épaules. Il s'avisa, sans surprise, qu'il avait atteint le point, par-delà lequel poursuivre la lutte, était voué à l'échec. Il comprit que le moment d'en finir était arrivé. Sûr de son choix, il énonça mentalement sa décision, en détachant bien les mots :

— Je renonce à mon éternité. Je veux mourir.

À peine avait-il achevé de la formuler, qu'un timbre étranger, dont il avait appris l'existence dans sa prime jeunesse, mais que l'insouciance de cette même jeunesse lui avait fait oublier, envahit son cerveau :

— Es-tu vraiment persuadé d'avoir exprimé ce que tu désires réellement ? s'enquit-elle.

— Oui, sans le moindre doute.

— Dans ce cas, prépare-toi. Tu partiras rapidement.

La voix s'était tue. Il avait conscience d'avoir prononcé un vœu irrévocable, mais pour la première fois, depuis longtemps, il se sentait bien, alléger, presque aérien. Sa lassitude et sa mélancolie s'étaient évaporées et il en éprouvait une grande joie.

Ce fut dans cet état d'esprit que Maurinenjalbert le découvrit lorsqu'il lui rendit visite.

— Frère Hélènabernard, des voix altruistes m'ont rapporté que tu paraissais souffrir moralement et que naguère tu avais atteint un stade qui frisait la dépression. Je constate avec plaisir qu'elles avaient exagéré la gravité de tes symptômes.

— Frère Maurinenjalbert, je te remercie de ta sollicitude. Je ne me trouvais effectivement pas très bien, mais à présent, je suis guéri. J'ai renoncé à mon éternité et j'ai entendu la mystérieuse. Depuis, je me sens comme libéré d'un poids énorme.

— J'en suis enchanté pour toi, frère, mais ce que tu m'annonces me consterne. Tu es un de nos doyens. Toute la confrérie te regrettera. Mais c'est ton choix et nous devons le respecter.

— Que ma décision soit source de tristesse pour ceux qui restent me désole. Cependant, quand un homme a vécu autant que moi, un moment arrive, où le simple fait de se lever le matin devient une tâche trop lourde. J'existe depuis si longtemps, que je ne sais même plus mon âge. Comme tu l'as dit, je suis un de vos anciens, raison de plus pour que je laisse la

place à un autre individu : Un Êstres neuf, qui possédera, certes, toutes mes connaissances, mais avec des idées nouvelles, des pistes différentes à explorer, des voies de recherche audacieuses et inédites à ouvrir. Vois-tu, des centaines de millénaires de travaux ne nous ont pas encore permis de découvrir ce qui nous fait vivre. Nous ignorons toujours ce qui se trouve derrière le miroir de la vie, ne serait-ce que l'origine de la voix. Avant longtemps, moi, j'obtiendrai les réponses, tandis que vous continuerez votre quête et ce sera bien ainsi.

— Tu demeures un grand esprit, frère Hélènabernard. J'espère que, dans cet ailleurs, où tu aspires à aller, tu parviendras au repos que tu as mérité. Sais-tu quand tu partiras ?

— Non, c'est une précision que la mystérieuse ne donne pas. Mon trépas peut survenir dans un instant ou dans plusieurs jours.

— Pouvons-nous accomplir une dernière volonté pour toi, avant que tu nous quittes ?

— Avant, je ne pense pas, mais après, si c'est encore faisable, j'aurais voulu que mes restes rejoignent la terre de nos ancêtres.

— Si la fin de notre soleil n'a pas détruit Êstrosia, c'est là que nous t'inhumerons, frère. Je te le promets.

Hélènabernard s'éteignit quatre jours après cet entretien, pendant son sommeil. Ceux qui le découvrirent s'étonnèrent de constater que son visage avait gardé, dans le trépas, une expression de profonde satisfaction, confinant à la béatitude.

Cependant, son départ laissa un vide qu'une force supérieure entreprit immédiatement de combler.

*
* *

Au bout de la vallée des sept sommets, en Immur, il s'était écoulé quatre mois depuis le départ de Sayannaurel avec les Demms. L'hiver avait cédé la place à un printemps timide. Le gros de la neige avait fondu, découvrant la prairie qui commençait à reverdir. Néanmoins, les nuits demeuraient toujours froides à l'altitude de la bergerie d'alpage que Pierre et Simone Gaboureau n'avaient pas quittée.

L'obscurité recouvrait les montagnes, tandis que l'aube était encore assez éloignée. Pierre était éveillé. Il écoutait le blizzard, qui soufflait avec rage, s'insinuant entre les lauzes de la toiture et sifflant, comme pour signifier son dépit d'échouer à les déloger. « *Serions-nous revenus en arrière de plusieurs semaines ? songea-t-il. Je ne serai pas étonné de retrouver la prairie enneigée demain matin* ».

Il était étendu à côté de Simone, qui, elle, dormait à poings fermés. Il ne s'attristait pas. Il avait compris à présent que les vingt années durant lesquelles lui était échu le bonheur d'élever et de voir grandir Aurel constituaient un cadeau inespéré du destin et il se félicitait

d'avoir pu mener la tâche à bien. Malgré tout, il s'interrogeait encore avec mélancolie : pourquoi ne bénéficierait-il pas à nouveau de la joie indicible de retrouver l'Êtres qu'Aurel était devenu ? Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, sa bonne couverture de laine remontée jusque sous le menton, il repensait au songe étrange qui l'avait tiré du sommeil.

Tous les dormeurs rêvent. Cependant, pour la plupart, au réveil, les vues de l'esprit s'évaporent aussi vite que la rosée sous le soleil du matin. Pour Pierre Gaboureau, ce ne fut pas le cas de celles-là. À son éveil, elles se trouvaient toujours présentes dans sa mémoire, vivaces comme un évènement vécu. Il s'en rappelait les moindres détails, se souvenait exactement de tout ce qu'il y avait entendu, jusqu'à sa réaction surprise et outrée, qui l'avait ramené du monde onirique, tant l'option qui lui était offerte lui paraissait inconcevable. Il en frémissait encore d'indignation.

À côté de lui, Simone dormait d'un sommeil paisible. Elle était couchée sur son côté gauche, face à lui. Dans la faible clarté que donnaient les braises depuis l'âtre, il pouvait distinguer le contour de son visage, à moitié enfoui sous la laine. Il sentit monter en lui une bouffée de cet amour immense qu'il éprouvait pour elle et qui lui serrait la gorge chaque fois qu'il la regardait. Il l'aurait embrassée sur le front, s'il n'avait craint de la réveiller. Il se tourna doucement pour se trouver face à elle, se pelotonna sous la couverture et ferma les yeux pour chercher le sommeil. Mais, le destin avait décrété que, cette nuit-là, il ne retrouverait pas le repos. Dans un murmure à peine audible, la voix de celle qu'il aimait tant lui souffla, sur le mode interrogatif :

— Tu dors.

— Oui, répond-il. Ou plutôt j'essaye. Puis, soudain inquiet, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui te tracasse ?

Sous la couverture, Simone avait cherché sa main et la serrait, comme pour se rassurer. Tout ensommeillée, elle reprit :

— J'ai rêvé d'une situation étrange. C'était si réel, que j'en garde la sensation de l'avoir vécue. De frayeur, je me suis réveillé.

Pierre ne put s'empêcher de repenser à son propre songe. Il se surprit à conjecturer sur la possibilité qu'un lien entre deux évènements oniriques survenus au même moment et à deux personnes différentes puisse exister :

— Raconte-moi.

— Je marchais dans la prairie, derrière la bergerie quand, soudain, j'eus conscience d'une présence étrangère qui cheminait à côté de moi. C'était un être flou...

— Un être imprécis ! s'exclama Pierre : grand, vêtu d'une espèce de toge, qui tombe

jusque sur ses pieds qui demeurent cachés, et la tête noyée dans une brume qui n'en laisse rien distinguer ?

— Comment peux-tu connaître ces détails ? s'enquit Simone interloquée.

— J'ai également rêvé de lui, mais continue.

— Donc, ayant ressenti sa présence, je me suis arrêtée et l'ai apostrophé : qu'est-ce que vous me voulez, et, quelle autorité représentez-vous ?

— Vous ne comprendriez pas ce que je symbolise, me rétorqua-t-il, mais je serais enchanté que vous m'accordiez la faveur de répondre à mes questions.

— Il se montrait affable, poli et d'une belle prestance, aussi, ai-je accepté.

— Comment vous sentez-vous dans votre vie ? s'enquit-il.

— De la manière dont je la mène, mon existence me convient, même si elle ne s'avéra pas toujours facile. Cependant, je jouis d'une bonne santé, j'habite avec un homme qui m'aime et nous possédons de quoi vivre paisiblement, jusqu'à ce que la providence en décide différemment, lui ai-je affirmé.

— La mort vous effraye-t-elle ? continua-t-il.

— Ce n'est pas tant le trépas que la façon dont il surviendra. Ce qui me terrifie, en réalité, c'est la souffrance, mais plus encore qu'elle, ce que je redoute, c'est d'être séparée à jamais de celui que je chéris.

— Je connais votre vie dans ses moindres détails Simone, poursuivit-il, sans prêter attention à l'étonnement, que suscitait chez moi le fait qu'il mentionne mon nom, alors que je ne le lui avais pas révélé. Vous avez répondu honnêtement à mes deux premières questions. Votre spontanéité me conforte dans l'appréciation que j'avais formulée à votre égard et renforce ma détermination à vous soumettre une proposition. Que savez-vous de l'éternité ?

— Cette question me parut étrange. Nonobstant, je m'appliquai avec la même franchise à satisfaire sa curiosité : c'est un concept auquel tous les êtres sensés réfléchissent. Sa complexité la rend difficile à cerner, d'autant qu'elle se trouve hors de notre portée et que si des humains insatiables en rêvent, ce n'est pas mon cas.

— Que diriez-vous, si je vous offrais de vivre éternellement ?

— Tu imagines ma tête, quand il m'a posé cette question !

Pierre visualisait très bien sa grimace, car le songe de Simone correspondait à l'exacte réplique du sien. Cependant, il la laissa continuer, tant il était convaincu d'être informé de la suite.

— Tu me connais ! Tu sais que je déteste qu'un étranger attente de près ou de loin à mes proches ! Et cet individu que je n'avais jamais vu qui ose m'offrir de t'abandonner, pour

pouvoir prolonger mon existence ! L'indignation m'a submergé. Je me suis emportée et lui ai répondu sur un ton, qui a dû le fâcher, car il a disparu.

— Et, que lui as-tu rétorqué ?

— Je lui ai affirmé que durer infiniment et assister au trépas de tous ceux que j'affectionne ne m'intéressait pas, que, l'éternité à ce prix-là, je n'en voulais pas et que je préférerais mourir à mon heure plutôt que vivre privée de l'amour de ma vie.

Pierre la serra dans ses bras et l'embrassa :

— Figure-toi ma chérie, que c'est exactement, ce que je lui ai répondu, lorsqu'il me l'a offerte également.

Elle le regarda, suffoquée. Parlait-il sérieusement ou se moquait-il d'elle ? Puis, après un long silence étonné, elle réussit à articuler :

— Comment ?

— Je l'ignore, ma douce. Apparemment, nous avons rêvé d'un sujet identique, au même moment. Nous avons vu un personnage comparable et entendu des paroles équivalentes et ce phénomène nous a réveillé tous les deux, pour des raisons analogues.

— En tout cas, au ton de ma réponse, il a dû comprendre qu'il n'avait pas frappé à la bonne porte, car il est parti sans insister. Crois-tu que cet événement possède une signification ?

— Je n'en ai aucune idée, mais un fait est acquis, c'est qu'une éternité où tu ne vivrais pas ne m'intéresse pas. À aucun prix.

Il la serra fort contre lui et l'embrassa affectueusement. Sa chaleur avait éveillé son désir. Elle s'en avisa et entreprit de le caresser doucement. Dans la tiédeur de leur couche, ils firent l'amour longuement, avec toute la délicatesse et la tendresse qui les unissaient. Quand finalement, ils s'assoupirent, aux premières lueurs du jour, ils rêvèrent de nouveau, mais cette fois, ils étaient réunis pour affronter l'être imprécis.

La scène se déroulait au même endroit : sur la prairie, derrière la bergerie d'alpage. Celui-ci vint à leur rencontre. Sa tête, toujours masquée par la brume, rayonnait une lumière vive, qui l'entourait d'un halo, comme une auréole divine. Il s'arrêta devant eux.

Aux regards qu'ils lui lancèrent, il devina qu'il avait touché une corde sensible. Aussi parla-t-il avant eux, pour ne pas leur laisser l'occasion de prononcer des paroles qu'ils pourraient regretter par la suite :

— Contrairement à ce que vous avez conclu, vous ne m'avez ni blessé, ni vexé, ni déçu. Vos réponses, sincères et spontanées, se sont avérées conformes à ce que j'attendais de vous. Elles ont confirmé, en tous points, tout le bien que je pensais de vous deux. Par conséquent, je

vous réitère mon offre : accepteriez-vous de vivre, tous les deux ensemble, éternellement ?

Présentée de la sorte, l'idée s'enrichit soudain d'un intérêt qui ne les avait pas frappés, de prime abord. Pierre et Simone se regardèrent, indécis. Finalement, Pierre s'enquit :

— Dans quel but ?

— Connaissez-vous l'existence des Êstres ? Le couple acquiesça et l'être imprécis continua, nous vous avons choisi, pour remplacer un Êstres illustre qui a renoncé à son privilège.

Pierre et Simone en restèrent bouche bée, silencieux un long moment, comme si l'information peinait à atteindre leurs cerveaux. Le caractère extraordinaire de ce qu'ils venaient d'entendre les rendait muets d'étonnement. Ils tentaient avec difficulté de mesurer les implications de l'offre sensationnelle qui leur était échue. Simone se ressaisit avant Pierre et pragmatique, interrogea :

— Qui est-ce ; nous ?

— C'est une question qui demeurera éternellement sans réponse, même si vous acceptez.

— Resterions-nous ici ?

— Non, Simone, si vous consentez à devenir un Êstres, vous devrez vivre parmi eux, car vous acquerrez tout le savoir de celui que vous remplacerez. Vous disposerez alors des connaissances nécessaires pour contacter la confrérie et les Êstres se chargeront de vous rapatrier auprès d'eux.

— Ce qui signifie que nous retrouverions Sayannaurel ? intervint Pierre.

— Oui, entre autres intérêts de la proposition, confirma l'être imprécis.

— Mais, comme lui, nous ne constituerions plus qu'une seule entité.

— Exactement, votre amour réciproque vous unirait perpétuellement, et ce, jusqu'à ce que vous soyez détruits accidentellement ou que vous renonciez de votre plein gré à votre éternité.

— Vous comprendrez que nous ne vous répondions pas immédiatement. Nous devons y réfléchir, envisager le positif et le négatif, pour être assurés de notre choix.

— Je n'en attendais pas moins de vous deux. Dix jours vous suffiront-ils ?

Pierre observa Simone qui donna son assentiment d'un regard, puis l'être imprécis :

— Ce délai devrait convenir, mais, si nous décidons de partir, nous aurons besoin d'un minimum de temps ici, pour mettre nos affaires en ordre. Ce n'est pas que nous tenions beaucoup aux biens que nous possédons, mais j'aimerais assez m'en aller avec la satisfaction de les savoir en bonnes mains.

— Vous disposerez de tout le recul nécessaire.

— Nous vous en remercions. Qu'est-ce qui se passera, si toutefois nous déclinons votre

offre ? s'enquit Simone.

— Rien de fâcheux. Je disparaîtrai, et vous poursuivrez le cours de votre vie en ayant seulement perdu le souvenir de notre rencontre. Dormez, maintenant, et il s'évanouit dans l'air.

Lorsqu'ils se réveillèrent, plusieurs heures après, ils se débriefèrent du regard, et ce que leurs yeux traduisaient les dispensa de formuler questions et réponses. Néanmoins, Pierre interrogea Simone :

— Qu'en dis-tu ?

— Revoir Sayannaurel serait formidable. Et vivre avec lui, plus merveilleux encore !

— Si je te comprends bien, dix jours de réflexion, c'est neuf de trop.

— Ne tente pas de me persuader que tu envisages l'avenir différemment. Je lis dans ton cœur comme dans un livre ouvert.

— Je n'essayerai même pas ! Nous nous connaissons mutuellement, trop bien, et je ne suis pas assez bon comédien pour espérer te leurrer. D'ailleurs, ce serait fournir un effort inutile, puisque je languis autant que toi de revoir Sayannaurel.

— C'est bien ce que j'avais compris. La question ne se pose donc plus. Puisque c'est entendu, occupons-nous d'apprêter notre départ. Il nous reste neuf jours et demi pour liquider nos affaires. Comment envisages-tu de disposer de nos biens ?

— Si tu m'approuves, j'aimerais tout laisser à Gaston Parnachoud, l'ami d'Aurel. La ferme de son père suffit à peine pour leur permettre de vivre décemment, à lui et à tous ses frères. C'est un bon garçon, courageux et dégourdi, et je suis convaincu que nos avoirs se trouveraient en bonnes mains.

Lorsque l'être imprécis vint les retrouver, à l'expiration des dix jours, ils lui donnèrent leur accord. Ils avaient réglé tous les détails de leur succession et étaient parés pour s'en aller. Il restait cependant une dernière question qui les tracassait ; quand et comment deviendraient-ils un Êstres ?

— La métamorphose surviendra sans que vous y preniez garde et vous ignorerez toujours de quelle manière, leur répondit leur visiteur quand ils l'interrogèrent à ce sujet, personne ne doit le savoir. C'est un secret divin. Profitez encore des journées qui viennent, car un matin, au réveil, vous ne serez plus Pierre et Simone, mais l'Êstres Simonpierre.

23 — La fin d'Ismeï

— Votre Ultime Grandeur ; j'ai hérité du pénible devoir de vous informer, en dépit du chagrin que j'en conçois, que nous n'obtenons plus aucune communication de la part des escadres, que nous avons envoyées à la rencontre de celle du clan Kotori.

— Comment avez-vous pu perdre le contact avec une flotte spatiale de cette importance ? glapit aussitôt l'irascible empereur.

Le général Isuko Kobita, chargé de la coordination des actions intergalactiques depuis la forteresse de Takoda, avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Jamais ne lui était échu un rôle si déplaisant et, bien qu'il s'adresse à son souverain par le truchement d'une console de visualisation, il éprouvait le sentiment de se recroqueviller sous le regard meurtrier de celui-ci.

— La flotte impériale a disparu de nos moniteurs. Seules les escadres des clans vassaux et celle de l'amiral Kotori y apparaissent encore, mais elles demeurent muettes et immobiles.

À l'énoncé de ces mauvaises nouvelles, Takoda se figea, fixant le général d'un œil assassin. Celui-ci se félicita de se trouver face à un écran. Au moins, n'avait-il pas à redouter un de ces funestes coups de sabre, dont son souverain gratifiait couramment ceux qui avaient la malchance de lui apporter des informations qui le contrariaient. Takoda se ressaisit très vite et reprit d'un ton sec :

— Êtes-vous en train de m'annoncer que l'escadre impériale, ma flotte, est anéantie ; général ?

— Il est fortement à craindre que oui, Votre Ultime Grandeur, mais ce qui paraît curieux dans cette affaire, si l'on se fie à nos enregistrements, c'est qu'elle fût la seule à ouvrir le feu.

— Mes vaisseaux auraient subi une destruction totale sans que personne les attaque ! Vous moquez-vous de moi, Kobita ?

— Je ne me le permettrais pas ; Votre Ultime Grandeur. Je ne fais que vous rapporter des faits.

L'empereur encaissait douloureusement le coup. Il savait pertinemment que personne ne se risquerait à lui monter un bateau de cette taille. Il ne pouvait donc douter des paroles de l'officier :

— Alerte immédiatement nos défenses orbitales ainsi que notre couverture au sol. Qu'elles se tiennent prêtes à repousser une attaque ! Sur quelles forces spatiales pouvons-nous

encore compter ; général ?

— Pas grand-chose, Votre Ultime Grandeur. Nous disposons de deux croiseurs lourds, actuellement en maintenance et des six destroyers, qui patrouillent la périphérie de Demmssora.

— C'est peu, en effet. Les flottes des vassaux ?

— Les trois escadres les plus importantes sont immobilisées, face à Kotori et celles qui restent sont dispersées dans la galaxie pour assurer la sécurité de l'empire.

— Combien de temps pour les rapatrier ?

— Trop, je le crains ; Votre Ultime Grandeur. Si nous subissons une attaque dans les heures ou même les jours qui viennent, elles ne pourront pas intervenir pour nous aider.

— Donnez malgré tout les ordres pour qu'elles reviennent et déployez toutes les forces que nous possédons au sol. Au cas où l'alerte s'avérerait inutile, elle aura toujours constitué un excellent exercice.

— Je vais m'y employer immédiatement ; Votre Ultime Grandeur.

Comme il achevait sa phrase, son interphone portatif sonna. Il s'excusa, prit la communication, écouta un instant et annonça :

— Votre Ultime Grandeur, la surveillance spatiale m'avertit à l'instant, que l'escadre Ryakoriu s'approche de Demmssora.

— Informez-vous de leurs intentions.

Le général transmet la demande. La réponse arriva aussitôt :

— L'amiral Kotori ramène un Êstres prisonnier, qu'il désire vous remettre, conformément à l'engagement qu'il avait contracté.

— Hum ! Je redoute un piège, mais je ne peux lui retirer le mérite de tenir parole. Qu'il vienne seul ! Son escadre ne doit pas approcher à moins d'un million de kilomètres.

À bord du Ryakoriu, lorsqu'il le réceptionna, le commandant Naruzo s'agaça de cet ordre :

— Que nous n'avancions pas à moins d'un million de kilomètres ! Et avec quoi compte-t-il nous en empêcher ?

— Du calme, mon cher Akemi, l'interrompit, l'amiral Kotori. Ne jetons pas d'huile sur le feu. Obéir à cette exigence ne nous coûte rien et, quoi qu'il dise ou entreprenne, nous arriverons à nos fins.

Sayannaurel contemplait la scène d'un œil amusé. Naguère, c'est Izunu, qui se serait emporté et c'est le commandant qui serait intervenu pour l'apaiser. Quelle évolution !

— Pour regagner Demmssora, nous utiliserons le vaisseau de liaison que Spiro Ismei a si gentiment mis à notre disposition, reprit l'amiral. Mais, avant que nous nous rendions auprès

de l'empereur, j'aimerais assez aller régler son affaire à un certain général. Qu'en pensez-vous, Sayannaurel ?

— Je vous laisse seul juge de l'ordre dans lequel les actions doivent être accomplies ; Izunu.

— Dans ce but, puis-je solliciter votre concours pour neutraliser les unités qui montent la garde à la périphérie de la planète ?

— Elles seront réduites à l'impuissance lorsque vous partirez, amiral.

— Viendrez-vous avec nous ?

— Je vous accompagnerai, mais uniquement pour vous éviter de devoir revenir me chercher. Ce que vous allez traiter là-bas est une affaire d'honneur entre Demms. Elle ne me regarde pas. Réglez-la sans moi, puis nous irons chez Takoda.

— Akemi, invitez Giro Inoué à rejoindre notre bord et formez un commando, fort d'une douzaine de nos meilleurs sabreurs.

— Seulement douze ; amiral ?

— Cet effectif devrait suffire. Lorsque les hommes du général reconnaîtront Giro Inoué, ils se rallieront immédiatement ou ils resteront dans l'expectative, mais je doute qu'ils combattent aveuglément.

— Avez-vous pensé aux cyborgs ?

— Nous emportons le pistolet, rupteur moléculaire.

C'est ainsi que le vaisseau de liaison du Takoda emprunta la direction de Demmssora. Il conduisait Izunu Kotori, Giro Inoué, Izumi Mariagué et douze soldats d'élite à la reconquête de leurs droits. La pierre forte dont Sayannaurel l'avait doté agissait toujours sur lui. Elle absorbait toutes les ondes des systèmes de détection, ce qui le rendait invisible sur les écrans des radars, de sorte que, lorsqu'ils atterrirent sur l'astroport du fief Inoué, la surprise s'avéra totale. Ils se posèrent à proximité des bâtiments, débarquèrent et se déployèrent aussitôt en formation fer-de-lance, Giro et l'amiral en pointe. Une trentaine de guerriers accouraient déjà à leur rencontre, sabres au clair. Giro les arrêta d'un ordre qu'il lança avec un porte-voix :

— Halte soldats ! je suis Giro Inoué. Par ma naissance, je suis souverain seigneur de ce fief, de plein droit. Je considérerai comme traîtres et exécuterai tous ceux qui me combattront ici.

Sa déclaration jeta un froid qui paralysa les hommes. Ils stoppèrent leur course, s'entrecardèrent et rangèrent leurs armes. Un lieutenant s'approcha. Il connaissait Giro. Il le salua respectueusement, ainsi que l'amiral :

— Seigneur Giro, le général Saturo nous avait affirmé que vous étiez mort et qu'un

imposteur avait pris votre place.

— Ai-je l'air d'un cadavre, lieutenant ?

— Non, monsieur. Il se tourna face à ses hommes et confirma, c'est bien le seigneur, Giro Inoué. Je me rallie à lui et vous laisse libres de choisir votre camp.

Avec un bel ensemble, la troupe se rangea derrière son chef légitime, excepté un individu, qui exécuta un demi-tour et s'enfuit en direction, d'où ils provenaient. Une dague, adroitement propulsée, le rattrapa dans sa course et arrêta sa tentative. Lorsqu'il récupéra son arme, le lanceur constata qu'il ne connaissait pas celui, qu'il venait de tuer. Après concertation, il découvrit que sa victime était un élément rapporté au groupe après l'assassinat d'Yumi Inoué.

Fort, à présent, d'une quarantaine d'hommes, Giro se rendit maître de l'astroport sans difficulté. L'opération s'effectua d'ailleurs sans combat, car plusieurs soldats reconnurent le fils de leur défunt seigneur, et se rangèrent aussitôt derrière lui. Leurs compagnons suivirent sans se poser de questions. Ce premier acte se déroula si bien, que personne ne songea à prévenir le général Saturo.

L'amiral Kotori avait assisté à l'affaire en spectateur. Il s'était gardé d'intervenir, laissant à Giro Inoué le soin de rentrer dans ses droits par lui-même. Néanmoins, sa présence attestait aux yeux de tous que Giro bénéficiait de l'aval de son suzerain, pour couvrir son action. Si un autre clan venait à contester la validité de celle-ci, le témoignage du seigneur Izunu Kotori pèserait lourd dans la balance.

Quand l'astroport fut reconquis, la troupe de Giro, qui avait encore grossi d'une vingtaine d'hommes, s'entassa sur plusieurs plateformes de transport, et se dirigea vers la résidence Inoué, pour en chasser les occupants et châtier le traître.

Le général Saturo avait placé sa garnison en alerte avant qu'ils arrivent.

Aussitôt après son installation dans les lieux, il avait ordonné qu'une surveillance continue soit exercée sur un large périmètre, dont la demeure constituait le centre. Elle s'était traduite, à l'aide de drones, par le survol permanent du domaine et de ses environs. Ils avaient repéré l'approche du convoi de Giro, mais trop tard pour que le traître puisse s'enfuir.

Entouré de sa garde personnelle, dont il avait exclu tous les soldats rattachés au clan avant son accession, il s'était retranché dans la propriété. La quarantaine d'hommes qui la constituaient n'avaient, a priori, aucune raison de rejoindre Giro.

Celui-ci avait déployé sa troupe. Elle encerclait le parc, mais avant de les lancer à l'assaut, il s'adressa à ses adversaires :

— Soldats de la résidence Inoué, la demeure que vous vous apprêtez à défendre, en tout

honneur, appartenait à mon père. J'en suis l'héritier légitime, ainsi que des droits sur ce fief. Nous vous surclassons en effectif. Malgré votre vaillance et votre courage, vous serez battus. Cependant, considérant que vous ne détenez aucune responsabilité dans la situation qui nous oppose et pour éviter un massacre inutile, je vous offre de me rejoindre. J'épargnerai votre vie et je m'engage à vous garder à mon service par la suite, si vous en exprimez le désir. Décidez-vous, je vous laisse cinq minutes.

Le délai écoulé, le portail de la résidence s'ouvrit. Une vingtaine de soldats sortit sous les injures et les malédictions du général que la colère poussait à des extrémités de langage indignes de son rang. L'officier qui les conduisait se présenta à Giro :

— Lieutenant Arakani, seigneur. Mes hommes et moi nous soumettons à votre clémence. Nous devons, cependant, formuler une requête.

— Je vous écoute.

— Nos camarades nous ont autorisés à partir contre la promesse que nous ne participerions pas à l'assaut. Permettez-nous de respecter cette parole donnée.

— C'est raisonnable et honorable. Rejoignez l'astroport, je vous y retrouverai quand j'en aurai terminé ici.

— Merci, seigneur, notre loyauté vous est désormais acquise.

Le lieutenant rassembla sa troupe en formation de marche et quitta les lieux. Giro harangua la sienne :

— Soldats, nous allons passer à l'offensive. À moins que vos adversaires se rendent, n'accordez aucun quartier. Toutefois, je ne tolérerai aucune cruauté gratuite. Épargnez les femmes et les enfants si vous en trouvez. Le général Saturo m'appartient, ne le touchez pas. À l'attaque, soldats !

La troupe se rua à l'assaut. La résidence était ceinte de murets qu'ils franchirent aisément en s'aidant mutuellement, deux à deux. Derrière s'étendait le parc qui entourait la maison. Le périmètre était devenu trop vaste pour l'effectif resté fidèle à Saturo. Il s'était donc retiré, au plus près de l'habitation où il attendait l'adversaire de pied ferme. Mais, la disproportion des forces atteignait un tel point, que la partie était jouée d'avance. Giro arrêta ses hommes avant que les premiers duels s'engagent. Il offrit une ultime chance aux défenseurs :

— Messieurs, c'est au général Saturo que je viens demander de rendre des comptes, pas à vous. Il vous a trompé, mais votre respectabilité est sauve. Cependant, à un contre trois, vous êtes perdus si vous persistez. Ne soyez pas entêtés, ne gâchez pas vos vies inutilement.

L'homme, qui lui faisait face, répondit :

— Votre magnanimité vous honore, seigneur Giro. Pour ma part, je me retire et vous cède

la place.

Il rengaina son sabre et attendit.

— Partez, quittez cet endroit et ne revenez jamais.

Akimo Saturo se manifesta alors. Il se tenait, entouré de quatre cyborgs de combat, qu'il commandait personnellement, sur la terrasse, devant la maison.

— Espèce de traître ! s'exclama-t-il indigné. Vous avez prêté serment.

— Général, un engagement pris sur un mensonge n'a aucune valeur, répondit l'homme.

Puis, il s'adressa à ses camarades :

— Rejoignez-moi, s'il vous reste un minimum de bon sens, plus rien ne nous retient ici.

Un à un, les défenseurs rangèrent leurs armes et suivirent celui qui avait été le précurseur du mouvement, si bien que Saturo se retrouva isolé avec ses créatures robotiques. Giro l'interpella :

— Général, vous êtes seul à présent. Ce n'est plus maintenant qu'une affaire d'honneur entre vous et moi. Descendez, je vous offre un combat loyal.

Celui-ci partit d'un rire sarcastique et asséna :

— Je me moque de votre duel. J'attends des renforts et, contre mes cyborgs, vous ne pouvez rien.

Pour toute réponse, Giro sortit le pistolet, rupteur moléculaire, et ouvrit le feu sur les machines, qui disparurent tour à tour dans un éclat de lumière :

— Que disiez-vous général ?

Soudain désemparé et démuné de protection, celui-ci perdit de sa superbe. Ravalant sa morgue, il quémанда :

— Qu'est-ce qui me garantit que vous m'épargnerez si je vous bats ?

— Moi, intervint l'amiral Kotori, si vous remportez ce duel, vous gagnez le droit de partir libre, mais n'allez pas vous imaginer que vous conserverez ce que vous avez acquis par la trahison.

Privé d'autres possibilités, le général Saturo dut se résoudre à affronter ses responsabilités. Il se révélait en excellente forme physique et bénéficiait de l'expérience d'une vie passée au service des armes, mais, en face, la fougue de la jeunesse et le désir ardent de venger l'honneur de ses morts constituaient des atouts puissants. Ils suffirent à créer la différence.

Le combat entre les deux hommes s'engagea au centre d'un cercle de soldats. L'amiral Kotori en fut l'arbitre. Au troisième assaut, après une esquive suivie d'une contre-attaque, la tête du général roula sur la pelouse humide. Le fief et le clan Inoué venaient de retrouver leur maître. Izunu apprécia en connaisseur :

— Mon cher neveu, mes félicitations, vous serez un grand chef de phratrie. Vous avez réussi l'exploit de rentrer dans vos droits, sans verser d'autres sangs que celui du traître. Je dois avouer que moi-même ne me serai pas montré aussi économe que vous, de la vie de tous ces gens. C'est une belle qualité que vous possédez là. Cultivez-la, elle vous conduira à une haute destinée.

— Je vous remercie du compliment, amiral. Mais, remarquez qu'en les épargnant j'ai préservé les miens également. Maintenant, si vous le permettez, j'aimerais rester ici, avec Izumi, pour reprendre le fief en main.

— Je préférerais que vous vous retiriez jusqu'à l'astroport, au moins en attendant que Sayannaurel en finisse avec Ismei. Là-bas, vous bénéficierez d'un périmètre sécurisé par la clôture à rupteurs et disposerez de tous les hommes que vous avez ralliés à vous. N'oubliez pas que le général avait appelé des renforts.

— Vous êtes plus fin stratège que moi, amiral. J'aurais dû y penser tout seul. Je vais fermer la résidence et nous rejoindrons l'astroport avec vous.

Lorsque vint le moment de remonter dans le vaisseau de liaison, pour aller poursuivre son action avec Sayannaurel, Izunu serra chaleureusement la main de son neveu :

— Montrez-vous très prudent, Giro. Tout danger n'est pas encore écarté. Je vous laisse mes douze sabreurs. Jusqu'à ce que nous nous retrouvions, ils demeurent à votre disposition.

— Je m'efforcerai d'incarner la méfiance ; amiral. Et, si pour la suite mon aide vous paraissait utile en quoi que ce soit, comptez sur moi.

— Ce sera avec joie. Au revoir, Giro. Prends soin de toi.

— Au revoir, mon oncle, et bonne chance.

Le vaisseau de liaison du Takoda décolla, s'éleva rapidement et disparut dans l'azur. Il demeurait toujours masqué pour la détection de Demmssora. Il vola jusqu'à sortir de l'atmosphère et se dirigea vers Honshiu. Lorsqu'il en parvint à la verticale, Sayannaurel le rendit de nouveau décelable.

Voyage compris, la reconquête du fief Inoué n'avait demandé qu'une huitaine d'heures, durant laquelle Takoda et sa cour étaient restés dans l'ignorance de ce qui se passait. Toute leur attention allait à l'escadre Ryakoriu, qui s'était immobilisée à un million de kilomètres de Demmssora, comme Takoda le lui avait ordonné. Takoda se posait beaucoup de questions à propos des motivations de l'amiral Kotori. Certes ! Sa flotte se trouvait là, sans aucune opposition à redouter, mais il ne semblait pas vouloir prendre l'initiative d'entrer en conflit avec son empereur et c'est précisément ce qui déroutait celui-ci. Lui n'aurait pas hésité une seconde à mettre la planète à feu et à sang.

Il avait daigné se rendre jusqu'à la salle de contrôle où, sur les écrans de la détection, l'escadre formait une grappe de points lumineux. Rien ne bougeait.

Aussi, la subite manifestation du vaisseau de liaison à la verticale de la capitale créa-t-elle une surprise totale, à laquelle s'ajouta l'étonnement lorsqu'il prit contact avec eux. Le technicien alerta Takoda aussitôt :

— Votre Ultime Grandeur ! Une navette de transport du Takoda est soudainement apparue sur nos moniteurs, sans que nous décelions son approche.

— Qui le commande ?

— L'amiral Kotori, Votre Ultime Grandeur. Quelle conduite devons-nous adopter ?

— Izunu Kotori ! Bien, ainsi pourra-t-il nous expliquer ce qui est arrivé à notre flotte. Autorisez-le à atterrir, mais sous haute surveillance. Au moindre signe d'hostilité, détruisez-le.

Izunu posa son appareil sur l'astroport d'Honshiu, alors que la nuit était tombée. Il en sortit en compagnie de Sayannaurel qui, d'une injonction mentale à la pierre forte dont il l'avait doté, scella le vaisseau. Puis, il concentra son attention sur ce qui les entourait. Ils se trouvaient dans les faisceaux croisés de plusieurs projecteurs et dans la ligne de tir d'une armée de soldats. Ils demeurèrent statiques, attendant les ordres, qui n'allaient pas manquer de suivre. Amplifiée par de puissants haut-parleurs, une voix autoritaire retentit :

— Amiral Kotori, considérez-vous comme aux arrêts, ainsi que votre — embarras de l'interlocuteur — invité. Restez immobiles et laissez vos mains en évidence.

Izunu regarda Sayannaurel, guettant sa réaction :

— Obtempérons, mon ami. Ils n'hésiteraient pas à tirer et l'endroit deviendrait vite infernal.

— Oui, pour eux !

Ils écartèrent sagement leurs bras de leurs corps, pour dissiper toute équivoque, et attendirent la suite qui survint rapidement. Un cercle de soldats les entoura tandis que leur chef s'approchait et les observait attentivement. Ne décelant aucune menace, il procéda à une fouille succincte. D'une pensée, Sayannaurel abaissa le niveau de leur protection, pour la lui permettre. Izunu fut délesté de son arme de service, qu'il avait récupérée après la mort du commandant Yohuri. Alors, sûr de ne courir aucun risque, un officier supérieur se présenta :

— Capitaine Okoru Sumita, amiral. Par ordre de son ultime grandeur, vous êtes désormais mon prisonnier. Veuillez m'accompagner.

Pour l'occasion, et non sans malice, Izunu se laissa aller à une de ses célèbres colères :

— Monsieur Sumita, rugit-il, je ne vous suivrai nulle part, avant de connaître le motif de

mon arrestation !

Le capitaine, qui lui avait déjà tourné le dos, fit volte-face. Il jaugea son interlocuteur du regard, prêt à le rabrouer vertement, mais la détermination, qu'il lut dans ses yeux, l'en dissuada. Il préféra temporiser, laissant le soin de remettre le rustre à sa place, à ses supérieurs. Il répondit laconiquement :

— Trahison ; amiral.

Avant que celui-ci ne rugisse de nouveau, une main amicale se posa sur son épaule, qui l'apaisa aussitôt, tandis que la voix grave et profonde de Sayannaurel s'adressait à l'officier :

— Capitaine Sumita, je m'appelle Sayannaurel. Je suis venu ici en tant que représentant de la confrérie des Êstres. À ce titre, je devrais bénéficier des égards dus à un ambassadeur et je suis en droit de considérer votre accueil comme une insulte délibérée. Je vous somme donc de me conduire devant votre autorité, à laquelle je destine une communication de la plus haute importance.

— Amiral Kotori, depuis quand accordez-vous à vos détenus le droit de s'adresser à nous ?

— Monsieur Sumita, Sayannaurel n'est pas mon prisonnier. Je dirai même que c'est plutôt le contraire et je vous invite à le traiter avec respect et à accéder à sa demande.

— Sinon quoi ? Il va se fâcher !

— C'est une éventualité dont vous devriez tenir compte, capitaine. Vous n'imagineriez pas ce dont il s'avère capable.

L'officier se moqua délibérément :

— Hou ! le grand méchant vilain Êstres qui veut nous effrayer !

— Monsieur Sumita ! vous êtes certainement informé du sort de la flotte impériale, reprit l'amiral.

— Quel rapport ? s'enquit celui-ci, brusquement rappelé à la réalité.

— Très peu, capitaine, si ce n'est que c'est lui, tout seul, qui l'a anéantie. Comme je vous le disais, vous devriez reconsidérer votre attitude à son égard.

L'officier perdit soudain toute envie de se moquer. Il était devenu blême, regardant tour à tour Sayannaurel et l'amiral, ne sachant plus quelle contenance adopter. La sonnerie de son interphone portatif le tira d'embarras.

En haut lieu, ses chefs avaient écouté, avec satisfaction, sa prestation d'accueil, depuis les premiers mots. Mais l'information que venait de livrer Izunu avait provoqué un émoi certain. Quand il rangea son appareil dans son étui, les consignes que le capitaine avait reçues, concernant les deux visiteurs, le déchargeaient de la plus grosse part de responsabilité en cas d'incident. Il retrouva vite de sa superbe et, soudain affable, il reprit :

— Messieurs, je vous prie d’excuser l’accueil, pour le moins glacial, dont je vous ai gratifiés. Ce fut une invraisemblable méprise que je vous invite à oublier. Si vous voulez bien m’accompagner, le général Kobita vous attend.

Il les convia à s’installer sur un disque de transport et, sous bonne escorte, ils furent conduits au palais, où ils demeurèrent en résidence surveillée pendant l’organisation de l’entrevue avec l’empereur.

Pour l’occasion, la curiosité l’emporta sur la paranoïa. Depuis toujours, Takoda entendait parler des Êstres et il les faisait pourchasser, mais il n’en avait jamais rencontré. Aussi, désirait-il assister en personne à l’audition de celui que l’amiral Kotori lui amenait. Ensuite, il se réservait le droit de disposer de lui à sa guise.

En bon despote imbu de lui-même et de son pouvoir, il s’imagina puérilement qu’il pouvait impressionner son visiteur, en étalant ses richesses et sa puissance. Il l’accueillit donc, dans la grande salle d’apparat du palais. Pour l’occasion, l’endroit était somptueusement décoré, des fruits des innombrables pillages, auxquels les Demms se livraient en son nom. Il avait même poussé le vice, jusqu’à faire installer un trône d’or massif, orné d’une multitude de gemmes de toutes les couleurs.

Pour satisfaire sa vanité et remplir les lieux, il avait requis la présence d’une foule. En conséquence, tous les dignitaires de la capitale et les chefs de clans, qui se trouvaient sur Demmsora, avaient reçu une convocation envoyée à la hâte. Les militaires étaient aussi représentés. En grande tenue, ils affichaient des mines sombres, car ils portaient le deuil de la flotte impériale. Ils éprouvaient à la fois de la curiosité à rencontrer celui à qui revenait la responsabilité de sa destruction, et de la colère à devoir lui témoigner des égards.

Tout ce monde ne remplissait l’immense salle qu’aux deux tiers. Pour combler les vides et par crainte d’un nouvel attentat, Takoda avait mobilisé sa garde personnelle. Celle-ci l’entourait, prête à former un rempart humain en cas de besoin. Une unité d’élite, choisie parmi celles qui stationnaient hors du palais, s’était mêlée à la foule des invités et observait les faits et gestes de chacun. Une seconde était chargée de filtrer les entrées et les sorties, tout en surveillant le déroulement de la cérémonie. Enfin, deux pelotons de cyborgs de combat, déployés sur le pourtour de la salle, complétaient le dispositif.

En lieu et place du brouhaha de conversations à voix haute des rassemblements libres, une espèce de chuintement de discussions murmurées émanait de cette masse humaine. Il témoignait de la défiance envers leur hôte, des Demms qui n’appartenaient pas au clan Ismei. D’ailleurs, bon nombre d’entre eux ne se réjouissaient pas d’avoir dû venir là. Ils n’avaient déferé à l’impérieuse convocation qu’ils avaient reçue que pour éviter d’encourir les foudres

de la police politique de l'empereur.

Trois rangs de gardes impériaux entouraient le trône, où siégeait Takoda, ne laissant sur le devant qu'une ouverture de deux mètres de largeur. Sur une dizaine de mètres, un couloir bordé d'uniformes de gens qui appartenaient au même corps s'amorçait depuis ce passage. Puis, ceux de l'unité d'élite venue de l'extérieur leur succédaient.

Ce couloir, qui reliait le riche fauteuil à l'entrée de la salle, n'apparaissait pas rectiligne. Les stratèges de la sécurité avaient imaginé un tracé qui zigzaguait dans la foule, pour priver les arrivants d'une vue directe sur l'empereur et éviter ainsi qu'un éventuel agresseur ne tente un tir depuis la porte. Pour la même raison, le siège du souverain n'était pas surélevé.

Lorsque Sayannaurel et l'amiral Kotori furent introduits dans les lieux, le bruit se retira dans la salle, depuis l'entrée vers le trône, donnant l'impression de s'éloigner comme un orage qui laisse le silence derrière lui.

Les deux arrivants constituaient la cible de tous les regards, dans lesquels ils décelaient tour à tour la curiosité, la haine, l'interrogation, l'étonnement, ou encore, l'indifférence. Précédés du général Kobita, ils avancèrent dans l'étroit chemin balisé d'uniformes. Derrière eux, les gardes avaient refermé les portes, comme s'ils avaient craint qu'une armée les suive. Trois rangs de cyborgs s'étaient placés devant elles, coupant toutes possibilités de fuite. Ils se trouvaient dans l'antre de la bête, sans autre solution, que celle d'aller à sa rencontre.

La foule qui les scrutait et la représentation de puissance et de pouvoir, qui se dégagait de l'endroit, à cet instant précis auraient intimidé le commun des mortels. Mais, l'amiral y évoluait à l'aise, en ayant été à maintes reprises acteur et se sachant à l'abri dans ce qu'il appelait maintenant, sa peau blindée. Quant à Sayannaurel, ce déploiement d'uniformes et d'armes, tous ces yeux braqués sur lui avec la multitude d'expressions inscrites sur les visages et dans les prunelles le laissaient de marbre. Tout ce décorum glissait sur lui comme la pluie sur les feuilles des arbres. D'ailleurs, dominant la foule de soixante centimètres, il la voyait de haut, ce qui fit baisser plus d'un regard lorsqu'il les croisa.

Ils furent contraints de s'arrêter cinq mètres avant le trône. Le général Kobita salua son souverain en mettant un genou à terre, imité par l'amiral, qui agissait plus par habitude que par respect. Sciemment, Sayannaurel, lui, resta debout, dans une attitude de défi face à l'empereur. Il ne lui accorda pas même l'honneur d'un hochement de tête ou d'une ébauche de révérence. Il le fixait du regard dur et autoritaire d'un professeur, qui s'apprête à morigéner un mauvais élève.

Takoda, ignorant l'amiral, n'avait d'intérêt que pour cet homme immense, qu'il se réjouissait d'avance de détenir en son pouvoir et qui d'entrée de jeu cherchait à le provoquer.

Il entendait bien remporter le duel de volonté dans lequel il s'était imprudemment engagé, en essayant de soutenir l'assaut visuel de son interlocuteur. Mais, son adversaire ne cillait même pas, alors que lui ressentait déjà des picotements dans les yeux. Il regretta bientôt sa témérité, qui l'avait poussé à entrer dans ce jeu inutile, mais, refusant de céder, il opta pour une diversion qui lui permettrait de garder l'initiative tout en ménageant sa fierté. Il attaqua verbalement :

— Ne saluez-vous pas les empereurs, dans votre confrérie, êtres ?

Sayannaurel lui adressa un sourire railleur :

— Empereur Takoda, je m'appelle Sayannaurel. Je ne suis pas venu ici pour échanger des politesses. Je suis chargé d'un ultimatum aux termes duquel vous abdiquerez votre souveraineté, rendrez toutes vos armes, vous retirerez dans votre fief, et n'interfêrerez plus jamais dans les affaires politiques de Demmssora. Si vous le repoussez ou si vous vous y soumettiez et que vous en transgressiez les clauses, nous serons fondés à vous détruire, vous, votre famille, votre clan et tous ceux qui vous sont liés ainsi que vos biens et toutes vos possessions. Non négociables, ces exigences de notre part viennent en compensation de l'agression que vous avez menée contre nous.

Takoda le regarda d'un œil sidéré, puis il éclata d'un rire dément qui dura assez pour déclencher l'hilarité dans les premiers cercles des gens qui assistaient à la scène. Le ricanement cessa aussi soudainement qu'il avait commencé et l'empereur explosa littéralement de rage :

— Quoi ? Comment ? Vous osez venir me menacer ! Dans mon palais ! Au milieu de mes soldats ! Devant mes sujets ! Quelle outrecuidance, quelle arrogance, quelle impertinence ! Êtes-vous devenu complètement fou ? Qui donc croyez-vous incarner pour supposer que vous allez m'effrayer ?

— Je suis celui, qui a déjà anéanti votre flotte spatiale, empereur, et qui n'hésitera pas, à aller beaucoup plus loin si vous vous obstinez.

— Gardes ! Abattez-le.

D'une pensée, Sayannaurel augmenta l'épaisseur de son bouclier protecteur et de celui de l'amiral et avant que quiconque n'ait bougé il reprit :

— Avant que vous commettiez l'irréparable, empereur fou, regardez ce que je puis accomplir.

Puisant dans l'énergie de la pierre forte qui le préservait des atteintes extérieures, il déclencha une onde de lumière bleue qui, sous la forme d'une sphère, envahit toute la salle, selon un processus identique à celui qui avait détruit les installations minières sur Immur.

Après les cyborgs qui donnèrent l'impression de se volatiliser, Takoda vit tomber en poussière, entre leurs mains et dans leurs fourreaux, toutes les armes de ses soldats humains. Même son trône disparut sous lui et il se retrouva, le cul par terre, dans une poudre d'or et de bijoux si fine qu'il en vola partout lorsqu'il s'agita. Il était devenu hystérique et hurlait des ordres contradictoires à ses gardes, qui les sommaient de les tuer, de les capturer, de les torturer et de les occire de nouveau. Tandis qu'il se retirait, sous la protection du mur humain formé par ses troupes, la voix grave et profonde de Sayannaurel s'éleva encore, assez forte, pour couvrir le tumulte ambiant :

— Je vous accorde cinq jours, empereur. Cependant, chaque vingt-quatre heures, qui s'écouleront sans réponse de votre part, s'accompagneront d'une destruction. Je conclurai par vous et cette monstruosité que vous appelez votre palais. Venez, amiral, nous en avons terminé ici.

Ils quittèrent la salle sans problèmes, car les gens qui s'y trouvaient étaient désarmés, et personne ne voulut ou n'osa s'interposer. En revanche, parvenus à l'extérieur, ils essuyèrent un feu nourri, auquel ils ne se donnèrent pas la peine de riposter, faute de moyens. Cependant, cela se faisait tout seul. Leur protection renvoyait systématiquement tous les projectiles, qui les atteignaient, à leurs expéditeurs, ce qui causa la perte d'une grande partie de la garde impériale et des troupes d'élite du clan Ismei. Ce fut un vrai massacre que Sayannaurel aurait pu éviter, mais qu'il préféra laisser s'accomplir. Il espérait ainsi accroître le poids de la démonstration qu'il venait d'effectuer dans la salle.

Ils traversèrent le champ de tir, du pas tranquille de badauds, qui se promènent innocemment, en discutant comme si rien n'existait autour d'eux :

— Vous n'imaginez pas le plaisir que m'a procuré votre intervention devant l'empereur. C'était tellement bon, que j'aurais voulu qu'elle dure encore, s'extasiait l'amiral.

— Bah ! je n'ai pas eu grand mérite, Izunu. Couverts par la protection dont nous jouissons, nous ne risquons rien.

— Certes ! Néanmoins, c'est bien la première fois que je voie un individu lui mettre le nez dans sa crotte et s'en aller sur ses deux pieds. Comme je le connais, il n'en décollera pas pendant trois jours et il va envoyer contre nous tout ce qu'il va pouvoir mobiliser de contingents militaires.

— Je me doute bien qu'il n'en restera pas là. Aussi attendrons-nous sa réaction à l'abri. Nous ne sommes pas venus ici pour décimer les armées de Demmssora. Certes, plusieurs corps portent de lourdes responsabilités, mais la plupart ne sont que des subalternes qui n'ont pas eu le choix.

— Qu’avez-vous prévu pour la suite ?

— Dans un premier temps, nous allons regagner notre vaisseau, d’où nous observerons l’évolution de la situation, en nous tenant prêts à décoller si les événements nous y contraignent. De là, je mettrai à exécution les mesures de rétorsion que j’ai annoncées tout à l’heure, mais je vous avoue que ce sera à contrecœur. Je préférerais de loin qu’il capitule et que nous réglions cette affaire sans verser de sang.

— Hélas ! N’y comptez pas. Ce n’est pas le genre de la maison. Celui-là entraînera tout le monde à sa suite, dans la défaite et dans la mort.

— Malheureusement ! Je crains fort que vous n’ayez raison. Aussi, pour limiter les dégâts, ne nous attarderons-nous pas trop ici-bas. Sans sa flotte, il ne pourra pas nous pourchasser. Nous gagnerons donc en tranquillité dans l’espace.

— Détrompez-vous, Sayannaurel, les trois escadres qui demeurent immobilisées face à la mienne ne représentent pas l’intégralité de la puissance spatiale de l’empire.

— Effectivement, mais d’après mes renseignements, celles qui restent sont si éloignées que d’ici qu’elles reviennent, leur présence s’avérera inutile.

Ils se retirèrent dans le vaisseau de liaison, qui les avait amenés. Là, abrités sous un dôme d’énergie engendré par une pierre forte, ils attendirent la réaction de Takoda, qui survint sans tarder.

Une multitude de blindés de tous genres encercla promptement leur refuge. Sans sommation, ils ouvrirent sur eux un feu nourri, dont la destruction de plusieurs d’entre eux par ricochets constitua le seul effet notable. Comprenant que l’obstination bornée des officiers mettait en péril tous leurs subordonnés, Sayannaurel fit décoller son vaisseau et ils rejoignirent la sécurité de l’espace, où une débauche de missiles, qui s’avérèrent aussi inefficaces que tout le reste, les poursuivit. Commença alors une longue veille qui dura cinq jours. Mais, comme prédit, la capitulation de Takoda ne vint pas.

Au terme de l’ultimatum, retranché dans le bunker enfoui sous sa forteresse, Takoda ne voulait toujours pas entendre raison. À ses pieds gisait le corps décapité du dernier conseiller qui avait tenté de le convaincre d’abdiquer. Pourtant, à cause de son entêtement, la phratric Ismei avait pratiquement cessé d’exister. Le palais et ses occupants constituaient tout ce qu’il en restait. Jour après jour, Sayannaurel avait renouvelé sa semonce, en annonçant à contrecœur, les destructions, qui lui était assortie.

Il avait commencé par l’outil de production du clan. Les usines, les entrepôts, les magasins et les ateliers de réparation avaient disparu au contact d’une sphère de lumière qui était née dans leurs enceintes, comme par enchantement. Pour épargner le personnel, dont la plus

grande partie n'était que de pauvres bougres qui y gagnaient péniblement leurs vies, le phénomène était survenu au milieu de la nuit.

Le lendemain, la production agricole avait enduré le même sort, payant ainsi la folie et l'obstination de son chef. La manifestation de la puissance des Êstres avait touché essentiellement les terres dans le fief du clan. Les récoltes encore sur pied avaient brûlé. Les stocks, les bâtiments et le matériel avaient subi l'anéantissement le plus total. Le bétail avait péri de même qu'une grande partie du personnel, qui était liée à la phratrie depuis plusieurs générations. Cette apocalypse traduisait l'œuvre des terribles sphères de lumière qui apparaissaient sans que l'on sache comment.

Le troisième jour, les mines s'étaient effondrées sur elles-mêmes, après qu'une alerte avait permis d'évacuer les ouvriers. À l'extérieur, un globe exterminateur avait anéanti les installations et tous ces gens, féaux d'Ismeï, qui ne s'aventuraient jamais dans les galeries et méprisaient ceux qui y travaillaient.

Sayannaurel avait alors tenté de reprendre contact avec le palais, mais celui-ci avait refusé obstinément de répondre à ses appels. Le lendemain, une sphère de lumière rouge était apparue dans la résidence historique du clan Ismeï et avait balayé tout le territoire du fief, répandant la mort, la destruction et la désolation sur son passage. De ce qui se révéla un domaine florissant, il n'était resté que la terre nue, là où elle était cultivée et la faune et la flore sauvages ailleurs. Une guerre, avec son cortège de bombardements et de dévastations, n'aurait pas fait mieux, mais peut-être aurait-elle laissé des survivants, ce qui ne s'avéra pas le cas ici, au grand regret de Sayannaurel.

Durant ces journées funestes, les clans vassaux s'étaient prudemment retirés chez eux. Ils avaient mesuré la valeur de l'adversaire et vite compris qu'ils ne jouaient pas dans la même catégorie. Ils attendaient donc patiemment le dénouement de la crise, en comptant les coups et en espérant pouvoir avancer leurs pions, quand viendrait le moment de reprendre les rênes du pouvoir.

Dans l'espace, les trois flottes alliées d'Ismeï avaient recouvré leurs moyens de communication. Grâce à leur technique, elles avaient assisté en direct à l'anéantissement de la puissance d'Ismeï, mais elles étaient toujours maintenues dans l'incapacité de se mouvoir ou de combattre. Les autres escadres, qui avaient amorcé leur retour vers Demmssora au début des événements, l'avaient suspendu à l'initiative de leurs chefs propres. Elles attendaient sagement que l'horizon s'éclaircisse.

Takoda demeurait donc isolé. Ses proches, qui savaient ne devoir espérer aucune mansuétude des Êstres si l'empereur s'entêtait, paraissaient résignés à leur sort. Ce qui restait

de sa garde, fanatisée à outrance, s'était déployé au voisinage du bunker impérial et s'apprêtait à livrer un dernier combat. Enfin, tous ceux que les jours précédents avaient privés de refuge et qui pensaient trouver la sécurité au palais occupaient les luxueuses installations de celui-ci, désormais inutiles. Nombreux étaient ceux aussi, qui s'étaient dispersés dans la ville, espérant ainsi échapper au châtement prévu pour eux par les Êstres.

De leur côté, afin de disposer de moyens de communication plus performants, Sayannaurel et l'amiral avaient rejoint le Ryakoriu. De là, ils avaient établi le contact avec l'ensemble des flottes demms et leur avaient enjoint de suivre avec intérêt la dernière tentative de l'Êstres, pour infléchir la volonté de Takoda. Quand il fut convaincu d'avoir obtenu l'attention de tous, celui-ci entreprit un ultime appel à la raison en direction du palais. Il insista longtemps, mais en pure perte. Personne ne daigna seulement répondre pour confirmer qu'on l'avait entendu. Alors, Sayannaurel conseilla à tous ceux, qui l'écoutaient, de ne rien perdre de ce qui allait se produire et, avec une détermination farouche, il déclencha l'apocalypse finale.

Sur Demmssora, au cœur de la capitale, dans une dalle qui composait le sol de la résidence impériale, une pierre forte commença à pulser une lueur rose qui enfla et devint plus éclatante, à mesure que les pulsations s'accéléraient. Une sphère de lumière se développa à partir de là, virant au rouge sanguin lorsqu'elle fut entièrement constituée. Puis, elle entreprit de gagner en volume. Un observateur judicieusement placé aurait pu s'apercevoir que le vide régnait à l'intérieur. Le pavé qui l'avait hébergé n'existait plus. Le globe destructeur enflait, annihilant tout ce qui entra en contact avec lui. Dans toutes les directions, depuis son centre, rien ne lui échappait. Minéraux, métaux, bois, textiles, végétaux, matières synthétiques et êtres humains, tout fut néantisé, ne laissant qu'une épaisse couche de poussière au fond du trou béant, qui demeura après que le phénomène, devenu violet, quitta les lieux pour se répandre en ville.

Ayant changé de couleur, la lumière avait cessé toute action destructive, mais tous les individus, qui avaient cherché refuge dans la cité, sans exception, succombèrent à son contact, sous les yeux exorbités et apeurés des gens, qui les côtoyaient, et qui s'inquiétaient pour leurs propres vies.

Dans son bunker, où il s'était cru hors d'atteinte, Takoda ne s'aperçut même pas qu'il périssait, mais, avant, il avait vu disparaître tous ceux qu'il chérissait, et n'avait réalisé sa folie qu'à ce moment-là ; trop tard, beaucoup trop tard. Il était mort, rempli de honte et de remords.

Parallèlement, dans l'espace, les deux croiseurs lourds et les six destroyers, qui constituaient les vestiges de la flotte Ismei, se diluèrent dans le vide spatial, avec un éclat lumineux du plus bel effet.

Quand tout fut terminé, Sayannaurel prit la parole sur les ondes :

Demms de toutes origines, les représailles que nous avons exercées sur le clan Ismei sont achevées. Nous le considérons comme seul responsable de l'agression, que nous avons subie. Vous ne devez donc plus redouter d'actes hostiles de notre part, sauf à persister dans votre comportement belliqueux. À aucun moment, l'amiral Kotori et sa flotte n'ont eu d'implication dans notre action. Ils n'ont constitué qu'un instrument dont je me suis servi pour approcher Demmssora. J'ai terminé ce pour quoi j'étais venu ici. J'espère et je souhaite que, désormais, vous ayez tous à cœur de mettre en place un régime équitable, pour rétablir la stabilité sur votre planète et la paix dans la galaxie. Je vous conseille, pour y parvenir, de prêter une oreille attentive aux idées d'Izunu Kotori, qui est un homme avisé, ayant une vision cohérente de votre avenir. Gardez toujours à l'esprit le souvenir de l'anéantissement du clan Ismei. Sachez que nous autres, êtres, vous tiendrons éternellement à l'œil. Efforcez-vous d'agir de telle sorte que nous ne soyons jamais obligés de revenir, car notre retour signifierait votre fin.

Sur ces mots, il coupa la communication et s'adressa à l'amiral Kotori :

— Voilà, Izunu, tout est dit. À vous de jouer maintenant. Dans une dizaine de minutes, les flottes de vos compatriotes retrouveront leurs autonomies et la vôtre perdra la protection que je lui avais octroyée. Quant à vous, la prudence me commande de vous laisser la vôtre pour quelque temps encore. Vous risquez d'en avoir grand besoin. Il lui tendit sa dextre. Je vous souhaite beaucoup de courage Izunu. Bonne chance !

Izunu serra la main offerte :

— Vous reverrai-je, Sayannaurel ?

— J'espère que non, Izunu, cela signifierait que vous avez échoué.

— Dans ce cas, adieu Sayannaurel, car je réussirai où je mourrai.

— Commandant Naruzo, je vous avais promis de remplacer votre arme, que j'ai cassée. Hélas ! Les circonstances ne me l'ont pas permis. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser.

— Que vaut un sabre en comparaison du cadeau que vous venez de nous offrir ? Partez tranquille, Sayannaurel, comme vous me l'aviez assuré, vous m'avez dédommagé avantageusement.

— Merci, commandant. Adieu, donc, à vous tous.

— Épilogue

Le soleil brillait haut dans le ciel de Duniya Ilimi, lorsque Sayannaurel ouvrit les yeux. Il avait dormi longtemps pour récupérer des fatigues que lui avaient procurées les épreuves, qu'il venait de vivre, car la pierre forte le soutenait et l'alimentait en énergie durant son action, mais l'épuisement le rattrapait aussitôt que cessait l'effet bénéfique du minéral. Il se sentait bien, prêt à passer à d'autres occupations. Il se leva et commanda mentalement, un petit déjeuner qui arriva sur sa table, par le jeu d'une multitude d'automatismes. Il s'installa et l'attaqua avec appétit. Il mangeait en se demandant à quoi il allait employer ses journées, désormais, quand il ressentit l'appel psychique de Maurinenjalbert :

— Bonjour, frère Sayannaurel. Toute la confrérie se joint à moi pour se réjouir de ton retour parmi nous.

— Je te remercie, frère Maurinenjalbert. C'est agréable de se retrouver chez soi. Mais, qu'est-ce qui me vaut cet appel matinal ?

— J'aimerais que tu viennes chez moi, car je dois te confier une nouvelle mission qui t'apportera, j'en suis convaincu, une grande satisfaction et un cadeau inespéré — silence — si j'ose m'exprimer ainsi.

— Une surprise ! Dans ce cas, je vais me hâter.

Sayannaurel termina son repas, choisit un vêtement dans sa garde-robe, s'habilla et se rendit à l'invitation de Maurinenjalbert. Celui-ci l'accueillit dans un vaste salon, ouvert sur un parc florissant, où les seuls bruits perceptibles se révélaient le chant des oiseaux et le murmure du ruisseau qui le traversait. L'endroit, subtilement aménagé, jouissait d'un savant dosage d'ensoleillement et d'ombrage qui régulaient naturellement et admirablement la température. C'était un genre de temple de la sérénité.

— Mon cher Sayannaurel, j'exulte du fait que tu as conclu avec bonheur cette affaire qui nous préoccupait. Je présume qu'en dépit de l'attention qu'elle requérait, tu as senti la disparition de notre frère Hélénabernard, avança-t-il en préambule. Sayannaurel acquiesça. Eh bien ! un remplaçant existe déjà et je pressens que tu auras plaisir à aller l'accueillir toi-même.

— Cette perspective ne me pose aucun problème, mais tu avais parlé d'une surprise.

— Oui, j'y viens. Si j'ai songé à toi pour cette mission, c'est parce que tu connais bien l'endroit où il demeure.

— Tu me fais languir, mon ami.

— Exact, pardonne-moi, je te taquine. Tu dois te rendre à nouveau au royaume d’Immur, afin d’y accueillir le tout récent Simonpierre, que tu trouveras dans la bergerie d’alpage où tu as vécu.

— Simonpierre ! tu veux dire que Simone et Pierre Gaboureau ont fusionné ?

— Il semblerait bien que oui, mais ne me demande pas comment, Simonpierre ne le sait pas lui-même.

— C’est fantastiquement prodigieux, frère ! C’est le plus merveilleux cadeau que la providence pouvait m’offrir et une belle récompense pour le dévouement et la gentillesse de ces deux personnes.

— Ta joie fait plaisir à voir, Sayannaurel. Mais plus que cette satisfaction, l’avènement de Simonpierre nous apporte une information précieuse et nous ouvre une nouvelle voie de recherche dans notre quête de la connaissance.

Sayannaurel le regardait, attendant la suite, essayant de deviner, où Maurinenjalbert voulait en venir. Mais celui-ci ne semblait pas décidé à s’étendre sur le sujet. Alors, il réfléchit, avec toute sa puissance d’Êstres. Il se remémorait sa vie chez les Gaboureau, quand l’évidence le frappa :

— Pierre et Simone s’aimaient éperdument depuis leur première rencontre. Leur attachement ne s’est jamais démenti, bien au contraire. Et maintenant que j’y songe, les circonstances se sont avérées identiques pour moi, enfin, pour Sayanna et Aurel. Donc, les chances que l’attirance mutuelle constitue le point de départ du mécanisme, qui donne naissance à un nouvel Êstres, apparaissent plus que probables, énonça-t-il, comme s’il raisonnait à haute voix.

— Je constate avec plaisir que tes conclusions rejoignent les miennes. Voudras-tu, lorsque vous serez de retour, te charger avec Simonpierre d’approfondir nos connaissances dans ce domaine ?

— Ce sera avec joie, frère. Je me rends immédiatement au royaume d’Immur.

*
**

Au bout de la vallée des sept sommets, au royaume d’Immur, plusieurs décennies s’étaient écoulées. La bergerie d’alpage, maintenant séculaire, demeurait intacte et soigneusement entretenue. L’été chauffait les lauzes de son toit et, sur le banc de pierre accolé à sa façade, un vieillard profitait également des rayons ardents du soleil, pour radoucir sa carcasse usée et douloureuse. Il avait conscience qu’il arrivait au terme de son existence et que sa fin approchait, mais il paraissait heureux. Il avait travaillé dur toute sa vie pour conserver,

entretenir et transmettre cet héritage, qu'il tenait des parents de celui, qui fut son meilleur ami durant sa jeunesse.

Ce vieillard comblé s'appelait Gaston Parnachoud. Son ancienneté lui interdisait désormais de conduire le troupeau dans la montagne. Il se trouvait, de ce fait, assigné à la surveillance de son petit-fils, en l'absence de sa mère descendue au hameau.

Le garçonnet jouait et barbotait dans le ruisseau qui coulait à côté de la bergerie. Il l'observait d'un œil distrait en se remémorant sa jeunesse et s'amusait de l'insouciance de son âge et de son plaisir à s'ébattre dans l'onde en émettant des gloussements satisfaits. « *J'ai moi aussi profité de mon tour en mon temps. Qu'il le savoure tant qu'il peut, les tracas lui viendront bien assez vite en grandissant, songea-t-il* ». Soudain, l'enfant sortit de l'eau et accourut vers lui, l'air sérieux et concentré :

— Papi Gaston, regarde ce que j'ai trouvé dans le ruisseau, et il exhiba deux cailloux blancs qui paraissaient l'intriguer au plus haut point.

— Mais, ce ne sont que des pierres, mon petit, lui répondit-il.

— Oui, grand-père. Mais, quand je les entrechoque, du feu s'allume dedans.

— Montre-moi ce phénomène.

Le garçonnet effectua une démonstration, en tournant le dos au soleil, afin que ses mains demeurent à l'ombre. À plusieurs reprises, il frotta les deux minéraux et chaque fois, ils s'illuminèrent de l'intérieur avant de retrouver leur état primitif.

— Tu vois, grand-père !

— Oui, mon petit. As-tu essayé avec des pierres différentes ?

— Bien sûr, mais les autres galets ne s'allument pas. Qu'est-ce que c'est ?

— Je l'ignore, mon enfant, je n'y avais jamais prêté attention avant que tu m'en parles.

— Comment s'appellent ces cailloux ?

— Je ne le sais pas. Nomme-les comme tu voudras.

Le garçonnet regarda les minéraux dans ses mains durant un long moment. Soudain, son visage s'éclaira d'un sourire angélique et, comme si cela allait de soi, il affirma :

— Ce sont des CŒURS DE FEU.

*

**

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais le temps s'écoula. Les décennies se succédèrent, devenant des siècles, qui s'accumulèrent. Le royaume d'Immur évolua, comme souvent ses semblables : à grands coups de guerres, qui les ensanglantent, mais produisent chaque fois des avancées techniques et technologiques, qui prouvent que le génie humain ne se révèle, hélas ! jamais aussi fertile que pour chercher les moyens de massacrer son voisin.

L'épisode demms de l'histoire d'Immur était tombé dans l'oubli avec d'autant plus de facilité que Sayannaurel avait effectué le ménage à coup de pierres fortes, avant de s'en aller. Il avait effacé toutes traces du passage de ceux-ci. Seul avait perduré le souvenir oral des événements, qui s'était transmis de bouche à oreille pendant plusieurs générations. Puis, des esprits avisés les avaient couchés sur de rares écrits, qui avaient traversé le temps, et sur lesquels des mentalités chagrines avaient jeté le discrédit, pour d'obscurcs raisons d'ordre religieuses.

Immur n'existait plus en tant que royaume. Il avait perdu son identité après s'être immergé dans la grande confédération qu'il avait fondée avec ses voisins. Sous un régime parlementaire, ses millions d'habitants, qui se croyaient libres, subissaient les effets de lois injustes et inappropriées, votées en leurs noms, par des gens qui ne vivaient visiblement pas dans le même monde que le leur. La lignée de ses monarques s'était éteinte depuis de nombreuses décennies et comme toujours, dans ces cas-là, c'était dans les livres et les musées que se perpétuait leur mémoire.

Dans Brunoix, l'ancien palais des souverains s'était transformé en un des plus réputés de ceux-ci. Les visiteurs pouvaient y retrouver l'ascendance de tous ceux qui avaient présidé aux destinées d'Immur à tour de rôle, de père en fils, grâce à leurs portraits en pied ou leurs statues taillées dans le marbre.

Au centre d'une longue galerie se trouvait celui de Gilbert 1er, représenté debout, tenant fièrement dans ses mains, ce qui devint après son règne, le symbole de la royauté d'Immur : un sabre à la grande lame légèrement recourbée et à la garde dorée, finement ouvragée. Sous le tableau, une légende indiquait que l'arme était exposée, dans la vitrine réservée pour elle, dans ce qui constitua, jadis, la salle du trône. En outre, elle expliquait la provenance, très contestée, de ce sabre magnifique et déplorait que son fourreau, assez quelconque, se révèle d'une discordance flagrante avec son éclat. Le règne de Gilbert 1er remontait à mille huit cent quarante ans.

Ce matin-là, la une de toute la presse de Brunoix se trouvait noircie de gros titres, aussi accrocheurs les uns que les autres. À l'extrémité-ouest de la plaine semi-désertique entre Corrante et Nacratis, dans un réseau de galeries souterraines dont les collines étaient truffées, des spéléologues avaient mis au jour une découverte fantastique. Selon eux, elle accréditait la thèse que soutenaient ceux qui croyaient à l'origine extraplanétaire de l'emblème des souverains immuriens. Ils avaient révélé l'existence d'une caverne, murée par un éboulement plus que millénaire, dans laquelle des restes humains gisaient parmi des fibres de ce qui

s'avéra de la soie. Des analyses poussées avaient démontré que ces fragments n'appartenaient à aucune souche génétique connue. Mais, le fourreau de sabre trouvé avec eux constitua le détail, qui bouleversa toute la communauté scientifique. C'était, sans contestation possible, celui, qui était assorti à l'arme des rois d'Immur.

Les Immuriens l'ignoraient, mais ils venaient de remettre au jour les restes de Spitzuro Aïkano.

Fin